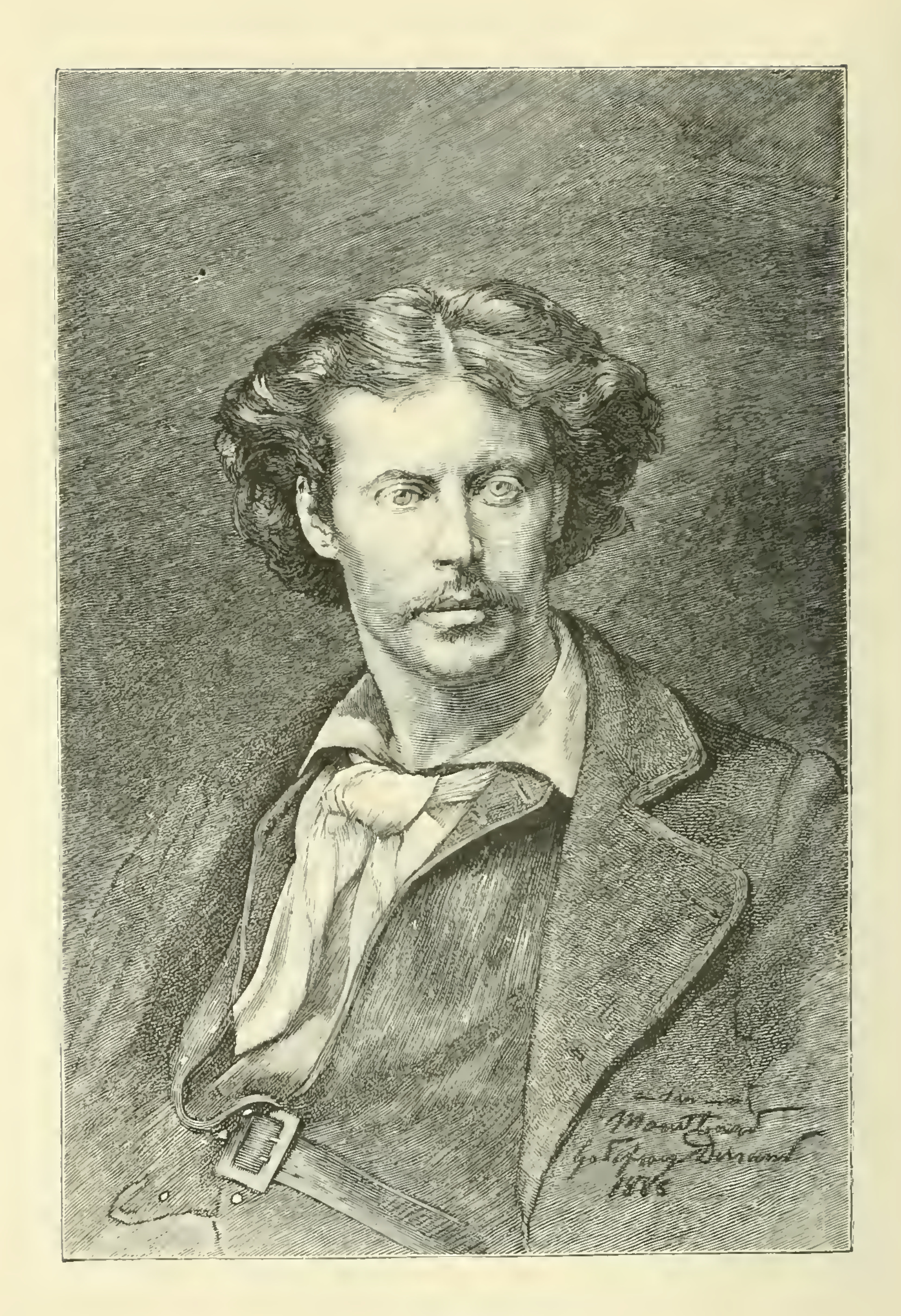

3 1761 08158853 5

A TRAVERS

LE MAROC



G. MONTBARD

G. MONTBARD

A TRAVERS
LE MAROC

Notes et Croquis

D'UN ARTISTE



PARIS
A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8


LIBRARY

PRÉFACE

UN EMPIRE QUI S'ÉCROULE

En traversant les immenses solitudes du Maghreb, ses plaines mornes, ses plateaux dénudés; en passant dans ses villes mortes, où glissent sans bruit, ces spectres vêtus de blanc, dont les pères conquirent l'Espagne; en contemplant ces monuments lézardés, merveilles d'architecture, qui s'émiettent lentement, sous leur linceul de mousses et de lichen; en foulant le sol dévasté de cet empire qui s'écroule, sans que ses habitants, pleins d'une indifférence morbide pour le présent, sans un regret pour le passé, un espoir pour l'avenir, fassent un effort pour retarder sa chute; devant cet affaissement absolu, cette ruine complète, on est fortement impressionné, comme par la vue d'un moribond.

On s'émeut devant la disparition de cette persistante et singulière originalité de ce monde de l'Islam, cet éternel « raté » de toutes les civilisations, se désagrégeant lentement, revenant instinctivement à la vie nomade, aux mœurs primitives de ses pères, et on se sent pris de pitié en face de l'agonie inconsciente de ce peuple de fantômes, débris d'une race de reîtres, autrefois tout-puissants, aujourd'hui annihilés, s'éteignant tranquillement, avec la profonde résignation, empreinte d'une mélancolie si douce, de ceux dont les moments sont comptés et la mort inévitable.

Dernier refuge de l'Islam mourant, le Maghreb, traqué de

toutes parts, s'effondre devant l'Europe attentive, surveillant jalousement ses derniers spasmes, escomptant sa succession.

C'est le creuset où sont venus se fondre la bestialité du nègre, la férocité de l'Arabe, l'astuce du Maure, la violence du Berbère, la fourberie du Juif et la bassesse d'une poignée de renégats, l'écume de la population de l'Europe, donnant, comme résultante, le Marocain, un composé de tous ces vices, une espèce inutile et nuisible, qui disparaît, comme le dronte, devant l'invasion des Occidentaux, comme disparaîtront fatalement le nègre et le jaune, pour faire place à la race blanche, conquérante et brutale.

Barbare inconscient et cupide, fruit sec des savantes écoles de la Grèce, réfractaire à une civilisation qui n'a jamais eu qu'une prise incomplète et momentanée sur son esprit étroit, indiscipliné, rebelle à toute culture, pris de la nostalgie de ses déserts, l'Arabe fataliste, sous la rude poussée aryenne, s'en va, emporté par le remous des activités fiévreuses de l'Occident, retournant passivement à ses lieux d'origine.

Là, comme autrefois ses ancêtres, comme aujourd'hui ses pareils, il reprendra, après des milliers de siècles, sa vie aventureuse et vagabonde : il recommencera ses querelles sanglantes, ses luttes acharnées et incessantes, pour la possession d'une source, d'un puits, d'un pâturage, perdus au milieu de sables calcinés par le soleil, et il guettera les caravanes pour les piller.

Par les belles nuits étoilées, quand les troupeaux seront rentrés dans le cercle sombre des tentes en poil de chèvre et que de tièdes effluves s'exhaleront de leurs corps en sueur; quand le mince filet de fumée bleuâtre, d'un maigre feu de fiente de chameau, montera tout droit dans le ciel calme; quand les jeunes hommes de la tribu, après un coup de main hardi, seront revenus au « douar » au galop furieux de leurs cavales blanches d'écume, maintenant rudement en travers de leurs selles les filles ou les femmes affolées de ceux d'une tribu voisine qu'ils auront surpris et massacrés par une nuit noire ; quand ils auront mis en lieu sûr leur butin de chair humaine, enfermé les captives, attaché les esclaves et réuni les troupeaux razziés; quand ils auront déposé dans des coffres peints d'ocre,

de rouge et de bleu, les colliers enlevés du cou des femmes mortes, les pendants d'oreilles, avec des bouts de chair déchirées collées après, les bagues enlevées, dans la hâte du départ, avec l'annulaire qu'elles ornaient ; quand, après cette hécatombe féroce, ils se seront, au crépuscule, prosternés sur le tapis de prière encore humide du sang de leur propriétaire d'hier, et pour la cinquième fois, pendant la journée, auront célébré la gloire d'Allah et les mérites de Mahomet... alors, un aïeul, un vieux mâle féroce, aux allures bibliques, aux gestes mesurés et froids, à la démarche hautaine, plein d'un orgueil sauvage, d'une suprême présomption, fera de sa voix grêle, dans sa langue âpre, gutturale et pauvre, le dénombrement de ses ancêtres.

Il récitera la liste de ses généalogies interminables. Il racontera dans une réthorique verbeuse, exagérée et fleurie, les détails sanglants de ses haines de clan, de ses querelles de tribus. Il évoquera le souvenir de rancunes lointaines, de vendettas séculaires. Dans sa poésie vide, pompeuse, imagée et lascive, il énumérera ses vols à main armée, célébrera ses rapts, dira les outrages faits aux morts, comptera les têtes coupées. Il fera montre de sa dédaigneuse hospitalité, chantera les prouesses de son bras, la bonté de ses armes, les louanges de ses rapides coursiers, du chameau son fidèle compagnon, du cheval, son ami inséparable. Nature maladive et nerveuse, ami du merveilleux et du surnaturel, il narrera d'étranges histoires enfantines de « djinns » malfaisants, chassés par la vertu des amulettes, et dans des contes absurdes, il fera, à tout propos, intervenir Allah, le Prophète ou l'ange Gabriel et cela, toujours pour leur faire indiquer la place des trésors cachés. Mélancolique et triste, il décrira les terreurs du désert, ses misères profondes.

Et les jeunes hommes farouches, aux cœurs de tigres, élégants et beaux, ses fils, écouteront avec respect ses paroles, et le vieux et vénérable bandit, drapé dans ses haïks de laine blanche, majestueux et superbe, se lèvera. Et, appuyé sur les robustes épaules de ses petits-enfants, il regagnera sa couche, jetant, en passant, sur la tente des captives un regard haineux.

Et demain sera la répétition de la veille : le vieux sheik ressassera les mêmes choses ; ses petits coureront le désert ; et aussi continueront les tueries monotones, les vols journaliers, la vie d'éternels brigandages.

Monothéiste sans comprendre, fétichiste supportant la fatalité, fanatique hypnotisé par les visions d'un au-delà voluptueux et sensuel, il récitera machinalement, chaque jour, la face tournée vers La Mecque, les prières obligatoires de l'Islam ; bigot abruti, comme il est criminel endurci et voleur invétéré.

Jamais l'Arabe ne fut autre chose qu'un abominable pillard, insatiable, turbulent et vicieux. Incapable de prendre conscience de lui-même, de s'élever à l'état de nation, il est resté et restera toujours l'homme des tribus, le barbare irréductible, l'homme de proie campé parmi les peuples, le Sémite ! un être personnel et égoïste, au système cérébral incomplet, sans idée de justice ou de morale, sans notions bien claires du tien et du mien, un lansquenet de l'Orient pillant et saquant, sans scrupules, amis et ennemis indifféremment.

A une époque reculée, poussé par son esprit de rapine, enviant le luxe de ses voisins travailleurs, il était déjà sorti de ses déserts, se cantonnait sur les côtes de l'Asie Mineure, à Sidon et à Tyr, couvrait de ses corsaires les flots bleus de la Méditerranée, écumant les mers comme il razziait les plaines.

Brocantant, volant, pillant, assouvissant sa soif d'or, de voluptés, il enlevait les blondes filles de la Grèce, pour en peupler ses gynécées, surprenait, par trahison, le long des côtes, les Celtes roux, les sombres Ibères, les Lybiens de l'Atlas, et les vendait sur les marchés d'esclaves.

Réduit en servitude par les Assyriens, il improvisait la banque, pratiquait l'usure, accaparait leurs richesses. Proxénète éhonté, il conduisait savamment leurs débauches, graduait leurs excès ; espion vil, il calculait le degré de leur faiblesse, et, à diverses reprises, ses hordes indisciplinées prenaient et saccageaient Babylone et Ninive leurs capitales.

Se coulant humblement dans le Delta, suivis de leurs dangereux

harems, d'abord par une série d'invasions pacifiques, partielles, furtives, ils apportaient leur dépravation savante, pervertissaient les mœurs, faussaient la morale.

Serviles, patients et rusés, ils se faufilaient sournoisement, s'insinuaient inaperçus dans les masses, pénétraient les castes élevées, accaparaient les hauts emplois et d'esclaves abjects devenaient tout-puissants.

Une fois maîtres de la place, tenant les cœurs et la bourse de leurs hôtes naïfs, ils appelaient à la curée les Hyksos, leurs frères rapaces des plaines de l'Euphrate, chassaient leurs dupes bonasses, coiffaient le « pschent » des Pharaons, exerçaient le pouvoir et se faisaient exécrer des Égyptiens qui, plus tard, les chassaient ignominieusement.

Pendant que les pères pillaient, les filles corrompaient. Sans cesse tourmentées par les impérieuses exigences de leurs sauvages appétits, elles s'abandonnaient à la fougue de leurs indomptables passions.

Aplaties au soleil sur les marbres de leurs terrasses, elles allongeaient sur les dalles brûlantes leurs échines souples cerclées de ceintures d'or, soulevaient leurs poitrines grêles et la bouche entr'ouverte, souriant dans les blancheurs nacrées de leurs belles dents de fauves, elles humaient les brises marines.

Quand sur les flots bleus glissaient les barques noires des pirates, à la proue ornée d'une tête de cheval, conduites par de robustes Lybiens, d'élégants Ioniens, de beaux Gaulois, de fiers Latins, les esclaves de leurs pères, des lueurs flambaient dans leurs prunelles sombres, et leur regard s'arrêtait longuement devant les poses superbes, les mines altières, les dédaigneuses indifférences des hommes du Nord.

Perverses créatures aux cils noircis, aux yeux teints, aux joues peinturées de vermillon, vêtues de pourpre, plaquées d'ornements de métal et de pierreries étincellantes, dépouilles des nations dévalisées, elles s'infiltraient chez les nations de l'Occident, opposant les recherches étudiées de leurs pernicieux artifices aux chastes vertus des femmes aryennes, amollissant les muscles redoutables

de l'Aryen, paralysant ses nerfs, brisant ses qualités viriles, détruisant la famille.

Carthage, ensuite, continuait les traditions de Tyr et de Sidon. Le Sémite, campé au pied de l'Atlas, faisait de la Méditerranée un lac arabe, assujettissait les riverains à ses lois et leur imposait le tribut. Asservissant les peuples de l'Afrique sous son joug de fer, il rompait les os aux rois vaincus, écartelait ses esclaves, crucifiait ses propres généraux battus.

Enfoncé dans la tourbe de sa bestialité effrénée, il payait pour défendre Carthage et ses trésors, des mercenaires grecs, ibères, gaulois, lybiens, et rendait célèbre la foi punique.

Rome, un jour, écrasa le nid de brigands, nivela leur infâme repaire et les refoula dans leurs déserts.

Plus tard, à la voix d'un illuminé, ils s'élançaient encore une fois de leurs solitudes, leurs hordes se précipitaient à la conquête du monde, et, il s'en fallut de peu que toutes les nations de l'Europe ne perdissent leurs prépuces.

La Grèce moqueuse et sceptique fournissait à ces parvenus de la victoire ses architectes, ses mathématiciens, ses penseurs, ses savants. Elle essayait d'affiner un brin les rudesses de ces coureurs de grands chemins et d'éduquer quelque peu ces cervelles primitives et bornées, leur ébauchant de toutes pièces un semblant de civilisation, d'un syncrétisme assez original, composé de toute espèce d'éléments, qui s'arrêtait à fleur de peau, brillait un moment et s'éteignait.

Ces coupe-jarrets invétérés, incapables de continuer cette civilisation d'emprunt, contraire aux aspirations de la race, à ses instincts de déprédations et de sauvage indépendance, se querellaient entre eux, écumaient les mers, ravageaient les côtes, lâchant la bride à leur irrépressible dévergondage, laissant s'écrouler, avec la plus parfaite indifférence, leurs villes, leurs monuments, leurs habitations; pleins d'une antipathie instinctive pour une civilisation incompréhensible pour eux, aspirant à se retrouver sous leurs tentes, à reprendre leur vie de nomades, à retourner à leurs déserts.

Et derrière eux, il ne restera rien, rien qu'un pays épuisé et ravagé, et le souvenir de leur inepte et féroce domination : des enceintes de villes écroulées, laissant apparaître dans leurs flancs éventrés les squelettes de malheureux murés dans leur épaisseur, par ordre de sanguinaires sultans ; des régions entières stupidement découronnées du joyau de leurs magnifiques forêts et réduites à l'état de steppes : des vallées noyées par les eaux, envahies par l'éboulement des terres arrachées des hauts plateaux rasés, et charriées par les pluies de l'hiver ; des étendues infinies et mornes de palmiers nains, ce suaire immense et sombre qui, peu à peu, recouvre tout le Maghreb.

G. MONTBARD





Tanger.

TANGER

Tanger, 2 Janvier.

Nous sommes en rade de Tanger, il y a trois heures nous dinions à Gibraltar.

La nuit est noire, l'air lourd; le vent souffle de l'ouest, chaud, humide, chassant de gros nuages chargés de pluie qui roulent lentement au-dessus de nous.

Dans l'ombre, devant nous, se confondant presque avec le ciel, se dresse une masse sombre, opaque, trouée de points lumineux..... Tanger.

Le « Djebel-Tarik », Gibraltar, notre petit « steam-boat », qui fait le service, quand le temps le permet, entre Gibraltar et Tanger, vient de stopper : les appels perçants de sa machine se succèdent, sans interruption, pour signaler son arrivée. Il semble qu'il y ait comme une sorte de colère et d'impatience dans ces coups de sifflet stridents, répétés incessamment.

Puis dans cette obscurité qui nous enveloppe, on perçoit dans le lointain, très affaibli, un bruissement sourd, régulier, un murmure confus de voix. La rumeur se rapproche, s'accentue, se définit. On

entend distinctement le battement cadencé et précipité d'avirons, les voix éclatent en grondements rauques, et, tout à coup, dans les rayons de lumière des fanaux du paquebot, surgissent, avec une furieuse explosion de cris, des barques chargées d'Arabes.

En un tour de main, ils escaladent le navire, s'abattent sur le pont, et, dans le fracas étourdissant de vociférations abominables, de disputes terribles, se saisissent de nous, s'emparent de nos bagages, nous déposent dans leurs embarcations, pêle-mêle avec les malles, les chiens, les caisses, les ballots, se querellent une dernière fois, et nous emmènent vers Tanger.

Forestier, enlevé par deux vigoureux gaillards, a été délicatement descendu dans une barque où sont empilés des Juives malpropres et des forçats libérés des geôles d'Espagne que le « Djebel-Tarik » a rapatriés.

Ingram est dans une autre avec moi ainsi que son valet, l'étonnant Brooks, Brooks raide, froid, impassible, figé dans son imperturbable « respectability » d'outre-Manche, tenant les chiens en laisse et surveillant les bagages, plein d'une indifférence absolue pour tout le reste.

Marshall a été affalé quelque part, on ne sait où.

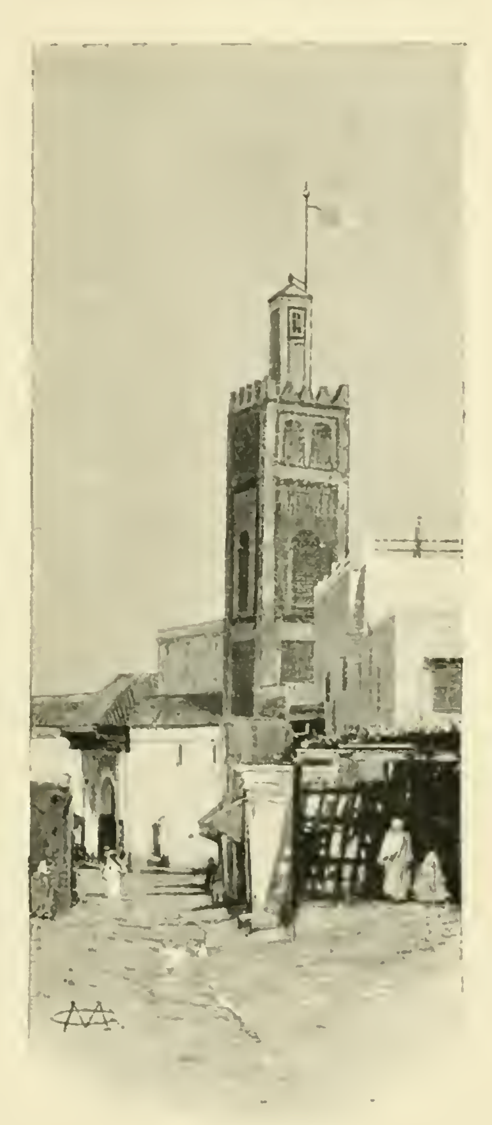
Il fait nuit comme dans un four. L'embarcation est chargée à couler au moindre faux mouvement. Après une vingtaine de minutes, les matelots déposent les rames et sautent à l'eau qui leur monte jusqu'à mi-cuisse. Chacun d'eux empoigne un de nous, le place à califourchon sur ses épaules, le décharge sur le sable et l'y laisse, pour aller chercher d'autres infortunés qu'il abandonne de la même façon, un peu partout, les semant le long de la grève au hasard de ses allées et venues.

Je hèle Ingram qui ne doit pas être loin ; il me répond ; nous nous rejoignons à tâtons, à travers les rochers et les flaques d'eau, car on n'y voit goutte. Nous cherchons à nous orienter, quand un fallot apparaît ; on crie nos noms, nous hurlons les nôtres. C'est Harris qui est parti à Tanger huit jours avant nous pour préparer notre expédition à l'intérieur. Il est venu à notre rencontre et nous cherchait avec Sélim, son domestique. Il nous conduit à la douane, où nous retrouvons Forestier, Marshall, Brooks, les chiens, Don et Rover, qui sont complètement abrutis, nos matelots et nos bagages.

Harris explique en un arabe que personne, pas même lui, ne peut comprendre, une foule de choses aux douaniers en burnous ; ceux-ci répondent avec une volubilité et des gesticulations désordonnées, et tout s'arrange.

Nous nous dirigeons vers l'hôtel de la Villa de France, suivis des

hommes chargés de nos bagages, éclairés par les lanternes des gens de l'hôtel. On monte une rue qui n'en finit pas; on patauge dans des mares de boue; on trébuche dans des trous; on glisse sur des matières molles exhalant des odeurs sans nom; on se heurte contre des masses informes gisant à terre, des Arabes couchant à la belle étoile. Des portes massives, munies d'énormes verrous, s'ouvrent devant nous en grinçant sur leurs gonds rouillés et se referment brusquement dès que nous les avons franchies. Puis, toujours montant, nous traversons une grande place où dorment accroupis, la tête sur leurs genoux, enveloppés dans leurs burnous, des hommes aux traits durs gardant des troupeaux de bœufs, à travers lesquels nous nous frayons difficilement un passage; il tombe une pluie fine un « scotch mist » qui nous pénètre jusqu'aux os.



Rue de la Marine.

Enfin nous voici à l'hôtel, nous mangeons comme des ogres, on se sèche devant un bon feu, flambant clair dans l'âtre, on grille quelques cigarettes et chacun regagne sa chambre.

* * *

Au petit jour, je saute du lit. Un rayon de soleil, qui filtre à travers une ouverture du volet éclaire la pénombre de ma chambre et vient frapper le mur, qui, en cet endroit, flamboye comme un morceau d'or en fusion. J'ouvre la fenêtre, et la pièce resplendit, inondée de lumière, parfumée par une brise tiède, chargée de senteurs fortes et fraîches d'arbres et de fleurs

mouillées, cette délicieuse et pénétrante odeur qui s'exhale de la terre après une pluie d'orage.

Devant moi c'est la nappe d'azur éblouissante du ciel; tout au loin, à l'horizon, une longue bande indécise d'un gris rose cendré, les côtes de l'Espagne et Tanger s'étageant jusqu'à la mer, en une infinité de terrasses d'une blancheur de neige, tranchant en une note éclatante de lumière sur la mer d'un bleu intense.

Des mosquées aux parois recouvertes de faïences jaunes et vertes étincellent, par places, avec des éclats vifs. Un réseau de lignes sombres, enchevêtrées au milieu de ce ruissellement de lumière, indiquent les rues et les carrefours. Çà et là apparaissent les taches vertes de bouquets d'arbres, qui semblent noirs entre ces murs reflétant une clarté aveuglante. Puis, c'est tout en haut, dominant la ville, la citadelle, d'une blancheur de spectre, avec son mur d'enceinte dont les tons d'ocre se détachent vigoureusement sur le ciel.

Au premier plan s'allonge la ligne des murs crénelés de la ville percés de portes ogivales et se déploie la place, l'immense place que nous avons traversée hier soir.

Les bouviers sont toujours là, avec leurs bêtes, mais d'autres troupeaux sont venus, de bœufs, de moutons, de chèvres. Des chameaux chargés sont étendus à terre; des ânes trottent de tous côtés; des mules au piquet mangent leur avoine et lancent sournoisement des ruades. Une grande foule, en vêtements blancs, à capuchons pointus, y circule; l'animation est très grande. Une vague rumeur monte jusqu'à moi, avec une odeur âcre spéciale, caractéristique, cette odeur indéfinissable qu'on ne retrouve qu'en Orient.

Une buée légère, bleuâtre, flotte autour de l'hôtel, estompant de grands massifs d'arbres. Dans cette vapeur molle, des gens de service, des Arabes, se meuvent lentement, silencieusement, comme des ombres.

Tout à coup, dans l'espace, un cri retentit, monotone, aigu, traînant, dominant tous les autres bruits, planant sur toute la ville. Le « muedden » a paru au balcon du minaret de la grande mosquée, s'est tourné du côté du « Kebla » hissant un pavillon blanc et lançant, avec la prière du matin, la déclaration de foi de l'Islam, qu'au même moment, du sud au septentrion, de l'orient au couchant, tous les vrais croyants vont prononcer : Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Subitement, des minarets des autres mosquées flottent d'autres pavillons, les « muedden » se montrent, les mêmes paroles s'envolent.



La grande mosquée.

Un grand silence s'est fait en bas : tout mouvement a cessé, la foule agenouillée, faisant face à l'Orient, a répété dévotement l'acte de foi des « Tholba » dont les accents mourants s'éteignent dans une suprême vibration, une dernière note lente, plaintive, profondément triste... Allah Kebar! Dieu est le plus grand!

J'ai hâte de voir la ville. Ingram, en bras de chemise, rôde, affairé, de tous côtés, examine ses fusils, en fait jouer les batteries, graisse les ressorts, nettoie les canons, menace ses chiens, qui lui sautent dans les jambes, de leur couper le foie en morceaux, « to cut their liver out in pieces », tempête après Brooks qui perd la tête, ahuri au milieu de ce premier désordre de l'arrivée.

Marshall, paresseux comme un loir, est encore au lit, faisant la grasse matinée et chantant de sa petite voix de fausset : « Has anybody seen my Mary-Ann », sa chanson quotidienne.

Forestier, atteint du mal d'Orient, a déjà son album et ses crayons, aussi impatient que moi de voir. Nous partons, laissant Ingram à ses fusils, Marshall à sa chanson et Brooks, le pauvre Brooks, se dépêtrer comme il le pourra de ce chaos de malles, de valises, de caisses, qui encombrent nos appartements, envahissent les corridors, obstruent le « hall » de l'hôtel.

Nous voici sur la grande place du marché, sur le « Souk ». Le soleil a déjà séché toute la boue dans laquelle nous pataugions si horriblement la veille.

C'est une vaste étendue de terrain abrupt, mamelonné et coupé de fondrières : un marais quand il pleut, un Sahara quand le soleil chauffe cette glaise, qui craque et se fendille en tous sens.

Elle s'étend, en pente raide, jusqu'aux murs d'enceinte de Tanger. Une chaussée dallée la parcourt du haut en bas jusqu'à une porte de la ville. De chaque côté de la porte, sont accrochées à la muraille des boutiques de quatre pieds de large où des armes reluisent, où des étoffes brillantes chatoyent au soleil. Dans d'autres sont installés des sortes de fourneaux, faits de quelques pierres et d'une poignée de terre glaise, sur lesquels rôtissent des brochettes de menus morceaux de viande. A côté, des bouchers, des épiciers, des marchandes de pain, de sucreries, de gâteaux, servent leurs pauvres pratiques.

A mi-côte se trouve le tombeau d'un « santon » : quatre murs blanchis à la chaux ; en haut, est un cimetière parsemé de pierres, des tombes, avec, çà et là, des bouquets de cactus et d'aloès d'un vert gris poudreux.

C'est jour de marché, une foule nombreuse grouille dans une houle incessante.

Des chameaux, à la file, beuglant affreusement, promènent au-dessus de nos têtes leurs longs cous pelés, ondulant avec des mouvements de couleuvres. De hargneux petits ânes noirs frappent de leurs pieds de devant les chiens passant à leur portée. Ce sont des troupeaux de bœufs, petits, trapus, à corne courte, à pelage fauve; des bandes de chèvres noires, tachées de roux, au nez fortement busqué; des mulets entêtés se mordant entre eux et toute une population, en burnous blancs, à travers laquelle rôdent furtivement, d'un air louche, quelques juifs en souquenilles bleues à calottes noires.



Chanteur nègre.

De temps à autre, un Européen à cheval, un Espagnol sur une mule chargée de sacs, un Anglais à face congestionnée, en casque blanc, feuilletant un guide, apportent une note disparate dans cette tranquille harmonie de blancs, de gris, de roux, se mêlant, se confondant, dans un ton neutre général d'une douceur indéfinissable, sur ce grand fond bleu du ciel.

Il y a de tout sur cette place : des gens de Sousse en vêtements sombres, en « djellabiehs » noires, des paysans du Gharb, drapés comme des Romains dans les plis de leurs « haïks » de laine rude. Ici un vieux nègre en haillons venu de Timbouctou, les cheveux tressés avec de minces lanières de cuir entremêlées de coquillages, frappe des cymbales et fait d'atroces grimaces en se contorsionnant furieusement. Là une magnifique négresse, grande, souple, aux reins fortement cambrés, porte sur la tête, dans un plateau de bois qu'elle maintient d'une main, de petits pains ronds et plats, protégés par une couverture de laine. Les pieds sont longs, maigres, étroits, et une légère couche de poussière y met un glacis gris bleuâtre, très mat, tandis que son bras nu relevé, admirablement modelé, luit avec des reflets de bronze. Elle marche d'aplomb, la tête haute, serrant entre ses dents un coin de son « haïk », pleine d'une superbe désinvolture.

Plus loin; nous passons devant une rangée de femmes de la cam-

pagne, assises le long de la chaussée. Elles disparaissent, presque, sous l'amas d'étoffes de laine qui les recouvrent, surmontées d'un chapeau de paille à bords gigantesques, enjolivé de pompons multicolores. Toutes cachent d'une main, avec le rebord de leur « haïk », le bas de leur figure, ne laissant voir que leurs yeux noirs, rehaussés de « koheul », étonnamment brillants sous leurs épais sourcils, qui se rejoignent presque sur le front, souvent tatoué d'une croix bleue. Des paniers devant elles contiennent du « rhibieh » pour les chameaux, des chardons pour les ânes et les mules, des poulets, des œufs, du beurre.



Négresse marchande de pain.

Près du tombeau du saint, un groupe d'enfants en robes bleues, roses, pistache, mauve, citron, amaranthe, font cercle autour d'un nègre à cheveux blancs, aux joues tailladées de cicatrices, qui, d'une voix dolente, brisée, que l'on entend à peine, chante en s'accompagnant d'une petite guitare carrée, un « guimbry ». Elle a une saveur étrange cette mélodie primitive, rythmée sous les ardents soleils, dans les grandes plaines, où nul Européen n'a pénétré, de la mystérieuse Afrique. Absorbé en lui-même, regardant en dedans, ce vieil enfant du continent noir répétera, des heures entières, sa plaintive mélopée, murmurant cette même note triste, cette mesure unique, qui s'échappe comme un soupir de ses grosses lèvres pâles, décolorées.

Voici, sous un auvent, adossé au mur d'une boutique de marchand de cuivres, un conteur d'histoires, un jeune « thaleb » de Fez fraîchement émoulu de l'université de Karaouïn. C'est un Maure d'une propreté exquise, blanc et rose, avec les ongles bien tenus, teints de « henné ». Enseveli dans des flots de mousseline blanche, il raconte, d'un ton précieux, de jolis riens, qu'applaudit discrètement un public

de choix. Il a dû faire une remarque piquante, à nos dépens, car ses auditeurs se retournent, en riant, vers nous et chuchotent beaucoup entre eux.

Au bas du « Souk », à gauche de la porte de la ville, un rassemblement s'est formé devant une boutique. Parmi des burnous de laine brune ou blanche, des « sulhams » à nuances tendres, des « kaftans » écarlates, des « ferragiehs », des « fez », des gibecières de maroquin garance ou citron, étincellent des « khangiars », des « yataghans », des poires à poudre, piquées de clous de cuivre, ayant la forme de seins de négresses, des sabres, à poignée de cornes de rhinocéros, dont les lames anciennes, admirablement trempées, portent gravées, en incrustations d'or, les nobles devises de grands noms d'Espagne.

Dans ce groupe, deux hommes ont un type spécial, une physionomie à part, nettement marquée : ce sont des montagnards, des gens du Rif, des Rifains, comme on les appelle à Tanger, des « Amazirghs », ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes, un rameau de la grande famille berbère, les frères de nos Kabyles d'Algérie. Tièdes musulmans, comme ils furent autrefois des chrétiens indécis, ils sont fous d'indépendance et ne croient guère qu'à leur fusil. Ariens mâtinés de Sémites, ils sont depuis si longtemps séparés de ceux de leur race, établis en Europe, qu'ils ont oublié qu'ils en descendent, ces éternels indisciplinés, toujours en révolte contre le sultan, constamment à guerroyer entre eux.

Grands, solides, bien découplés, d'une carrure puissante, taillés en athlètes, ils sont élégants dans leur force bien équilibrée. Le verbe haut, la parole brève, gutturale, le port impérieux, l'air farouche, le geste brusque, ils ont quelque chose d'imposant et de dominateur.

L'un est brun avec un galbe de Romain, l'autre représente le type gaulois, un roux aux yeux bleus, d'un bleu d'acier, profond. Leur regard est assuré, plein d'audace ; les dents sont petites, blanches, bien plantées, les pommettes saillantes ; le menton est proéminent. Il y a de la férocité dans l'ensemble.

Autour de leur tête, est enroulée une bande de drap rouge, pailletée d'argent, la gaine de leur fusil. Leurs bras nerveux sortent de dessous leurs burnous marron de grosse laine, rayés d'étroites bandes de soie brodée, entremêlées de petites houppes de couleur, et leur large capuchon, qui retombe bas sur leurs épaules, découvre leur nuque puissante, brûlée par le soleil. Sous le burnous une ceinture de soie écarlate serre à la taille une « gandourah » de toile blanche. Leurs jambes sont nues, vigoureuses, les attaches sont très fines, les chevilles accen-

tuées. Aux pieds, ils ont des sandales en peau de chèvre, avec le poil en dehors; elles sont maintenues par des cordelettes d'alfah tressé. Un « tchekara », double sac à balles en cuir jaune et rouge, avec des entrelacs, relevés de fines houpettes de soie, est placé en bandoulière. A leur côté pend une poudrière, le « guern », en cuivre guilloché, et à une cordelette de soie bleue, mise en sautoir, est suspendu un « khangiar »; l'un de ces poignards, celui du roux, dont le manche a été fendu, a été grossièrement, mais solidement raccommodé avec des lanières de peau non tannée. De leurs mains sèches, dont les veines font relief, ils tourmentent fiévreusement la crosse d'ivoire, largement évasée, de leur fusil, leur fidèle « m'ksala », au long canon enrubanné de cercles d'argent. On les approche avec respect et aussi avec une certaine crainte.

Puis ce sont des « aguadores » pliant sous le poids d'une outre en peau de chèvre. La peau a été prise telle quelle : on a fendu le ventre de l'animal, dans le sens de la longueur, extrait la carcasse et les chairs, en laissant les moignons, qu'on a serré par des cordes à leur extrémité, et recousu la bête. A la peau du cou on a adapté un robinet de cuivre à long col. Gonflée par le liquide, l'outre se tend, les pattes se raidissent en l'air, avec une apparence de réalité saisissante, lugubre et comique à la fois. Le porteur d'eau, ruisselant de sueur, va et vient à travers la foule, heurtant l'un contre l'autre ses gobelets de cuivre, distribuant son eau, tiédie par le soleil, affadie par les secousses continuelles de sa marche, et exhalant une forte et répugnante odeur de bouc. Il a les jambes grêles, les bras nerveux. Un chiffon d'étoffe jaune, entourant une calotte graisseuse, durcie par la crasse et des sueurs accumulées, lui sert de turban. Une culotte de toile souillée complète son costume.



Aguador.

Parfois, un riche Maure, assis sur une mule caparaçonnée en velours brodé d'or, enveloppé dans son « haïk » de soie, fend la foule qui s'écarte avec déférence.

Mes hautes bottes bouclées, et surtout mon vêtement, en gros velours à côtes, semblent exciter vivement la curiosité des gamins qui, de temps à autre, le palpent sournoisement de leurs petites pattes de singe. Nos gants sont l'objet de commentaires sans fin et provoquent des éclats de rire, qui partent comme des fusées, lorsque nous les ôtons pour prendre nos croquis.

Nous passons sous la porte du Souk, une porte vieille, vermoulue,



Porte du Souk.

cuirassée de plaques de cuivre, à coulées verdâtres. Le bas en est usé et luisant, par suite du frottement constant des burnous et des chairs. La partie supérieure toute grise est couverte d'une épaisse couche de poussière coagulée. Le gardien à barbe blanche, adossé au mur sur une cage en fibres de palmier, un « kafa », fume des cigarettes et marmotte entre ses lèvres en tournant les grains d'un chapelet.

La rue est très large en cet endroit. Les hautes murailles des remparts, couvertes d'une lèpre de lichens, couronnées de broussailles et d'herbes sèches, à leurs sommets crénelés, sont flanquées de rares boutiques effondrées. De leurs auvents disloqués pendent des bouts d'étoffes en lambeaux. Des ânes, des mules, des chameaux se vautrent

dans la boue à moitié desséchée, des mendiants déguenillés, couverts de vermine, exhibent d'affreux ulcères dont la vue soulève le cœur. Un aveugle à genoux, sollicite au nom d'Allah la pitié des passants. Ces orbites vides, ces deux trous béants, injectés de sang, sont effrayants à voir. Nous lui jetons notre aumône et passons vite.

Bientôt, nous débouchons sur une petite place rectangulaire, de dimensions restreintes : le Petit « Souk », bordée de boutiques et pleine d'animation. Une jolie fontaine mauresque, d'un beau style, très délabrée, est adossée à un angle formé par la place et une rue adjacente. Des femmes, drapées dans « leur haïks », viennent y remplir leurs cruches, les « aguadores » leurs outres, les Européens leurs seaux de fer-blanc. Des marchandes de pain voilées sont rangées le long des murs. En face de la fontaine, on voit la fenêtre grillée de la poste anglaise et auprès un café et une salle de billard. Sur les murs s'étalent des affiches. La place est pleine de monde : des Espagnols, des Maures désœuvrés, des Juifs retors concluant des marchés, des nègres affairés, des portefaix attendant des clients, des guides, des interprètes, guettant les nouveaux arrivés et les harcelant de leurs offres de service.



Arabe en prière.

Un petit Juif s'est cramponné à nos personnes et nous suit comme un chien, à distance. Impossible de s'en débarrasser.

Un peu plus bas, nous nous arrêtons devant la porte de la grande mosquée, très élégante, avec son arc surbaissé et sa collerette d'arabesques. Un Arabe est agenouillé, au bas des marches, priant à haute voix, en égrenant un chapelet ; il nous regarde d'un mauvais œil et nous gratifie d'une imprécation que notre petite potence de Juif s'empresse de nous traduire : chien de chrétien, fils de chien, que ton père et ton grand-père soient maudits et grillent éternellement ! Cet aimable compliment nous laisse, d'ailleurs, complètement froids.

Deux mots frappent constamment nos oreilles : « balenk ! » qui veut dire gare ! « la bass ! » qui signifie c'est bien ! « all right » ! en anglais.

Deux Maures se rencontrent, se serrent la main droite, se demandent des nouvelles de leur « maison », ils évitent de se parler de leurs femmes, la bass! Puis, après un nouvel assaut de politesses, car ils sont très cérémonieux, où ils s'informent à nouveau si réellement tout va bien, la bass! et toujours la bass! l'inévitable la bass! ponctuant toutes leurs phrases.

Une mule est-elle derrière nous? baleuk! un portefaix passe-t-il chargé d'une caisse énorme? baleuk! un cavalier arrive-t-il lancé à fond de train? baleuk! Il est vrai que la tête de la mule vous a défoncé le dos, la caisse du portefaix disloqué l'épaule, l'étrier du cavalier arraché un morceau de votre habit, quand le baleuk! avertisseur résonne à vos oreilles. Heureusement qu'il n'y a au Maroc ni voitures, ni camions, ni véhicules à roues d'aucune sorte.

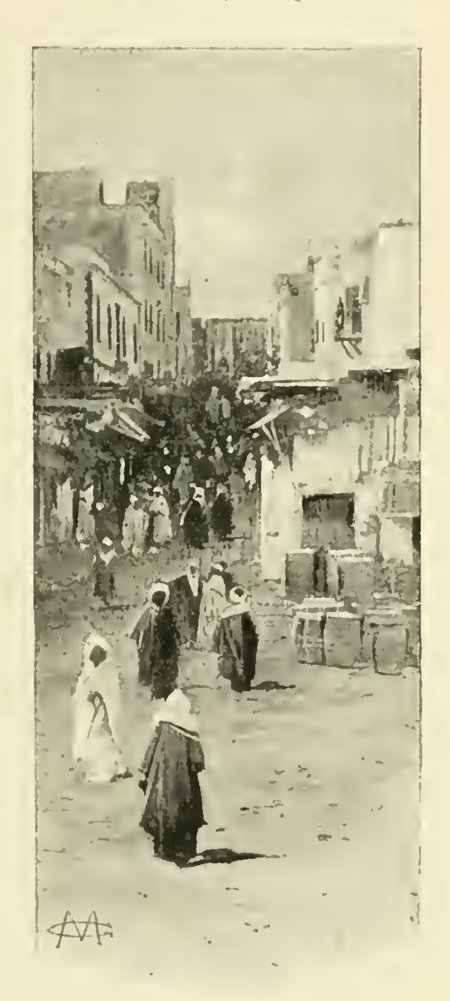
Tout le long de la rue, presque jusqu'au Port à la « Marine », le boutiques se succèdent avec peu d'interruptions. Des touristes y marchandent des armes, des poteries, des babouches, des « souvenirs du Maroc ».

Un peu avant d'arriver à la « Marine » nous prenons, sur notre gauche, une rue orientée vers la citadelle. Notre petite pieuvre d'Israélite nous guide à travers un dédale de rues étroites, desquelles, je dois le reconnaître, nous ne serions jamais sortis sans son aide.

Quelles rues!... Des couloirs sombres, étroits, entre de hautes murailles percées de fenêtres grillées; des pans de murs rongés à la base, menaçant à tout moment de s'écrouler; des portes entr'ouvertes, d'où s'échappent, en buées épaisses, des odeurs fétides. La chaussée, pavée par endroits, défoncée dans d'autres, est un cloaque de fange liquide où nagent des carcasses dégoûtantes, des chats crevés, des volatiles pourris. Des enfants malingres, aux yeux chassieux, dévorés par la vermine, à peine couverts de quelques haillons, barbotent dans les immondices, dont les éclaboussures nous souillent à tous instants. Nous hâtons le pas pour sortir de cette horrible puanteur et, dans une autre rue, un peu moins sale, nous nous réfugions dans un café maure, au pied de la pente abrupte qui monte à la citadelle.

La salle est à plafond de solives de bois, appuyées sur une maîtresse poutre soutenue par un madrier, formant colonne, qui s'élève au centre de la pièce. Le sol, en terre battue, est recouvert de nattes de sparterie rehaussées de dessins en couleur où le violet domine. Une sorte de bas contrefort en pisé blanchi à la chaux, de trois pieds de haut sur trois de large, également garni de nattes, sert de divan et court le long des murs, aussi tapissés de nattes, hautes de ton, enjolivées d'arabesques repro-

duisant des arceaux de portes de mosquées. Du plafond pendent des lanternes en fer-blanc découpé, garnies de verres de couleur. Dans un angle, à un petit comptoir surmonté d'une galerie, en « moucharabieh », se tient le « cafedji » en gilet bleu, en culottes de drap rouge bordées d'un liseré blanc festonné. Un trou carré dans le mur lui sert à disposer des tasses, des verres, du sucre et, devant le comptoir, sur un fourneau en maçonnerie, bouillotte une grosse cafetière de cuivre. A l'entrée, un nègre, tout de bleu vêtu, pile du café dans une vasque de marbre, geignant comme un boulanger quand il pétrit sa pâte. Sept ou huit Maures assis au milieu de l'appartement, prennent leur café, causant de leurs affaires et jouent de divers instruments.


Une rue de Tanger.

On nous accueille très civilement : le café est excellent et nous faisons un bout de croquis du lieu. A peine avons-nous commencé, que la clientèle se lève, discute avec animation avec le maître de l'établissement et tous partent en nous lançant des regards furibonds. Notre Israélite nous fait comprendre, ce dont nous nous doutions, qu'ils sont furieux de se voir « tirés en portraits » et qu'ils ont posé au cabaretier cet ultimatum, qu'ils ne remettraient plus les pieds chez lui s'il ne chassait à l'instant les « roumis ». Nous continuons à dessiner, en buvant notre café, sourds aux objurgations intéressées du maître de céans, duquel, une fois nos esquisses terminées, nous prenons congé, pour escalader la rude montée déserte et brûlante qui nous mène à la citadelle, à la porte du Fouet, Bab-el-Asa.

Elle est ravissante cette vieille porte à ogive dont l'arc, légèrement brisé au sommet et étranglé à la base, donne à sa courbe cette forme délicieuse, si caractéristique de l'architecture arabe. Malheureusement

elle tombe en ruine, sapée à sa base, comme tous les autres monuments du Maroc et de tout le reste de l'Orient, par le frôlement continu des charges des bêtes de somme. Le bois de la porte massive est pourri, les plaques de cuivre qui la revêtent tombent, les serrures sont mangées de rouille, et jamais on ne répare rien. Les couches de chaux superposées s'accumulent, épaisissant les fines arêtes des courbes, les délicats reliefs de l'arc formés d'une triple série de segments ornant l'ogive à l'extérieur. Tout cela s'en va, s'émiette peu à peu, s'effondre au milieu de l'indifférence générale, devant l'incurie inexplicable de ce peuple de fantômes, continuant depuis des siècles son rêve religieux, où viennent se fondre toutes ses sèves, ses aspirations, ses énergies, ce lent suicide de l'Islam.

Notre circoncis nous conte, sans le moindre scrupule, en nous montrant le « Souk », qui s'étend à nos pieds, de l'autre côté de la ville, une légende, assez peu flatteuse pour ceux de sa race, et qui a cours parmi les Arabes.

En temps de sécheresse, disent-ils, on lâche les Juifs dans le « Souk » et on leur enjoint de prier Dieu et de lui demander de la pluie. Le Tout-Puissant, paraît-il, est tellement dégoûté, par la vue de cet immonde rassemblement, qu'il s'empresse de faire pleuvoir à torrents, pour être débarrassé de leur présence.

Dans la « casbah » se trouvent réunis les bâtiments officiels de Tanger : les Cours de justice, le Trésor, aujourd'hui abandonné, les prisons, le palais du Pacha et les demeures de quelques fonctionnaires.

Après une course à travers des ruelles tortueuses, des carrefours contournés, des culs-de-sac infects, nous débouchons sur une large cour.

Le terrain, très en pente, est défoncé, bouleversé. La partie bordant les édifices est irrégulièrement pavée de blocs de pierre à peine dégrossis. Au centre, des amas de fumier émergent, comme des îles, du milieu d'un étang de purin noir boueux, exhalant des miasmes délétères. Des chevaux, sellés et harnachés, sont au piquet. Des chèvres cabriolent, faisant de temps en temps tête à des chiens galeux, acharnés sur une charogne, une carcasse de chameau, dont ils arrachent, à coups de crocs, les chairs sanguinolentes. Des vautours noirs poussent des cris aigus et décrivent dans l'espace des cercles concentriques, attendant l'occasion de prendre part à la hideuse curée.

Nous entrons dans un vieux corps de bâtiment désert, l'ancien Trésor. En haut de quelques marches, on se trouve sous le portique, une double colonnade à arcades aux courbes en fer à cheval, d'une remarquable pureté. Le pavage, une mosaïque de faïences, d'un dessin charmant, est brisé et ravagé ; les portes, à panneaux délicatement



Le vieux Palais du Sultan.

fouillés, tremblent, disjoints, sur leurs ais tombant de vétusté. Des mendiants, qui y ont élu domicile, pansent leurs plaies rebutantes. L'aspect est d'une désolation navrante.

A côté sont les prisons. On pénètre par une grande porte ogivale, ouverte à deux battants, dans le préau, très haut de plafond, pavé de cailloux ronds, luisants, très en relief. Un banc massif, de trois pieds de large environ, de hauteur irrégulière, en pisé badigeonné à la chaux,



La « Justice » et l'ancien Trésor.

ainsi que les murs, contourne la pièce sur deux côtés, à droite en entrant et au fond. Dans la muraille de droite, une ouverture cintrée est fermée par une porte épaisse, à verrous formidables. Par devant, deux pièces de bois verticales et une horizontale, placées en croix et solidement fixées au mur par de gros clous à tête, achèvent de lui donner un air sinistre. Au milieu de cette porte, on a taillé en plein bois une ouverture en forme de cœur, la pointe en bas, de la largeur de la tête à peine. C'est à travers ce trou que les prisonniers peuvent voir leurs parents ou les amis qui viennent les visiter, et recevoir d'eux la nourriture que le sultan, absorbé par les devoirs du... harem, oublie toujours de leur faire distribuer. Par cette unique porte, entrent les prisonniers et sortent leurs cadavres.

Au mur du fond sont accrochés les fusils, les poires à poudre, les gibecières des soldats du poste. Aux parois des autres murs des cages

à pigeons sont suspendues et quelques-uns voltigent sous les voûtes. Sur les banquettes et sur des caisses vides, des matelas et des couvertures sont entassées pêle-mêle et sur le sol gisent des pots, des vases de cuivre, des instruments de cuisine.

Auprès de la porte barrée, le gardien, un vieux soldat édenté, à barbe blanche, à physionomie rébarbative, affaissé dans les plis de ses multiples burnous, la tête encapuchonnée, fume une longue pipe et surveille les prisonniers et les visiteurs.



Le préau de la prison.

Une femme vient d'entrer avec un paquet de hardes et des provisions. Le geôlier, d'une voix chevrotante, a appelé le prisonnier, et celui-ci, maigre, les yeux caves, la face collée contre les rebords du trou qui lui meurtrissent les chairs, sort une main décharnée et saisit avidement les aliments que lui tend sa femme, sur les joues creuses de laquelle coulent de grosses larmes. Elle lui présente son enfant qu'il embrasse avec un rugissement étouffé, et le pauvre être, tout tremblant sous cette farouche caresse, promène timidement ses petits doigts potelés sur les joues hâves de son père. C'est pour cet homme une lueur dans la nuit de cet enfer. Pauvres gens!

La malheureuse est partie : elle est sortie droite, les yeux secs, fixes, avec son enfant roulé dans un pan de son « haïk ».

A mon tour je regarde à travers le trou maudit. C'est d'abord dans l'ombre une double rangée d'arcades à piliers carrés donnant sur une cour à ciel ouvert. Elle a été autrefois pavée de faïences dont une partie subsiste encore, disparaissant sous la pourriture des détritus amoncelés. Au fond de la cour est une fontaine à laquelle ces misérables viennent s'abreuver et faire leurs ablutions.

Ils se précipitent de mon côté, me suppliant d'une façon lamentable. Un grognement du gardien les fait s'écarter et je leur jette

quelques piastres, qu'ils se disputent violemment, avec d'horribles imprécations et un sinistre bruit de chaînes.

Oh! le bruit de ces chaînes, cette lutte terrible sous ces voûtes obscures, ces corps émaciés s'enlaçant avec des cris de bêtes fauves, cette odeur de cadavres! jamais je ne l'oublierai, jamais...!

Des anneaux de fer rivés aux jambes, à la hauteur des chevilles, et reliés l'un à l'autre par un chaînon d'un pied de long, les condamnent à marcher à très petites enjambées et le frottement du fer a usé les chairs et mis l'os à nu.



Intérieur de la prison.

Sur le sol, entre les piliers des voûtes, on entrevoit des corps immobiles sous des lambeaux de couvertures, des prisonniers qui dorment, qui râlent peut-être! A des clous fixés aux murs pendent des « koufas » déchiquetées, des bouts de linges sales, des ficelles. Dans un coin, entre deux pierres de taille, brille la flamme bleuâtre légère, à peine visible, d'un foyer où ils cuisent des bribes sans nom. Une odeur chaude, nauséabonde, sort de cette gehenne.

Combien l'air nous semble bon quand nous sortons! Que le bleu du ciel est beau à contempler!

Devant la porte de la « Justice » nous apercevons le pacha jugeant un cas difficile. Les deux parties, agenouillées, s'expliquent en même temps, avec force cris et gesticulations, tandis que le haut fonctionnaire exaspéré, dominant de la voix le tumulte de la dispute, menace les plaideurs, s'ils ne cessent, à l'instant, de parler tous deux à la fois, de les mettre l'un et l'autre en prison.

Des soldats à haut fez rouge conique, en « sulhams » bleus et burnous blancs, sont à ses côtés, prêts, au moindre signe, à exécuter l'ordre péremptoire. D'autres fument des cigarettes sous la colonnade de l'entrée.

Nous laissons monsieur le pacha, à une ou plusieurs queues, à ses administrés, pour aller sur les terrasses où trois ou quatre canons de gros calibre se morfondent sur leurs affûts. Un grand chenapan d'artilleur, qui a plutôt l'air d'un forban, nous baragouine quelques mots de

français, détaillant les qualités de sa pièce, vantant la justesse de son tir et manifestant de la façon la plus claire du monde le désir d'avoir un « bagchiche »..... que nous lui accordons d'autant plus volontiers que le drôle ne le mérite en aucune façon. C'est la règle ici : on demande un bagchiche comme on crie baleuk ! comme on dit la bass ! à chaque instant, sans y penser, naturellement, et on donne aussi à chaque instant sans y penser, naturellement.

Nous quittons par la porte principale, s'ouvrant en haut d'un talus à pente raide, et descendons jusqu'au « Souk » par un chemin bordé de cactus, d'aloès et de longs roseaux. De là nous regagnons l'hôtel, toujours flanqués de notre tenace fils d'Israël, et nous voyons l'obstiné petit gredin, malgré deux ou trois taloches que lui administre Sélim, qui a eu maille à partir avec lui, s'installer à portée de l'entrée, pour guetter notre sortie et nous piloter quand même.


Un prisonnier.

* * *

On est dans la fougue des apprêts du départ : dans une des grandes salles de l'hôtel, Harris a fait déposer le matériel du campement de route. La pièce regorge, le « hall » est encombré.

Tout cela est pêle-mêle sur le plancher : des caisses superposées, des piles croulantes de malles, des montagnes de valises, des lits de camp, des amas de toiles, des cordes, des piquets, des mâts, l'attirail de nos tentes, des sacs imperméables gonflés de vêtements, de linge, de couvertures, des fusils, des boîtes de cartouches, des selles, des brides, un fourneau à pétrole, un violon, une table, des lanternes et quantité d'autres objets qui jonchent le sol.

Harris, en bon Anglais ami du confort, qui juge que l'estomac a droit à de sérieux égards, ne s'est pas embarqué sans biscuit et Ingram nous montre quatre fortes caisses venues de Londres, solidement construites, à couvercle vissé, contenant des provisions de bouche. Il nous en énumère complaisamment le contenu. Il y a : du thé, du café, des confitures, des « biskets », des conserves de toutes sortes, bouillons Liebig, « oxtail soups », langues fumées, jambons d'York et ces horribles

sauces pimentées qui nous mettent le feu aux entrailles, à nous autres Français, mais chatouillent délicieusement le gosier blindé des fils d'Albion. Il y a aussi de la fine champagne, de la chartreuse, du whisky. On n'a pas oublié le sel, le poivre ni la moutarde. Nous avons des bougies pour éclairer nos veillées sous la tente, du savon pour nos ablutions, une pharmacie en miniature dont Forestier sera le potard.

Ingram, rayonnant, est tout à fait à son aise au milieu de cette désolation. Il rôde partout, touche à tout, augmente le désordre sous prétexte de le réparer, agace ses chiens et guette du coin de l'œil le malheureux Brooks qui, l'air navré, erre à travers ces amoncellements de choses hétéroclites, faisant des efforts surhumains pour se débrouiller dans ce bouleversement. Hypnotisé par ses fusils, ses cartouches, ses chiens, Ingram polit de la main les canons luisants de ses armes, répand ses cartouches à terre, les compte, les classe, les examine et les case soigneusement, une à une, dans de superbes boîtes de cuir jaune, bordées de coins de cuivre, armées de serrures de sûreté d'une complication inouïe. Ses chiens inquiets, le nez au vent, furettent partout, s'empêtrent dans les cordes, font dégringoler des caisses mal équilibrées, trépignent sur tout, laissant sur nos toiles de tente des souvenirs ineffaçables de leur manque complet d'éducation.

Ils sont toujours dans les jambes de quelqu'un, particulièrement dans celles de Forestier. Don, surtout, a une tendance marquée à aller se réfugier entre ses mollets, quand son maître exaspéré menace de lui arracher la fressure. Forestier, à chaque instant, menacé dans son équilibre, grâce à cette prédilection malencontreuse, constamment sur le qui-vive, toujours à repousser la malheureuse bête qui toujours s'obstine à revenir, est d'une humeur massacrante et prend en grippe Don, devenu son cauchemar.

De temps en temps, dans le bruit des déplacements, le fracas des éboulements, on entend comme un bruit de corde de guitare qui se brise, la voix aiguë et fêlée de Marshall qui, entre deux bâillements, met au monde un de ces abominables jeux de mots dont sa mémoire est bourrée. Cette voix flûtée de petite pensionnaire en convalescence fait sourire les Arabes. Ils s'empressent autour de Marshall étendu sur les toiles de tente, détirant paresseusement ses longs abatis grêles et semblent anxieux de savoir s'il lui manque quelque chose.

Harris, dans tout le feu de l'improvisation du voyage, a l'œil à tout et se donne énormément de mouvement.

Il nous présente un grand gars basané à épaules carrées, un Espagnol sec, élancé, nerveux, señor Antonio, notre guide. Outre sa propre

langue, il parle couramment l'arabe et écorche quelques mots de français.

Il paraît qu'il est excellent tireur, ce qui est d'un bon augure pour l'approvisionnement en viandes fraîches de notre garde-manger.

Sa chienne Metza, une jolie petite bête rousse, fort coquette, fait déjà des agaceries à Don et à Rover. Ceux-ci, en chiens bien élevés, à « respectability » exemplaire, trouvent « improper », cette trop grande liberté et reçoivent froidement ses avances.

Quatre Arabes empaquettent les tentes, ficellent les malles, calent les caisses, rangent les objets. Ils crient beaucoup et gesticulent encore plus. Ils ont été engagés comme muletiers et domestiques, pour le voyage, avec cinq autres qu'on attend.

Sélim, en valet gâté et qui s'en croit, va et vient affairé, faisant plus de bruit que de besogne.

Un vieux soldat à cheveux gris, à figure parcheminée de vieille femme, arrive de l'ambassade anglaise. C'est sous sa responsabilité que nous allons entreprendre la route. C'est le kaïd Hadj-Mohammed, une chère vieille canaille, comme l'appelle Harris, avec une familiarité pleine de condescendance.

Nous nous faisons des politesses avec le représentant du Sultan et, comme notre présence est tout à fait inutile, nous décampons lestement et retournons en ville, Forestier et moi.

Au Souk, près du tombeau du saint, une foule compacte entoure un groupe d'Arabes. Ce sont des charmeurs de serpents. Nous nous mêlons aux curieux.

Deux hommes sont accroupis. L'un, âgé, barbu, à face patibulaire, frappe de la main, à coups intermittents, un large tambour plat et chante d'une voix traînante. L'autre, jeune, imberbe, l'air madré, joue d'une flûte en bambou, sur un rythme lent, mélancolique. Un troisième, grand, mince, à figure osseuse, le charmeur, saute autour d'un panier en roseaux, recouvert d'une peau de chèvre en psalmodiant d'un ton sourd, plaintif, brisé parfois par une note aiguë, perçante, comme un sifflement.

Son aspect étrange impressionne fortement. La tête est d'une maigreur d'ascète, les tempes sont creusées, le front est haut, découvert, très bombé. Les yeux brillent avec un éclat extraordinaire sous leurs arcades profondes. Les dents petites, pointues, extrêmement blanches, brillent dans sa bouche entr'ouverte. Les lèvres sont minces, le menton est accentué et les pommettes saillantes semblent vouloir crever la peau qui se tend avec effort. Une épaisse chevelure noire, inculte, retombant

jusque sur ses talons, achève de lui donner quelque chose de saisissant et de fantastique. Une grande chemise bleue, collée sur ses os, dessine ses formes de spectre et retombe avec des plis cassés de linceul.

Tout à coup, il s'agenouille, prononce une dernière invocation, et, brusquement, soulevant la peau de chèvre, il plonge la main dans le panier et en retire un cobra qu'il brandit en l'air.

Il fait le tour de la foule qui recule devant ce bras levé autour duquel se débat le reptile. Puis, revenant au centre du cercle, il glisse le serpent sur sa poitrine, l'en retire, l'enroule autour de ses poignets, de son cou, de ses jambes, le met sous ses pieds, l'excite avec une baguette, le saisit par la queue, entre ses dents, et, au moment où la bête exaspérée se tord affreusement, gonflée de colère, les yeux étincelants, il la prend par le milieu du corps, lui présente son bras, son front, sa langue. Son sang coule sous les morsures répétées du cobra et la foule, atterrée et charmée, jette aux pieds du charmeur des monceaux de billon.



Charmeur de serpents.

Ce spectacle nous a écœurés. Forestier est très pâle ; nous nous éloignons vite.

Au moment où nous quittons la foule, nous nous trouvons nez à nez avec notre petit gueux d'Israélite. Il a guetté notre sortie, nous a suivis et n'a pas du tout l'air d'être disposé à nous quitter. Il est inutile de le congédier, il nous suivrait quand même. Nous le laissons faire, et le voilà notre guide malgré nous. C'était écrit, sans doute, comme tout ce qui s'est passé, se passe et se passera au Maroc. Allah est grand, Mahomet est son prophète et Moïse notre cicerone. Que la volonté d'Allah s'accomplisse, que Mahomet soit content et Moïse satisfait. La illaha, illa Allah, Mohammed rasoul Allah !

Nous nous enfonçons au hasard dans une de ces voies étroites qui s'ouvrent sur la vue de la Marine.

L'œil aux aguets, l'oreille tendue, Moïse est en arrêt sur l'expression de nos physionomies, à la piste du moindre de nos désirs. Malin comme un singe, il démêle en un clin d'œil l'écheveau de nos pensées, en devine le sens, le définit, débrouillant au besoin nos incertitudes avec une perspicacité de Peau-Rouge.

Sa mine chafouine, ses prévenances de tous instants, son incessant bavardage sont énervants, mais avec le flair si particulier à sa race, il s'est vite assimilé à la situation, mis à l'unisson de notre genre de curiosité, et avec une sûreté de coup d'œil, un jugement infaillible, il nous amène droit devant des tableaux tout faits, des coins admirables se composant avec une hardiesse de lignes, une puissance de coloris, une teinte d'originalité étonnantes.

Moïse gagne dans notre estime, et le vilain drôle, qui se sent apprécié se donne des airs, hausse le ton, le prend de haut avec les passants et se montre plus qu'indiscret pour nous faire entrevoir des intérieurs mauresques.

Poussant une porte entre-bâillée, il nous fait entrer dans une cour rectangulaire à ciel ouvert. Le sol est pavé de dalles de pierre toutes ruisselantes d'eau. En face de la porte, adossée au mur, une ravissante fontaine tout ornée de mosaïques déverse son eau dans une large vasque de marbre ; à gauche et à droite des arches, en forme de fer à cheval, aux piliers plaqués de faïences, d'un goût charmant, donnent accès dans des baies peu profondes, plongées dans une demi-obscurité.

Au milieu de la cour, un nègre, un colosse musclé comme un belluaire, les jambes et le torse nus, foule avec ses pieds, à coups brusques et réguliers, un tas de linge couvert d'une mousse de savon. Le soleil tombe d'aplomb sur son crâne rasé, illuminant le buste et le morceau d'étoffe qui lui ceint les reins, laissant dans l'ombre le reste du corps, et la lumière s'accrochant aux aspérités des muscles exagère encore leur relief en forçant les ombres portées. Un cri rauque, guttural, scande chacun de ses mouvements et la sueur ruisselle avec des scintillements tout le long de ses membres.

Un jeune Maure, aux formes souples et élégantes, aux traits délicats, aux yeux superbes, s'approche de temps en temps de la vasque, y puise de l'eau et la lance sur le paquet de linge, à travers les jambes du colosse. Le liquide rejaillit en une gerbe éblouissante, retombe en pluie sur les dalles, et s'écoule avec des reflets infinis.

Le soleil éclaire en plein la fontaine; sous sa touche ardente, les

faïences humides chatoient, l'eau du bassin a des miroitements d'or liquide.

L'éphèbe resplendit, baigné dans la lumière, son gilet rouge, par-dessus sa chemise blanche brodée, flamboie, et de ses beaux bras nus, luisants, des gouttelettes s'échappent, comme autant de diamants.

Notre entrée ne les a ni surpris ni dérangés : la lessive n'a pas été interrompue un seul instant, le blanchisseur noir n'a pas donné un coup de talon de moins à son linge, la cadence de son cri monotone n'a pas été troublée, son aide n'a pas cessé de lui lancer de l'eau dans les tibias, à intervalles réguliers. Notre présence semble n'avoir pas même été remarquée.

Cependant, au moment où nous partons, l'adolescent jette un regard indéfinissable de notre côté en contemplant ensuite le nègre avec un sourire. Ce dernier, alors, sans cesser son travail, nous envisage une seconde et éclate en un rire bestial, tandis que son compagnon laisse tomber sur Moïse un regard empreint d'un mépris écrasant et lui dit quelques mots en arabe. Celui-ci, perdant soudain tout son aplomb, file vite l'oreille basse; mais, une fois dans la rue, retrouvant toute son audace, il adresse en... français une grossière insulte à ses hôtes de tout à l'heure et referme violemment la porte en se réfugiant prudemment derrière nous.

Nous tançons vertement le drôle en lui enjoignant formellement l'ordre d'avoir, à l'avenir, à s'abstenir, en notre présence, du moins, de toute intempérance semblable de langage ou de nous quitter sur-le-champ.

Cette alternative lui donne à réfléchir et il nous suit assez penaud; mais rentrant vite en possession de son toupet habituel, il se remet sournoisement à notre tête, nous explique qu'il va nous montrer une scène fort curieuse et nous voilà battant le pavé à ses trousses.

Nous sommes maintenant au fond d'un cul-de-sac horrible. Des charognes, à moitié enfouies dans une vase fétide, pourrissent lentement; des vapeurs lourdes flottent à ras du sol, trop pesantes pour s'élever, corrodant les murs, dont la base minée par des suintements perpétuels, mordue par l'âcreté de ferments violents, pourrie par une humidité pénétrante, se désagrège peu à peu et s'en va par masses visqueuses, laissant d'énormes trous d'où sortent des choses immondes.

Les deux murailles montent tout droit, très haut. Sans portes, sans fenêtres, sans une seule ouverture, elles se dressent, menaçantes, austères, sinistres, et leurs sommets aux arêtes dures, taillent dans le

ciel un carré bleu aveuglant. Pas un bruit, pas un être, rien ! Rien que le travail lent, sourd, morbide, de cette putréfaction.

Nous hésitons un moment à continuer, ce silence nous pèse, le froid de ces oubliettes nous saisit, nous nous sentons le cœur défaillir au milieu de ces exhalaisons abominables.

Une porte s'est ouverte, une porte basse, si terne, si vieille, si usée, qu'elle se confond avec la muraille. Une forme blanche apparaît et sort en longeant les murs lentement, sans bruit, enveloppée dans son « haïk ». Le spectre passe près de nous, les yeux fixes, regardant sans voir, comme obsédé par un rêve. La tête est émaciée, le teint livide, les mains sont d'une maigreur de squelette. Il disparaît à l'angle de la ruelle. Un frisson nous a saisis quand ce cadavre ambulant nous a frôlés. C'est bien l'hôte qui doit hanter ces lieux, ce fantôme drapé dans son suaire de laine.

— C'est un des habitués, nous dit Moïse, un fumeur de « haschich », et, nous précédant de quelques pas, il entre par la porte d'où est sorti l'ombre, reparaît presque immédiatement, et nous fait signe d'avancer.

On se baisse pour franchir la porte ; c'est d'abord un couloir étroit, très sombre, très humide, puis une salle dont la voûte, peu élevée, est supportée par des arcs en plein cintre, reposant sur des colonnes trapues. De quelques ouvertures filtre, venant on ne sait d'où, une lumière grise, diffuse, éclairant à peine le centre de la pièce, laissant les autres parties dans une ombre brumeuse. Tout au fond, dans une sorte d'alcôve, ménagée dans l'épaisseur de la muraille, un fourneau, où des charbons jettent une faible lueur, éclaire de reflets rougeâtres la tête osseuse d'un Arabe. Il attise le feu sur lequel chauffe une cafetière de cuivre.

Un « mastaba », sorte de banc en maçonnerie, court le long des murs tapissés de nattes de couleur. D'autres nattes sont étendues sur le sol en terre battue. De la voûte pendent des lanternes.

Dans un angle, on entrevoit confusément un groupe de musiciens ; au milieu de la pièce, des Arabes couchés, assis, accroupis, fument et boivent du thé, du café, du « raki ». Leurs babouches sont rangées, en cercle, autour d'eux. Une fumée bleuâtre, d'une odeur âcre et forte, remplit la chambre et s'amasse en un nuage opaque au plafond.

Il y a dans cette musique arabe quelque chose de doux, de primitif, de barbare qui remue profondément l'âme. C'est toujours cette éternelle répétition du même motif, toujours ce rythme lent, cette plainte monotone, interrompue par instants d'une sorte de cri prolongé, aigu, déchirant.

Cela vous choque étrangement d'abord, comme quelque chose

d'anormal, de monstrueux, d'incompréhensible; puis l'anxiété produite par cet inconnu s'apaise, l'oreille s'habitue à ces sons, à l'écho sourd et scandé des « darabouks », au gémissement des violes, aux grincements du « guimbry », et on ressent une impression intense de calme et de repos où la pensée engourdie flotte inconsciente entre le rêve et la réalité.



Danseur nègre.

C'est la même sensation de torpeur caressante et rythmée, que celle produite par le bruit cadencé de la vague se brisant sur le sable; par le galop précipité d'une troupe de chevaux sauvages furieusement lancés; par le bruissement continu de myriades d'insectes qui, par une chaude après-midi d'été, monte de la terre avec de chaudes et oppressantes effluves.

C'est comme une vision effacée d'images entrevues dans les temps reculés, un écho de choses lointaines autrefois comprises, aujourd'hui oubliées, dont nos âmes, à travers les âges, auraient gardé un vague souvenir et que ces sons rudes, naïfs, primordiaux, évoqueraient en nous, faisant vibrer des cordes inconnues, produisant ce sentiment inexplicable si plein d'une saveur étrange, d'une mélancolie si douce, l'appel du passé au présent.

On nous a donné du café, nous examinons curieusement le groupe des fumeurs, parmi lesquels circule un serviteur chargeant les pipes et les allumant avec un tison.

Un vieux, grisonnant, pelotonné dans la laine et la mousseline de ses vêtements, est d'une pâleur verte, avec des tons de cire; ses yeux sont caves, son regard atone a une fixité glaciale, la pupille est largement dilatée, une écume légère perle aux commissures de ses lèvres qui remuent fébrilement. Il caresse de la main un gamin frêle, efféminé, très pâle, assis à ses côtés. Les yeux de l'éphèbe brillent comme des escarboucles, il se balance d'un mouvement sec, nerveux, rapide en se pressant contre le vieillard avec des ondulations félines... Peu à peu,

une légère rougeur monte à ses joues livides, une mousse blanche frange ses lèvres décolorées, ses yeux roulent dans leurs orbites, un spasme le secoue des pieds à la tête. D'un mouvement brusque, avec un cri perçant, il se rejette en arrière et sa tête va frapper le sol avec force. Deux Arabes le soulèvent, il est raide comme un cadavre. On le dépose dans un coin de la salle : avec un linge imbibé d'eau, on lui essuie les lèvres, on humecte ses tempes et on jette sur lui une couverture. Deux autres sont là, étendus près de lui.

Son voisin, un nègre, à face congestionnée, aux yeux injectés de sang, s'est levé tout à coup, d'un bloc, comme mû par un ressort. Les coudes aux reins, la tête inclinée, la bouche largement ouverte, il commence une de ces danses de noirs, rudes, lascives, sauvages.

De son pied nu, il frappe le sol, marquant la mesure à coups sourds, violents. A sa vue, l'orchestre excité accentue les airs et précipite la mesure; les gestes du forcené deviennent plus rapides, sa respiration plus saccadée, sa voix plus rauque ; et dans le tonnerre haletant des « darabouks », les déchirements des « guimbrys », les lamentations des violes, dans cette âcre fumée s'épaississant de plus en plus, parmi ces fumeurs immobiles, ces corps raides, étendus comme des morts, l'être hideux continue son infernal ballet.

Bientôt, un peu d'écume lui vient aussi aux lèvres, ses traits se crispent atrocement et il s'arrête un moment, une seconde, figé dans une immobilité absolue. Il n'a pas un tressaillement, pas un muscle ne bouge, pas un son ne s'échappe de ses lèvres fermées, pas un souffle ne sort de sa poitrine gonflée ; on dirait une statue d'ébène. L'orchestre a fait une pause ; puis, peu à peu la statue s'est animée, le mouvement est revenu, la musique a continué, plus douce, plus calme.

Ses deux jambes, serrées l'une contre l'autre, restent immobiles ainsi que le buste, seules les hanches s'agitent avec des oscillations obscènes d'une lenteur voluptueuse. La musique s'accélère, le mouvement des hanches se transforme en une trépidation incessante et brutale de la partie inférieure des reins, qui se tordent dans des convulsions effrénées, l'écume sort abondante de sa bouche, un râlement secoue sa poitrine inondée de sueur.

Tout à coup, avec un hurlement de fauve il s'est rué sur un Arabe, et tous deux roulent dans un horrible enlacement, on entend des cris, des imprécations, l'orchestre rugit, et nous nous précipitons au dehors de l'antre immonde.

Pendant notre absence, Harris n'a pas perdu son temps : tout le matériel de campement est là dans le « hall », prêt à être chargé sur

le dos des mules. Les caisses de provisions, soigneusement vissées, sont rangées, empilées avec ordre et numérotées, les tentes roulées et ficelées, les lits de camp démontés et casés dans leurs étuis de toile, la batterie de cuisine dûment emmagasiné. On s'est procurée les mille et une choses indispensables dans une semblable expédition ; et tout cela est emballé, aligné, étiqueté méthodiquement.

Le kaïd donne des instructions aux muletiers engagés pour le voyage. Antonio jette un dernier coup d'œil pour s'assurer que rien n'a été oublié.

Dans la soirée, pendant que nous fermons nos malles, bouclons nos valises, préparons nos albums et nos crayons, Harris nous fait quelques recommandations pratiques sur la façon de venir à bout de l'entêtement de nos mules, les précautions d'hygiène à prendre pendant la route et nous raconte ses merveilleuses aventures à Sheshouan, à Tetouan, à Maroc, et dans un tas d'autres endroits où personne, pas même lui, n'a jamais mis les pieds.





Le cap Spartel.

GEBELEH

7 Janvier.

Nous partons aujourd'hui. Depuis ce matin c'est un va-et-vient incessant, terriblement bruyant, de l'hôtel que l'on débarrasse de nos bagages à une étroite ruelle contiguë où on charge à les en écraser une douzaine de mules têtues qui ruent, mordent, hennissent, trépignent sur les pieds nus des hommes qui les équipent et les bagages déposés à terre.

Parfois, quand un coup brutal met leur chair à nu, ou rouvre une vieille plaie à demi cicatrisée, un frisson d'angoisse secoue leur pauvre carcasse, plissant leur peau durcie et calleuse, et lorsque la secousse d'un dernier ballot, que l'on ajoute au nombre incalculable des autres, fait craquer leurs reins maigres et plier leurs jambes nerveuses, on entend sortir de dessous cette masse d'objets empilés, sous laquelle ils disparaissent, un faible hennissement, triste comme une plainte humaine.

Les muletiers se bousculent, s'injurient, vocifèrent comme de véritables forcenés. Ils se faufilent à travers les quadrupèdes et les bagages, étrangement confondus, essuyant les ruades d'un cheval affolé, le coup de dent d'une mule vicieuse qui, avec un bout d'étoffe, enlève un morceau de chair. Leurs pieds nus sont meurtris par les coups de sabots, les dégringolades de malles attachées de travers. Leurs mains sont déchirées par des ferrures qui ressortent; des clous saillants leur écorchent la peau, balafrant leurs bras bronzés de longues lignes rouges.

C'est un tumulte inouï, un brouhaha féroce d'où éclatent des cris de détresse, des hurlements aigus, mêlés à des éclats de rire. Des bâtons tournoyent et s'abattent avec un bruit sec, des bras nus, noirs, luisants, s'agitent désespérément. Des valises que l'on hisse glissent, sont relevées, retombent, sont rattrapées au vol et finalement sont ficelées tant bien que mal sur le dos des bêtes avec un luxe inouï de vieilles cordes usées de lanières de cuir pourries, de chaînettes rouillées.

Un cercle de mendiants nous entoure. Ils nous frôlent de leurs loques ignobles, nous importunent de leurs plaintes pitoyables. Ce sont des aveugles effrayants, avec leurs orbites sanglantes; des idiots livides, l'œil atone, rongés par la gangrène; des fous, aux yeux fiévreux, mâchant éternellement le nom d'Allah avec une poignante expression; des éclopés, sortant des plis crasseux de leurs burnous des moignons informes; des estropiés, exhibant d'affreuses difformités. Et de cette agglomération de misères il s'échappe une odeur fade, écœurante. Une poignée de menue monnaie, quelques bourrades de Sélim et les violentes apostrophes d'Antonio font s'élargir le cercle et l'arrivée du kaïd qui, d'une lanière à nœuds, caresse les épaules des récalcitrants, achève de faire déguerpir ces misérables.

Peu à peu, on ne sait comment, tout ce grand tapage s'apaise. De temps à autre, une bête émerge péniblement de cette masse confuse, suivie de son muletier, une autre la suit, puis vient la dernière fermant la marche; et tout notre équipage de campement, malles, caisses, valises, etc., tout cela disparaît et s'écoule hors de la ville.

C'est notre tour maintenant. Sélim est là avec nos montures. Forestier s'empare d'une grande mule blanche, raide et maussade, j'enfourche la mienne, une brave petite bête à poil gris, de taille moyenne, à physionomie bon enfant; Marshall a un vieux grison velu à l'œil sournois. Brooks, l'ineffable Brooks, a en partage un mulet noir, osseux, tout pelé et un peu galeux. Antonio, lui, a une petite

mule grise, pimpante, proprette, coquette, à poil luisant. Il se juche lestement au-dessus de deux ou trois sacs pleins et de couvertures sans que la courageuse petite bête en paraisse le moins du monde gênée. Ingram et Harris ont des chevaux. Carlton, un ami d'Harris, né dans le pays et qui parle couramment l'arabe et doit nous servir d'interprète, manque à l'appel. Il nous rejoindra ce soir au camp.

Quelques curieux de l'hôtel ont assisté à toute cette scène de départ. Les uns, revenus d'où nous allons, nous donnent des conseils, les autres, à la veille d'y aller, écoutent avidement. On se serre la main. Au revoir! et en route!

La cavalcade s'ébranle : le kaïd encapuchonné, en burnous bleu, le fusil en travers de sa selle, en tête; Forestier, Marshall et moi au centre; Ingram et Harris aux ailes; Antonio et Brooks restent à l'arrière-garde. Don, n'ayant plus les jambes de Forestier pour pouvoir s'y ébattre, se jette comme un fou dans celles des mules. Rover, très calme, très digne, trotte, le nez en l'air, derrière le cheval de son maître. Metza aboye joyeusement en gambadant de côté et d'autre.

Nous traversons le « Souk » et suivons un sentier sablonneux, bordé d'une double haie d'aloès, de cactus et de palmiers, bordant des villas, aux fenêtres desquelles se montrent quelques têtes curieuses.

Au bout de quelques minutes nous avons dépassé la dernière villa. Au lieu de la haie touffue il n'y a plus que quelques arbustes rares, puis plus rien. Le sentier s'efface, se confond avec les champs. Le sable a fait place aux terres labourées et nos mules enfoncent jusqu'aux genoux dans une boue jaune et gluante.

On traverse des ruisseaux dont le lit, profondément encaissé dans la glaise, offre des bords escarpés et glissants, nos mules trébuchent à chaque pas et ont peine à se dépêtrer de cette argile molle et tenace. Il faut veiller sur soi et sa bête, si on ne veut pas aller piquer une tête dans deux pieds de boue.

Nous passons, après de nombreuses difficultés de la part de nos mules, un pont de bois sur l'Oued-al-Ihoudi, resserré entre deux berges nues et abruptes, et nous commençons à gravir la montée du cap Spartel, l'antique Ampelusium.

Il n'y a pas de routes, pas de chemins, à peine peut-on distinguer quelques ébauches de sentiers qui s'entre-croisent dans tous les sens, la terre un peu plus foulée là qu'ailleurs. On les suit un moment, puis ils disparaissent tout à coup, se montrent un peu plus loin, s'entremêlent, se séparent, se perdent, reparaissent, avec une fantaisie inouïe. La pente est rude, le terrain est sillonné de ruisseaux qui

sourdent de tous côtés et serpentent dans toutes les directions, murmurant doucement à travers les myosotis, les cressons, les anémones d'eau.

Nous suivons le lit de ces ruisselets, décrivant des lacets sans fin. Quelquefois notre tête est au niveau des berges et nous avançons dans une tranchée étroite et profonde, tellement le sol friable a été rongé. Ici le filet d'eau court limpide à ras du sol, contourne un bloc de rocher, se fraye un passage à travers un lacis de racines. Là, il creuse de nouveau son lit, fuit sous terre, remonte, jaillit en cascade sur de gros cailloux arrondis, s'élargit en petites mares fleuries, disparaît subitement on ne sait où. Puis, à quelques mètres de là, on le retrouve, il se mêle à un autre, se sépare, s'élance follement à tort et à travers, distribuant à toute cette verdure une fraîcheur délicieuse.

De la base au sommet du promontoire, ce n'est qu'une immense tache verte trouée par les notes grises de rochers pelés, aux sommets noirs et déchiquetés. Leurs flancs usés, polis, limés par la pluie et les vents, sont mouchetés d'une lèpre de lichens jaunes ou d'un vert très atténué. Et ces tons neutres s'harmonisent délicieusement avec les verts chauds, les violets éteints, les lointains vaporeux et veloutés, de cette végétation naine, de cet immense tapis fleuri sur lequel reposent leurs formes massives.

Ce sont des chênes-lièges, des palmiers nains, des lauriers-cerises, puis, çà et là, les grandes bandes d'un violet pâle des bruyères, s'étendant à perte de vue à travers les collines.

Les lauriers-roses nous fouettent la figure de leurs branches flexibles. Sous nos pieds la terre est toute blanche de pâquerettes; des gentianes, des pervenches, des soucis jaune d'or, poussent de tous côtés et des violettes embaument l'air, mêlant leur arôme délicat à l'âpre brise qui souffle du large.

Avec quel intime plaisir, quel robuste sentiment de bien-être on respire à pleins poumons cet air pur et vivifiant.

On subit le charme pénétrant de cette solitude, de ces étendues désertes; on se sent grisé par ces haleines qui passent chargées de parfums sauvages de fleurs, de plantes, de terres mouillées, et on se laisse doucement imprégner de ces senteurs saines, de ces souffles fortifiants qui vous enveloppent de leur caresse, retrempent vos nerfs, apaisent vos pensées, donnent à vos muscles une nouvelle élasticité.

Sur ma gauche, en contre-bas, dans un repli de terrain tout couvert de bruyères, dominé par un massif rocheux, voici un troupeau de chèvres, elles sont petites, tachetées de noir et de blanc, les unes broutent, d'autres bondissent sur les rocs aigus avec une souplesse vertigineuse,

deux d'entre elles se livrent un combat acharné à coups de tête. Sur un sommet élevé, le berger, un jeune Arabe, debout, drapé dans son burnous, appuyé sur un long bâton, regarde, immobile, se détachant en silhouette claire sur le fond sombre des terrains.

Près de nous passe un Arabe portant sur les épaules un énorme fagot; on ne distingue pas le corps enfoui aux trois quarts dans les broussailles, on ne voit que la charge de bois qui oscille, monte ou s'abaisse, suivant les aspérités du chemin. Une vieille femme le suit portant un large vase sur la tête et des brindilles de bois dans un pan relevé de sa jupe. Elle a les traits durs, la face ridée, le front tatoué d'une croix bleue. Elle s'arrête pour nous voir passer.

Nous touchons à la crête du plateau. La vue est grandiose de là. L'Atlantique immense, d'un bleu rose strié de bandes d'un vert glauque, s'étend sans limites. Pas une voile, pas un oiseau, pas un être, rien, l'infini. A l'horizon, le ciel et l'eau se confondent, exagérant encore l'impression redoutable de l'espace sans bornes. Dans le ciel uni, d'un bleu cuivré avec des pâleurs chaudes, l'orbe rouge du soleil comme un énorme rubis rayonne dans la splendeur de son éternelle majesté, embrasant l'éther de scintillements infinis. De fauves lueurs courent sur les eaux, s'accrochent aux rochers, roulent en nappes d'or et de pourpre sur la falaise géante qui semble taillée dans un bloc de bronze colossal et resplendissant. D'en bas, de l'abîme, un grondement rauque, incessant, monte comme une menace formidable, un défi jeté à l'audace de l'homme d'aller au delà.



Un pâtre.

Derrière nous se déroule le panorama de Tanger s'étageant en gradins jusqu'à la mer, avec ses maisons blanches, toutes roses maintenant sous les derniers effleurements du soleil, descendant lentement à l'horizon, et là-bas, au nord, loin, bien loin, apparaissent les cimes bleues vaporeuses du Djebel-Habib et des montagnes de Tétouan, puis à droite, au nord, c'est le détroit, sillonné de vaisseaux, et les côtes d'Espagne d'un violet éteint, si transparent, si diaphane, qu'il se confond presque avec le ciel.

La mer se brise à deux cents mètres sous nos pieds. Sur la gauche, derrière un bouquet d'arbres, on aperçoit le phare.

Nous gagnons un sentier taillé à mi-côte dans le flanc de la falaise à pic. Le chemin qui descend en pente douce est défoncé, raviné, coupé de ruisseaux, de flaques d'eau bourbeuses. Par places, on se trouve devant une large déchirure béante laissant à peine un passage d'un pied de large; c'est une portion de la voie qui, minée par les eaux, s'est effondrée et a glissé dans la mer. De temps à autre on entend un bruit sourd avec des retentissements prolongés, c'est un roc qui se détache et roule en bondissant, un pan de terrain qui s'éboule, un arbre déraciné qui s'abat. Et tout cela dévale dans le gouffre avide, dans la mer qui absorbe tout.

Il est charmant, quand même, ce chemin de corniche balayé par la brise du large, ce sentier de chèvres à peine indiqué, tout bordé de fleurs, de fougères, de chênes-lièges, de cactus, de lauriers-roses, de gommiers, avec ses constantes échappées sur l'Atlantique.

En arrivant sur l'esplanade du phare, nous retrouvons nos hommes et leurs bêtes qui ont fait une courte halte. Ils repartent avec Antonio et le kaïd tandis que nous entrons dans la cour mauresque du phare où nous prenons le café chez le gardien. Nous y retrouvons le guide de l'hôtel qui pilote quelques touristes; on se serre la main, on avale son café, on allume une cigarette et on reprend ses mules.

Au pied du phare la mer se brise avec fureur, le vent a fraîchi et la mer commence à moutonner.

Plus de sentier maintenant. C'est à travers des rocs, des escarpements, des pierres mouvantes, des terres détrempées, que nous descendons la falaise pour aller sur la plage. La pente est si brusque que ma tête touche presque le dos de ma mule, les glissades sont fréquentes, les bêtes hésitent longtemps avant de poser le pied et buttent à chaque pas. Après avoir risqué cent fois de nous casser le cou, après des prodiges d'équilibre, des précautions de tout instant, nous gagnons la plage avec tous nos membres au complet.

Le soir arrive, le temps se couvre, un grain se prépare. On donne de l'éperon, nous traversons deux ou trois gués, puis, obliquant brusquement sur la gauche, nous remontons la falaise en pente douce, très peu élevée. Quelques gouttes de pluie commencent à tomber, nous partons au grand trot, la nuée crève, l'averse nous cingle la figure pendant quelques minutes et passe. Tout à coup, du haut d'un monticule, nous apercevons à moins de cinquante mètres, dans un pli de terrain, nos hommes en train de dresser les tentes, les mules au piquet, mangeant

déjà leur provende, et le vieux kaïd, Hadj Mohammed, à cheval, donnant ses ordres et gourmandant son monde. Nous sommes à notre première étape, à Gebeleh.

Deux tentes sont déjà élevées. Un mât s'élève, maintenu droit par des mains vigoureuses, supportant un paquet de toiles, le vent gonfle l'étoffe qui bat avec des clapotements lourds de voile qu'on hisse, des hommes tirent sur des cordes, le tissu se raidit, ils nouent les drisses à des piquets enfoncés dans le sol à coups de maillet, et voilà une autre tente debout.

En un clin d'œil, notre petite ville de toile toute blanche sur le tapis d'herbes vertes dresse ses toits pointus, étale comme des fils de la Vierge le réseau tendu de cordes qui la retient au sol et la défend contre les brusqueries du vent.

Ici, c'est la tente de Brooks et d'Antonio, l'office où sont déjà emmagasinés les provisions et les ustensiles de cuisine.

Dans un trou d'un pied carré, creusé dans la terre, un brasier ardent chauffe une bouilloire pleine d'eau, c'est notre fourneau.

Là, c'est la tente d'Harris et de Carlton, une miniature de tente à double toit, une carte pliée en deux. Tout est minutieusement arrangé à l'intérieur, et le terrain est recouvert d'un épais tapis de Smyrne. Sur le lit s'étale un large manteau en peau d'ours noir.

Un peu plus loin, à côté des mules alignées, se dresse la tente, irrégulière de forme, de nos hommes. Pour couche, ils ont étalé les couvertures brunes à raies noires, en poil de chameau, dont on recouvre les mules pour garantir leur chargement de la pluie. Les bâts leur servent d'oreillers.

Une belle tente ronde, de couleur vert d'eau, imperméable, nous abrite Forestier, Ingram, Marshall et moi.

Aux crochets garnissant le mât central sont accrochés nos fusils, nos cartouchières, nos chapeaux, tout ce qui peut se suspendre, et contre le mât est appuyée une table en sapin, sur laquelle on a placé une lanterne.

Autour de la tente, nos lits sont rangés en cercle sur des nattes étalées par terre ; ce sont de forts canevas tendus sur des châssis de bois démontables. Ingram et Forestier sont installés au fond, Marshall et moi sommes de chaque côté de l'entrée.

Nos malles, nos valises, des caisses, nos boîtes à fusils et à cartouches, tous nos bagages sont là. Cela nous sert alternativement de sièges, de tables, de rempart contre le vent, au besoin, de cales pour nos couchettes. Le long de nos lits c'est un fouillis de choses : des

sacs, des paires de bottes, des souliers, des babouches, des chevalets, des parasols, nos albums, nos boîtes à couleurs....

Cette première installation de notre camp est pleine d'attrait pour nous. Brooks nous a servi le thé que nous prenons sur une caisse, en plein air.

Les Arabes vont et viennent faisant leurs derniers arrangements pour la nuit. Les mules, attachées par les pieds de devant à une longue corde fixée à ras du sol, sont rangées en ligne et mâchent, avec un fort bruit de mâchoires, l'avoine qu'on vient de leur distribuer. Les chevaux, avec des entraves aux jambes, forment un groupe à part.



Notre camp à Gebeleh.

Le kaïd parcourt le camp, fait donner un coup de maillet sur un piquet de tente mal enfoncé, rattacher une corde dénouée, creuser davantage le mince fossé qui contourne notre légère habitation. Puis il va près de son cheval, palpe ses jarrets, caresse son garrot, tapote sa croupe, lui offre de l'avoine à même la main, lui cause, lui sourit, embrasse ses naseaux, et la pauvre bête hennit doucement et promène, sur les doigts noueux de son vieux maître, ses grosses lèvres grises à poils rares et raides. De là, Hadj Mohammed se dirige vers la tente des muletiers et on entend sa voix aiguë qui gronde. Il s'approche ensuite de notre « table », accepte un biscuit, croque un morceau de sucre. De temps à autre, il se faufile sous la tente aux provisions, pour laquelle il a une prédilection marquée, scrute partout, flaire les provisions déballées et, accroupi devant l'entrée, souffle sur les tisons du foyer et y chauffe ses longues mains sèches.

La nuit est belle, le vent est doux, presque tiède ; au loin on aperçoit la mer éclairée par la lune. Les Arabes sont sous leur tente, on

entend leurs éclats de voix, leurs rires, leurs chansons et les aigres accents du guimbry. Une lueur brille à travers la tente d'Antonio ; mes compagnons s'abandonnent au sommeil les uns après les autres.

Avant de faire comme eux, je sors un instant pour jouir du spectacle du camp endormi sous le ciel étoilé, bercé par le bruissement lointain de la mer. Tous les bruits ont cessé, toutes les lumières sont éteintes, un grand silence règne partout. A l'entrée de notre tente le kaïd est couché en travers de l'entrée, son fusil à ses côtés, son sabre à portée de sa main.

A mon tour je gagne mon lit, je me glisse sous ma couverture de laine blanche, rayée de rouge à pompons. Par-dessus, un long tapis de Rabat en haute laine, à rayures orange, jaune citron, vert cru, plié en double, me garantit de l'air frais de la nuit. Ma tête repose sur un sac imperméable contenant des vêtements et du linge. Rover est couché à mes pieds, sa bonne grosse tête appuyée sur ma couche. Du sol couvert de fleurs sur lequel est dressé mon lit monte une odeur très douce de thym et de fougère, et je m'endors avec un sentiment de bien-être indicible au milieu de cette tranquillité de la nuit, de cet air pur, de ces odeurs saines et vierges.





Les bords de l'Atlantique.

DANS LE GHARB

8 Janvier.

A sept heures, nous sommes réveillés par le kaïd. Vite on saute du lit ; on s'habille à la hâte. Avant qu'on ait eu le temps de s'étirer les bras, de passer ses bottes, de se sangler les reins de sa ceinture, notre demeure est envahie bruyamment, abattue, ficelée, enlevée, et nous sommes là, au milieu de nos couchettes, de nos bagages, à finir, à ciel ouvert, notre toilette commencée sous la tente.

Une gelée blanche couvre les herbes raidies. Ingram, enfoui sous un monceau de couvertures, cadenassé dans un volumineux manteau de fourrures, a sorti d'abord le nez, puis ensuite la tête, a ouvert un œil, puis l'autre, et, sentant dans l'air des effluves humides, s'est brusquement échappé de son fourreau de poils, et s'est élancé tout nu, le nez au vent, à la stupéfaction générale. Il avait flairé une source aux environs, et guidé par son infaillible instinct d'amphibie, il tombait à cent pas de nous, en arrêt sur une mare de quatre pieds carrés, s'y plongeait avec délices et après y avoir barboté un moment avec des gloussements de satisfaction en revenait en courant, souillé de vase de la tête aux pieds, mais ravi d'avoir pu prendre ce bain inespéré de... propreté.

Ingram a dû certainement avoir des phoques ou des canards parmi ses ancêtres. Il a cédé sans aucun doute à une irrésistible suggestion, subi une loi impérieuse d'atavisme.

Brooks apporte le thé, on le sert sur une caisse. Nous avons à peine vidé notre dernière tasse, croqué un dernier « bisket », que notre table improvisée et les valises qui nous servent de sièges nous sont enlevées en un clin d'œil.

Tout cela a été plié, roulé, attaché avec des lanières, des cordes, des ficelles, au milieu de récriminations et de disputes et s'en va sur le dos



Entrée des Caves d'Hercule.

des mules qui descendent vers la plage, tandis que nous allons visiter les grottes d'Hercule, à deux pas d'ici.

En vingt minutes, par un joli sentier, sableux, ondulant à travers des bosquets de chênes-lièges et des champs de thym et d'asphodèles, on arrive à l'entrée donnant sur la terre ferme. C'est une ouverture étroite et basse. On se baisse pour y pénétrer et on suit une sorte de couloir, en pente rude, taillé dans le roc et qui débouche dans l'intérieur de la grotte.

De malheureux Arabes déguenillés s'y meuvent silencieusement comme des larves. Ils gagnent leur vie à tailler des pierres à moudre le grain. L'effet produit par tous ces cercles innombrables, résultant de l'extraction des meules, est très bizarre et donne à la caverne un aspect quelque peu fantastique.

De l'ouverture béante, s'ouvrant sur l'Atlantique, comme un formidable cadre de pierre, on aperçoit la masse éblouissante des eaux. Dans le gouffre, des vagues monstrueuses se dressent, soulevées avec une force terrible, se ruent, hurlantes sur le roc, s'y brisent avec de sinistres grondements et retombent dans une poussière d'écume, et chaque fois la falaise ébranlée est secouée jusque dans ses fondements.

Et toujours il en sera ainsi. Toujours, dans l'ombre des nuits noires, dans les blancheurs de l'aube, les dures clartés des jours, les crépuscules voilés, dans l'horreur des tempêtes, dans les calmes profonds, en tout temps, à chaque heure, incessamment, toujours!... Toujours la mer infatigable, aux rancunes tenaces, livrera à la terre son éternel combat, rugissant sa terrible plainte, exhalant sa rage insensée, minant sans cesse le rocher jusqu'au jour où, sapé par la base, le géant de pierre, vaincu, s'abîmera, broyé, dans les flots.



Les Caves d'Hercule.

Pour revenir sur la plage par la falaise, la descente, presque à pic, est dangereuse. On se risque à travers des blocs aux arêtes coupantes, des cactus qui vous déchirent, d'inextricables lacis de plantes, de broussailles, de racines, dont on ne peut se dépêtrer, des terres qui s'effondrent...

Enfin nous voilà au bas, sur le sable. La plage paraît démesurée, nous avons l'air de pygmées. La mer, si grandiose du haut de la falaise, perd tout à coup son ampleur et semble étrangement diminuée, vue d'ici.

L'aspect du paysage a d'ailleurs complètement changé. Sur notre droite, des dunes très basses s'étendent, couvertes de palmiers nains; à leur base, dans le terrain en contre-bas de la plage, les eaux déposées s'allongent en cordons parallèles à la mer avec des interruptions.

Ayant voulu traverser ces eaux mortes pour gagner les dunes, j'ai failli m'enliser, moi et ma mule qui s'était enfoncée jusqu'au poi-

trail dans ces sables mouvants, et ce fut à grand'peine que je parvins à me tirer de ces eaux traîtresses.

Devant nous, dans le lointain, la caravane avance lentement, le kaïd en tête. On dirait, sur le sable jaune étincelant au soleil, un énorme saurien se mouvant péniblement sous sa large carapace.

Nous laissons la plage pour les dunes. On met pied à terre et nous prenons une légère collation : des œufs durs, des sandwichs, des tartines de « potted meat », le tout arrosé d'un verre de « whisky ». Ingram et Marshall laissent leurs montures à Sélim, qui reste avec nous, faisant de la haute école sur le cheval d'Ingram et ils partent en chasse à travers les dunes, marchant à portée d'œil de la caravane. Djebel Tarik, un des muletiers, les accompagne, bat les buissons et les guide.

Carlton, qui nous a rejoints hier soir, fait des courses effrénées avec Harris et quand, rapides comme le vent, ils passent bride abattue, frôlant nos mules ensommeillées, celles-ci, réveillées en sursaut et prises de peur, ruent à gauche et à droite, s'emballent et galopent, affolées, aux trousses des deux centaures pour s'arrêter, hélas! au bout de quelques minutes et se rattraper par un pas d'une exaspérante lenteur de cette galopade, si en dehors de leurs habitudes.

Vers deux heures, nous rejoignons la ca vane arrêtée aux bords de la Tsaha-Dartz. Nos deux Nemrod sont là, la mine basse. Ingram est revenu bredouille, Marshall a tué un pluvier; c'est maigre pour une ouverture.

Le temps est devenu gris, la mer a pris des tons plombés. Les eaux jaunes de la rivière clapotent, fouettées par le vent qui souffle contre le courant. Pour traverser il y a deux vieilles barques disloquées; c'est là dedans que l'on va transporter à l'autre bord, hommes, bêtes, bagages.

Les mules sont déchargées; on empile dans les deux sabots tout ce qu'on y peut déposer et même plus, et Ingram, Harris et moi sautons dans l'un. Nous nous calons comme nous pouvons entre les caisses et les malles, les sacs, les toiles de tente, tout ce qu'on a amoncelé pèle-mêle. La masse chancelante menace à tout moment de culbuter et de nous faire faire le plongeon dans les eaux boueuses. Deux Arabes, les passeurs, rament vigoureusement tout en se chamaillant, continuant sur l'eau la dispute commencée sur la terre ferme. Ils la reprendront cette dispute, lui feront passer et repasser l'eau, et ne la laisseront que lorsque leurs gosiers épuisés leur refuseront la parole. Il y a de la vague, des remous et un fort courant vers le large.

A chaque instant l'eau entre par-dessus les plats-bords qui sont à ras de l'eau. Don et Rover suivent à la nage. Un mouvement brusque de notre part, un effort des chiens pour se hisser à bord, un coup de rame donné à contretemps et l'embarcation eût chaviré immédiatement. A quelques mètres de terre, la barque talonne lourdement le fond, ce qui l'empêche de sombrer. Nous débarquons dans l'eau jusqu'aux genoux. L'autre embarcation, avec Forestier, Marshall, Brooks, aborde aussi, non sans difficultés. Deux bonnes heures sont employées à passer le reste des bagages et des hommes avec les mules suivant à la nage, attachées à l'arrière des bateaux. Ces allées et venues se font au milieu de criailleries, de batailles et de querelles sans cesse renaissantes entre les passeurs et les passagers.

Pour échapper à ce tumulte nous prenons nos fusils, Forestier et moi, et nous nous dirigeons en chassant du côté de notre futur campement. La pluie tombe fine et serrée.

Du sommet d'une colline que nous venons de gravir, après avoir inutilement battu la dune, nous apercevons nos tentes que l'on dresse à mi-côte. Le temps se découvre un peu, nous parcourons le plateau. Au sommet du plus haut mamelon, s'élève une maisonnette isolée. Des Arabes sont accroupis contre le mur. Ils se lèvent à notre approche, et nos fusils, qu'ils examinent attentivement, semblent les intéresser beaucoup plus que nos personnes. Par la porte ouverte, nous jetons un coup d'œil dans l'intérieur de la cabane. C'est l'école du village dont nous voyons les maisons et les tentes parsemées sur le revers de la colline, où s'installe notre camp. Dans une demi-obscurité, il y a une douzaine de gamins, les jambes croisées, des tablettes sur leurs genoux. Les uns sont placés dos à dos, d'autres font face au mur, qu'ils touchent presque du front, le reste est éparpillé au hasard. Ils se dandinent comme de petits ours et récitent en nasillant des versets du Coran. Au fond, dans un angle de la pièce, on devine, plutôt qu'on aperçoit, le maître d'école, un vieux, à barbe blanche. Armé d'une longue gaule, il corrige vertement ceux qui, bercés par leur mouvement de pendule, s'endorment sur leurs tablettes ou les audacieux qui troublent la leçon par leurs bavardages.

Comme notre indiscrète curiosité semble gêner le vénérable professeur, nous nous éloignons, suivis de nos gardes du corps bronzés qui ne nous quittent pas d'une semelle et ne perdent pas nos fusils des yeux. Je leur en explique le mécanisme et leur étonnement devient de la stupéfaction. Un vautour tournoie à ma portée, je l'abats, et pendant que je le ramasse ils s'arrachent la douille de cuivre qui,

lancée par le ressort, est tombée à terre. Ils nous suivent pas à pas, attendant anxieusement, comme de grands enfants, que de nouveaux coups de feu leur livrent d'autres cartouches.

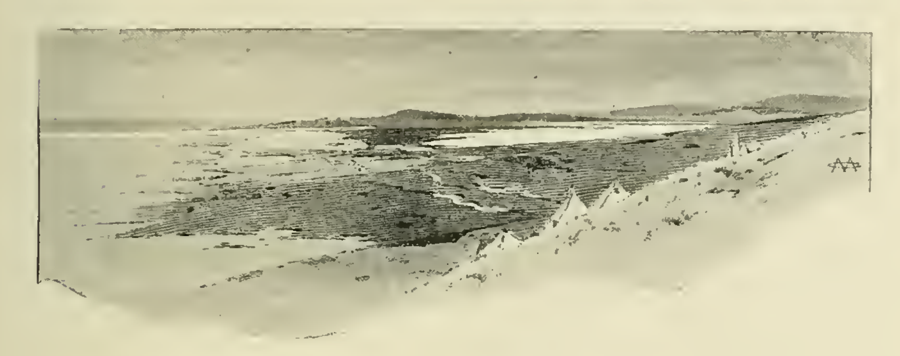
Près de là, sur un bloc de maçonnerie à ciel ouvert, une enceinte carrée de trois ou quatre pieds de haut, des lambeaux d'étoffe blanche flottent au bout de perches fichées au centre du carré. C'est un « mekkam », la tombe d'un très respectable « santon » et les pieux musulmans y déposent leur offrande en passant.

Puis ce sont des chaumières, des cabanes à toits de chaume gris, et plus bas, sur la pente qui regarde la mer, les tentes sombres rayées de bandes jaunes et noires des nomades. Des arbres rabougris, grillés par le soleil, dévorés par le hâle, rompent çà et là les monotones ondulations des collines.

D'où nous sommes, la vue s'étend très loin. De grandes nuées grises alourdissent les tons indécis d'un ciel violacé, chargé de pluie. A nos pieds, au premier plan, sur le flanc de la colline, notre camp achève de s'établir. Une longue spirale bleuâtre, mince, tordue par le vent, monte du foyer, très transparente sur le ciel trouble. Des mules tout harnachées se roulent et braient à tue-tête, d'autres fuient en lançant des ruades, se débarrassant en chemin de leurs bâts qui les gênent. Et ce sont des cris, des appels, des hurlements, mêlés à des ébrouements de chevaux effrayés, des muletiers relevant à coups de pied les bêtes vautrées dans l'herbe, des poursuites après les mules lancées à travers champs. Et les burnous flottent, des têtes, des bras, des jambes bronzés s'agitent au milieu d'un fouillis d'étoffes blanches où éclatent les taches écarlates des fez, où brille un bout de gilet jonquille qui, tout à coup, se découvre, un morceau d'étoffe mauve qui se montre subitement. Puis le calme reparaît, les dernières caisses sont mises à l'abri, l'installation du camp est terminée. Les Arabes rentrent dans leur « gourbi », tout le monde est à couvert. Seul, Brooks promène sa longue silhouette triste et maigre d'oiseau mouillé, faisant la navette entre notre tente et la cuisine, dressant la table, préparant le thé, trébuchant dans les palmiers nains, s'empêtrant dans les cordes des tentes. On distingue la voix courroucée d'Ingram, achevant de lui faire perdre la tête à force de vouloir lui mettre de l'ordre dans les idées, et on entend, comme un son de poupée qui parle, le mince filet de voix de Marshall demandant aux échos des nouvelles de sa Mary-Ann.

Au bas de la colline s'étend, en une légère inclinaison jusqu'à la plage, une grande plaine, une sorte de taillis de palmiers nains, de

chênes-lièges, de fougères d'un vert violent, où, avec des éclairs métalliques, brillent d'étroites flaques d'eau et les sillons tortueux de nombreux ruisseaux s'écoulant jusqu'à la mer, fertilisant toute cette végétation. Des vaches rousses parsèment de tons fauves cette nappe de verdure. A droite, un lac, l'estuaire de la Tsaha-Dartz s'enfonce dans les terres, reflétant les lueurs plombées du ciel. Les rives sont déchiquetées en une foule de caps, de pointes, de promontoires. Des langues de terre plates, étroites, s'avancent semblables à de gigantesques épées étendues sur l'eau et des milliers d'oiseaux aquatiques s'ébattent sur ses eaux ternes, se cachent dans les joncs du rivage



Estuaire de la Tsaha-Dartz.

ou partent en de grandes envolées, avec de forts bruits d'ailes. A gauche, tranchant brutalement sur ce tapis d'émeraude, la plage déroule ses blanches solitudes et, tout au bout, c'est le cap Spartel avec la colonne claire de son phare et la mer, semblable à une coulée de plomb fondu.

La pluie recommence, nous nous réfugions sous notre tente et nous prenons le thé. L'eau tombe à torrents, le vent s'en mêle et à la nuit cela devient un véritable ouragan.

Les hommes du village, requis par le kaïd pour veiller sur nous la nuit, supportent sans broncher ce déluge, qu'ils subiront jusqu'au lendemain matin. Pauvres gens! On entend leurs cris d'appel pour se tenir éveillés. La pluie, la grêle, crépitent contre la toile tendue. L'eau, par mille rigoles, se fraye un passage à travers le sol sous la tente et des gouttes traversent la toile. Une humidité pénétrante s'exhale de partout, la bise siffle à travers toutes les ouvertures, il fait un froid de loup : nous nous enfonçons sous nos couvertures.

Notre tente ébranlée oscille sous les secousses de la rafale. J'entends le kaïd qui hèle nos hommes, le murmure de voix confuses, de pas

d'hommes martelant le sol, de coups de maillet précipités qui enfoncent les piquets de nos tentes à moitié arrachés. Puis ces bruits cessent, les cordes mouillées se raidissent, la toile se tend, les ruisseaux qui coulent sous nos lits, à travers nos effets, se vident et je m'endors aux mugissements de l'ouragan qui fait rage.

* * *

Aujourd'hui on fait la grasse matinée. Le temps s'est éclairci : des nuées argentées courent comme de fines mousselines dans un ciel bleu, d'un bleu mouillé. De temps en temps le soleil perce à travers un nuage et sous le glacis d'or pâle de ses rayons les verts flambent, des buées montent de la terre réchauffée, les gouttelettes, suspendues au bord des feuilles comme autant de diamants, s'évaporent, bues par le soleil, séchées par le vent; les branches alourdies des arbustes se redressent, légères et souples, et leurs feuilles frissonnent au vent, avec des bruissements doux et prolongés. Les fleurs, rafraîchies, exhalent de plus fortes senteurs; les abeilles, blotties dans leurs calices, se grisent de nectar à leurs suaves corolles et, dans l'air frais et parfumé, des myriades de petits êtres ailés tourbillonnent, ivres de vie, avides de soleil, avec d'infinis bourdonnements.

Ingram, Carlton et Harris sont en chasse. Forestier fait des croquis, Marshall et moi, le fusil en bandoulière, allons du côté du lac. On enfonce jusqu'aux genoux dans les marais bourbeux qui bordent les rives. A peine pouvons-nous approcher à deux portées de fusil des joncs, où pullulent les poules d'eau, les bécassines, les canards, tandis qu'au loin, des îlots, littéralement couverts de flamants, ressemblent à de longs voiles roses et blancs étendus sur les eaux.

Nous nous arrachons à ce supplice de Tantale et, en désespoir de cause, nous remontons la colline dans la direction du village en tirant des alouettes au cul-lever.

Une route sablonneuse, très sèche, s'allonge entre des champs d'orge et de trèfle. Un paysan nous croise, une houe sur l'épaule, puis une femme avec un panier d'œufs et une cage de poulets; vient ensuite un gros bonnet de l'endroit, tenant son fils à califourchon devant lui sur sa mule, toute caparaçonnée de velours mauve brodé d'or. Deux esclaves femelles, chargées à plier, suivent derrière la mule. Ces gens-là nous regardent sans trop de surprise, en souriant. Impossible, dans ces grands yeux impénétrables et uniformément noirs, dans l'expression tranquillement polie ou froidement indifférente de ces

traits basanés, de démêler la nature d'un sentiment quelconque. Leur sommes-nous sympathiques, nous haïssent-ils ou sommes-nous tout simplement pour eux comme le premier passant venu? On ne peut rien deviner derrière le masque impassible de ces faces sombres, de ces visages fermés qui vous inquiètent comme une énigme indéchiffrable.

Voici le village : une trentaine de huttes carrées à toit de chaume. Elles s'en vont à l'aventure, semées sans ordre, suivant les caprices du terrain ou la fantaisie du propriétaire. C'est toujours un mur en pierre ou en terre séchée, de la boue en guise de mortier, un toit de



Les Lacs.

chaume consolidé par un treillis de baguettes entre-croisées appliqué extérieurement. Une porte basse donne accès dans l'intérieur et une lucarne, un trou pratiqué dans l'épaisseur du mur, sert de fenêtre. Une haie d'épines ou de cactus fait le tour de la maison et la protège plus efficacement que ne le ferait un mur. Un fossé assez profond, qui sert de dégagement pour les eaux pluviales et domestiques, contourne la haie en dehors.

Tout autour, des meules de paille coniques, éventrées, sèchent au soleil, pourrissent à la pluie. Des charrues primitives, ayant l'air de dater des commencements du monde, gisent à terre parmi des détritus. A côté, des carcasses putréfiées exhalent d'horribles odeurs; des meutes de chiens hargneux, à poils rudes, plaqués de plaies purulentes, les disputent, avec des aboiements rauques, à des bandes de vautours et de faucons.

Là, un âne pelé, galeux, n'ayant plus qu'un souffle de vie, est étendu sur un tas d'immondices, et les rapaces brigands de l'air tournoient déjà au-dessus de lui en cercles de plus en plus rapprochés, comme s'ils voulaient le dévorer de son vivant.

Des poulets picorent; des pigeons s'abattent avec bruit au milieu de volées d'oiseaux piaillards et, sur les pignons des toits fauves tout tapissés de mousses et de lichens, des cigognes silencieuses, une patte repliée, le bec enfoui sous le duvet de leur aile, assistent, raides et dédaigneuses, aux dégoûtantes ripailles, aux batailles bruyantes.

Voici les tentes maintenant, les tentes en poil de chameau, noires, basses, semblables à des pitons de montagnes, vues dans la distance. L'étoffe, épaisse et rugueuse, supportée en dedans par des piquets de grandeurs inégales fixés dans le sol, se tend avec des ondulations irrégulières et la tête des piquets fait saillir fortement la lourde couverture qui, à cet endroit, s'appuie avec effort et menace de crever. De grossiers morceaux de toile, des haillons, des nattes déchiquetées, sont étalés sur les parties trouées par la pluie, le vent, les intempéries. Toute cette friperie a été transpercée par la bourrasque de la nuit, suinte d'humidité et fume en buées lourdes.

Sur les buissons d'épines qui en défendent l'approche, sèchent des loques, des burnous rapiécés. Des êtres noirs, malpropres, couverts de haillons d'un gris sale, vaquent aux alentours à travers les débris de pots, de cruches cassées, dont le sol est jonché. Des bambins à jambes grêles, aux genoux cagneux, le ventre ballonné, les yeux chassieux, se roulent dans les ordures et la boue et s'en relèvent barbouillés des talons à l'occiput. Avec une perversité précoce, ils s'ingénient, en forme de passe-temps, à cribler à coups de paquets d'épines le nez et les yeux d'une malheureuse chèvre étique au piquet, et la pauvre bête, tirant sur sa longe, s'étrangle presque dans ses efforts désespérés pour échapper à ses bourreaux.

Ingram, Carlton, Harris, plus heureux que nous, ont tué une douzaine de perdreaux, et comme les gens du village nous ont apporté la « mouna », du lait, du beurre, des galettes plates de pain, des poulets et un énorme plat de « couscoussou », nous ne mourrons pas de faim aujourd'hui.

Il a tellement plu la nuit que les rivières sont débordées. Nous attendrons ici, jusqu'à demain, que les eaux aient baissé et que les gués soient praticables.

Un Arabe nous a offert tout à l'heure un mouton. Il s'est approché en suppliant d'Ingram, avec sa femme et son jeune enfant et, en pleurant, ils lui ont baisé les mains, les appuyant ensuite contre leur poitrine et leur front, l'ont conjuré d'user de son influence auprès du sheik d'Arzilah pour obtenir la grâce de leur fils aîné.

Ce dernier, paraît-il, avait chassé un chameau qui avait pénétré

dans son jardin. L'animal, en se sauvant, avait renversé une femme, laquelle s'était blessée dans sa chute, et le propriétaire du jardin avait été de ce chef rendu responsable et condamné à la prison.

Ingram promet à ces malheureux de faire tout son possible pour que leur fils soit mis en liberté et ils se retirent en lui baisant les mains, le comblant de remerciements et l'assurant de leur éternelle reconnaissance.

Pendant ce temps, le kaïd s'était empressé d'égorger et de dépecer la victime propitiatoire et, naturellement, de s'en approprier la peau, la laissant sécher après l'avoir étendue à terre, détirée et fixée sur les bords par des piquets.

L'après-midi est magnifique, on la passe en un farniente général. Nos Arabes, sous leur tente, fument du « kif », chantent, jouent du « guimbry », absorbent d'innombrables tasses de café et de thé. Hadj Mohammed, assis sur une caisse, sèche devant la braise pétillante, ses burnous superposés. De temps en temps, il entre sous la tente, furette partout, flairant les boîtes de conserves, et, dès que Brooks a le dos tourné, il chippe un « bisket », glisse dans sa poche un morceau de sucre, dont il est très friand, lape, rubis sur l'ongle, les gouttes de chartreuse ou de « whisky » restées au fond des verres.

Brooks, qui se méfie de lui et ne peut pas le sentir, lui lance des regards furibonds et lui prodigue, en anglais, les épithètes les moins flatteuses. A ses vertes remontrances, le représentant du Sultan répond en arabe, avec un air de candide innocence, par d'emphatiques protestations, accompagnées de gestes d'une courtoisie exquise et raffinée, mais dont notre chef de cuisine n'est pas dupe, et qui augmentent encore sa défiance à l'égard du trop obséquieux fils du prophète.

Nous apercevons tout ce manège de nos tentes et nous nous en amusons beaucoup.

Antonio aide Brooks en fumant des cigarettes.

Harris, pour tuer le temps, passe des heures à peigner la queue de son cheval, à natter sa crinière, pendant que Sélim lisse son poil à l'user.

Ingram, étalé sur sa couche, roulé dans sa peau d'ours, fait des siestes prolongées. Son bain d'hier lui a valu une jolie bronchite et il tousse sans désemparer.

Forestier fait des études de mules.

Carlton joue des niches au kaïd, très bon enfant au fond, lutte à main plate avec lui, le « tombe « et une fois qu'il est abattu, le roule comme un paquet de linge au milieu des rires des assistants, rires auxquels le kaïd est le premier à se joindre.

Des chiens faméliques rôdent autour du camp, chipant impudemment des os au nez de Don et de Rover qui voient leur présence d'un mauvais œil et grognent, le poil tout hérissé, quand ils s'approchent de trop près. Des vautours tournoient constamment, guettant les débris de la table : l'un d'eux, s'abattant tout à coup, a poussé l'audace jusqu'à enlever d'entre les pattes de Don un lambeau de chair qu'il allait dévorer.

Depuis le matin, des groupes d'Arabes, en haut de la colline, fument des cigarettes et ne perdent pas un seul de nos mouvements.

On vient d'apporter de l'avoine ; les bêtes qui l'ont sentie, hennissent joyeusement. On la verse dans une large « koufa » et le kaïd procède à la distribution : cinq doubles poignées par mule ; les hommes reçoivent la ration, les uns dans un sac, les autres dans une natte ou tout simplement dans un pan de leur burnous. Ils trouvent encore le moyen de se quereller à propos de ce partage.

Après le thé, Forestier, qui est aussi bon musicien qu'il est excellent artiste, a pris son violon et a joué une partie de la soirée, les Arabes l'écoutaient et nous étions assez curieux de savoir l'impression faite sur eux par la musique européenne. Sélim, interrogé, répond qu'avec du temps et de l'application Forestier pourra certainement jouer du « guimbry » aussi bien qu'un Arabe.





Arzilah.

ARZILAH

10 Janvier.

A onze heures, ce matin, par un soleil radieux, on lève le camp. Nous suivons d'abord la plage, puis, regagnant la terre ferme, nous arrivons au sommet d'un promontoire où l'on fait halte près de quelques ruines romaines. Au bas de la colline la rivière Ghrifa se jette dans la mer. On attend que la mer baisse un peu pour traverser. Sur l'autre rive une troupe s'est arrêtée pour le même motif.

Carlton et Harris poussent une reconnaissance et vont prendre contact des étrangers. Un Arabe à pied s'avance d'abord en sondant avec une perche. Ils passent ensuite; leurs chevaux ont de l'eau jusqu'à la selle.

D'où nous sommes nous dominons les environs : devant nous, dans la distance, Arzilah flamboie au soleil et à nos pieds la rivière clapote avec des scintillements; ses tons de métal ressortent vivement sur les sables d'un jaune ardent de la plage à travers lesquels la rivière, après un coude brusque, vient se jeter dans la mer. A gauche, bordée par de hautes collines à pic formant falaise et couronnée de rares maisons, se déroule une succession de marais et de lagunes à travers lesquels la Ghrifa se tord en replis tortueux.

Carlton revient, laissant Harris avec les gens de l'autre caravane, qui se trouvent être de sa connaissance, et Ingram qui l'a rejoint. Un

Arabe ramène leurs chevaux, qui nous portent à l'autre rive. Ce sera le tour des mules et des bagages quand la mer aura baissé davantage.

Nous saluons les étrangers, qu'Harris nous présente : un gros Anglais à figure rouge, à cheveux jaunes, l'Anglais typique. Il voyage avec sa femme, une jolie blonde, et un Espagnol olivâtre, son ami.

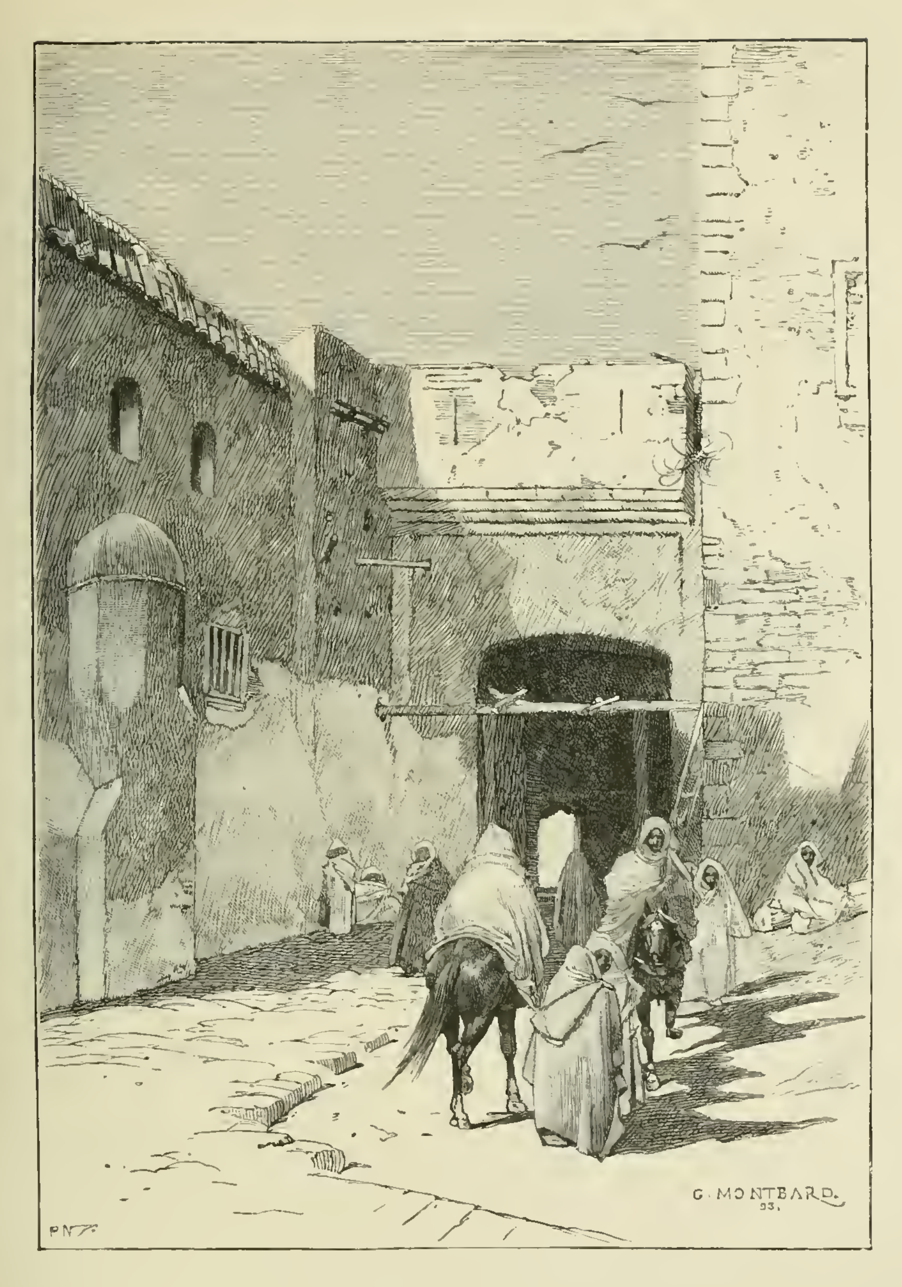
On mange un morceau sur le pouce, en attendant le reste de la caravane. Harris bavarde avec les amis que le hasard lui envoie et papillonne auprès de la jeune femme.

Quand la dernière mule aborde, nous prenons congé des voyageurs et continuons notre route. Harris et Carlton recommencent sur le sable leurs courses désordonnées. Ingram fait comme eux, les mules de charge s'emballent, partant dans toutes les directions, les muletiers hurlent : cela devient une véritable débandade. Nos mules, entraînées par la contagion de l'exemple, dressent les oreilles, baissent la tête et se permettent de scabreuses fantaisies fort compromettantes pour la stabilité de notre équilibre. Forestier ouvre l'œil et serre les genoux : le matin, la sous-ventrière de sa bête s'est cassée, dans un temps de galop, et il s'est étalé dans le sable, se relevant indemne de tout mal, heureusement, pendant que sa monture, allégée, détalait à toute vitesse et était rattrapée par Harris et Carlton, partis à sa poursuite.

Nous approchons d'Arzilah. On peut maintenant distinguer ses murailles crénelées. Nous devançons le gros de la caravane, et, suivant au galop de nos montures les cavaliers partis en avant à fond de train, nous arrivons, après une course folle d'une demi-heure, au pied des remparts de la ville.

Pendant que les tentes se dressent, Ingram et Marshall vont chasser, Harris, Forestier et moi allons visiter Arzilah, la Zélia des Carthaginois qui, les premiers, y établirent leurs comptoirs, puis la Constantia Zelis des Romains, conquise par les Goths, détruite par les Anglais, reconstruite par Abder-Rhaman, calife de Cordoue, tombée ensuite au pouvoir des Portugais, fortifiée par eux, puis enfin ressaisie par les Marocains.

Dans la ceinture encore imposante de ses vieux remparts ruinés, tout poudreux sous la lèpre de lichen qui les ronge, l'ancienne ville, si souvent prise et reprise, démolie et rebâtie, s'éteint doucement dans le fier sépulcre de ses hautes murailles décrépites, corrodées à la base, couronnées à leurs sommets crénelés d'herbes et de broussailles, trouées de part en part, fendues de grandes lézardes où rampent les cérastes, où nichent les bêtes de proie. Un millier et demi environ de Maures et de Juifs y apportent un semblant de vie, y font une ombre de commerce qui, tous les jours, diminue.



Porte d'Arzilah, vue de l'intérieur.

Et le moment est proche où les vautours planeront au-dessus des tours écroulées, où les glapissements du chacal empliront le silence de ses ruines, où les palmiers nains pousseront là où s'élevaient ses blanches terrasses.

Et le pâtre mènera brouter ses chèvres là où étaient les hauts murs menaçants, et il broiera de son talon nu les tiges des fleurs sauvages, ignorant qu'une ville morte repose sous ses pieds, que ses ancêtres ont vécu là, et la nature, dans son lent et infatigable travail, aura repris à l'homme ce que l'homme lui avait arraché.



Entrée d'Arzilah.

Nous prenons le café chez le consul d'Angleterre, un Juif, fort affable, d'une politesse excessive, une des nombreuses connaissances d'Harris, puis nous errons dans la ville.

Quelles rues infectes ! un cloaque noir, d'où surgissent des choses immondes, exhalant d'abominables odeurs, bordé de murs éventrés, de boutiques hideuses, dont les auvents pendent, disloqués. Nous nous faufilons le long des murs, nous cramponnant aux fermetures des boutiques, aux anfractuosités des murs, à tout ce qui se trouve sous la main, pour éviter le contact de cette fange ignoble. Dans ce sentier étroit, où on ne peut marcher deux de front, il y a de pénibles arrêts, quand un passant arrive en sens opposé et que, nez à nez, œil à œil, se regardant avec une rage froide en se collant chacun obstinément à la muraille, on attend anxieusement que le plus pressé cède « le mur » en vous contournant avec des précautions infinies, pour ne pas s'étaler dans cette putréfaction. Et nous étions les plus pressés....., nous estimant encore très heureux qu'à ce même moment difficile, une mule passant, un cheval piaffant, ne nous eût pas éclaboussés de cette boue noire et fétide.

C'est inouï ce qu'il y a de choses dans cette rue, ce canal plutôt, cette « cloaca maxima », et...., toutes les rues sont ainsi à Arzilah, et toutes les rues des villes du Maroc sont comme les rues d'Arzilah, et toutes les villes de l'Orient sont comme les villes du Maroc. Ce qu'on

y trouve : carcasses de bêtes, détritus de légumes, fientes d'animaux, vieilles loques, grabats infects, grouillant de vermine, meubles brisés, cages défoncées, blocs de pierre, c'est le tout à l'égout, dans le sens absolu du mot.

Et cela restera là des jours, des mois, des années, jusqu'à ce que les bois se pourrissent, les pierres s'effritent, les détritus se décomposent et retournent à la terre, que les chairs arrachées aux carcasses disparaissent par lambeaux dans l'estomac des vautours. Et, quand les soleils brûlants de l'été auront desséché ce marais, calciné ces os, ce qui restera s'en ira en poussière, foulé sous le pied des passants, sous le sabot des mules.

Et d'autres charognes rempliront le chemin, d'autres lacs puants, remplis de débris et d'immondices, se reformeront aux époques des pluies, et le soleil et les bêtes de proie recommenceront leur travail, nettoyeront ces écuries d'Augias. Et, toujours, il en sera ainsi, tant que l'Orient sera aux hommes d'Orient.

Nous nous écartons dans des ruelles latérales qui aboutissent, après des détours sans fin, aux remparts. La vue de la mer repose nos yeux de toutes ces ignominies, et nous respirons la brise fraîche à pleins poumons.

Des femmes qui sortent de bouges affreux reculent tout à coup, épouvantées à notre vue, et rentrent avec des cris perçants en nous montrant le poing.

A travers les fentes de portes vermoulues, on aperçoit sur des bastions envahis par les ronces de vieux canons rouillés, gisant, enfouis sous l'herbe, et d'autres, mal d'aplomb, sur des affûts démantibulés. Des boulets de fonte, badigeonnés de goudron, sont épars sur le sol. Elle est belle l'artillerie du Sultan, et bien tenue surtout.

De petits drôles, à peau noire, nous suivent de loin, avec une maligne curiosité ; en bons petits musulmans qu'ils sont, ils nous traitent de chiens de chrétiens et quelques-uns nous lancent des cailloux qui n'arrivent pas jusqu'à nous.

Des chats roux, maigres, hérissés, sautent dans les flaques d'eau, poursuivis à coups de pierres, par des gamins à moitié nus et disparaissent dans des trous béants.

Des Juifs sales, aux cheveux plats et luisants, coiffés d'une calotte noire, serrée d'un mouchoir à carreaux, nous coudoyent, l'œil louche, enveloppés dans leurs souquenilles bleues, décolorées, trouées, rapiécées, et une odeur fade de relent s'échappe de dessous ces loques sordides.

Un âne nous barre le chemin. Il n'a que la peau et les os, et regarde

tristement dans l'espace, la tête appuyée sur le parapet du mur, avec une expression de souffrance et de mélancolie indicibles. Partout où les os saillent, la peau est entamée, et des essaims de mouches s'abattent sur les chairs mises à nu ; de longues stries, dépourvues de poils, indiquent la place d'anciennes plaies fermées, et le corps en est labouré.

Pauvre bête ! voilà la récompense de longs et pénibles services : des coups, qui ne cessent de pleuvoir sur ta misérable échine que quand la main de ton maître, fatiguée de frapper, retombe inerte à ses côtés ; ta peau durcie, tannée, gercée par le vent, le soleil et les pluies ; ton corps criblé de cicatrices. Puis, quand tes vieux reins usés plieront sous le fardeau, que tes jambes desséchées fléchiront, que le souffle te manquera et que, meurtri, épuisé, tu tomberas mourant à la peine, alors, pour t'aider à te relever, l'Arabe te frappera à tour de bras, sans pitié, sans miséricorde, et ton ventre tendu résonnera sous les coups comme un tambour, et le bâton se brisera sur tes os durcis. Et lui, quand il verra que c'est la fin, que tu es tombé pour la dernière fois, que ton œil terne regarde déjà dans l'au-delà, alors il t'abandonnera avec une imprécation, et les bêtes du ciel achèveront ce qu'il a commencé, et tu rentreras dans le néant, d'où ta malchance t'avait tiré. Et pas une caresse n'aura adouci l'amertume de ton douloureux martyre, jamais tes membres épuisés par les rudes labeurs n'auront reposé sur une litière fraîche, jamais après les longues journées de marche, ton estomac criant la faim n'aura trouvé le luxe d'un peu de nourriture ; et, au lieu d'un coin tranquille où mourir en paix, ton maître, le dur, l'implacable Sémite, au cœur corné, t'aura laissé sur les pierres de la route, et tu auras râlé pendant que les faucons t'arrachaient les yeux des orbites, que le chacal déchirait tes chairs pantelantes, que les bêtes rampantes pénétraient dans ton corps encore chaud !

Avant de quitter la ville, je dessine la porte par laquelle nous sommes entrés. C'est une ouverture quelconque, tellement la maçonnerie a été attaquée et ravagée de partout. Il n'y a plus d'angles : la belle ogive en fer à cheval n'est plus qu'une courbe informe, tailladée en tous sens ; les deux énormes battants en bois de chêne, couverts de poussière et de boue coagulée, sont tout dentelés et déchiquetés à leur partie inférieure.

Au-dessus de l'entrée, une portion de la muraille, percée de deux meurtrières, s'avance en encorbellement. Un ruisseau d'eau claire, qui sort d'une source auprès de moi, descend, en nappes fraîches, s'éparpille en rigoles nombreuses, sur les pavés, passe sous la voûte et va se perdre de l'autre côté dans les sables.

Une nuée de moutards nous entoure immédiatement, puis un cercle d'hommes et quelques femmes curieuses qui viennent se mêler au groupe et regarder ce que fait le Roumi. De temps en temps, j'écarte ceux qui me serrent de trop près et ils se reculent en souriant. Les plus voisins de moi montrent mon dessin du doigt en indiquant ensuite la porte et ce sont des explications, des commentaires, des gesticulations à n'en plus finir.



Une khouba.

La foule augmente, les nouveaux venus poussant les premiers arrivés; ceux-ci se rapprochent de plus en plus à me toucher. Je sens leur haleine me passer sur le cou et une chaleur intolérable; une odeur « sui generis » se dégage de tous ces corps pressés les uns contre les autres. Devant moi, c'est une houle de capuchons pointus, de petits crânes basanés à houppes frétillantes, s'agitant avec de fébriles mouvements de singes. Il me semble sentir des démangeaisons courir tout le long de mon corps. Quelque chose de noir vient de s'abattre, avec un bruit sec, sur le vélin de mon album. Horreur! c'est une puce! une puce musulmane! une puce circoncise, grasse, dodue, luisante, habituée à faire bonne chère, une puce d'avant le ramadan, laquelle, curieuse de voir de près un Nazaréen, s'est élancée d'une touffe de cheveux voisine. Avec la pointe de mon crayon je m'empresse de renvoyer délicatement à son propriétaire cette aimable pensionnaire, quand une seconde arrive, puis une troisième, puis d'autres, puis des

centaines, des escadrons entiers, qui s'abattent sur le papier avec des crépitements de grêle. Mon croquis a disparu sous les noirs bataillons. Rendant à César ce qui appartient à César, je secoue vivement mon album, semant, au petit bonheur, ces hôtes incommodes sur les crânes touffus, sur les capuchons blancs, n'importe où, et, fendant la foule, nous regagnons lestement le camp, laissant à ces trop curieux parasites le soin de réintégrer leurs domiciles respectifs.

Notre camp est placé près de la « khouba » d'un vénérable mara-



Notre camp.

bout, entre les remparts de la ville et la mer dont les flots viennent se briser à deux cents mètres de nos tentes.

Je n'ai jamais rencontré quelque chose d'aussi gracieusement pittoresque, d'aussi frais que cette « khouba ».

Le soleil était alors très bas sur l'horizon et s'abîmait lentement dans la mer, ses dernières lueurs ourlaient d'un mince filet de pourpre les sommets des hautes tours d'Arzilah, dont les masses sombres, d'un gris bleu, nuancé de mauve, se détachaient en silhouettes vigoureuses sur un ciel d'opale, où erraient de légers nuages d'un rose tendre bordé d'argent.

Sur ce fond si harmonieusement doux, tranchait, très claire, avec de froids reflets, dans ses massifs de verdure, l'élégante coupole surmontant le mausolée.

Et parmi les tamaris aux feuillages gris, les palmiers souples, les longs roseaux flexibles, on entrevoyait un angle de toit couvert de faïences vertes, un bout de mur caduc brodé de ravissants entrelacs. A travers des lacis de plantes, des enchevêtrements d'arbustes, on apercevait, s'ouvrant dans un mur blanc tout tapissé de mousses, enguirlandé de liserons, de roses, de jasmins, une porte ogivale, d'une courbe exquise, ornée de merveilleuses arabesques. De la porte par-

taient des degrés allant se perdre, en bas, dans des amas de grands glaïeuls rouges, des rangées d'iris violets, des traînées de pervenches. Sur la dernière marche, en haut, un Arabe, un « santon », drapé dans son burnous, droit, immobile, sévère, tournait les grains de son chapelet. Entre cette oasis et la plage, des ruisseaux limpides circulaient, creusant leurs lits dans le sable, à travers des champs de joncs et d'alfa que la vague venait baigner à marée haute.

Les chasseurs reviennent éreintés à la tombée du crépuscule; la journée n'a pas été bonne : on a tué seulement huit perdrix. Les chiens ne peuvent plus se traîner.

La nuit est belle, la lune brille avec un éclat doux dans un ciel étoilé, on entend le bruissement des vagues qui viennent mourir sur la plage, à deux portées de fusil de nos tentes.





Djelifah.

DJELIFAH

11 Janvier.

Il y a du brouillard ce matin, léger, d'un bleu transparent et comme doré par le soleil qui essaye de percer à travers. Arzilah prend des aspects de vieille ville fortifiée du moyen âge.

A cent pas de notre tente, entre la « khouba » et le camp, il existe un lieu révéré, une « n'sala » près d'un autre tombeau de saint, mais de saint beaucoup moins vénéré, de saint de troisième classe. C'est une sorte de terrasse carrée, à toit plat, flanquée aux angles de créneaux en gradins. Une chaire à prêcher, à sculptures assez délicates, à laquelle on arrive par un escalier droit de quelques marches, a été creusée à l'extérieur, dans la muraille, auprès d'une niche à prière, également pratiquée dans le mur. A côté, une porte cintrée, étroite, permet de pénétrer à l'intérieur.

Sur la terrasse, dans la brume, des formes blanches se meuvent les bras levés en l'air, s'agenouillent, se prosternent ; et en bas, dans le cimetière, parmi des pierres, qui jonchent le sol, des tombes, des femmes voilées sont accroupies, dans des poses mornes, se dressent

avec de grands mouvements souples, tendent les bras, s'en vont, glissant plutôt qu'elles ne marchent, disparaissent, se perdant dans les nuées grises qui rasent le sol.

Maintenant, le soleil brille, éclatant, dans un ciel bleu splendide, sans un seul nuage. Sur la plage, devant la grande porte délabrée, c'est un va-et-vient de gens se rendant à la ville, d'autres qui en reviennent, de troupeaux bêlant, poussés par des pâtres.

C'est un soldat magnifique, sur son cheval richement caparaçonné de velours et de soie brodée d'or. Les larges manches de sa chemise de fine baptiste et de son cafetan, couleur cerise, flottent et se mêlent avec les plis plus lourds de ses deux burnous, l'un de laine blanche, l'autre d'étoffe bleue, drapés l'un sur l'autre. Il passe fièrement au pas de son cheval, son fusil en travers de sa haute selle rouge.

Un pauvre mulet vient péniblement, chargé de lourds sacs de grain, par-dessus lesquels sont juchés deux Arabes, armés de bâtons, qui activent sa marche en le frappant à coups redoublés.

Puis, c'est toute une défilade de troupeaux d'ânes, d'ânons, de bœufs, de veaux, de vaches, de chèvres.

Et sur la plage unie, d'un beau jaune safran, coulent capricieusement une foule de petits ruisselets, creusant leur léger sillon dans le sable fin.

Tout cela est mouvementé, charmant, gaiement pittoresque.

Voilà Forestier, déjà en selle, qui me hèle, tenant mon mulet en bride. Je saute en selle et nous rattrapons la caravane.



Une n'sala.

Ingram et Harris, les Nemrod de la bande, sont partis chasser dès le matin. Carlton, qui est souffrant depuis hier, prend la mule d'Antonio qui monte son cheval.

Il y a une route... ! les pieds des mules, des chevaux, des chameaux, des troupeaux, des hommes, l'ont faite, en tassant le sable. Elle est nivelée presque, très large, trop large même, pour continuer longtemps

et, après un quart d'heure de marche, elle finit, brusquement, en une infinité d'étroits sentiers partant, à travers les palmiers nains, dans toutes les directions.

On est sur une hauteur, d'où on domine Arzilah.

Comme la distance poétise les choses! comme la lumière les transfigure! et quel habile metteur en scène est ce soleil de l'Afrique qui



Arzilah, vue de l'intérieur des terres.

transforme et idéalise tout ce qu'il effleure de sa touche brûlante et lumineuse! Arzilah, la cité boueuse, aux murailles ternes, aux tours éventrées, prend tout à coup, d'ici, un aspect féerique, un air de ville des « Mille et une Nuits ». Elle se détache, aérienne, toute blanche, sur l'azur foncé de la mer, assise dans ses jardins, ses massifs d'un vert d'émeraude, et les minarets de ses mosquées, brisant la ligne sévère de ses remparts, se découpent sur la nappe bleue, étincelants de lumière.

Au premier plan, sur la large route bordée de palmiers nains, vient un troupeau de chèvres, marchant de front, barrant le passage, et un berger avec un long bâton, d'une superbe prestance, sous sa « djellabieh » jaune.

Depuis une grande heure, nous chevauchons dans des landes interminables de palmiers nains et toujours à environ cent mètres en avant se profile sur le ciel, se détache sur le fond des vallées, la haute silhouette de notre vieux kaïd, le fusil en travers de sa selle, perché sur son grand diable de cheval roux, à reflets mordorés, marchant à petits pas uniformes, scandés, inquiétants par leur précision mathématique.

Que de fois avons-nous essayé, Forestier et moi, de rendre en aquarelle les tons étourdissants, les nuances changeantes, les reflets chatoyants de cette robe indéfinissable! Que d'efforts désespérés n'avons-nous pas faits pour reproduire sur le plus pur « whatman » les tons cuivrés ou bleuâtres, jaunes ou gris, gais ou mélancoliques de cette croupe mouvante, de ce tronçon de queue chauve, dont les couleurs

insaisissables, aussi mobiles que celles du caméléon, variaient à tout bout de champ, suivant les heures du jour, la direction des vents, les intempéries de l'air!

Que de fois avons-nous pu constater avec stupéfaction la régularité inexorable de ce pas automatique, si invraisemblablement invariable dans son mouvement de pendule, qu'il nous servait de chronomètre et que, pendant des mois, nous avons pu compter les heures d'après le nombre de pas de cet incomparable coursier, de cette clepsydre à pattes.

Et le cavalier! Avons-nous assez souvent voulu fixer sur les pages de nos albums les lignes ondoyantes de cette silhouette falote, de préciser sur des pages immaculées la vision fuyante et macabre de cette vieille momie accroupie dans une posture de chimpanzé, au-dessus de sa haute selle, enveloppée dans des paquets de laine, disparaissant entièrement, comme recouverte d'une cloche, sous le capuchon pointu, sous les plis raides d'un burnous bleu, fané, déteint par les pluies, roussi par le soleil, maculé par les boues, si luisant aux endroits saillants, si terne dans la rentrée des plis, si jaune dans les parties flottantes, que toutes ces teintes se fondaient en un ton unique violacé et verdâtre, avec des reflets métalliques aux protubérances, et se distinguait à peine de la robe usée, décolorée, reflétant le burnous, de la pauvre vieille rosse.

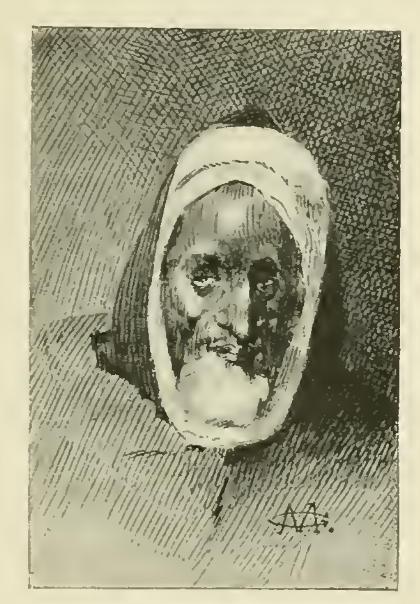
Quand dans la distance au milieu d'un champ de palmiers nains ou d'asphodèles cheval et cavalier s'arrêtaient un moment, immobiles, on les aurait pris volontiers pour un vieux groupe équestre en bronze abandonné au fond d'un parc.

Et il avait une tête de vieille commère, si malicieuse, si amusante dans sa laideur caractéristique, notre chère vieille canaille de kaïd, avec ses deux grêles mèches grises bouclées s'échappant coquettement de dessous son turban, papillotant sur ses tempes creuses, ombrageant son petit front étroit, bombé et sillonné de rides.

Son long nez busqué avait le vomer si proéminent qu'il semblait vouloir percer les chairs, et sa peau tannée, d'un brun rouge, luisante et huileuse, se moulait sur les saillies de la face avec de fortes tensions.

Ses petits yeux verts en vrille, profondément encaissés sous des arcades saillantes, brillaient étrangement, et quand, à travers les broussailles de sa barbe grise clairsemée, sa large bouche s'ouvrait montrant un gouffre noir où tremblaient quelques tronçons de dents jaunes et qu'un rire muet secouait sa vieille carcasse, toute sa personne, alors, avait une expression diabolique pleine d'ironie, d'astuce, de cruauté froide qui vous gênaient sur le moment.

Oh! le vieux pélican, roublard hypocrite et mielleux, dont la face parcheminée, à force de l'avoir contemplée, nous était, par la force de l'habitude, devenue indispensable. Était-il assez drôle, lorsque accroupi, sa tête de gorille baissée, grillant ses tibias décharnés devant les charbons ardents, il séchait, sur ses genoux, un mouchoir à carreaux percé de trous, maculé de tabac, mouchoir très platonique et que le pan de son burnous remplaçait avantageusement. Avait-il un air de satisfaction béate assez prononcée, quand, secouant de ses longs doigts noueux, sur le revers de sa main, une pincée de tabac tombée de son élégante tabatière en noix de coco, petite et de forme oblongue, il la passait sous son museau pointu, aspirant la poudre chère à son olfactif avec un bruit de narines formidable et des clignements d'yeux inénarrables.



Notre vieux kaïd.

Plein d'amabilité et de prévenance pour nous, toujours aux petits soins, d'une politesse exquise, il nous volait de main de maître avec une aisance singulière, une absence complète de scrupules, absolument comme il nous eût coupé le cou et mutilé, si les circonstances l'eussent permis.

Nous quittons le plateau et descendons dans une vallée. On traverse des cours d'eau très peu larges mais profondément encaissés et d'un abord difficile. La vallée est délicieuse, fraîche, tapissée de plantes. Les ajoncs, les bruyères, le thym, abondent mêlés aux palmiers nains. Partout de clairs ruisseaux aux innombrables méandres, aux bords touffus de fleurs, des mares mignonnes couvertes de nénuphars, de cresson, où boivent, enfoncés jusqu'aux épaules, des bœufs de petite taille. Très doux, peu sauvages, ils tendent leurs mufles humides, et, sans se déranger, nous regardent de leurs yeux paisibles. Des chèvres sont éparpillées de côté et d'autre. Des arbres, des arbustes, poussent par-ci par-là. On se croirait dans un « moor » d'Écosse.

On remonte le versant opposé et on s'arrête en haut d'un mamelon couvert de thym et de palmiers nains, semé de roches grises. A peine avons-nous fait quatre heures de marche.

La position est charmante. Sur la crête de la colline qui nous fait face et nous domine, un village, Djelifah, se découpe en lignes dures sur le ciel. Du village, descendent en s'entre-croisant des sentiers conduisant à une source où vont emplir leurs cruches les jeunes filles et les vieilles femmes. A gauche, c'est, au dernier plan, la mer sur laquelle se détachent les cimes vertes de bosquets d'orangers couverts de fruits, et, par devant, des alignements de figuiers formant une sorte de rideau gris; puis ce sont des groupes de bambous de quatre à cinq mètres de haut que le vent a courbés, les enchevêtrant les uns dans les autres. Sur la droite c'est d'abord, à l'horizon, l'énorme Atlantique aux teintes livides. Puis, à partir de notre plateau, c'est une immense nappe verte de chênes-lièges, d'arbustes, de palmiers nains, où brille l'éclair des ruisseaux sinueux, où miroitent des lacs, se déroulant avec des lointains toujours de plus en plus bleus, bordée par le long ruban des sables jaunes de la plage et s'arrêtant à la pointe d'un gris pâle très ténu du cap Spartel.

Des enfants tournent timidement autour de nous, à distance, et nous offrent des oranges qu'ils jettent à terre, n'osant s'approcher. Puis ils s'enhardissent peu à peu et finissent par s'apprivoiser tout à fait. Ils sont très drôles, ces moutards, sous les capuchons pointus de leurs « djellabiehs » à manches courtes fendues au coude, à travers lesquels ils ne passent pas leurs bras, et qui se tendent horizontales et raides, semblables à des ailerons lesquels, de loin, donnent à leurs propriétaires un faux air de pingouins.

Des gens du village arrivent; leur sheik entre en pourparlers avec le nôtre. Les habitants, hommes et femmes, ont quitté leurs huttes. Nous les apercevons debout, accroupies, couchés sur des éminences, regardant curieusement notre installation.

Le temps a fraîchi, et nous faisons cercle autour d'un feu de broussailles et de branches sèches qu'on vient d'allumer. La flamme pétille, s'élance en grandes gerbes rouges, et des nuages de fumée couvrent le camp.

Au crépuscule, dans les premières ombres du soir, nous voyons apparaître, drapé dans son « haïk » de laine blanche, le sheik, suivi de gens chargés. Il a les traits fins, la démarche noble, et s'avance lentement, la tête haute, avec une grande dignité : d'une main il tient une cruche de forme kabyle, remplie de lait, de l'autre une écuelle en bois, contenant du beurre de brebis. Ses hommes, en burnous, marchent derrière lui, silencieux, apportant la « mouna », du « kouskoussou », des pains, des œufs, des poulets. On dirait, dans la nuit qui tombe,

une procession de fantômes. Nous recevons le sheik sous notre tente et nous l'invitons à prendre le thé. Il accepte l'invitation par une tranquille inclinaison de tête.

Et cet homme qui n'a peut-être pas vu vingt Européens dans sa vie, qui ignore nos habitudes, n'a aucun point de commun avec nous, qui, pour la première fois sans doute, voit nos choses d'Occident, ce sauvage n'éprouve pas le moindre embarras, ne se sent nullement gêné, et quelques instants après le thé, de crainte de nous importuner par sa présence, il nous serre les mains et se retire gravement.

* * *

Il a plu toute la nuit, il pleut encore. Nous nous levons par un temps gris et froid. Dans la tente il règne une humidité pénétrante : au dehors la pluie tombe fine, serrée, monotone, de grandes nuées ternes rampent dans un ciel triste, chacun reste sous son abri de toile.



Groupe de paysans.

Les mules, rangées en ligne, sont là, sous la pluie, immobiles, têtes basses, les yeux fixés à terre; les chevaux grattent le sol, impatientés, frissonnent et hennissent plaintivement. Brooks, lugubre, trempé, promène de la cuisine à la tente son corps anguleux, voûtant ses épaules, glissant sur l'herbe humide, maugréant constamment.

C'est un affreux gâchis sous nos pieds : le sol, hier encore un parterre de fleurs, a été tellement foulé par nos allées et venues, trépigné par les chiens, envahi par l'eau qu'on ne sait où se placer. Plus d'herbe, plus de plantes, tout a été saccagé ; on se croirait dans une étable et une étable mal tenue encore. Nos malles, nos valises, nos sacs, nos effets, gisent dans la boue, nos lits semblent flotter au-dessus d'un marais, l'eau suinte à travers la toile de la tente emplie d'une buée épaisse, tous les visages sont renfrognés. Les coups et les imprécations pleuvent sur le malheureux Don qui, plus que jamais, s'obstine à vouloir établir son domicile entre les tibias de Forestier exaspéré, et sécher à ses mollets son poil dégouttant de pluie, et quand bien malgré lui il cède la place et abandonne son coin favori, c'est pour se réfugier sur nos lits qu'il souille affreusement, imité en cela par son camarade Rover.

Harris a le spleen, et sa petite figure en lame de couteau aux lignes coupantes s'aiguise davantage et se pince avec des tics nerveux.

Ingram, emmailloté dans ses fourrures, tousse plus que jamais et entre deux quintes épanche sa bile avec une louable impartialité sur Brooks et les chiens. Marshall, dont le teint bilieux tourne doucement à des tons de jaunisse, reste étendu inerte sur sa couche, indifférent à tout, et quand sa voix mouillée, plus aigre que jamais demande languissamment aux échos : Has anybody seen my Mary-Ann? Non! répond l'écho furieux de nos voix, avec un ensemble parfait et une unanimité touchante, à sa plainte lamentable.

Forestier, avec un courage que je lui envie et un dédain du confort de l'installation que j'admire, se campe à la table bancale, assis sur une malle les pieds dans la boue, éclairé à faux jour, horriblement agacé par Don qui, à tout propos, se précipite dans ses jambes en bousculant sa table improvisée. Il étale son papier, sort ses tubes de teinte neutre, de blanc de Chine, saisit ses pinceaux et commence une gouache. Nous devons faire en collaboration les illustrations d'un roman : « Wild Darric », par Christie Murray et H. Herman, qui doit être publié dans le prochain « Summer Number » de l'« Illustrated London News », et plein d'une noble ardeur provoquée par l'état du temps, Forestier s'est bravement mis à la besogne. Comme je fais la sourde oreille à ses pressantes sollicitations de me mettre aussi au travail, il m'envoie sa malédiction et me menace des foudres de M. Jackson, le directeur du journal, si par ma faute le numéro est en retard.

Vers les midi, profitant d'une accalmie, nous prenons nos fusils et laissons Forestier à ses crayons.

Nous partons à travers les terres mouillées, les buissons dégouttants d'humidité, les bas-fonds couverts d'herbes et de mousses épaisses chargées d'eau comme des éponges. On patauge dans des flaques de boue, on s'enfonce dans un sol vaseux, on fait de terribles glissades sur des terrains argileux que la pluie a rendus lisses comme du verglas et, après deux heures d'une pareille corvée, pendant lesquelles nous n'avons vu ni plume ni poil, ni âme qui vive, la pluie reprend de plus belle, toutes les cataractes du ciel sont ouvertes.

On s'abrite comme on peut sous des taillis. Mais, sous la trombe, l'eau ruisselle de partout ; des filets glacés nous dégringolent dans le cou, glissent le long de nos visages, filtrent à travers nos... imperméables, transpercent nos vêtements. Nos bottes, enfouies dans un pied de glaise, prennent l'eau de toutes parts, nous sommes trempés du haut en bas, c'est à n'y plus tenir.

On déguerpit de cet abri inhospitalier et, sous l'averse battant son plein, nous rentrons au camp à pas de course et nous nous précipitons sous notre tente rincés, furieux et... bredouilles.

Pendant des heures, nous entendons crépiter la pluie, hurler le vent, hennir les bêtes. Ingram a des quintes de toux effrayantes, Marshall est vert, je suis d'une humeur de dogue.

De temps à autre, un de nous se hasarde dehors, erre comme une âme en peine et revient en grelottant s'abattre désespéré sur son lit.

Nos hommes sous leur tente mènent joyeuse vie, absorbant d'innombrables tasses de thé, fumant du « kif », jouant du « guimbry ».

Dieux! que la journée paraît longue par ce temps exécrable et que l'arrivée de la nuit est accueillie avec des soupirs de satisfaction. Forestier a trouvé le moyen de terminer à la lueur d'une bougie sa composition et d'en faire une petite merveille de dessin et de couleur. Ma conscience me reproche amèrement ma paresse et pour calmer mes remords j'allume ma pipe, je me fourre sous mes couvertures et je finis par m'endormir au bruit de la pluie qui fouette la toile et des ronflements de mes compagnons.





Le Djebel-Sarsar.

SAHAL-EL-KHEMIS

13 Janvier.

La pluie a cessé; nous allons enfin lever le camp. L'état de Carlton a empiré. A force de s'exposer imprudemment à la pluie pendant le jour, au froid pendant la nuit, son rhume a pris des proportions inquiétantes. Malgré tous nos efforts pour le retenir, il a sellé son cheval et est parti bride abattue dans la direction de Tanger.

C'est seulement lors de notre retour que nous apprîmes qu'il avait fait le trajet en treize heures, à franc étrier, traversant la Ghrifa à marée haute, au risque d'être entraîné en mer, ce qui était arrivé à deux Maures, qui s'étaient noyés en essayant de passer la rivière en même temps que lui. En arrivant à la ville, il était tombé évanoui de fatigue et était resté six semaines au lit avec une congestion des poumons.

Nous partons par un temps gris, chargé d'humidité, pataugeant

dans des terres détrempées par les pluies. Les mules, qui enfoncent jusqu'aux genoux dans cette argile molle, hésitent, font de longues pauses et, à chaque instant, refusent de continuer. La ligne de la caravane s'allonge avec des solutions de continuité très inquiétantes pour ceux qui, restés en arrière sans guides, tâtonnent, cherchant les endroits praticables, s'embourbant jusqu'au ventre de leurs mules, égarées sur de fausses pistes. Le kaïd s'arrête souvent, attend les traînards, leur indique la voie et excite nos hommes, qui ont un mal inouï à faire avancer leurs bêtes dans cette mer de boue. Puis on sort de là pour gravir une colline, on redescend pour se replonger dans les marais, et cela continue ainsi pendant des heures.

Cramponné à ma mule, l'excitant des poings, des talons, de la voix, j'avance péniblement, et la vue de Forestier à mes côtés, livrant les mêmes combats à sa bête récalcitrante, adoucit l'amertume de ma précaire position. Courbé sur sa selle, il fait d'énergiques efforts pour se maintenir en équilibre sur sa mule qui, plusieurs fois, a failli disparaître avec lui dans les profondeurs de ces tourbières maudites. Il est navrant à voir : sa tête de brigand calabrais retiré des affaires se hérisse avec des airs plus calabrais que jamais, et il a des monologues effrayants avec sa grande bringue de bête dont il réprime, à vigoureux coups de cravache, l'irrésistible tendance à prendre un bain de siège à chaque cours d'eau, à chaque marais qu'on traverse. Nos mains sont couvertes de durillons à force de frapper, de tirer sur les rênes, et ce n'est pas sans une secrète envie que, dans notre détresse, nous voyons à cent pas devant nous, Antonio confortablement assis sur sa mule, au milieu de ses sacs et de ses couvertures, roulant des cigarettes, laissant les rênes libres sur le cou de son intelligente monture, laquelle, en brave et sagace petite bête qu'elle est, marche allègrement, sans broncher, dans les terres défoncées. Cette ironie du sort et la constatation flagrante de notre impuissance à faire autre chose que la volonté de nos mules achèvent de nous abattre, et nous suivons de loin désespérés.

Enfin, après des alternatives fatigantes, nous abordons une sorte de chemin sablonneux, couvert par places d'herbe fine, sillonné de ruisselets d'eau claire. De nombreux chênes-lièges énormes, aux troncs noueux, poussent vigoureux à travers des rocs grisâtres, parmi des cactus épineux, et leurs branches tordues touchent à terre et se perdent dans les hautes fougères et les palmiers nains croissant de tous côtés.

Le temps s'est éclairci et, dans le ciel devenu bleu, de gros nuages

argentés roulent entraînés par le vent. Assis sur les rochers, nous prenons notre « lunch » à l'ombre des arbres séculaires. De l'autre côté de la route, sur un rocher, deux Arabes sont debout, leurs burnous flottent au vent et ils se détachent très blancs sur le ciel bleu. Un pâtre, drapé comme un Romain, passe grave et lent sur le chemin, poussant ses brebis devant lui ; il disparaît à un tournant derrière un bouquet de lentisques et d'oliviers. Tout au loin, au bout d'une plaine mamelonnée immense, par-dessus une rangée de collines, on voit les cimes bleues du Djebel-Sarsar.

On quitte à regret ce coin ravissant et, derechef, on se lance à travers les plaines submergées, on recommence les rudes efforts de tout à l'heure. Puis, soudainement, en haut d'une colline, changement de décor : une route de sable, où pousse par place un gazon fin, part en ligne droite entre des luzernes, des prairies de mauves piquées de coquelicots, des champs de lavande qui embaument, à travers une région de cultures, de collines boisées, de vergers pleins de fruits. La route traverse un joli bois d'oliviers et de figuiers; nous y faisons une halte en attendant le reste de la caravane, et, quand nous voyons apparaître la première mule au haut de la route nous repartons. Côtoyant en le remontant un cours d'eau qui descend des hauteurs nous finissons, arrivés sur le sommet du plateau, par chevaucher dans le lit même du ruisseau, qui nous sert de route.

Il est très pittoresque ce ruisseau dont les eaux claires coulent en murmurant sur un lit de cailloux, retombent en cascades par-dessus les rocs qui encombrent son cours, s'étendent en petites mares tranquilles remplies de fleurs aquatiques. Nous nous frayons un passage à travers des chênes verts rabougris, des térébinthes, des lauriers-roses. Par places les branches se rejoignent au-dessus de nos têtes formant berceau. De temps en temps, on remarque un brusque froissement de branches, une forte ondulation du feuillage, un arrêt subit des chiens, c'est un sanglier surpris au gîte que notre présence a mis en fuite et qui, d'un bond, détale de sa bauge et s'élance dans les taillis. Des merles partent à tous moments avec des cris stridents, de grosses couleuvres verdâtres glissent sur les mousses, disparaissent sous les pierres, et des nuées d'insectes bourdonnent bruyamment. Partout des fleurs, des marguerites bleues, des anémones rouges, des plantes grimpantes enlacées après les arbustes.

Les fleurs écrasées sous les sabots des chevaux, les fougères brisées, les feuilles arrachées sur notre passage, développent de fortes senteurs, comme celles des foins coupés, et l'air chargé de toutes ces

odeurs tièdes et moites passe sur nos têtes, frôlant nos fronts de ses âcres effluves.

Dans le ciel, des vapeurs blanches glissent comme des voiles de gaze, se déchirent et se dispersent en légers flocons blancs, fuyant sous la poussée du vent.

Des aigles tournoient très haut dans l'azur, et des vautours nombreux nous suivent en décrivant des cercles au-dessus de nous. De temps en temps l'un d'eux tombe à pic sur une proie, à deux pas de nous, et devant l'éclair fauve de son brusque passage ma mule, prise de peur, tressaille, dresse les oreilles et s'arrête court.

Une forte brise tord avec des grondements de houle cet océan de verdure, le roulant en de longues oscillations, avec de violents ressauts, de soudains et silencieux arrêts.

Ces steppes sauvages aboutissent à des terrasses de sables fins très boisés, et nous chevauchons gaiement à travers de gracieuses allées de hêtres, de bouleaux, de chênes verts. A travers les éclaircies, sur notre droite, on aperçoit la mer d'un bleu tendre presque gris, avec de grandes raies d'un blanc laiteux. A notre gauche, le Djebel-Sarsar découpe plus nets sur l'horizon ses sommets dentelés d'un bleu dur et froid, nuancés de tons violets.

A la lisière du bois nous tombons dans des terrains bouleversés, traversés d'une large tranchée de l'autre côté de laquelle le bois continue plus épais, plus fourré, planté de beaux chênes verts, de pins odoriférants, de chênes-lièges, de cèdres, d'acacias. Dans cette région, le sol d'argile et de sable quartzeux, mêlé de feldspath, est tellement chargé d'ocre rouge que la terre est presque de cette couleur. Nous suivons cette ravine conduisant, en pente douce, à un plateau où poussent de grêles arbustes, nous passons près des huttes de charbonniers, et la fumée s'échappant des brasiers couverts où le bois vert se transforme en charbon nous enveloppe de ses voiles bleuâtres que le vent chasse en tourbillons.

De là on aperçoit les maisons d'un gros bourg, Sahal-el-Khemis, où nous devons camper. Nous sommes à l'extrémité du plateau, qui finit en une haute falaise descendant abruptement jusqu'à la mer qui se déploie dans sa majesté infinie, illuminée par les lueurs d'or du couchant. Nous côtoyons la gigantesque falaise rafraîchie par la brise de mer ; nos mules, éreintées, reprennent courage, et au bout de vingt minutes nous sommes à l'entrée du village : un chemin creux, obstrué par d'énormes blocs de pierre, flanqué de chaque côté d'un talus élevé couronné de cactus et de haies d'épines, derrière lesquels on entrevoit

des pignons de chaume gris, des murs de pierre ou de pisé, de grands pieux fixés en terre.

A peine avons-nous dépassé les premières maisons que nous sommes accueillis par le hourvari assourdissant d'une tribu de chiens jaunes, hargneux et agressifs en diable. Ils se jettent sur nous, sautent aux jarrets des bêtes et nous avons de la peine à défendre nos mollets de leurs crocs acérés. Quelques pierres adroitement lancées par nos âniers nous en débarrassent vite et ils déguerpissent en hurlant de



Un coin de Sahal-el-Khemis.

douleur. Un coup de pierre est ce que redoute le plus le chien arabe ; menacez-le d'un bâton il n'en continuera qu'avec plus d'acharnement, faites le geste seulement de vous baisser pour ramasser un caillou et il décampera au plus vite, quitte à aboyer à distance.

Le village paraît assez considérable. Une large route irrégulière, défoncée, parsemée de grosses pierres, pleine de flaques d'eau fangeuse, le traverse d'un bout à l'autre. A l'extrémité du village d'autres voyageurs sont campés auprès d'un petit étang, nous faisons halte et plantons nos tentes en face les leurs, de l'autre côté de l'eau.

Nos voisins sont des Anglais, le capitaine T. P., qu'un accès de goutte retient sur son lit, et son fils. Ils nous font les honneurs de leur tente, nous offrent des rafraîchissements, et pendant qu'Harris, Ingram et Marshall parlent chasse avec leurs nouveaux hôtes et comparent le goût de l'« Irish whisky » à celui du « Scotch whisky », nous nous éclipsons discrètement avec Forestier et nous allons flâner à travers le village.

De chaque côté de la large route les maisons se suivent, irrégulièrement placées, orientées dans tous les sens, toutes en forme de carré long, couvertes en chaume. Partout sur les toits des cigognes, partout

sur les maisons un ou deux nids de ces bêtes privilégiées, sacrées pour les Marocains, qui considéreraient comme un crime ou un sacrilège d'en tuer une. Ils professent pour elles un respect profond, basé sur cette antique croyance que leurs corps contiennent les âmes de leurs ancêtres, lesquels vivaient autrefois dans de grandes îles par delà l'Océan, et qui sous cette forme reviennent pour les protéger. Elles errent en toute liberté, claquant du bec, battant de l'aile, fouettant l'air de leurs ailes blanches bordées de noir, heureuses de vivre, sûres de n'être ni molestées ni dérangées.

Nous revenons pour le thé. La situation de notre camp est admirable. Nous sommes au bord d'un large plateau surplombant une vallée fertile, descendant jusqu'à la mer; en face, au nord, c'est une ligne de montagnes boisées, fort giboyeuses, dit-on, et où abonde le sanglier.

Nous passons la soirée chez nos voisins, et ces grands chasseurs devant l'Éternel racontent, à tour de rôle, leurs prouesses cynégétiques, leurs périlleux voyages; et leurs récits, arrosés par le « whisky », prennent peu à peu des proportions d'épopées. De simples incidents de chasse, de champêtres promenades à dos de mulet dans des villes arabes, deviennent tout à coup des exploits fabuleux, des découvertes de nouveaux mondes. La mort d'un chat sauvage, tiré dans les halliers, se transforme en une sanglante chasse au tigre, à vous faire dresser les cheveux sur la tête; le fait de s'être trouvé, un beau matin, dans un pré nez à nez avec un taureau d'humeur inégale, est matière à un combat dramatique livré à des rhinocéros qui vous donne la chair de poule; la rencontre inopinée d'une couleuvre inoffensive traversant l'allée d'un jardin prête à un épouvantable récit de chasses aux caïmans, aux serpents à sonnettes, et à un tas d'autres bêtes malpropres; et des sueurs froides vous coulent dans le dos. Et quand on pense aux terribles dangers courus par ces hommes téméraires, ces chasseurs intrépides, ces explorateurs hardis, on est tout étonné de leur voir encore la tête entre les deux épaules, et on se demande avec effroi si, après de telles épreuves, l'équilibre de leur cerveau ne serait pas un peu dérangé. Et auprès de ces héros aux muscles d'acier, aux nerfs si fortement trempés, on garde une prudente réserve, faite d'une crainte salutaire et d'une indulgente pitié.

Ingram en racontant ses chasses avait été d'un prosaïque, d'un terre à terre vraiment désastreux pour la réputation de nos fusils : quelques grosses bêtes tuées comme tout le monde les tue, pas mal de perdreaux, de lièvres, de faisans, et c'était là tout son bilan; pas le moindre incident capable de vous tordre les nerfs, de vous briser les muscles, rien

que des choses d'une effrayante banalité. Marshall était dans le même cas. Forestier avait estropié deux alouettes dans sa vie, dont l'une soignée par lui avait réchappé, et moi, pour tout potage, j'avais tué un lièvre... autrefois... par accident... un lièvre en mal d'amour, qui s'était suicidé, le malheureux, en se précipitant sur les canons de mon fusil; la gâchette était partie toute seule, à mon insu, comme les chassepots à Mentana. Harris allait nous venger, lui, le champion de l'Angleterre, à l'ambitieuse devise : « Quo non ascendam ! »

Le fils du capitaine T. P., qui depuis quelques instants maniait nerveusement son revolver, avec des gestes compromettants pour la sûreté de ses voisins, venait à peine de terminer une histoire compliquée de léopard, où son revolver, disait-il en nous le fourrant sous le nez, avait été son meilleur ami, qu'Harris, avec une emphase, pleine de modestie rentrée, commençait dans une diction impeccable, avec des tremblements dans la voix, des mouvements d'yeux pathétiques, des gestes sobres d'une grandeur épique : « My ride to Sheshouan ».

Il nous l'avait souvent raconté, chaque fois, avec de multiples et agréables variantes qui en doublaient l'intérêt, la rajeunissaient, lui donnaient des aspects plus saisissants, tout à fait « up to date » qui le couvraient d'une gloire nouvelle.

Cette fois, il se surpassa et atteignit, dans son récit, à des hauteurs sublimes d'éloquence, et il est bien regrettable que cette dernière version, cette édition définitive, il faut l'espérer, n'ait pas été stéréotypée, pour rester à jamais gravée dans la mémoire de ses contemporains, comme un morceau de style incomparable et à jamais ineffaçable, du courage, de la présence d'esprit, de l'indomptable énergie, d'un simple « fellow » de la Société royale de Géographie du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Comme Napoléon le Grand, avec qui, d'ailleurs, il avait des traits de ressemblance par... la taille qu'il avait petite, il tenait, enfin, sa légende, ce piédestal des grandes réputations, non pas une de ces légendes vulgaires, sonores, sentant la poudre, retentissante de coups de canon et d'obus, mais une légende atténuée, remplie de distinction, bien mise, gantée de frais, avec du linge fin, à douces odeurs d'iris et de lavande, une honnête et respectable légende, sentant son « home made » d'une lieue. C'était une légende à attirer, comme le paratonnerre attire la foudre, sur la tête de son heureux propriétaire, tous les honneurs, toutes les dignités, et machinalement on se prenait à dire tout bas, en l'entendant, ...sir Walter Harris Bart,... sa Grâce. ...son Excellence... on regardait en bas, croyant voir agrafé, à son genou, le

noble insigne de l'ordre de la Jarretière, cette récompense des grands actes et des loyaux services,.. et on se sentait enclin à s'écrier avec lui : « Quo non ascendam ! »

On le voyait d'abord sur sa mule, armé de son revolver, suivi de son domestique, j'allais dire de son écuyer, chevauchant par monts et par vaux, sur la route de Sheshouan, comme un preux du moyen âge en quête d'aventures. Puis c'étaient de farouches montagnards, prêts à lui couper le cou, qu'il désarmait par son calme regard et l'offre de quelques cigarettes. De son œil d'aigle, il découvrait, au milieu de montagnes, dûment dessinées et dénommées sur les cartes, des plateaux grands comme la main, que les géographes, dans leur coupable négligence, avaient oublié de désigner, et il les baptisait de ses nom, prénoms et surnoms, pour combler ces lacunes impardonnables. A Sheshouan, avec un sang-froid imperturbable, il fumait tranquillement des cigarettes à sa fenêtre, pendant que les habitants, furieux, fouillaient la ville pour le découvrir et l'empaler. Puis il disparaissait de ses murs, comme une muscade, ni vu, ni connu, rencontrait des brigands qui le sauvaient au lieu de l'assassiner, lui offraient leur bourse au lieu de lui demander la sienne..., etc.

Je ne vous raconterai pas, en détail, ce sublime morceau : « My ride to Sheshouan », je ne le pourrais pas : Harris, surnommé « le charmeur de serpents ». « al Aissouï », comme on l'appelle dans tout le levant, dans le couchant, le sud, et peut-être aussi dans le septentrion, dans l'univers, enfin ! Harris, seul, pourrait, dans un moment d'inspiration, retrouver, perdus au fond de sa mémoire, les termes choisis, les accents émus, les foudroyantes descriptions de « My ride to Sheshouan », ce bijou ciselé avec un art si parfait, avec un dilettantisme si raffiné, plein de discrètes réticences, de fines allusions, d'aimables naïvetés, cette fleur d' « Upper-ten ». De frénétiques applaudissements accueillirent « My ride to Sheshouan », et Harris porta la main à son front, croyant y sentir pousser des lauriers.

Pendant longtemps, encore, on parla chasses, voyages, aventures... A un moment, un des Nemrod, je ne sais plus lequel, emporté par la fougue de son imagination surexcitée, brûlant du désir de surpasser, en actes inouïs, son célèbre confrère en saint Hubert, prit la parole. D'un air tragique, avec une amplitude de gestes, fatale pour la stabilité des bouteilles de whisky qui roulèrent à terre, balayées de la table par ce geste oratoire, il nous conta une chasse à tout jamais mémorable, où, confondant les espèces, ainsi que les époques, de même qu'il confondait son verre avec celui de son voisin, l'« Irish

whisky » avec le « Scotch », il était question d'animaux antédiluviens, qu'on massacrait comme de simples lapins.

Par une série de transitions insensibles, facilitées par l'imagination docile, souple à se plier aux exigences capricieuses d'une fantaisie sans bornes de l'orateur, dupe lui-même de son propre cerveau, les tigres, après la seconde bouteille, étaient devenus des mégalosaures, les rhinocéros des mastodontes, les caïmans des plésiosaures, absolument comme, après la première bouteille, le chat s'était transformé en tigre, le taureau en rhinocéros, la couleuvre en caïman.

Heureusement qu'on n'attaqua pas une troisième bouteille, sans quoi, Dieu sait quels serpents de mer, quels dragons, quels monstres inconnus, nos héros n'eussent pas transpercés.

Ce fut un rude coup porté à la glorieuse réputation de « My ride to Sheshouan »; l'étoile d'Harris pâlit, mais c'était pour resplendir plus tard avec un nouvel éclat dans : « A visit to Wezzan », où, après avoir été comblé d'honneurs et de tapis par le chérif, il faillit être indignement fouetté par son polisson de fils, ce qui valut à ce dernier une verte mercuriale de la part de son père, courroucé de voir que l'on pût manquer si grossièrement d'égards envers l'auteur de « My ride to Sheshouan », de « A visit to Wezzan ».

Et Daudet qui croyait que Tartarin était mort ! Tartarin est immortel, comme Daudet; quoiqu'il ne soit pas académicien.





El-Arisch.

EL-ARISCH

14 Janvier.

Ce matin, soleil éblouissant, brise fraîche, nous aurons un temps superbe pour voyager. Des groupes de curieux stationnent devant le camp. Nous sommes sans doute pour eux ce que serait pour des Parisiens une tribu de nègres parqués au Jardin d'acclimatation et notre présence semble les amuser beaucoup. Les loustics de l'endroit doivent faire des remarques très drôles à notre propos à en juger par les rires qu'elles provoquent.

Une espèce d'idiot, un peu à l'instigation de la foule qui voudrait s'amuser de notre embarras, pénètre dans l'enceinte du camp et veut entrer dans notre tente. Il pousse des cris inarticulés et gesticule comme un forcené, on l'expulse, sans plus de cérémonie, au grand désappointement des badauds qui s'attendaient à une scène un peu corsée.

En selle! Au moment où je mets le pied dans l'étrier la ficelle pourrie qui le retient se brise, c'est la troisième fois que cela m'arrive; Djebel-Tarik la raccommode de son mieux et en route, par le beau soleil, par la bonne brise d'est. Le kaïd ouvre la marche et toute la troupe suit au hasard de la bonne volonté des mules, ceux qui ont les meilleures bêtes en avant, ceux qui sont mal montés à l'arrière. On

avance dans un désordre pittoresque très gai et fort bruyant à travers les mules chargées, les muletiers qui rient, pressent leurs bêtes, rattachent un ballot mal ficelé, relèvent une mule qui tombe, excitent par leurs cris et les coups de trique une autre qui refuse de sauter un fossé, courent en braillant après un mulet qui s'écarte de la route et fait l'école buissonnière à travers champs. Puis, au fur et à mesure que l'on va, la troupe se disloque, s'allonge en file indienne; l'espace entre les cavaliers augmente, des mules rétives refusent d'aller ou se traînent avec des lenteurs de tortues, tandis que d'autres, on ne sait pourquoi, trottent sec et menu. C'est un mulet qui roule dans un fossé vaseux; il faut le décharger, le relever, le charger à nouveau, pendant que le reste de la caravane continue sa route. Il résulte de tous ces incidents qu'entre la tête de notre troupe et la queue il y a quelquefois une distance de trois ou quatre kilomètres quand il n'y a pas plus. Généralement Antonio prend la tête avec les bagages, et le kaïd, nous précédant sur sa rosse maigre au pas immuable, reste avec nous, à la fois notre guidon et notre drapeau. Brooks, blème, défait, ferme la marche absorbé en lui-même, essayant de coordonner ses idées, toujours sous l'impression des bousculades passées et de celles à venir.

Des ruisseaux à fond de vase, aux bords en pente, raides et glissants, emplissent de leurs dédales le creux de la vallée. Les mules soutenues et excitées par les hommes traversent difficilement, empêtrées dans la boue gluante; l'une d'elles s'affaisse sur son train de derrière et s'écroule avec ses bagages dans les eaux bourbeuses; les hommes viennent à la rescousse, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils soulèvent les bagages de chaque côté, les maintenant en l'air tandis que la mule soulagée se relève du mieux qu'elle peut et arrive tant bien que mal à l'autre bord.

On gravit assez vivement une côte s'élevant en une inclinaison légère : le sol est sec, sablonneux, la végétation chétive et rare; des chardons poussent en quantité et, çà et là, apparaissent un chêne-liège maladif, un bouquet d'arbustes grêles. Le sommet s'élargit en un plateau aride et rocailleux balayé par le vent, et la mer s'étend à notre droite. Au loin, nous faisant face, El-Arisch, inondée de soleil, se détache lumineuse sur le fond vert de ses collines s'avançant en promontoire vers la mer, le pied de ses remparts baignant dans les eaux troubles du Kous.

La nature du terrain change. Le sable dur et sec fait place à une glaise molle, à des terres flasques parsemées de mares et de haies d'épines. Nous errons dans des champs en culture imbibés d'eau

comme des éponges, les mules enfoncent profondément. En avant, le kaïd, avec une grande sûreté de coup d'œil, tâte le terrain, évite les passages dangereux, tournant les lacs de boue, rebroussant chemin quand il s'est avancé dans des parages peu sûrs. Nous allons derrière lui, l'œil rivé sur son burnous bleu, nos mules emboîtant le pas à son cheval et nous suivons sa piste au plus près.

Après trois bons quarts d'heure de cet exercice fatigant, nous gagnons un sol moins diluvien et on descend la côte. De rares arbustes se montrent de place en place. Nous passons devant un tombeau et une chapelle de saint ombragés par des tamaris et des oliviers. Nous sommes hors des terres labourées, parmi les palmiers nains, les lauriers-cerises, les térébinthes, les fleurs de toutes espèces; les mauves, les marguerites, les soucils, poussent drus et serrés, tapissant la colline qui s'abaisse en rampe douce jusqu'au fleuve. Un bout de route nous mène à travers un douar dont les chiens se précipitent après nos mules avec des aboiements féroces sans que les Arabes accroupis au bord de la route, leurs maîtres, fassent un geste pour les rappeler ou les faire taire. Au bas de la colline nous côtoyons l'eau sur des berges d'un sable fin. Le fleuve remplit la vallée s'arrondissant en un vaste lac, port admirable, très sûr, mais inaccessible aux bâtiments d'un fort tonnage à cause des bancs de sable qui en obstruent l'entrée.

Deux ou trois vaisseaux sont à l'ancre, en mer, devant El-Arisch, entre autres un vapeur français, « La Moselle ». On se sent tout heureux de voir flotter le pavillon français.

Nous nous arrêtons sur la place, en face la barre qui moutonne, entre la mer très calme à droite et le Kous, large et paisible à gauche, encadré dans un cercle de montagnes boisées.

Devant nous, de l'autre côté du fleuve, El-Arisch, baignée de soleil, tranche sur le ton sombre des collines, avec sa haute « casbah », toute blanche sur le ciel d'un bleu intense; ses terrasses, éblouissantes de lumière, s'étagent en gradins jusqu'à la mer, reflétant dans le Kous les créneaux de ses vieux remparts de calcaire à tons d'ocre brûlé.

D'origine berbère, El-Arisch, cédée à l'Espagne, puis reprise par Mouley-Ismael, très florissante autrefois, quand ses corsaires écumaient les mers, ravageaient les côtes de la Méditerranée, est aujourd'hui complètement déchue avec une population de trois ou quatre mille Juifs et Maures, vivotant misérablement de petit commerce, au milieu de ses remparts qui s'écroulent, de ses maisons dilapidées, de ses rues d'une saleté repoussante.

Les muletiers arrivent avec les bagages; le bac les transporte à

l'autre rive. Le kaïd, resté avec nous, sommeille à nos côtés, allongé sur le sable, la bride de son cheval passée sous son bras. Nous dessinons, en attendant Ingram, Harris et Marshall, qui, avec Antonio et Djebel-Tarik, sont, au petit jour, partis en chasse avec le plus jeune de nos voisins de Sahal-el-Khemis et doivent revenir par une route différente de la nôtre.

L'endroit où nous sommes est très animé, très vivant : le bac, un chaland lourd et mastoc, emmène et amène des gens, des bêtes, des marchandises. C'est, le long de la plage, un mouvement ininterrompu d'allées et de venues.

C'est une famille juive qui vient de débarquer et s'en va trottant cahin-caha sur le sable mou. La mère, à face blafarde, aux chairs grasses, luisantes, assise à califourchon sur un âne pelé, tient devant elle deux petits êtres malpropres, à peau olivâtre, sa progéniture ; le père, un grand sec voûté, aux yeux caves, au regard en dessous, se traîne par derrière en geignant, accroché à la queue d'un mulet poussif et morveux, chargé de planches, de sacs, de hardes, et qu'il accable de coups de matraque. Son fils, un jeune drôle à mine futée, trottine sur ses talons avec un lourd paquet sur la tête.

Sur une belle mule blanche lancée à plein galop, un jeune Arabe, l'œil brillant, tête nue, à peine couvert d'un burnous troué, étreint sur sa poitrine une ravissante et mignonne créature, sa sœur sans doute, enveloppée dans un « haïk » de soie blanche tout déchiré. Le groupe fuyant de ces enfants enlacés, splendides dans leur grâce ingénue, leurs haillons rayonnants, et dont les têtes, belles et énergiques, les corps bruns aux torses souples, se dégageant avec des reflets bleus de toutes ces étoffes flottantes, forme un tableau empreint d'une originalité charmante, d'une sauvage poésie.

Des soldats arrivent, de beaux hommes, graves, aux visages sombres, aux gestes sobres. Ils descendent de leurs chevaux, les tiennent par la bride, ôtent leurs éperons pointus, qu'ils enfilent dans le canon de leur fusil, et, drapés dans leurs burnous blancs et bleus, ils viennent saluer notre kaïd et causent avec lui, accoudés sur le sable, dans des poses superbes, attendant le bac.

Nos chasseurs sont de retour ; ils rapportent dix-sept perdrix, un pigeon et un lièvre, puis un cuisseau de sanglier, tué la veille, offert par leurs compagnons de chasse.

Nous sautons dans une barque, qui nous dépose à l'autre rive, sur le quai, et nous y retrouvons nos montures amenées par le bac. Sous une arcade, des employés de douanes, des Maures, prennent des notes,



Le Souk d'El-Arisch.

alignent des chiffres, pendant que des Arabes mesurent des grains. Des mendiants, des enfants déguenillés nous importunent tandis que nous reprenons nos mules.

Nous voici dans la ville. La montée est rude, la rue est étroite, bordée d'échoppes, de boutiques d'armuriers, de forgerons, de drapiers, de bottiers, d'épiciers, tout cela très petit, très sombre, très sale surtout et exhalant des odeurs fades. Des Juifs répugnants nous fatiguent de leurs offres de service, des moutards basanés nous suivent,



Porte d'El-Arisch.

touchant nos bottes, palpant nos vêtements, grimaçant comme des ouistitis.

Nous débouchons sur le « Souk », un carré long, très vaste, bordé, de chaque côté, d'une ligne d'arcades, sous lesquelles s'ouvrent des boutiques, et, toujours montant, nous traversons une rue assez large, très fréquentée, passons sous une porte, et nous sommes hors de la ville, sur une esplanade où miroitent au soleil de larges mares formées par les pluies. C'est là, près d'une « khouba » en ruine ombragée de figuiers et de tamaris que l'on va planter nos tentes. Nous laissons nos mules aux soins des hommes, en train de décharger les bagages, et je retourne en ville avec Forestier.

Près de la porte est un petit café : un pan de mur sur lequel s'appuie, supporté par deux poteaux de bois, un toit de roseaux. Entre le mur et chaque poteau on a mis des treillages de joncs où grimpent des vignes, des chèvrefeuilles, des clématites. Le plancher, couvert de nattes, s'élève de deux pieds au-dessus du sol. Dans un angle, le

« kaouadji », un nègre âgé, fait chauffer une bouillotte de café. Des Arabes, accroupis sur les nattes, fument et boivent. A notre entrée, ils se lèvent poliment pour nous faire place. Le café est excellent, mais... l'endroit est un vrai nid à vermine et nous nous hâtons de payer et de partir.

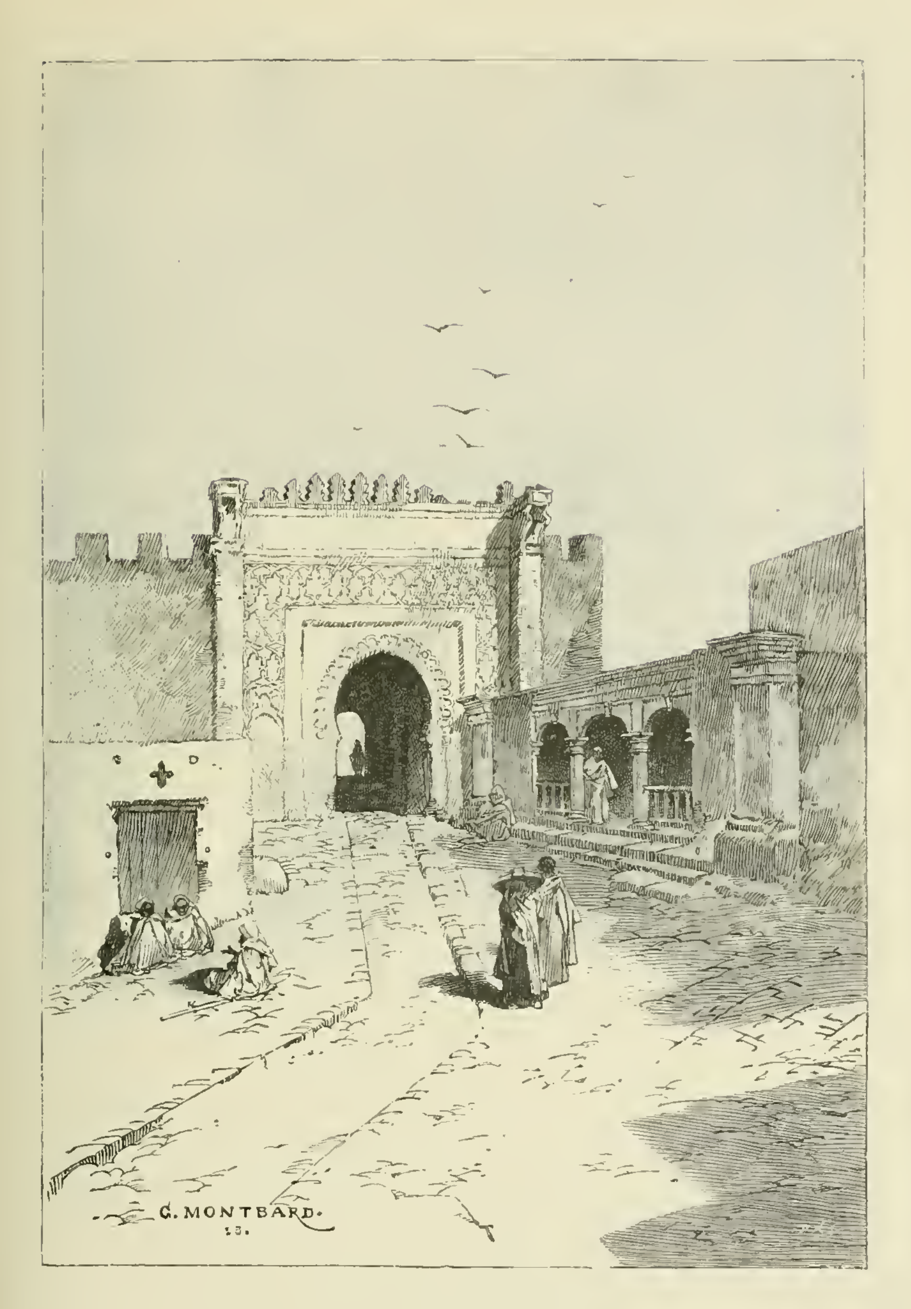
La porte de la ville s'ouvre dans un massif en pierre de taille couronné de créneaux, percé de meurtrières, et de chaque côté s'étendent des lignes de hautes murailles grises tigrées de taches jaunes avec de grandes coulées d'un brun roux. Elle s'est tellement détériorée sous l'incurie des Arabes, elle a été si souvent badigeonnée et récrépie que l'angle des arches s'est effacé, les délicates arabesques qui l'ornaient ont disparu sous les brutales couches de plâtre et de blanc de chaux, et que la maçonnerie est complètement rongée à la base. Sous la voûte les pluies ont créé un étang d'eau saumâtre et chaque fois qu'un cavalier, une mule, un âne, passent, clapotant dans cette boue liquide, des éclaboussures souillent les murs, les panneaux vermoulus de la porte et les passants s'il s'en trouve.

Nous nous coulons contre le mur, avec mille précautions, et arrivons sans accroc à l'autre côté, dans la rue. A travers une porte cintrée sur notre droite, nous entrevoyons une cour carrée à arcades remplie de monde, un monde très animé, très bruyant. Des mules, des chevaux, des ânes, sont là près de montagnes de blé, de sacs pleins, de ballots, c'est le marché aux grains.

En face, dans la rue, affaissée contre la muraille en plein soleil, une vieille négresse vend du pain. D'un fouillis de laines grisâtres sortent, comme des reptiles de dessous une couverture, des membres grêles, des pieds énormes, spatulés, cornés, gris de poussière, des bras de momie avec de longues mains osseuses, ridées, d'un noir violet, avec des tons d'un rose bleuâtre éteint, à la paume et au bout des doigts, là où l'épiderme usé a presque disparu ; son nez est largement épaté sur sa face plate où roulent de gros yeux blancs, injectés de sang. Ce débris informe, sans âge, est hideux à voir.

Un troupeau de petits veaux écervelés, gros comme des chiens, se jettent dans nos jambes, courant de-ci de-là, par bonds saccadés, conduits par un enfant.

Des mules passent avec toute une famille sur le dos : le père au milieu, avec sa femme en croupe, l'étreignant par la taille, tandis que de ses deux bras il retient sur le devant de sa selle, comme une brassée de fleurs, une grappe de bambins habillés de couleurs variées ; et la mule, malgré le poids, trotte d'un bon pas ferme et relevé.



Porte de quartier à El-Arisch.

De grands nègres débraillés poussent devant eux de petits ânes noirs pliant les reins sous des sacs pesants.

Nous arrivons au Souk que nous venons de traverser un instant auparavant : l'immense place est inondée de lumière, la chaleur est intense. Sous des sortes de tentes, de vieilles toiles jetées sur des traverses, des Arabes sont étendus. On distingue à l'entrée des caisses vides, des planches, des madriers et, sur des chiffons traînant sur le sol, des enfants qui se roulent avec des chiens.

Des Arabes en longs burnous, le capuchon rabattu, se meuvent lentement dans cette fournaise avec des allures de moines blancs.

Au milieu de la place une carcasse de chameau noire, racornie, environnée d'essaims de mouches, est dévorée par des chiens avec une ignoble avidité, et des vautours repus, ivres de nourriture, s'envolent lourdement, à tire-d'ailes, dans le ciel bleu.

Nous nous réfugions sous les arcades. Quel état de délabrement ! Le pavage est défoncé presque partout, montrant de grands trous béants ; les colonnes déchaussées à leur base sont polies, usées par le contact incessant des corps en sueur, des vêtements sordides, des mules se frottant contre leurs parois. Quelques-unes des boutiques sont ouvertes et leurs auvents noircis retombent au niveau du sol, enduits d'une épaisse crasse de boue et de poussière. Dans un trou de quatre pieds carrés pratiqué dans le mur, des marchandises sont amoncelées.

Ici ce sont des laines fines des montagnes d'Ourdighia, là sont empilées des « beldia », laines plus grossières de troupeaux paissant dans les plaines avoisinant la mer. Voici, à côté des tapis de haute laine, des cotonnades à grands carreaux rouges et bleus, dont les négresses se ceignent les reins, des ceintures et des foulards en soie rouge, des tissus d'or et de soie, des « oukaia » dont les Juives se parent la tête, des cordons pour soutenir les yatagans.

Plus loin, c'est une épicerie. Le marchand fume son « kif », enfoui au milieu de paquets de bougies, de pains de savon, de blocs de sel. Des plateaux de bois contiennent des tas de sucre tout piqués de taches de mouches, couverts de guêpes et de moucherons. Des colliers de figues sèches pendent à la devanture, et des blocs de dattes agglutinées, fourmillent d'insectes, englués à leurs parois collantes.

C'est une échoppe de charbonnier, tenue par un nègre aussi noir que le charbon qu'il débite par petits paquets, après les avoir pesés dans une balance.

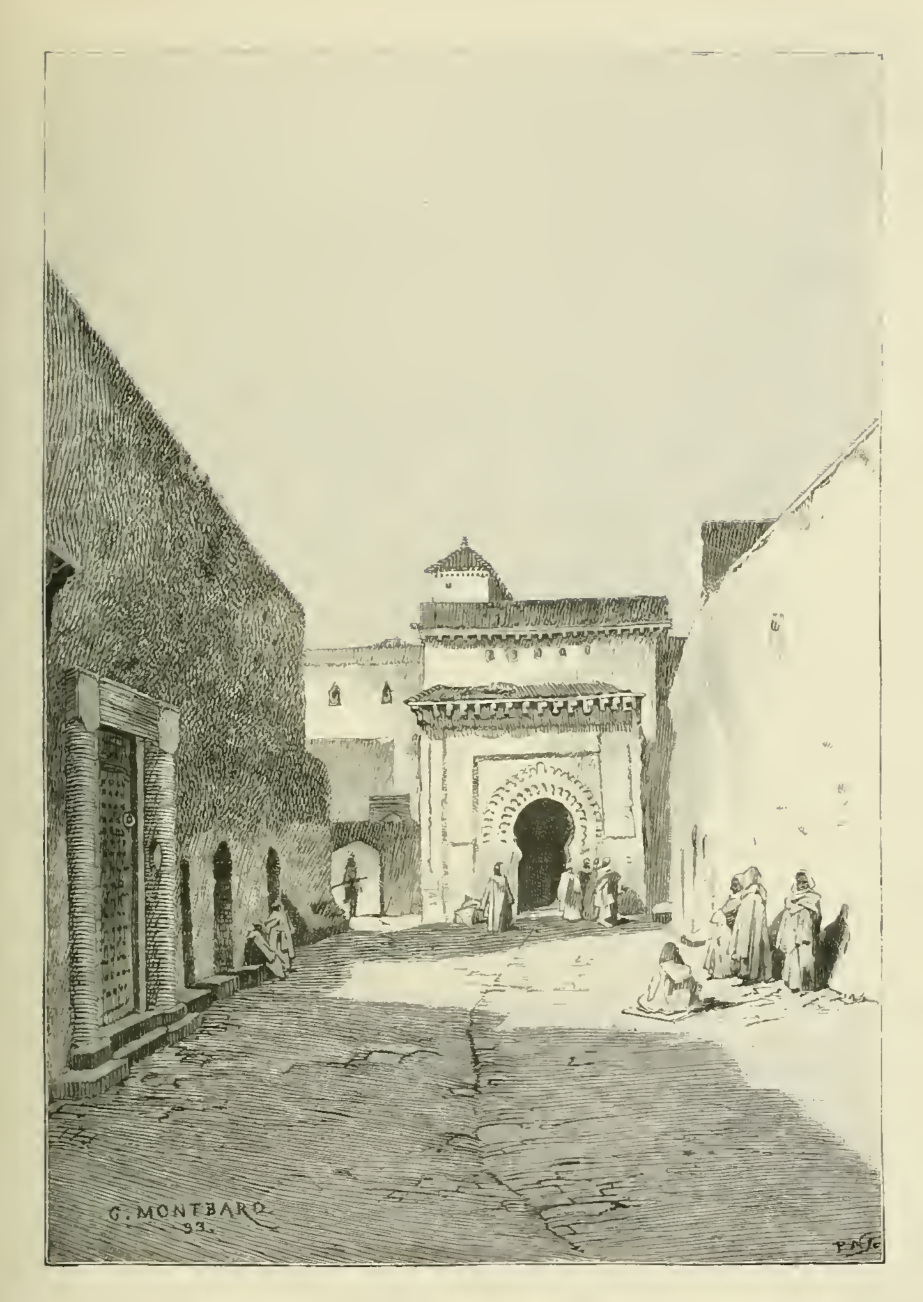
Nous émergeons de nouveau, en plein soleil, à l'autre bout de la place, en face d'une belle porte ogivale, au sommet crénelé, assez

bien conservée. La partie supérieure, surtout, qui, hors d'atteinte du pinceau des badigeonneurs a échappé aux funestes couches de chaux qui ont épaissi toutes les fines arêtes des parties basses, est en assez bon état de conservation, et les tons gris de la pierre rongée par les lichens et les mousses, ses créneaux sombres, érodés, et rendus frustes par les pluies et l'air salin, lui donnent une tournure moyen âge, une manière de manoir féodal. La double rangée d'arabesques, en forme de fer à cheval, bordant le cintre, est d'une extrême délicatesse de touche, et les entrelacs qui couvrent la façade sont d'un dessin charmant et fouillés avec beaucoup de goût.

Appuyé à angle droit contre la porte, s'avance un portique à quatre colonnes du même style que celles du Souk. On y monte par des marches disjointes. Des Arabes y font la sieste dans l'ombre fraîche, ou pensent aux houris du paradis de Mahomet, en tournant les grains de leur chapelet.

De l'autre côté de la porte, c'est un dédale de rues étroites. Nous en suivons un au hasard, qui nous amène dans une vaste cour pleine de fumier, baignant dans un âcre purin, entourée de hauts bâtiments. Des chevaux tout sellés, luxueusement harnachés, sont là qui hennissent et piaffent sous la garde d'un nègre robuste, vêtu d'une longue robe couleur citron. Un cimeterre pend à ses côtés. Dans l'entre-bâillement d'une porte, nous apercevons confusément dans l'ombre, au fond d'une grande salle, un groupe de soldats, les uns couchés, les autres assis ou debout, fumant et causant. Deux ou trois, en nous voyant, se placent sur le seuil de la porte. Ils nous disent, en riant, je ne sais quoi en arabe, des injures peut-être. L'un d'eux est remarquable. Grand, élancé, les traits durs, la physionomie expressive, il a de grands yeux brillants, des dents petites, bien alignées, d'une blancheur éclatante, qui fait encore ressortir des lèvres d'un rouge vif, ombragées par une moustache noire à tons roux. Les attaches sont très fines et ses mains brunes, un peu longues, sont d'une extrême délicatesse. Il porte, comme tous les réguliers du Sultan, un fez très haut, à houppe bleue, en soie floche, et un burnous de drap bleu, laissant voir en dessous un autre de laine blanche. Dans son geste, quand il nous désigne à ses camarades, ses amples manches se relèvent, découvrant le bout de sa chemise de soie blanche, tranchant sur le vert amorti de son « sulham », descendant au-dessous du genou. A l'aise dans des bottes souples de maroquin jaune, brodées de soie rouge, il se tient bien d'aplomb, et ses pieds fortement cambrés ne se déforment pas en se posant à terre.

Nous prenons la première rue devant nous. Elle est pavée de



La » Justice » à El-Arisch.

cailloux ronds, bordée de murs très hauts, et sur leurs façades blanches, le soleil découpe des carrés aveuglants de lumière, que les ombres violentes projetées par le mur opposé, font encore ressortir.

La rue à son extrémité est, pour ainsi dire, barrée par un corps de bâtiment où s'ouvre une large porte avec des arabesques. Un avant-toit, supporté par des poutres encorbellées, peintes en vermillon, couvert de faïences vertes, avec toute une végétation de mousses, de lichens, d'herbes sèches, se projette en avant, à dix pieds au-dessus du sommet de l'arche de la porte. Un soldat armé, garde l'entrée, et des groupes silencieux attendent patiemment que leur tour arrive d'entrer.

C'est « La Justice »; c'est là que le cadi juge tout ce qui est de son ressort et rend une justice des plus expéditives, la peine étant appliquée sur-le-champ, immédiatement après le prononcé de la sentence.

Passant sous une petite porte cintrée, à gauche de « La Justice », nous sortons de la ville un peu plus loin par la porte de l'Est. Vue du dehors, l'ancienne muraille portugaise avec ses créneaux, ses pierres de taille admirablement appareillées, est d'un effet imposant. Nous tournons à droite et sommes en peu de temps au camp.

Un boucher s'est installé à cent mètres de nos tentes. Sur un bâton supporté par deux perches fourchues enfoncées dans le sol, des moutons sont suspendus par les pieds. Un Arabe, les manches retroussées, son burnous rejeté en arrière, égorge une des bêtes avec un vieux couteau ébréché et la dépouille. En un clin d'œil l'animal est dépecé, et le boucher, les pieds dans une mare de sang et de boue, les bras rouges, le burnous taché de larges plaques pourpres, dispose la viande, la « pare », l'accroche à des clous enfoncés dans les perches, suspend de menus morceaux par des ficelles et sert ses clients. Ceux-ci tripotent affreusement ces chairs saignantes, discutant les prix avec acharnement, déposant le morceau, le reprenant, s'en allant, revenant, le glissant dans leur capuchon ou le pan de leur burnous après avoir payé, en maugréant, le boucher.

L'un a acheté une demi-douzaine de têtes, les a liées ensemble, placées sur son âne, qu'il a ensuite enfourché tranquillement, partant avec l'horrible fardeau, se balançant tout dégouttant de sang devant lui.

Quelle belle nuit! claire, étoilée, fraîche. Nos hommes ont ramassé des branchages et du bois sec et allumé un grand feu qui pétille, flambe et illumine le camp, qui prend des aspects fantastiques. Les bruits de la ville montent jusqu'à nous, affaiblis, par ondées, dominés par le grondement sourd de la mer. On entend les sons perçants des flûtes et des musettes, les roulements des tam-tam, les crépitements

de coups de fusil que l'on tire en l'honneur de nouveaux mariés. Puis, sous la voûte sombre, où scintillent doucement les étoiles, dans le calme des choses, dans les cieux d'un gris bleu velouté, la lueur pâle, tremblante, d'une lanterne apparaît en haut d'un minaret, monte lentement, oscille, s'arrête, hissée par le « muedden », dont la silhouette foncée se détache sur les tons vaporeux du ciel.

Et en entendant dans le calme des nuits lumineuses et parfumées ces sons étranges, ces mélopées primitives, ces mille bruits divers, si particulièrement caractéristiques, des villes de l'Orient ; en respirant cette atmosphère arabe si voluptueusement troublante, où les senteurs suaves et pénétrantes des grandes étendues vierges viennent se mêler et se fondre avec l'odeur âcre des aromates, la puanteur des charognes laissées sur les chemins, les émanations fortes des bêtes, tout notre être tressaille, surpris par toutes ces choses inaccoutumées, se détend, amolli et comme engourdi par les subtiles effluves. On se sent envahi par une sorte de torpeur irrésistible, de grande lassitude de l'esprit où tous les sentiments, assouplis, effacés, éteints, sombrent en une sensation intense de repos complet, de bien-être absolu.





Entre El-Arisch
et
Aïn-Bouïleh-Sidi-Mouktar.

AÏN-BOUÏLEH-SIDI-MOUKTAR

15 Janvier.

Le temps continue splendide. Au moment de partir, Ingram s'aperçoit que le bout d'argent guilloché qui ornait la poignée de sa canne a disparu. Après enquête faite, on découvre que Djebel-Tarik est le coupable, et on décide qu'il sera congédié. Harris, qui cumule les fonctions de kaïd et de cadi, sort son revolver et le menace de lui brûler la cervelle si, dans l'espace de cinq minutes, il n'a pas quitté le camp.

Harris ne badine pas avec la discipline, lui; son revolver, celui de Sheshouan, est toujours prêt à sortir de son étui; mais, ajoutons vite, pour y rentrer aussitôt, vierge de tout homicide. Il tire cet inoffensif instrument comme un autre tirerait sa montre, pour le voir et le faire voir.

Comme notre voleur a reçu en appointements plus qu'il ne lui est dû, Harris lui arrache sa « djellabieh », le seul bien que possède le misérable, la met aux enchères, et, faute d'acquéreurs, la donne à un de nos hommes, dont la garde-robe est dans un assez piteux état. Le pauvre Djebel-Tarik, qui a vendu à une négresse, pour la somme

de trente centimes, le produit de son vol, s'en va l'oreille basse, à peine vêtu, poursuivi par les huées de ses « honnêtes » camarades, qui n'ont probablement pas encore trouvé une occasion propice pour nous subtiliser quelque chose.

On le remplace par un jeune Maure, ami de Jubilee. Il a un galbe de Romain et répond au nom d'Abder-Rahman. Ingram se hâte de le baptiser César. Car Ingram a une manie, en outre de toutes celles qu'il possède déjà, celle du parrainage. Dès notre départ, il avait débaptisé tous nos hommes et leur avait appliqué les sobriquets les plus fantaisistes. Le malheureux qu'on venait de chasser avait été surnommé, par lui, Djebel-Tarik ; de Djellali, il avait fait Jubilee, Sélim était devenu Fondak, Cassim, Gazelle, un borgne Cyclope, un sixième Sinbad, et ainsi des autres. Son bonheur était d'être parrain, de donner un nom à quelqu'un ou à quelque chose ; cela ne faisait de mal à personne et lui procurait une douce joie, dont il eût eu bien tort de se priver.

Nous allons bon train, sur un terrain plat, sableux, sillonné de sentiers s'entre-croisant et partant dans toutes les directions. L'herbe fine est diaprée de fleurs, des arbustes croissent de tous côtés. Nous croisons des caravanes ; on nous envisage curieusement et on interpelle nos hommes pour savoir qui nous sommes, où nous allons.

De grands nègres à calotte rouge en « gandourah » blanche chassent devant eux des ânes minuscules, atrocement chargés.

Voilà maintenant un chariot, le seul que nous ayons encore vu depuis notre arrivée au Maroc ; un chariot primitif énorme, comme ceux qui, autrefois, devaient accompagner, dans les temps d'invasion, les hordes farouches des Cimbres et des Teutons, quand ils se ruaient sur les Gaules. Il est fait de madriers, sur lesquels de fortes solives sont fixées par de grossières chevilles de chêne. Les roues sont composées de deux blocs de bois à peine dégrossis, réunis ensemble par des traverses et arrondis ensuite. Six bœufs sont attelés à cette lourde machine, qui transporte une poutre géante.

Au loin, sur le ciel d'une grande pureté, les montagnes de Sarsar dressent leurs pics d'un bleu foncé avec des ombres violettes, et, encore plus loin, très loin, on aperçoit des sommets de montagnes couverts de neige.

Les nombreux sentiers finissent par se réunir en une seule voie de sable fin, une route ! une vraie route cantonale..., départementale... même, où on cherche les bornes milliaires. Un grand rideau d'arbres s'étend devant nous : c'est un bois qui traverse la voie, un bois

de chênes-lièges, de vieux oliviers aux troncs noueux, tordus, décharnés, à côté de bouleaux, de hêtres et d'autres arbres d'essences diverses. Des fleurs bordent la lisière du bois, des plantes grimpantes s'enroulent autour des arbres, des lierres rampent sur le sol, à travers les fougères, les mousses et les hautes herbes. Des loriots, des pinsons, des mésanges gazouillent en voltigeant de tous côtés dans les branches formant berceau au-dessus de nos têtes. Nous avançons sous



Une route !

la voûte de feuillage sur le sable fin de cette allée ombreuse et fraîche.

A travers des éclaircies, on voit des troupeaux de brebis bêlantes autour de petits bergers encapuchonnés, jouant sur des flûtes de roseaux, des vaches paissant dans des prés, des bandes de chèvres qui broutent et cabriolent. Tout cela est empreint d'une grâce pastorale charmante.

Dans les halliers, de vieilles femmes ridées passent le dos chargé d'énormes fagots de bois, et, dans l'épaisseur des taillis, on entrevoit des hommes frappant à coups de hache les troncs de chênes centenaires.

Les chasseurs ont mis pied à terre et battent les fourrés, tandis que nous suivons la route au petit pas de nos mules. Des coups de feu partent de temps à autre et on entend résonner la corne d'Harris.

Pourquoi Harris a-t-il une corne? Nous ne l'avons jamais su. Toujours, à nos questions sur ce sujet, il a répondu d'une manière évasive qui nous a laissés plus perplexes, plus intrigués qu'auparavant. Un moment nous avons pu supposer que c'était pour rallier les chiens; mais l'ayant souvent entendu corner à fendre la tête quand les pauvres

bêtes, le tympan déchiré, hurlaient de désespoir à ses pieds, nous avons dû écarter cette hypothèse si plausible au premier abord. Était-ce un signal d'appel pour les traînards? Non! mille fois non! Nous sommes restés trop longtemps, et cela pendant des heures, Forestier et moi, embourbés dans les marais, loin de la caravane, cherchant anxieusement à la rejoindre, sans qu'une seule note de cette trompe fatale ait pu guider nos pas. Était-ce pour appeler à l'aide, comme Roland à Roncevaux, dans le cas où, dans un combat inégal, succombant sous le nombre, ses forces eussent trahi son courage? Je ne le crois pas, car dans « My ride to Sheshouan » il n'est pas question d'olifant ou de quoi que ce soit d'analogue, et il s'est trouvé cependant dans des passes terribles. Sélim, interrogé, avouait n'être pas plus avancé que nous; il soupçonnait bien Aïssoui de se servir de cet instrument pour charmer les serpents, mais c'était une supposition tout à fait gratuite de sa part et qui ne tenait pas debout devant une investigation un peu sérieuse. De temps en temps, à propos de tout et surtout à propos de rien, on entendait résonner l'éclatante fanfare, et jamais rien, jamais le moindre indice, la plus légère indication, le plus minime renseignement, n'ont pu nous mettre sur la voie, nous aider à découvrir la raison d'être, le sens énigmatique et certainement profond, de ces coups de trompe subits et inattendus qui, à tous moments, nous faisaient tressauter sur nos mules et chercher le pourquoi, peut-être ignoré par lui, de cette bizarre et bruyante extravagance. Je laisse à d'autres plus perspicaces le soin de pénétrer ce mystère.

Donc! au coup de corne d'Harris, nous voilà sur le qui-vive. Je saute à bas de ma mule, Forestier en fait autant, et le cœur battant, le fusil en main, nous nous dirigeons du côté d'où est parti le son. C'est peut-être l'appel suprême!... Harris, avant d'entrer dans le bois, nous a prévenus, et nous en tremblons encore, que le bois était infesté de brigands qui pillaient les caravanes, égorgeaient sans pitié les voyageurs et, chose grave, qu'un lion rôdait dans les environs. Nos amis râlent-ils sous la griffe du lion, sous le couteau des brigands? Est-il encore temps de leur venir en aide? C'est un moment d'angoisse terrible, mais qui se change en une stupéfaction profonde, mêlée d'une certaine anxiété quand, dans une clairière, nous apercevons tout à coup Ingram, Harris et Marshall le corps courbé, le cou tendu, immobiles, l'œil fixe, le doigt sur la gâchette de leur fusil, entourant les deux chiens en arrêt devant un épais buisson. Nous armons nos fusils, nous nous approchons, avec des précautions infinies, du cercle menaçant, prêts à prendre notre part du danger.

« Le lion! a murmuré Harris d'une voix sourde sans quitter le buisson des yeux, le lion!... » Les minutes s'écoulent... rien ne bouge, pas un bruit, pas un rugissement, rien!... un silence qui pèse plein de terribles menaces. Nous sentons notre sang se figer dans nos veines. Soudain un rugissement éclate vigoureux, prolongé, avec des retentis-



Femme portant du bois.

sements sonores de trompette, et au moment où nos trois héros, le front baigné d'une sueur froide, croyant voir le lion bondir et s'élancer sur eux s'apprêtent à le percer de leurs coups, une jolie petite tortue, troublée dans sa sieste par le « rugissement » incongru... d'une de nos mules, quitte le buisson et sort curieusement la tête de sa carapace, intriguée par ce tapage insolite.

Rover, que l'on croyait en arrêt, s'était tout simplement endormi

debout en face du buisson, devant lequel Don restait abruti, et sans le braiement lancé si à propos par la mule, les intrépides chasseurs seraient encore là, attendant la sortie du... lion.

Ce fut pour Harris un exploit de plus à ajouter à la liste déjà si longue de ses hauts faits du même genre, un appendice à : « My ride to Sheshouan. »

Nous voici sur la lisière de la forêt, c'est un éblouissement : sous le ciel d'un bleu tendre, d'une indicible transparence, le plateau s'étend démesurément, couvert de palmiers nains, jusqu'aux montagnes



Aïn-Bouïleh-Sidi-Mouktar.

de Sarsar, d'un bleu sombre intense, limitant l'horizon. Au premier plan, un « douar », des huttes de terre et de branchages et deux ou trois tentes, près d'un tamaris poudreux, découpent en noir sur le ciel et le fond des montagnes leurs profils aigus. A côté, une meule de paille brille avec de blonds reflets d'or; un Bédouin, debout, drapé dans son « haïk » de laine, se tient immobile près des tentes; ses vêtements blancs resplendissent au soleil, éclatants de lumière. Un âne est couché à l'ombre de l'unique tamaris; on entend des chèvres qui bêlent, des aboiements de chiens et le cri rauque des vautours planant dans l'espace.

La route trace encore pendant quelque temps son large ruban clair à travers cette mer de verdure, se perdant dans les lointains veloutés, puis les étroits sentiers recommencent avec leur mille circuits et toujours on se croise avec des caravanes, des piétons, des troupeaux.

La plaine s'abaisse en dépressions douces où paissent des bœufs et des moutons. Devant nous, sur le versant d'un mamelon derrière lequel s'étend l'Océan immense, s'élèvent deux « douars » rapprochés l'un de l'autre à se toucher : les cercles de leurs tentes sombres

tranchent sur les terres labourées d'un brun roux et de fortes haies de cactus d'un vert presque bleu, très mat, les entourent, c'est le village de Aïn-Bouïleh-Sidi-Mouktar. Des femmes, à la file, en sortent, allant chercher de l'eau à une source assez éloignée.

Le kaïd vient de faire halte, il a dit quelques mots à une jeune fille revenant de la source, s'est penché sur sa selle en s'inclinant vers elle et celle-ci, avec un mouvement souple de reins, une grâce charmante de mouvements, a levé de ses bras bronzés entourés de bracelets de cuivre sa cruche toute ruisselante, l'approchant à la hauteur des lèvres du cavalier. Celui-ci a bu longuement, puis il s'est redressé sur sa selle, a remercié gravement d'un signe de tête l'enfant qui le regardait en souriant et a continué son chemin.


Jeune fille portant de l'eau.

Le soleil descend lentement dans la mer, embrasant de ses derniers feux un ciel de pourpre et d'or : de grandes lueurs fauves, chaudes et cuivrées se reflètent sur la mer, flambent sur les terres échauffées et de vagues bruits montent dans l'air avec des souffles tièdes et des senteurs marines. Puis l'orbe sanglante disparaît sous l'horizon, les ors et les pourpres pâlissent dans le ciel, la mer devient d'un bleu terne, des reflets froids courent sur les sillons roux et il se fait partout un calme très grand.

Les femmes ont cessé d'aller remplir leurs cruches, leurs « djourna ». Des hommes et des enfants sortent des « douars » et nous regardent venir. Sur notre passage les chiens troublent de leurs aboiements cette grande tranquillité. Quand nous avons passé, la meute se tait, le calme se fait de nouveau, et la grande paix du soir tombe lentement avec ses premières ombres et ses premiers frissonnements.

Le « sheik » du village arrive ; un grand gaillard maigre, sec, aux traits fortement accentués, à barbe grise, bien découplé, avec des yeux brillants comme de la braise, dans une figure couleur pain d'épice, sillonnée de rides. Son fils l'accompagne, un bambin d'une dizaine d'années, il l'appelle Awari. Nous les faisons rester et dîner avec nous.

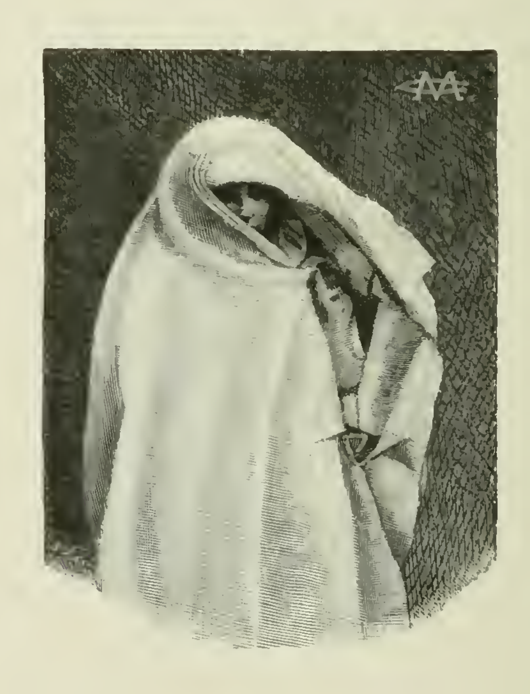
Un civet de lièvre, des navets, des pommes de terre, un « plum pudding », des « biskets », voilà pour le menu ; la carte des vins comporte : eau de source, lait, « whisky » et chartreuse.

Assis sur un de nos lits, avec le siège de Forestier pour table, le sheik, tenant entre ses genoux son fils tout effarouché, fait honneur à la cuisine de l'Occident. Il dévore avec un remarquable appétit tout ce qu'on lui sert sur son assiette, et ses doigts lui servent de fourchette. Il se mouche dans le pan de son burnous auquel il allait essuyer ses mains graisseuses, si Marshall ne lui eût poliment offert pour les nettoyer des carrés de papier moelleux destinés à un tout autre usage.

Awari s'apprivoise, il croque à belles dents des « biskets », se régale de « plum pudding » et en met un morceau de côté, soigneusement entortillé dans du papier, sans doute pour faire goûter à ses frères et sœurs du « douar » un peu du dessert des Roumis.

Au moment où le sheik nous quitte enchanté de sa soirée, arrivent deux énormes plats de « kouskoussou », des poulets, des œufs, que ce dernier a ordonné de nous faire porter.

Sept hommes ont été envoyés pour nous veiller la nuit ; ils causent et s'appellent entre eux. On entend les jappements sonores des chiens des deux « douars » entre lesquels notre camp a été placé.





Sidi-Aïssa-Beni-Hassan.

SIDI-AÏSSA-BENI-HASSAN

16 Janvier.

Ce matin, le sheik est devant notre tente, accompagné de ses hommes. Il vient nous faire sa visite de digestion et nous dire adieu.

Il nous a serré la main, il a porté la sienne à son cœur, et ensuite à ses lèvres, puis il a dit : « salamalek oum ! » Que le salut soit sur vous. Maître Awari nous a baisé les doigts, et par un vilain temps gris nous sommes partis.

Nous avons quitté maintenant les pays de collines, les maisons de chaume, nous allons parcourir les régions des grandes plaines, où se dressent les cercles noirs des « ghima », où erre l'Arabe vagabond, le Bédouin, promenant de place en place ses tentes et son bétail ; faisant exactement aujourd'hui ce que faisaient il y a six mille ans ses ancêtres des bords du Tigre et de l'Euphrate, fiers, indépendants, féroces et... sales.

Nous avons deux chérifs parmi nos muletiers, deux descendants de Mahomet. Ils sont plus propres et se tiennent mieux que leurs compagnons. Ils s'occupent spécialement des mules, les surveillent, les ferrent, racommodent les harnais, et leur emploi est loin d'être une sinécure.

C'est un métier très honorable, car tout ce qui touche au cheval est considéré avec faveur dans tout l'Orient, où le cheval sert de titre de noblesse au cavalier, où maquignon est synonyme d'homme bien né, comme dans l'Occident richesse et noblesse sont termes équivalents et où les billets de banque servent de parchemins.

Les sultans sont si prolifiques et les harems si nombreux, que les chérifs pur sang pullulent au Maroc, comme les lapins en Australie.

C'est une vraie peste, et qui coûte cher à entretenir, car le titre de chérif implique la qualité de saint, la sainteté étant pour les Arabes une chose résidant dans le sang, héréditaire par conséquent et rendant sacrée et inviolable la personne revêtue de ce titre. Il va de soi que ces vénérables personnages ne peuvent condescendre à travailler comme de simples manœuvres et restent à la charge de la nation, qui s'épuise à entretenir la fainéantise vaniteuse de ces oisifs à turban vert.

Comme les sultans, en dépit de leur bonne volonté et de leur remarquable vigueur, ne sont pas encore arrivés à peupler entièrement le Maroc d'arrière-neveux du fils d'Amina, ceux qui ne sont pas chérifs se hâtent de le devenir.

Tout bon Marocain est chérif et descend en droite ligne du Prophète, comme tout Anglais qui se respecte descend des Normands, comme tout Français qui n'est pas le premier venu a eu un de ses aïeux aux croisades. Dès qu'un Maure, sans le moindre brin de parenté avec le Père des croyants, a mené à bien ses affaires, il éprouve le besoin de descendre de Mahomet, tellement là, comme partout, il est nécessaire de descendre de quelqu'un pour pouvoir être quelque chose. D'habiles généalogistes se chargent, moyennant finance, du soin de lui trouver des grands-pères ayant eu dans les veines du sang du Prophète, et plus la somme est ronde, plus le sang est pur. Avec quelques piastres en plus, on lui fera tenir directement du fondateur de l'Islam une verrue qu'il aura au bout du nez, un signe discrètement placé dans les parties charnues.

Quand il n'est pas chérif, lorsque ses moyens ne lui permettent pas de s'offrir une lignée directe, bien authentique, il se contente d'une modeste ligne collatérale, avec ou sans garantie, cela dépend du prix, et si, par excès de malechance, il arrive qu'il ne possède ni bien au soleil ni écu en poche, il lui reste encore la ressource d'être « hadj », c'est-à-dire pèlerin de La Mecque, comme notre vieux bonze de kaïd.

Il faut, il est vrai, pour obtenir ce titre, avoir fait le voyage de La Mecque et, « non licet omnibus adire Corinthum », pas plus qu'il n'est

permis à tout le monde de faire le saint pèlerinage, même en s'usant le cuir des pieds jusqu'aux os; mais comme La Mecque est fort loin et l'Algérie très près, on s'en va tranquillement, en mendiant, à Oran, voire même à Alger, et quand on a fait sa petite pelote, on s'en revient allègrement, le front ceint d'un turban vert, couvert de sainteté et de vermine, ce qui est tout un. Désormais, jusqu'au jour où l'ange Gabriel viendra vous saisir par la houppe de vos cheveux pour vous initier aux délices du Paradis et vous présenter aux célestes houris, la particule « hadj » vous appartiendra de plein droit et précédera vos noms, prénoms et qualités, et les vrais croyants, sur votre passage, baiseront dévotement le pan crasseux de votre burnous.

Ce qui est amusant, c'est qu'un homme de l'Occident, un monsieur Smith quelconque, marchand de bière ou de n'importe quoi, que sa très gracieuse Majesté, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, aura daigné, à force de sollicitations, faire baronnet, un épicier imbécile sur qui sera tombée, par mégarde, la décoration de la Légion d'honneur, un butor fait « Sir », ou un polisson affublé d'une particule volée, n'auront pas de termes assez forts pour caractériser l'absurdité de la chérifomanie marocaine, et flétrir de leurs sarcasmes ces pèlerins d'occasion qui, cependant, sont « hadji » au même titre qu'ils sont « sir », ou usent de la particule; qui sont devenus baronnets ou porteurs du ruban rouge par le même procédé qu'ils reprochent aux autres d'avoir employé pour se faire appeler chérifs.

C'est toujours l'histoire de la paille que l'on découvre dans l'œil de son voisin, et de la poutre qu'on n'aperçoit pas dans son œil à soi.

De gris, le ciel est devenu d'un bleu noir avec des teintes livides, gros de pluie. Nous avons d'abord avancé lentement, à travers des champs saturés d'humidité, traversé des espaces pierreux, semés de maigres bouquets de fougères, puis nous avons monté et descendu à l'infini des collines et des vallons coupés de ruisseaux et de cours d'eaux. Nous sommes maintenant dans une région de sables très ravinée, couverte d'ajoncs en fleur, alternant avec des bruyères et des palmiers nains, où errent des bœufs en quantité.

De grosses gouttes commencent à tomber; des éclaircies blafardes s'ouvrent dans le ciel morne. Les bagages sont loin à l'arrière, on s'arrête pour les attendre. Le kaïd a ramassé des brindilles de bois, des branches sèches, les a allumées et, enveloppés dans nos waterproofs, sur lesquels la pluie ruisselle, nous nous réchauffons à la flamme de ce foyer de passage, qui s'éteint bientôt faute d'aliments et noyé par la pluie.

La caravane nous a rejoints, nous entrons, par une pluie battante, dans la plaine immense, triste, s'étendant à perte de vue, jusqu'à une ligne de montagnes bordant l'horizon, avec de faibles ondulations effacées, perdues dans les brumes. C'est un terrain plat, aride, rocailleux : çà et là une aubépine, un arbre grêle, s'élève au milieu d'ajoncs



Chien de temps.

et de genêts. Partout de l'eau s'élargissant en lacs, s'allongeant en ruisseaux, s'éparpillant en mares innombrables, brillant d'un éclat terne et froid.

Le ciel est d'un noir d'encre, de grosses nuées, d'un gris violacé, se traînent lourdement, crèvent au-dessus de nous et retombent en cataractes. La pluie, chassée par la rafale, nous cingle la figure; le vent hurle, courbant les ajoncs, qui ondulent avec des bruits de vagues, tordant les arbres qui s'inclinent à toucher la terre, s'engouffrant dans nos vêtements qui claquent avec un bruit sec. Et, pendant deux longues heures, aveuglés par la pluie, secoués par la bourrasque, trempés des pieds à la tête, enragés, nous clapotons entre les eaux du ciel et celles de la terre.

Nous arrivons, enfin, toujours sous l'averse, dans un lieu habité. Nous suivons une route bordée de hauts cactus, d'oliviers, de tamaris, qui nous amène devant une chapelle de saint, à minaret carré. Nos hommes, en passant, s'agenouillent et baisent le seuil de la porte. Sur le flanc de la colline, par la pluie qui tombe à torrents, les hommes dressent la tente et nous nous y réfugions aussitôt.

Au thé, la pluie cesse et le soleil luit, séchant les tentes. On a allumé un grand feu de fagots et de sarments, apportés par les gens du village. Nous réchauffons à ses flammes ondoyantes nos membres raidis, pendant qu'Ingram, Harris et Marshall battent les environs.

en quête de gibier. En haut de la pente, deux ou trois huttes de chaume se découpent sur le ciel, et sur des monticules, des Arabes debout, d'autres étendus enveloppés dans leurs burnous, fument des cigarettes. Des femmes vont à la fontaine, portant sur l'épaule ou sur le bas des reins de lourdes cruches; elles s'arrêtent un moment pour regarder les Nazaréens et continuent leur route.

Le « douar », à cent pas de nous, descend à mi-côte, derrière un fourré d'énormes cactus qui en dissimule entièrement la vue. Son unique entrée consiste en un trou de huit pieds de haut sur six de large environ, taillé dans l'épaisseur de la haie. On y a placé une porte en bois, à peine dégrossi, et, au lieu de gonds de fer, des liens d'osier retiennent la porte à son montant, surmonté d'un linteau rustique.

Je me suis approché de l'entrée, auprès d'un patriarche à barbe blanche et d'un groupe d'enfants. De belles filles, brunes, passent, les yeux ensoleillés, la démarche souple, le regard assuré. Tous leurs mouvements sont pleins d'une grâce indéfinissable. Elles ont sur la tête un voile blanc, serré au front par un bandeau de couleur. Une tunique courte, serrée à la taille par une ceinture écarlate, leur tombe à hauteur du genou, laissant voir leurs jambes nerveuses, admirables de formes, et leurs jolis pieds minces et cambrés. Sur leur poitrine, par-dessus la tunique, fendue sur les côtés, laissant voir les bras entièrement nus, des agrafes d'argent retiennent les manches relevées



Notre camp.

de leur « gandourah ». Un « péplum » court descend jusqu'au-dessous des seins qui se soulèvent doucement sous l'étoffe, et, par-dessus, des colliers à massifs ornements d'argent, étrangement ciselés, entremêlés d'amulettes, qui protègent contre les « djinns » malfaisants, sonnent,

avec un bruit léger, quand elles marchent avec de voluptueuses ondulations de hanches.

D'un geste élégant de leur bras nu cerclé de bracelets, à torsades de forme antique, elles soutiennent sur l'épaule leur pesante « djourna » et, de l'autre, elles se cachent le bas de la figure, en ramenant sur leurs lèvres un coin de leur voile. Et on voit briller l'ardente flamme de leur noir regard, et, quand en passant, souriantes et curieuses, elles me frôlent de leur tunique blanche, une suave et pénétrante odeur d'aloès et de chairs vierges se dégage de leurs vêtements flottants.



Jeune fille revenant de la fontaine.

De malheureuses vieilles passent aussi, hélas! noires, ridées, cassées, les jambes rugueuses, les mains noueuses, pliant sous le poids d'une énorme amphore qu'une corde, appuyée sur leur front et passée autour du vase, retient en équilibre sur leur croupe sèche et tendue. Celles-là ne sourient pas; elles me lancent un regard hargneux et marmottent entre leurs dents serrées.

Des bœufs arrivent en poussant des mugissements, et de leurs naseaux humides fument des souffles tièdes. Des chèvres bêlantes s'engouffrent en se bousculant dans l'étroite ouverture, suivies de jeunes pâtres à l'air sauvage, et tous ces troupeaux, une fois passés, laissent derrière eux de chaudes et douces senteurs d'étables et de litières.

Au crépuscule je regagne le camp, la flamme du foyer brille

d'une lueur plus vive dans les premières ombres du soir, et la fumée monte droite dans le ciel calme. Il n'y a pas un souffle d'air; on entend les aboiements des chiens, le bruit des meules écrasant les grains. Le feu s'éteint, les veilleurs envoyés par le sheik du « douar » prennent leurs postes, roulés dans leurs couvertures, et tout se tait.

* * *



Vieille femme portant de l'eau.

En route! La corne d'Harris a retenti, le kaïd est en avant, Brooks, dont la jaquette noire, lustrée par les pluies, commence à rivaliser de tons avec le fameux burnous de ce dernier, rêvasse « moult tristement », à l'arrière, fauchant les plantes de ses longues jambes maigres. Forestier, très alerte et l'air moins calabrais que jamais, fait de la haute école sur sa grande bête blanche; Marshall roucoule une ode à Mary-Ann; Ingram, tout à la joie de vivre, s'épanouit, calé sur son cheval noir; Antonio roule une cigarette, et la caravane s'ébranle en bon ordre avec des clameurs gaies.

Nous avançons sur les sommets d'une chaîne de coteaux merveilleusement fleuris : nos mules enfoncent dans les fleurs jusqu'au poitrail à travers des gerbes de glaïeuls rouges géants, de grands iris violets, d'asphodèles aux touffes blanches, et d'âcres senteurs s'échappent de ces tiges froissées, de ces fleurs écrasées, se relevant derrière nous dès que nous sommes passés.

Et cela dure des heures... Puis on rencontre des cercles de tentes brunes, des chiens qui aboient furieusement sur notre passage, on se détourne d'une carcasse qui pourrit au soleil, et on retrouve ensuite les grandes fleurs qu'on arrache du haut de sa selle sans se baisser, les fortes et saines odeurs que l'on respire à pleins poumons, la bonne brise qui vous fouette le sang. Et, dans cette joie du présent, on s'en va devant soi sans penser, tout à ce bonheur du moment, ivre d'air, de soleil, de parfums, trottant sous le ciel bleu, foulant la terre fleurie, respirant les pénétrantes effluves.

Nous sommes entourés d'un cercle de montagnes aux aspects rudes : des mamelons éventrés, montrant de larges plaies rousses, des pentes abruptes avec de grandes déchirures pleines d'ombre, des vallons ravagés, des sommets dénudés. Autour, à l'extérieur de ce cercle sauvage, une seconde rangée de montagnes bleues aux lignes douces, aux teintes changeant à chaque instant, se déroule dans une amplitude imposante. Et le soleil joue à travers tout cela, chauffant les



Passage d'un gué.

ocres rouges, tombant de biais sur les pics aigus qui luisent comme des barres d'acier, illuminant les crêtes, forçant les ombres des énormes fissures, éclairant d'un coup de lumière brusque certains lointains bleuâtres qui semblent tout à coup taillés dans un bloc de saphir, puis se teintent de rose ou se fondent dans de grandes nuances mauves indécises d'une exquise délicatesse.

On redescend dans des plaines, dans des terres défoncées, on passe des rivières, on culbute dans de jolis ruisseaux aux bords glissants, et on se retrouve sur des plateaux, avançant parmi des crocus, des soucis d'or, des cistes blancs et mauve, traversant de nombreux villages. Dans des vallées on passe des rivières larges, peu profondes, bordées de lauriers-roses, et toujours autour de soi s'arrondit le cercle des montagnes, qui semblent fuir à mesure qu'on en approche.

Des chameaux! Voilà une file de chameaux, les premiers que nous ayons encore rencontrés, se dandinant gauchement, avec cet insuppor-

table balancement de corps, ce mouvement de tangage particulier et insipide qui les caractérise. Leurs larges pieds ne font aucun bruit en se posant sur le sol. Ils glissent avec de grandes et silencieuses enjambées, allongeant leurs grands cous avec des ondulations de reptiles. Leur hideuse tête, aux fortes lèvres plates, se promène au-dessus de la vôtre avant même que vous vous soyez douté de leur présence, et ils laissent derrière eux d'âpres émanations fortes et persistantes.



Les marais de la plaine.

Nous traversons une dernière plaine marécageuse, un petit cours d'eau de peu d'importance ; nous suivons pendant une grande demi-heure le flanc d'une colline couverte d'arbustes et de palmiers nains, où broutent des chameaux, où paissent des bœufs, des vaches, des moutons, où des chèvres s'ébattent, et, près d'une coquette « khouba » blanche, nous tournons à droite et sommes à Sidi-Aïssa-Beni-Hassan.

Les toits de chaume gris, les tentes brunes, entourés de haies d'épines et de cactus s'éparpillent le long de la pente de la colline sablonneuse descendant en rampe très douce jusqu'à une plaine démesurée, la plaine du Sébou, remplie d'étangs, de marais, de ruisseaux qui miroitent au soleil. Le terrain, très battu, qui longe le village, forme une route défoncée par les pluies et des sources qui se frayent un passage à travers les sables, allant se perdre ensuite, plus bas, dans les marais.

Une grande animation règne dans le village, qui est un lieu de passage. D'autres caravanes sont là. Des chameaux beuglent, des che-

vaux hennissent, des ânes et des mules braient. Puis des troupeaux de bœufs, de brebis, de chèvres rentrent, se mêlent aux chameaux, aux mules, aux ânes, aux chevaux, mugissant, bêlant, augmentant partout le désarroi. Il y a des cris, des hurlements, c'est une confusion inouïe.

L'heure de la prière.

Le soleil, très bas sur l'horizon, illumine encore la terre de ses rayons. Une grande teinte pourpre s'étend partout, chauffant les verts, dorant les sables jaunes, rougissant les lointains bleus, et d'ardents reflets courent sur les eaux glauques des lagunes de la plaine.

Sur les chemins, sur les lits de fleurs, sur les collines, des Arabes, agenouillés sur leurs tapis, se prosternent, tournés vers l'Orient, et répètent la formule de foi, la prière du soir.

Du village, des fumées bleuâtres s'élèvent lentement vers le ciel, minces, légères, ténues. Les mille clameurs confuses des bêtes montent comme une longue plainte en un grondement sourd et incessant, et l'air est alourdi par les fortes émanations des bêtes, les pesantes exhalaisons des marais, les violentes senteurs des fleurs et des bruyères. Sur les eaux immobiles, étincelant dans la plaine infinie, des hérons volent; des bandes de pluviers s'élancent des roseaux où courent les bécassines, où se cachent les poules d'eau, et d'innombrables grenouilles coassent de tous côtés.

Le soleil est prêt à disparaître; les chaudes nuances d'or pâlissent, s'éteignent par degrés, et, à mesure que le soleil descend, les ombres des bêtes s'allongent d'une façon fantastique. Des lueurs blondes s'accrochent un instant au haut des herbes, aux pétales des fleurs, aux

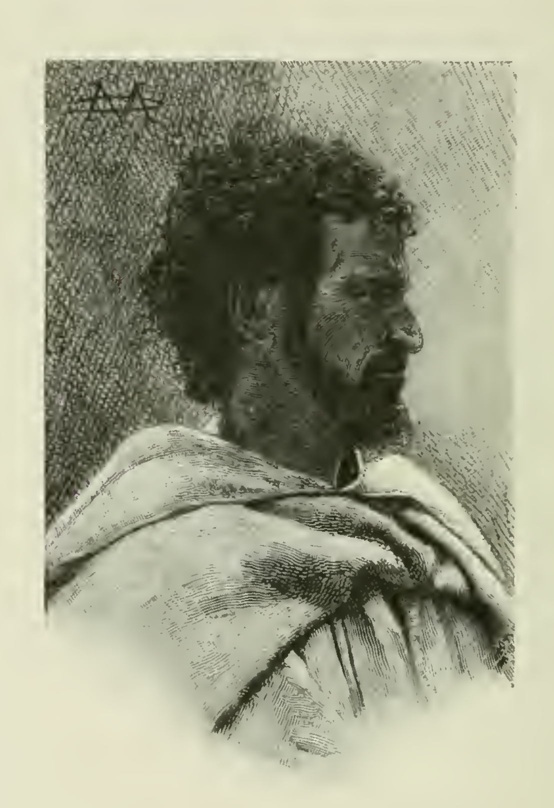
arêtes des pierres, glissent sur les toits de chaume, sur la cime des haies de cactus, éclairent les sommets des tentes, et, subitement, s'évanouissent. Une grande teinte bleue, légère, transparente, tombe du ciel, estompant les lignes, apaisant les vigueurs, adoucissant les contrastes, et tout se fond dans une grande tranquillité froide, sereine, parfumée. Et toujours on entend, troublant ce calme profond, le formidable concert des grenouilles de la plaine, le grand murmure monotone des troupeaux parqués entre les tentes des douars.

Notre camp est au bas de la côte, entre le village et les marais, à quelques mètres de la route suivie par les caravanes. Les piquets de nos tentes touchent presque le bord du chemin, et chaque fois que nous entendons passer près de nous, avec des cris et des beuglements, une file de chameaux et d'hommes, nous sommes pris d'inquiétude, craignant qu'à tout moment une de ces horribles bêtes s'empêtre dans les cordes, se précipite à travers notre campement de toile, bousculant tout dans sa course affolée. Les troupes de gens et d'animaux défilent, et nous en sommes quittes pour la peur.

Un incident s'est produit ce soir, qui nous a permis de constater de quelle façon sommaire on punit la désobéissance aux ordres d'un supérieur. Sept hommes avaient été requis pour garder notre camp la nuit, comme d'habitude, et le sheik du village nous les avait amenés. L'un d'eux, alléguant que la nuit était trop froide, se refusa à être de garde, et quand on insista et voulut l'y contraindre, il résista et tira son poignard. Immédiatement, il fut saisi, désarmé, couché à terre, sur le ventre, et, pendant que ses camarades le maintenaient dans cette position, l'un pesant du genou sur sa tête, les autres tenant les bras et les pieds, le sheik et notre kaïd, tirant chacun une lanière de cuir à nœuds, toujours suspendue à leur cou, le fustigèrent de main de maître. On lui lia alors les bras derrière le dos, on lui attacha les pieds et les genoux et on le plaça ainsi ficelé à son poste, où il passa la nuit comme prélude à un emprisonnement de quelques mois.

La nuit est venue, une nuit d'Afrique, belle, calme, limpide : la lune brille au ciel avec un éclat doux, et les étoiles luisent dans l'immensité bleue avec d'imperceptibles scintillements; des reflets argentés tremblent sur les eaux et, au loin, les montagnes se profilent nettes, claires, précises; çà et là des feux brillent, des ombres grises se meuvent, et, dans le morne silence, où le moindre son résonne avec une intensité étrange, on entend sous les tentes des notes grêles

de « guimbry » ; dans le village, des chiens qui aboient, des chameaux qui grognent ; au dehors, du côté de la plaine, des courlis qui jettent leurs cris stridents, les multitudes des grenouilles qui coassent et, de temps en temps, un glapissement isolé de chacal se mêlant à tous ces bruits.





Douar dans la plaine du Sébou.

DANS LA PLAINE DU SÉBOU

Vendredi, 18 Janvier.

La nuit a été froide, la rosée abondante et l'eau suinte le long des parois intérieures de nos tentes.

Nous partons par un beau soleil, un splendide ciel bleu et nous voilà recommençant nos courses à travers les champs d'asphodèles, les narcisses, les marguerites.

Le terrain est sec, les sentiers engageants; Forestier, Marshall et moi quittons nos mules et nous marchons côte à côte avec les muletiers. Nous allons d'un bon pas et nos jambes raidies s'assouplissent un peu.

Nous avons repris nos montures : la plaine ondoyante s'étend indéfiniment. Les parties basses sont inondées et forment des lacs foisonnant en oiseaux aquatiques qui partent en grandes envolées à notre approche.

Une éminence sur notre droite s'élève, comme un îlot, au milieu de la plaine; des maisons s'étagent en terrasses se détachant en lumière sur des massifs de verdure : c'est Harbassiz.

Notre kaïd revient avec un cavalier qu'il est allé demander au gou-

verneur de la ville. Il doit nous servir de guide jusqu'au Sébou, à l'endroit où se trouvent les bacs.

La route commence à sécher, mais par places des flaques d'eau boueuses nous forcent à suivre des chemins latéraux presque aussi mauvais.



Harbassiz.

Ces parages sont fort fréquentés. Les « douars » sont nombreux et les petites huttes coniques en roseaux, les cases de nègres, commencent à se montrer, mêlées aux maisons de chaume, aux tentes des Bédouins. On ne voit plus de « djellabiehs », on porte le long « haïk » de laine drapé sur le corps.

A quelques pas de la route, près d'un puits, un trou énorme, irrégulier, à fleur de terre, un nègre, presque nu, la figure couturée de cicatrices bleuâtres, puise de l'eau et en emplit des vases d'argile clissés; un autre est accroupi avec deux larges amphores devant lui. A leurs jambes sont rivés des anneaux de fer auxquels s'attache une lourde chaîne qui traîne en raclant le sol. Ce sont des prisonniers, des forçats. Plus loin nous en voyons d'autres, enchaînés de la même façon, travaillant au fond d'une tranchée, dans l'eau jusqu'aux genoux, sous la surveillance d'une sorte de garde-chiourme, armé d'un fort bâton d'arganier.

Nous traversons un marais où poussent des joncs, de longs roseaux, où s'ébattent des poules d'eau, des canards, des bécassines. Au-dessus de nos têtes passent des vols de hérons.

Après une dernière course sur un terrain plat et dur, nous nous trouvons au bord du Sébou, le Sebur des Phéniciens, le « magnifique », comme l'appelle Pline.

Le fleuve, très large, au courant rapide, aux eaux bourbeuses, est encaissé entre des berges de terre excessivement élevées. Dans la falaise à pic on a taillé de biais un chemin en pente douce, qui permet d'arriver sans trop de difficultés jusqu'aux deux bacs qui font le service d'une rive à l'autre.

Quatre ou cinq caravanes sont là, attendant. Des ballots, des sacs, des planches, des poteries, des cages pleines de poules, sont à terre pêle-mêle parmi des mules, des chameaux, des chevaux, des ânes, du bétail, des nègres, des Juifs, des Maures, des Arabes, des Bédouins. Et tout cela se heurte, braille, brait, beugle, hennit, bêle, mugit, piaille, et c'est une tourmente de cris, de hurlements, de disputes, quand le bac arrive et que chaque troupe, voulant précéder l'autre, cherche à prendre l'embarcation d'assaut. Des gens tombent à l'eau, piquent des plats ventres dans la boue liquide, se relevant horriblement maculés. D'autres, cramponnés aux plats-bords, enfoncés dans l'eau jusqu'aux épaules, refusent de quitter prise et ne lâchent, avec des imprécations, que lorsque le sabot d'une mule ou un coup de rame d'un batelier, leur a meurtri les mains.

En haut, sur la berge, des soldats superbement habillés, montés sur des chevaux luxueusement harnachés, fument des cigarettes et attendent patiemment que leur tour vienne.

Depuis une heure, nous sommes là faisant le pied de grue,. mais toujours le bac part sans nous, avec sa cargaison d'hommes, de caisses, de bêtes de toutes sortes. D'autres caravanes sont arrivées, et elles aussi veulent qu'on les transporte.

Harris, qui a fait retenir les bateaux à l'avance, est exaspéré. Il tire son fameux revolver, brandit sa carabine, met les gens en joue, jure de leur faire sauter la cervelle, se démène comme un diable dans un bénitier. Les Arabes ne s'émeuvent pas du tout et le croyant fou ils



Le Sébou.

s'écartent respectueusement de lui, murmurant tout bas « maboul ! » fou ! Et les bacs fendent toujours lourdement les eaux boueuses, emmenant gens, bêtes et bagage, tout le monde excepté nous.

Les beaux soldats sont partis, nous les voyons aborder à l'autre

rive, sauter en selle et disparaître au galop de leurs chevaux.

Notre kaïd, aidé du soldat d'Harbassiz, a fini, à force de cris et de menaces, par faire entendre raison aux bateliers, et quelques coups de lanières appliquées à propos sur les épaules d'entêtés qui, trop pressés de partir, voulaient quand même s'emparer de l'embarcation, ont produit plus d'effet que le pistolet, la carabine et l'emportement intempestif d'Harris, et nous sommes maîtres de la place.

Le bac, une vieille carcasse informe, trouée, rapiécée, prenant l'eau, est retenu près du bord par deux hommes qui le maintiennent à chaque bout et le transbordement commence. Entre le pied de la falaise et le fleuve il y a un lac de glaise liquide et glissante. On enfonce jusqu'aux cuisses. Nos hommes nous prennent à califourchon sur leurs épaules et nous déposent à bord ainsi que les chiens. Puis vient le tour des chevaux et des mules. On les attache par un pied, on tire par devant, on pousse par derrière ; les pauvres bêtes, affolées, s'ébrouent, ruent, regimbent et finissent par s'écrouler, avec un grand bruit de sabots, dans l'embarcation où elles restent debout, abruties, toutes frissonnantes de peur, au centre de la barque, tenues en bride par les muletiers assis sur les plats-bords. A l'avant et à l'arrière, les mariniers, des nègres aux membres athlétiques ruisselants de sueur, saisissent leurs lourds avirons et entonnent leur chanson. Réfugiés à l'extrême bout de l'avant, nous nous faisons tout petits pour ne pas les gêner dans leurs mouvements, et nous voilà lancés sur les eaux jaunes du Sébou.

Après un quart d'heure nous sommes à l'autre rive. Celle-ci est sèche, en pente douce, et des chardons poussent drus sur le limon durci et gercé. Nous attendons en haut de la berge que le transport de nos animaux et de nos bagages, qui nécessite deux autres voyages, soit terminé.



Un douar.

Nous repartons dans la plaine, unie, monotone, avec sa ligne de montagnes bleues à l'horizon.

Les terres sablonneuses, les asphodèles ont fait place à des champs fertiles, d'une terre noire et grasse, une terre opulente où poussent,

en bancs épais, des mauves, des soucis, des colzas; on traverse des marais herbus, on parcourt de grandes étendues blanches des camomilles dont l'arome nous suit, persistant longtemps après que nous avons passé.

Tout le long du chemin on rencontre du monde, on se croise avec des animaux : des paysans revenant des champs et regagnant leurs chaumières, des femmes voilées sur des ânes, tenant des enfants devant elles, des files de chevaux et de chameaux, des troupeaux d'ânons, des bœufs, des brebis.



Montagnards insoumis.

Le soleil est couché, il souffle une brise aigre et nous sommes encore loin du lieu où nous devons camper. On accélère la marche et on trotte ferme, tantôt à travers les terres labourées, tantôt le long des petits sentiers qui les limitent. Çà et là on rencontre un assemblage de huttes coniques, un toit de chaume, un groupe d'arbres; les champs de blé et d'orge se succèdent alternant avec des carrés irréguliers de luzerne, des plantations de maïs.

Les ombres du soir s'épaississent, l'air fraîchit davantage, les montagnes bleues, dans la distance, deviennent presque noires. Dans la voûte assombrie du ciel, la lune découpe son dur croissant, de pâles lueurs d'étoiles apparaissent et toutes les couleurs se noyent en une grande teinte grise et froide, qui s'étend partout sur la vaste plaine triste, infinie comme la mer.

A la nuit, nous arrivons à un hameau : quelques maisons de chaume entourées de meules de paille auprès de tamaris et d'oliviers, et à la

lueur de lanternes à flamme vacillante, éclairant à peine, on dresse le camp à proximité des habitations.

L'emplacement de nos tentes est aride : sans une fleur, sans un brin d'herbe. Partout le sol est couvert de vieille paille hachée, de poussière, de fiente de bêtes, de flocons de laine plaqués de boue noire, d'os rongés à moitié, de branches d'épines desséchées. Une odeur infecte vient de je ne sais où, sans doute d'une charogne qui pourrit aux environs. Une douzaine de chiens maigres, puants, rôdent autour de nos tentes, et toute la nuit c'est un concert affreux et incessant de voix rauques, aiguës, enrouées, avec des disputes et de lamentables hurlements.

Depuis que nous avons traversé le Sébou, nous sommes sur le territoire des Beni-Hassan, des gens peu commodes, paraît-il, des tribus indisciplinées et pillardes, assassinant à leurs moments perdus. Demain nous serons sur celui des Cherabras, aussi voleurs que leurs voisins, mais moins féroces et plus soumis à l'autorité du Sultan.





Près de Sidi-Cassim.

SIDI-CASSIM

Samedi, 19 Janvier.

Je m'explique maintenant les brises nauséabondes d'hier et tout ce nocturne charivari. A vingt mètres de nous, j'aperçois, en mettant le pied hors de la tente, tous les chiens du douar acharnés sur une carcasse de cheval en putréfaction, qu'ils dépècent à belles dents. Et dire que toute la nuit nous avons dormi sous le vent de cette charogne, au milieu de ces immondes ripailles.

La matinée est fraîche, l'air vif, le soleil, le beau soleil aimé rayonne dans l'éther profond. Et de nouveau nous allons dans la plaine, qui se déroule avec sa fatigante uniformité, son éternel rideau de montagnes bleues barrant l'horizon.

On s'enfonce dans des terres détrempées d'où partent des nuées d'oiseaux; on côtoie des mares fangeuses; on aborde des sols plus secs et on marche à travers des menthes, des hautes ciguës desséchées qui vous fouettent les jambes, des jujubiers épineux. Le soleil frappe dur : des buées chaudes, où tourbillonnent en une rumeur confuse des

myriades d'insectes, des nuées de moustiques, flottent à ras de terre, et dans des bouquets d'arbres chauves et de plantes grêles on aperçoit des huttes en forme de ruches, des sommets pointus de tentes en poil de chèvre, des toits de chaume gris.

Nous sommes dans des régions cultivées, parmi des luzernes, des colzas, des champs d'orge et de maïs. Un village s'élève au milieu de tamaris, de chênes verts et d'oliviers; quelques-unes des maisons ont un étage, et sur les murs, en torchis jaune, on remarque au-dessus des portes des arabesques en creux, indiquant certaines velléités artistiques.

Les longues colonnes des caravanes continuent à nous croiser, ainsi que les petits ânes horriblement chargés, les beaux cavaliers aux mines altières, aux brillants vêtements, et les nobles vieillards sur leurs mules blanches, richement caparaçonnées, suivis de leurs nombreux domestiques.

L'arrière-garde de nos bagages est loin derrière nous; nous l'attendons au bord de la route tout près d'un « douar ».

Nous nous sommes approchés de l'entrée; on entend sous les tentes des éclats de voix et des rires étouffés. Puis, une belle enfant brune s'avance timidement, avec des airs de gazelle effarouchée, et nous présente des œufs qu'elle tient à même dans ses deux mains. Elle est jeune, très jolie, sa taille est mince et svelte, sur son front est tatouée une croix bleue, et quand elle rit, ses dents mignonnes brillent, avec des reflets nacrés, entre ses lèvres humides rouges comme des grenades entr'ouvertes. Ses massifs colliers d'argent s'étalent sur sa poitrine, et sa gorge naissante tremble sous son péplum blanc; une amulette de drap rouge, à laquelle pendent une griffe de tigre et un morceau de corail, est suspendue à son cou. Ses épais cheveux noirs tressés, à reflets bleus, retombent sur les tempes en deux torsades lourdes dont les extrémités se rejoignent sur la nuque. Très souple, elle s'approche en hésitant, lentement, et, avec une grâce singulière, elle tend ses deux mains contenant les œufs.

Forestier, en galant chevalier, vient à sa rencontre souriant dans les épaisseurs noires de sa barbe frisée, quand, tout à coup, un vieil Arabe édenté surgit, le bâton levé, chasse l'enfant, qui se réfugie sous la tente, et se campe devant l'intrus, grommelant et roulant des yeux terribles. Forestier, imperturbable, fait une belle révérence à l'irascible vieillard, et, pivotant lestement sur ses talons, nous rejoint à l'entrée du « douar ». De là, une mimique amoureuse très amusante et très mouvementée s'engage entre nous et la jolie fille, qu'on aperçoit dans l'ombre de la tente.

Pendant ce temps, deux vieilles en train de laver du linge se sont prises de querelle. Elles s'injurient avec des cris perçants et sont prêtes à s'arracher les cheveux quand le vieux, toujours armé de sa trique, et heureux de pouvoir décharger sa colère sur quelqu'un, vient mettre le holà en les empoignant rudement par le cou et les plaçant chacune à un coin opposé du « douar », après leur avoir caressé les côtes d'un ou deux coups de matraque bien appliqués.

Sur la route, des femmes s'en vont, courbées sous d'énormes charges de fagots.



Femme de la campagne.

Nos hommes arrivent; on envoie les baisers d'adieu à l'aimable demoiselle du «douar», et on repart pour retrouver bientôt le Sébou. Nous en côtoyons pendant quelque temps les bords escarpés. La rivière aux eaux troubles coule au bas d'une falaise de glaise de près de cinquante pieds de haut. Sur le bord opposé, montant en pente douce, des massifs d'arbres s'élèvent dans des taillis buissonneux, une ou deux huttes de toits de chaume paraissent perdus dans la verdure.

Nous suivons un sentier sur l'extrême crête de la berge; à notre droite les champs d'orge, de blé, les luzernes se succèdent, et des bandes de pluviers partent bruyamment de tous côtés.

Un beau vieillard, d'aspect très distingué, enveloppé dans un nuage de mousseline, arrive en face de nous monté sur une haute mule grise à poil luisant, aux sabots fins, caparaçonnée de velours bleu de ciel brodé de soie jaune. Des soldats l'accompagnent; les longs canons de leurs fusils cerclés d'argent luisent au soleil, leurs chevaux secouent leurs épaisses crinières, et des flocons blancs s'échappent de leurs bouches pleines d'écume.

Quand nos deux troupes faisant halte se sont saluées, un éclair rapide a flambé dans ses prunelles noires. Notre kaïd lui a respectueusement baisé la main, une main fine très délicate, une main de duchesse, qu'il a sortie lentement de dessous ses burnous; ils ont causé

un moment, puis il s'est légèrement soulevé sur sa selle, nous a salués d'un imperceptible signe de tête et s'en est allé avec sa brillante escorte.

C'est, il paraît, un gouverneur de ville qui retourne de Fez. Il a vraiment fort grand air ce vieillard à barbe blanche, d'une propreté exquise, perdu dans le fouillis léger de ses mousselines immaculées parfumées de benjoin et d'aloès. Son assurance hautaine, sa politesse grave, dédaigneuse, où se mêle une pointe d'ironie, presque d'impertinence, n'est point banale du tout et vous a un fort ragoût de grand seigneur.

On laboure. Des Arabes manœuvrent des charrues de bois on ne peut plus primitives. Les attelages varient à l'infini. Ici ce sont des bœufs, là des chevaux ou des mules, plus loin des ânes, ou bien un chameau et un âne. Quand les bêtes font défaut, les femmes les remplacent. La terre est si légère, la charrue si peu lourde, la femme si ravalée, qu'entre elle et une bête de somme la différence n'existe guère, et cette chose monstrueuse paraît toute naturelle ici.

Un gamin juché sur un petit âne revient des champs sa journée terminée; les deux morceaux de sa charrue démontée reposent dans les « koufas » qui battent les flancs de sa bête.

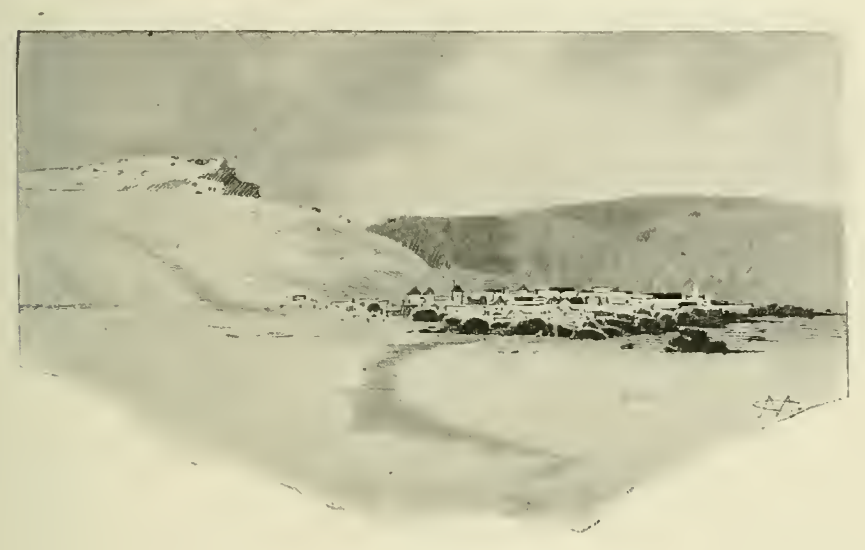
Les montagnes, devant nous, sont plus hautes dans le ciel, moins bleues, moins unies de ton, leurs cimes sont plus nettes, leurs arêtes plus vives. On distingue des déchirures, des anfractuosités, de vigoureux pans d'ombre.

Pendant une heure nous chevauchons à travers des terres plantureuses, des luzernes, des colzas, et de nouveau ce sont des fleurs sous les pas de nos mules : des marguerites, des soucis, des champs de lavande; puis on suit la berge élevée d'un affluent du Sébou, une assez large rivière aux bords admirablement boisés. On passe sous les branches d'énormes figuiers, de vieux chênes-lièges, d'acacias; on se fraye un passage à travers des massifs de myrtes et de lauriers-cerises, au milieu de jardins fleuris, de bosquets d'orangers et de grenadiers; on avance parmi des alignements de palmiers, et nous voyons apparaître, dans la verte ceinture de ses nombreux vergers, Sidi-Cassim, toute rose sous les derniers rayons du soleil. Comme un pygmée au pied d'un Titan, elle repose au bas des derniers contreforts des montagnes de Méquinez, ces montagnes qui, tous les jours, fuyaient comme un rêve devant nous.

Il faut d'abord traverser un lac de boue emplissant toute la largeur de la rue; puis on s'engage dans un dédale de ruelles où la boue, séchée par le soleil, tassée en une profonde couche de poussière

âcre et impalpable, tourbillonne sous le pied des mules et nous affecte douloureusement les paupières. On débouche sur une sorte de terrain vague bouleversé, complètement aride, situé entre les faubourgs de la ville et la rivière.

Le sol est parsemé de paille hachée, d'ailes de poulet, d'immondices; des cercles noirs, où la terre est battue, indiquent la place d'anciens campements. Nos hommes choisissent un coin, le moins sale, le nettoient du mieux qu'ils peuvent, et on dresse les tentes.



Sidi-Cassim.

Un jeune kaïd, le sous-gouverneur de la ville, est venu nous rendre visite. Il est arrivé tout enveloppé de mousseline de soie blanche, monté sur un beau cheval gris à selle cramoisie, brodée d'or, accompagné d'un vieillard, en burnous bleu clair, emmitouflé, lui aussi, dans un « haïk » blanc comme neige, suivi d'une escorte de quatre cavaliers fusil au poing.

Il reste pour prendre le thé et semble heureux de revoir Harris qui a fait sa connaissance deux ans auparavant. Sa tête fine de sphynx égyptien a beaucoup d'expression, et ses traits sont d'une extrême mobilité; il rit facilement montrant de belles dents bien alignées, touche à tout, regarde partout et nous accable de questions. Un négrillon est accroupi à ses pieds, et un domestique porteur d'une lanterne reste à l'entrée de la tente. Il prend le manteau de fourrure d'Ingram pour une peau de loup, et quand on lui dit que c'est une peau d'ours, il

paraît fort intrigué et semble se demander à quoi peut bien pouvoir ressembler un pareil animal.

Harris lui montre sa carabine et lui en explique le mécanisme : le jeune kaïd prend l'arme et demande une cartouche pour l'essayer. On acquiesce à son désir et on lui place le fusil entre les mains. Il sort de la tente, épaule, vise en plein milieu d'une caravane qui vient pour s'installer près de la nôtre, et la balle, manquant son but, va casser la patte à un chien aboyant après les nouveaux venus. Il remet alors tranquillement l'arme à son propriétaire, constatant avec une superbe indifférence que le tir est très juste.

Un peu avant de partir il nous montre une de ses dents qui le fait souffrir : Forestier lui donne un morceau de sucre humecté de quelques gouttes de chlorodine, et il lui offre un peu de quinine qu'il a demandé pour un de ses amis qui a la fièvre.

Une heure après son départ il envoie deux de ses serviteurs nous demander, sous le sceau du secret, un peu d'eau-de-vie, pour sa dent creuse, sans doute. Ces derniers ont amené avec eux un magnifique « sloughi » dont leur maître fait présent à Harris. Une copieuse « mouna » a été apportée au camp.





Les montagnes de Méquinez.

VOLUBILIS

Dimanche, 20 Janvier.

Ce matin on a ramené au camp le « slonghi » d'Harris qui, pendant la nuit, avait rongé la corde qui l'attachait au lit de son nouveau maître et était allé rejoindre son ex-propriétaire.

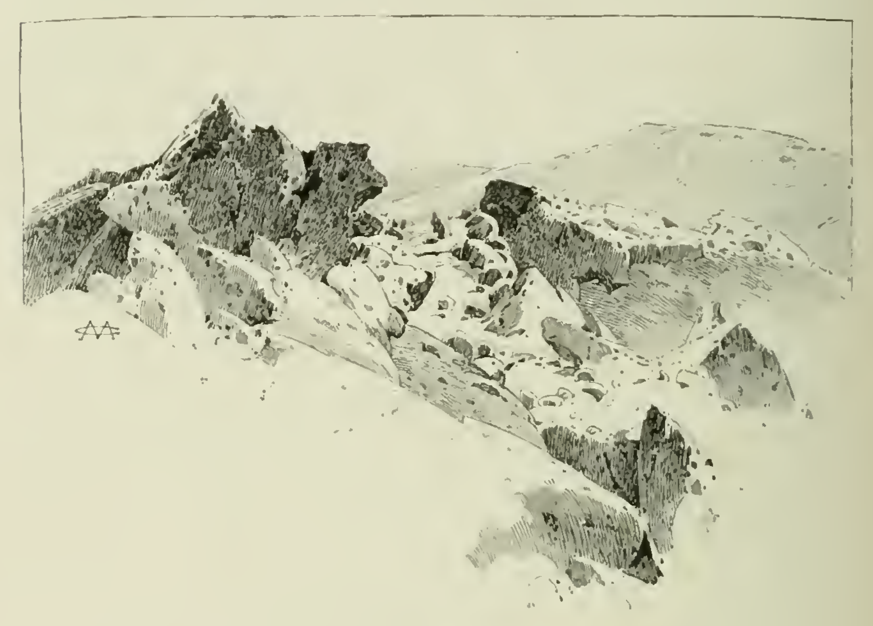
Nous quittons Sidi-Cassim de bonne heure : on côtoie des vergers, on traverse des champs cultivés, on passe quelques ruisseaux et nous voilà escaladant les premiers contreforts de la montagne.

C'est d'abord une large chaussée de terre nue qui se dresse devant nous se détachant comme un long carré d'étoffe brune qu'on aurait jeté sur les herbes courtes d'un vert gris, qui tapissent une pente raide, rocailleuse, montant tout droit. Elle s'arrête au sommet du plateau encombré de rocs éboulés, puis plus de chemin.

On avance de biais sur d'énormes blocs de basalte couchés dans de brusques inclinaisons et arrondis comme des dos énormes de bêtes antédiluviennes. Ces surfaces polies réverbèrent une lumière aveuglante, une chaleur suffocante. Un faux pas de mule et on roulerait brisé au bas des rocs. On se faufile dans des anfractuosités, des fissures

à fonds de vase recouverts d'inextricables lacis d'herbes sèches, de plantes, de ronces d'où les mules empêtrées se dégagent difficilement.

A mi-chemin de la hauteur on trouve une large chaussée pavée de dalles grossières dont un grand nombre ont été arrachées. La voie est encombrée de grosses pierres, d'éclats de rocs, de sables. Elle est



Au sommet du premier contrefort.

taillée dans le flanc du rocher et bordée du côté opposé d'un mur bas à moitié démoli formant parapet. Les mules buttent souvent.

Du haut de ce premier gradin le décor est admirable : c'est à nos pieds Sidi-Cassim dans son nid de verdure, avec ses minarets dont les triples boules dorées étincellent au soleil, ses mosquées aux toits de faïences vertes, luisant, avec des éclats de bronze, ses blanches maisons s'étageant en nombreuses terrasses, tandis qu'à travers les bosquets et les vergers sa rivière miroite et se tord comme un reptile. Puis c'est la vaste plaine d'un vert amorti, très mat, où le Sébou déroule ses nombreux circuits minces comme des fils d'argent, et plus loin une bande blanche, indécise comme une vapeur, Harbassiz. Enfin, au dernier plan, à l'extrême horizon, on aperçoit, noyées dans le ciel, une ligne de montagnes d'un bleu pâle très léger.

Nous sommes en plein milieu du massif. On gravit des côtes, on descend dans des vallées ; on traverse de grandes étendues toutes grises

sous la multitude de chardons qui les recouvre. Les caravanes, en passant, ont frayé une route à travers cette végétation, foulant les tiges des plantes, écorchant la terre, et de loin cette large bande foncée tranchant sur les nuances claires des collines semble un large ruban de velours sombre jeté sur un tapis de soie grise.



La chaussée pavée.

Dans des cirques de montagnes aux sommets aigus, la terre noire et grasse se renfle en ondulations molles, et de grands carrés presque réguliers, de longues bandes d'un roux foncé, se découpent sur les gris légers, sur les verts atténués des croupes des collines, indiquant des champs labourés. Près de huttes de branchages, des fumées d'herbes qu'on brûle montent en tournoyant dans l'air et des paysans, des « khrammès », se livrent aux travaux des champs. Des vapeurs bleues, ténues, très transparentes, flottent comme des gazes légères, envahissant tous les replis des vallées.

Au sortir d'un creux de terrain, nous émergeons au soleil dans un endroit ouvert. A l'ombre d'un rocher, un vieil Arabe, en guenilles, est assis à côté de « koufas » d'oranges; on lui achète toute sa

marchandise, pour une somme insignifiante, et c'est une débauche de fruits frais, dorés, parfumés.

Le « sloughi » suit bien, c'est à qui le caressera parmi nos hommes, qui croient que sa présence leur portera bonheur.

Pendant des heures, on continue à travers des gorges sauvages, des plateaux cultivés, des terres basses inondées; puis nous sommes hors du massif, sur la crête de ses derniers contreforts, au faîte d'une hauteur rejoignant en une pente doucement inclinée une ravissante vallée où coule en capricieux méandres une mignonne rivière aux bords boisés, touffus de plantes, bariolés de fleurs.

Entre nous et la rivière, la touchant presque, se montre le cercle noir des tentes d'un « douar » : vue d'ici à vol d'oiseau, on en peut voir distinctement la courbe en forme de croissant, ouvert sur la rivière, formée par les tentes groupées les unes contre les autres, entourées d'épines sèches. Des femmes travaillent assises en rond, d'autres vont puiser de l'eau avec des amphores, des vieillards sont accroupis près des tentes, des chiens vont et viennent, et on entend leurs aboiements, très assourdis à cause de la distance.

Nous descendons. Près du « douar », nous évitons un âne mort pour tomber sur un chien crevé que ses congénères, peu dégoûtés, se disputent avec des grognements féroces.

La rivière est à notre droite. On s'en approche ou on s'en éloigne



Douar de Bédouins.

suivant les circuits du chemin. Çà et là c'est une voûte d'aqueduc près d'un marais, un pan de mur ancien délabré, une pierre de taille enfouie sous les ronces. On suit un moment un sentier escarpé, creusé dans le flanc d'une côte abrupte, à travers des rocs éboulés, des amas

pierreux, on traverse l'« oued » à un gué, à quelques mètres en amont d'une ligne de roches moussues, par-dessus lesquelles le courant cascade avec des bouillonnements, et, immédiatement, on fait halte sur un gazon vert tapissé de fleurs, séparé de l'eau par un rideau d'arbustes. C'est là qu'on va élever nos tentes à cent mètres d'un village perché sur le versant de la colline.



L'Oued-Faraoun.

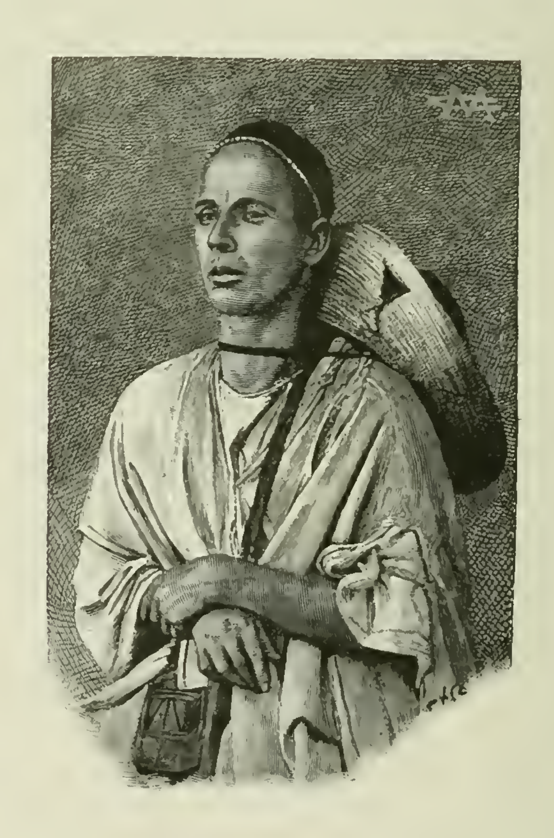
Les « fusils » parcourent les monts, Harris en tête, sonnant de sa trompe, à tue-tête. Cette terrible fanfare a mis le village sens dessus dessous. Prenant ce bruit étrange, qui pour la première fois résonne à leurs oreilles, pour les rugissements d'un monstre quelconque d'une espèce inconnue et féroce, nouvellement arrivé dans ces parages, les hommes sautent sur leurs armes, les femmes se sauvent, les enfants poussent des cris et les chiens la queue entre les jambes hurlent d'une façon lugubre. Et toujours à travers les halliers, à travers les vallons, retentit vibrante, sonore, infatigable, la fameuse corne d'Harris. Puis le bruit s'affaiblit, se perd dans la distance, cesse tout à fait, les frayeurs se calment, les chiens se taisent, le calme renaît.

La paisible vallée retombe dans son adorable repos, ses tranquilles murmures, ses caressantes tristesses. Et sa gentille petite rivière limpide, aux rives embaumées, gazouille gaiement sur son lit de cailloux

blancs, entre ses berges d'herbe fine, émaillées d'iris, d'hyacinthes, de marguerites, parsemées de boutons d'or, plantées de lauriers-roses, de saules, de grenadiers, et l'onde glisse sous les dômes de verdure avec des reflets d'émeraude et de doux et mélodieux bruissements.

Aussitôt après le coucher du soleil le ciel s'est couvert soudain d'une vapeur d'un bleu noir, plombé, terne, et sur ce fond morne les montagnes, devenues tout à coup d'un rouge cramoisi, ont flamboyé avec des tons ardents de métal en fusion, comme si elles eussent reflété les flammes d'un immense incendie, emplissant toute la vallée de lueurs écarlates. L'effet était étrangement puissant, plein d'une sauvage et sinistre splendeur.

La nuit entière, les hommes de garde ont chanté et se sont appelés les uns les autres. L'endroit est hanté, nous dit-on, et, ce qui est pire, les environs sont infestés de brigands.





Méquinez.

MÉQUINEZ

Lundi, 21 Janvier.

Toute la matinée, nous avons chassé sur les bords de la séduisante rivière, l'Oued-Faraoun, un affluent de l'Oued-Rdoum. On a fait des hécatombes de perdrix. Antonio ne manque pas un coup, sa chienne Metza a un flair d'une remarquable finesse et arrête à merveille ; Harris, grâce à sa corne, ou malgré elle, foudroie quelques perdreaux ; Ingram et Marshall font une assez belle besogne avec Don et Rover ; Forestier et moi abattons plus de croquis que de gibier.

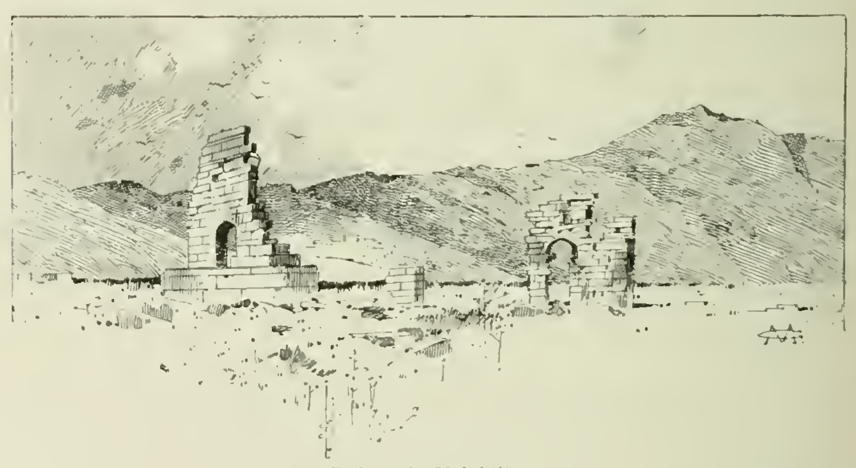
Après un affreux massacre d'un tas de pauvres bêtes à poil et à plumes ne demandant qu'à finir leurs jours en paix sur les bords aimés de la rivière, nous la traversons à tour de rôle sur le dos de la mule d'Antonio, que Sambô vient d'amener, sauf Ingram qui, cédant à ses instincts d'amphibie, se précipite tout habillé dans le courant et aborde à l'autre rive trempé comme un barbet. De là, nous gagnons des ruines romaines qui s'élèvent sur un renflement de terrain, les restes de Volubilis, de « Kasz-Pharaoh », le

château de Pharaon comme les appellent, sans savoir pourquoi, les Arabes.

Le temps s'est éclairci, le vent a balayé les brumes matinales, le soleil a bu les abondantes rosées, séché les taillis humides, durci les sentiers mouillés.

De l'antique Volubilis, il ne subsiste qu'un arc de triomphe, aux pierres disjointes, d'un très bel appareil, faisant face à une muraille percée d'une porte cintrée et, plus loin, les portes d'une basilique. Le sol, où parmi les palmiers nains poussent de hautes herbes grêles, des chardons, des ronces, est jonché de pierres taillées et d'éclats de toutes sortes. Des soubassements, interrompus de larges brèches, rampent à moitié enfouis sous une végétation sauvage. Des quantités de pigeons reposent sur les sommets des murs ruinés où les vautours et les faucons ont fait leurs nids; des aigles planent très haut dans l'éther.

Et l'altière ville romaine n'est plus. Les blocs de ses assises ont servi à construire les remparts de Méquinez, la ville sainte de l'Islam; ses colonnes ont orné ses portes monumentales, ses élégants portiques; ses marbres ont servi à décorer ses palais, comme en Égypte les antiques murailles de Memphis ont servi de carrières aux constructeurs de Fôstat; ses colonnes ont soutenu les arcades de ses mosquées; ses plaques de porphyre embellissent leurs sanctuaires.



Ruines de Volubilis.

L'antique cité, dépecée par morceaux, s'en est allée pierre par pierre, à travers les montagnes, à travers les plaines, à travers les vallées, sur le dos des chameaux, dans les « koufas » des mules; et des tronçons de colonnes, restés sur les chemins, jalonnent encore la route

suivie par ces destructeurs du passé, ces rapaces enfants du désert, brisant, pour se les approprier, les œuvres des autres, avec la même incurie, la même stupide insouciance que celles avec lesquelles ils laissent périr les leurs.

A deux kilomètres de là, dans une gorge sauvage des monts Zahroun, dont les âpres sommets tranchent durement sur le ciel, la ville de Mouley-Idriss s'étage en terrasses sur la pente abrupte, et les tons d'ocre jaune de ses murs ressortent violemment sur les verts foncés de ses jardins de figuiers et d'oliviers, échelonnés sur le versant de la montagne.

C'est un lieu fort vénéré que la ville de Mouley-Idriss. Sa « zaouïa » renferme le tombeau du très saint Mouley-Idriss-Ben-Abdallah, père du glorieux fondateur de Fez. L'entrée de la ville est sévèrement interdite aux Juifs et aux chrétiens, qui s'exposeraient à être massacrés en voulant y pénétrer quand même.

Ingram et Harris, accompagnés du kaïd, sont partis en avant-garde à Méquinez, comme fourriers, pour obtenir nos « billets de logement » du gouverneur, pour qui nous avons une lettre de recommandation de Si-Torrès, le ministre des Affaires étrangères du Maroc, résidant à Tanger. Nous possédons aussi une lettre du Sultan, laquelle nous donne droit à la « mouna » et aux égards des pachas, sheiks, kaïds et autres fonctionnaires de l'empire, qui répondent de nos existences sur leur tête. Nous préférons, toutefois, payer les vivres que les habitants nous apportent et notre kaïd est chargé de leur en régler le montant.

Depuis quelque temps, de vagues indices nous le font soupçonner de ne rien donner du tout aux malheureux paysans et de réaliser de beaux bénéfices à nos dépens et aux leurs. Nous vîmes plus tard que nos suppositions n'étaient que trop fondées et à Fez le vieux gredin reçut du kaïd Mac-Lean, qui nous avait offert une aimable hospitalité, une semonce telle, avec menace de lui infliger la bastonnade, qu'il fut guéri, je pense, pendant le reste du voyage, de recommencer ses frasques quotidiennes.

Nous avançons sur une colline s'élevant en rampe douce à travers des terrains sablonneux, parmi des monticules coupés d'étroites et profondes tranchées, creusées par les pluies. Nous nous croisons à chaque instant avec des piétons, des cavaliers armés, des bandes de chameaux, des caravanes de marchands.

Quelquefois, dans un de ces boyaux tortueux, où on ne voit pas à quatre mètres devant soi, on se rencontre face à face avec un grand diable de chameau, balançant à ses côtés de longues poutres taillant le sable avec des mouvements de catapulte. Comme il n'y

a pas suffisamment de place pour qu'on puisse marcher deux de front, surtout quand on a pour vis-à-vis une de ces vilaines bêtes lourdement chargées, il faut que l'un cède le pas à l'autre et recule, et comme le chameau, très entêté de sa nature, n'entend pas de cette oreille-là et que les catapultes évoluent d'une façon redoutable, on est obligé de rétrograder, au plus vite, jusqu'au premier embranchement venu et de s'y enfourner précipitamment, en courant la chance de s'y heurter de nouveau aux mêmes difficultés. C'est amusant les premières fois, on en rit, mais à la fin, cela devient fastidieux.

Au bord d'un plateau rocheux nous nous arrêtons, frappés du magnifique panorama qui se déroule à nos yeux. Le terrrain s'abaisse en pente raide, aride, toute hérissée de rocs éboulés, d'amas de pierres, d'énormes pans de calcaire à fleur de terre, jusqu'au bas d'une vaste étendue mamelonnée, s'arrondissant dans une ceinture de montagnes basses. Celles qui nous font face, droit au Sud, ont leurs sommets couverts de neige, et plus loin, un peu à droite, on aperçoit illuminées de teintes pourpres, par le soleil couchant, les pics neigeux de la chaîne de l'Atlas.

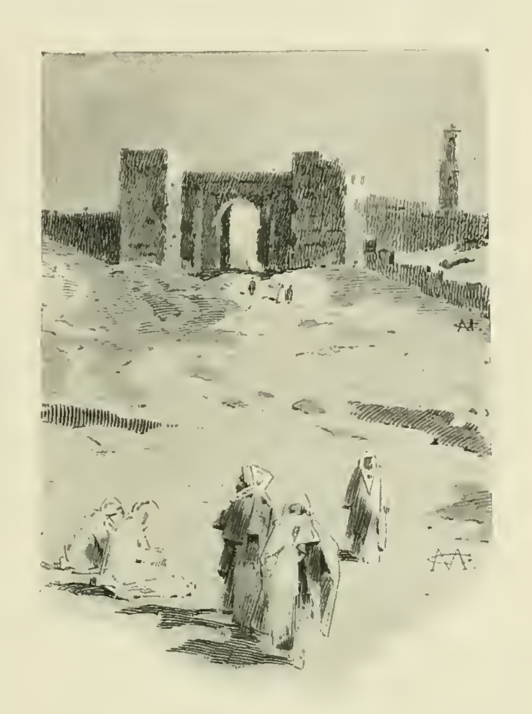
Et, au milieu de cet amphithéâtre grandiose, Méquinez la Sainte, la ville blanche, apparaît comme une vision. Elle est si loin, si loin, qu'on ne distingue qu'une masse claire vaporeuse, d'une pâleur dorée avec des reflets roses. On voit un éclair de métal qui reluit la boule d'un minaret; une lueur d'émeraude d'un toit de mosquée; une bande d'ocre aux tons ambrés, la ligne de ses remparts; mais tout cela indistinct, voilé, effacé, plein d'une inexprimable harmonie, d'une douceur infinie.

Nous descendons l'effroyable pente, on gravit des coteaux, on disparaît dans des ravins resserrés et on arrive dans une région boisée ayant des aspects de parc. Il se fait grand mouvement de gens et de troupeaux, se dirigeant vers la ville. On traverse une rivière, le Rdoum, sur un grand vieux pont dégradé, tout gris, tout rongé de lichen.

Il y a une foule maintenant, une foule fiévreuse qui se hâte, se bouscule, pressée d'arriver, et le cri de gare! l'incessant, l'éternel « baleuk! » braillé, gémi, sur tous les tons imaginables, nous fouette impitoyablement les oreilles. Antonio nous dit de presser nos bêtes, car on va fermer les portes de la ville, et nous voilà emportés dans ce torrent d'hommes, de femmes, de bœufs, de moutons, de chèvres, de chevaux, de chameaux, d'ânes, de mules; criant, beuglant, mugissant, bêlant, hennissant, brayant. Et tout cela trotte, court, galope, se précipite dans un tourbillon furieux, gravissant la large chaussée

qui conduit à la ville. D'âcres senteurs, des buées chaudes se dégagent de toutes ces chairs en sueur, de tous ces corps heurtés, collés ensemble, et une longue clameur monte comme les grondements sourds d'un tonnerre lointain.

Des chameaux, dans cette masse houleuse, basculent leurs fardeaux, qui frappent à gauche et à droite comme des béliers; des bœufs, l'œil hagard, soufflent fortement avec des pans de burnous accrochés à leurs cornes, des mules se mordent, des chevaux se cabrent, des ânes ruent, et le torrent hurlant roule vers la ville, s'engouffre comme une trombe sous l'arche d'une porte gigantesque et s'écoule dans les rues. Cette débandade effrénée a tout à fait l'air d'une déroute, d'une panique de troupes battues, se ruant affolées dans une ville avec l'ennemi sur leurs talons.



Porte de Méquinez.

Notre kaïd, accompagné d'un cavalier envoyé par le pacha à notre rencontre, se tient près de la porte, en dehors, guettant notre arrivée. Il nous a vus, s'est frayé un passage dans la foule, nous a rejoints, et il nous conduit à la maison que nous devons habiter.

Nous traversons de larges rues boueuses, tristes, presque vides. Hadj Mohammed paraît fort pressé et nous mène, tambour battant, dans un labyrinthe de ruelles, de places, de carrefours. On passe sous des arches délabrées, des voûtes humides, des couloirs obscurs et on s'arrête devant une petite porte massive garnie de rangées de clous, la porte de la maison que le pacha met à notre disposition pendant le temps que nous séjournerons à Méquinez. Le seuil en est très élevé, la porte très basse, et on doit se baisser pour entrer dans un corridor carré et coudé, pavé de faïences. On franchit une seconde porte à gauche, et on se trouve dans une grande cour à ciel ouvert. Elle est entourée d'arcades au fond desquelles s'ouvrent de larges portes de cèdre à deux battants, donnant accès dans de longues chambres étroites très

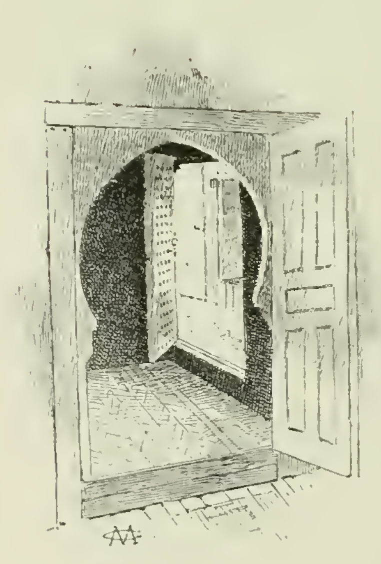
hautes de plafond, les nôtres. Dans un des battants de chaque porte existe une autre porte toute petite, une sorte de chatière.

Harris nous raconte avec beaucoup d'humour la façon expéditive dont on a expulsé les propriétaires.

Le matin il s'était donc décidé à partir avec Ingram et le kaïd, et à faire l'étape de Méquinez à franc étrier. Son motif était d'arriver à temps pour faire les démarches nécessaires afin d'obtenir du pacha un logement pour nous et nos gens.

Le kaïd avait formellement décliné de les accompagner, prétextant que son cheval fourbu ne pourrait jamais fournir, d'une traite, une course d'aussi longue haleine et « Al-Aïssoui » avait bravement piqué des deux, suivi d'Ingram, laissant Hadj Mohammed derrière lui.

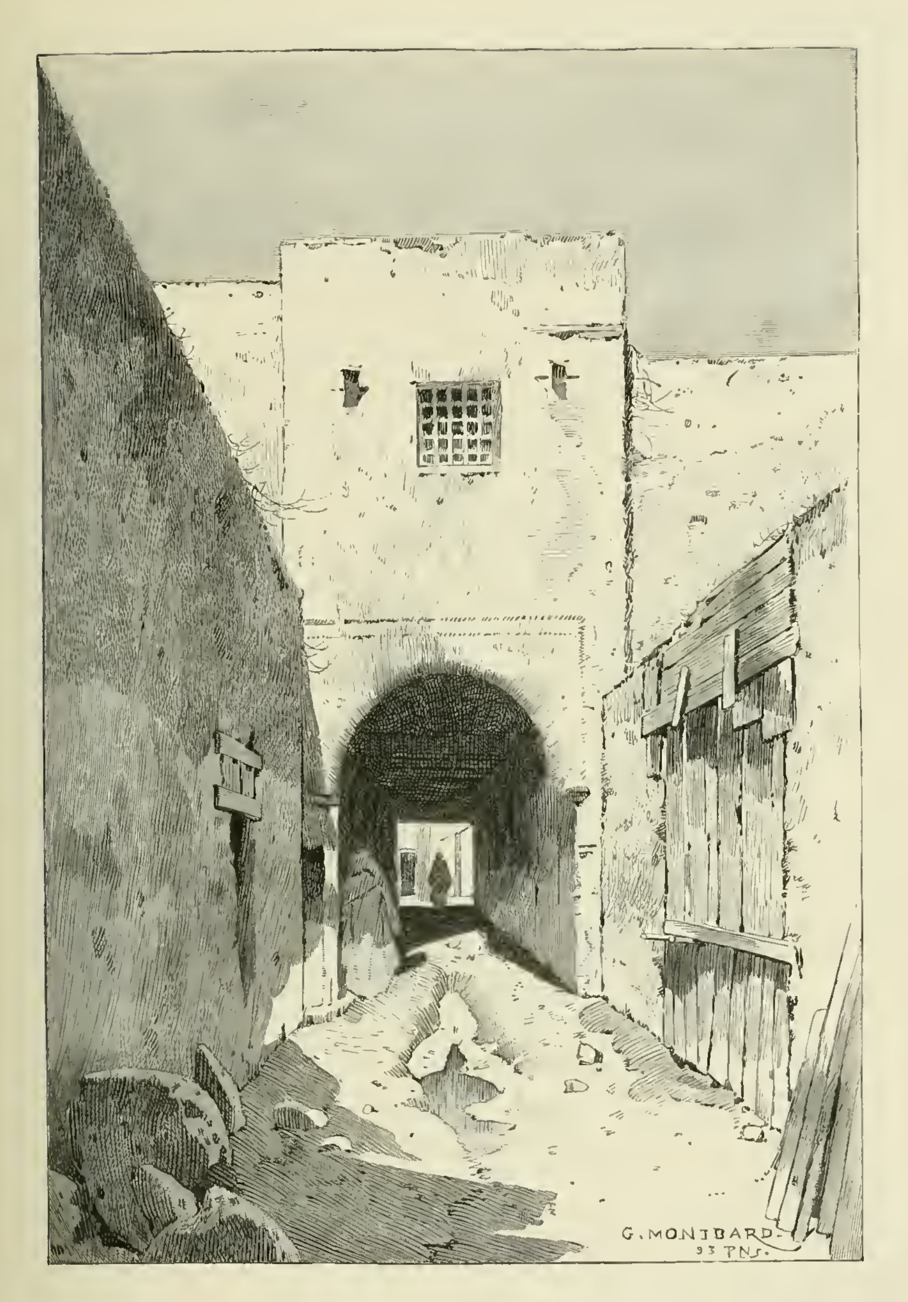
Harris reconnaissait, de son propre aveu, avoir commis une grave imprudence, en se risquant ainsi, sans un kaïd responsable sous la main, sur cette route où, à chaque pas, il allait se croiser avec des fanatiques de la plus belle eau, où, à tout moment, pouvaient fondre sur lui, du haut de leurs montagnes, les terribles Zemours. Et alors..... c'en eût été fait de lui et de son malheureux compagnon ; « l'Illustrated London News » paraissait encadré de noir ; Forestier faisait un croquis saisissant, les représentant luttant jusqu'au dernier soupir, je décrivais d'une façon pathétique, le cœur brisé, leur fin pitoyable, leurs noms passaient à la postérité et le journal tirait à quatre cent mille exemplaires.



Entrée d'une maison.

Heureusement la bonne étoile d'Harris voulut qu'au lieu de fanatiques il rencontrât de braves commerçants qui, au lieu de lui chercher noise, le saluèrent poliment, lui demandèrent à voir son revolver, dont la réputation était parvenue jusqu'à eux, ce à quoi il consentit de la meilleure grâce du monde, et le prièrent de souffler dans sa corne, ce qu'il ne put leur refuser.

A un moment, cependant, il eut une vive émotion. Pendant qu'il traversait une rivière, il entendit tout à coup, derrière lui, un galop précipité, qu'il crut être celui d'une troupe nombreuse de cavaliers. Nul



Rue près de notre maison à Méquinez.

doute que ce ne fussent les féroces Zemours lancés à sa poursuite. Il enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, qui en deux bonds atteignit à l'autre rive, et au moment où, faisant contre fortune bon cœur, il recommandait son âme à Dieu et, après une subite volte-face,



Cavaliers Zemours.

se préparait, revolver en main, à vendre chèrement sa vie, il aperçut... Ingram, qu'il avait complètement oublié, abordant à ses côtés, un peu étonné de le voir dans cette belliqueuse attitude, et à deux cents mètres, au lieu des Zemours redoutés,..... le pauvre vieux kaïd essoufflé qui, se décidant enfin, avait fait prendre le trot à sa rosse poussive et s'évertuait à le rejoindre.

Après cette fausse alerte, ils étaient arrivés sains et saufs à Méquinez où il avait longtemps attendu, à la porte du pacha, que ce dernier voulût bien le recevoir.

D'intelligentes ruades de son coursier l'avaient vite débarrassé des importunités d'une foule gênante, poussant l'impudence jusqu'à appeler sur sa tête toutes les malédictions du ciel, et l'ignorance à ce point de confondre avec un mouton noir, notre cher Rover. Il avait ensuite présenté au fonctionnaire du Sultan ses lettres d'introduction, et ce dernier, impressionné par ce je ne sais quoi de chevaleresque et d'imposant qui se dégageait toujours de sa personne, lui avait témoigné une grande déférence et s'était lentement empressé de lui trouver une maison pour lui et... sa suite.

Comme il n'y en avait pas de libre, les soldats du pacha étaient entrés dans la première habitation venue, en avaient fait lestement déguerpir les hôtes, les mettant en demeure de vider immédiatement les lieux et d'enlever leur mobilier dans le plus bref délai possible. Les pauvres gens stupéfaits n'avaient pu qu'obéir : hommes, femmes et enfants s'étaient mis activement à la besogne et en une demi-heure avaient fait place nette.

Comme auparavant ses amis, après son expédition de Sheshouan, lui avaient reproché son excessive témérité, nous reprochâmes vivement à Harris son audacieuse équipée où, avec une impardonnable imprudence, il avait joué si légèrement sa vie et celle de son aimable compagnon. Nous eûmes, je dois l'avouer, un mouvement de crainte rétrospective en pensant que, nous aussi, et encore sans soldat pour nous protéger, nous avions couru les mêmes dangers et y avions échappé aussi miraculeusement, avec cet avantage, nous fit judicieusement observer Harris avec un fin sourire, que n'étant pas prévenus du danger, aucune désagréable appréhension ne nous gâta le plaisir de la route. Ce spécieux raisonnement était trop juste pour ne pas être accepté d'emblée par nous tous. Ce que nous fîmes.

La maison est spacieuse et humide. Le rez-de-chaussée est pavé de faïences vertes, noires, jaunes et blanches. Un trou au centre sert d'écoulement aux eaux des pluies et ménagères. Sous un des portiques on entend le murmure d'une fontaine dont l'eau, par deux jets, s'échappe d'une ravissante mosaïque incrustée dans les parois du mur. En forme de fer à cheval, elle est d'un dessin charmant, résultant de l'alternance et de l'entrelacement de motifs dérivés du cercle et de l'hexagone. Elle est encadrée par deux étroits pilastres surmontés d'un fronton, et l'eau retombe dans une vaste cuve carrée revêtue extérieurement de faïences. A côté est une large amphore.

Aux quatre angles de la cour des colonnes carrées, recouvertes d'une couche de stuc, supportent des poutres de cèdre, encorbellées et sculptées, formant l'ouverture des portiques. Sur ces poutres repose le plancher de la galerie du premier étage où logent nos hommes. La balustrade en « moucharabieh », à panneaux variés, est d'un travail délicat, et les lignes en sont combinées avec un goût très sûr. Tout en haut de la maison, une terrasse entourée d'un mur à hauteur d'homme sert de toit. Un escalier tournant de deux pieds de large à peine, complètement obscur, ménagé dans un des angles de l'édifice fait communiquer tous les étages, du rez-de-chaussée à la terrasse.



Une rue.

Mais tout cela est vieux, usé, minable. Les faïences de la fontaine tombent une à une; celles de la cour montrent des vides déplorables; les gracieux entrelacs ornant les pilastres des portes sont brisés; les moulures des impostes sont frustes; les nervures des archivoltes sont martelées; les grandes portes de cèdre, luisantes de crasse, sont vermoulues; les « moucharabiehs » son disloqués et troués. Une humidité glaciale à laquelle se mêlent de fades odeurs d'égouts emplit toute la maison. Le ciel s'est assombri, la pluie commence à tomber, notre logis prend un aspect lugubre.

*
* *

Ce matin, au saut du lit, nous apercevons du fond de notre puits, un grand carré de ciel bleu où roulent, emportés par le vent, de gros nuages d'un blanc doré.

Des Juifs arrivent. De mouchoirs sales, à carreaux de couleur, qu'ils tirent de dessous leurs robes noires fripées, ils sortent des bracelets,

des colliers d'argent, des chandeliers de cuivre, et insistent d'une façon gênante pour nous faire acheter à des prix exorbitants ces objets de peu de valeur. Nous les laissons conclure des marchés avec Ingram et Harris, et Forestier m'accompagne dans la ville avec Antonio, qui va nous servir de cicerone.

Notre ruelle étroite, bordée de hauts murs sans ouvertures, débouche sur une rue assez large. Les maisons sont peu élevées et il y a de larges espaces vides. Partout, des flaques de boue, des immondices, des blocs de pierre obstruant le chemin. Dans des pans de murs crevassés, cuits et recuits par le soleil, sont encastrées des devantures de boutiques. Les volets sont vermoulus ; les planches disjointes, pourries, des auvents sont couvertes d'épaisses mousses vertes ; le bas des murs est déchaussé, miné par les pluies.

Un long passage, à plafond de solives de bois, fait un trou noir au bout duquel on aperçoit un carré de lumière nettement dessiné sur des murs blanchis à la chaux, et dans ce carré étincelant un autre trou noir, l'entrée d'un autre passage.

Sur la place un énorme sycomore abrite sous son ombre une quantité de petites boutiques en planches, mal d'aplomb, démantibulées, verdâtres, vides pour la plupart, ou fermées par des cloisons en planches.

Nous pénétrons sous une grande porte cintrée ornée d'arabesques d'un dessin très pur. Elle s'ouvre dans une muraille grise toute tachetée d'une lèpre de lichen jaune. Des herbes sauvages, des mousses, des fleurs, qui tapissent son faîte ruiné, des arbustes et des ronces qui ont poussé dans les interstices des pierres, lui donnent un aspect de décrépitude, de vétusté inexprimables. Sous la voûte, des bancs de pierre s'appuyent de chaque côté contre la base du mur. Une seconde porte ogivale, d'égale grandeur, fait face à la première et nous amène au milieu de la cour d'une auberge, d'un « foudak ». Au-dessus de nos têtes un grillage de fer recouvre l'ouverture de la cour entourée de portiques. Leurs colonnes, à pans coupés jusqu'à la naissance des chapiteaux, sont protégées à leur partie inférieure par un étui en bois, et de leurs impostes partent des arches, brisées de courbes et de lignes droites, coupées, avant leur intersection, par une triple rangée en retrait sous la baie, de poutres superposées et sculptées surmontées d'une galerie en « moucharabieh ». Des portes au rez-de-chaussée et au premier étage donnent accès dans des chambres qu'on loue à des marchands ou à des voyageurs.

Le tout est dans un état de dilapidation sans nom. Le pavage de la cour est défoncé ; le sol est plein de flaques d'eau croupie, où pourris-

sent des détritus de légumes, des pattes de poulet, des vertèbres quelconques; les revêtements de bois des colonnes, ornés au bord supérieur d'une mince torsade délicatement fouillée, sont rongés à la base et souillés de boue et de crasse; des morceaux détachés de la gracieuse galerie en « moucharabieh » du premier étage pendent, enduits d'une croûte de poussière, coagulée par les pluies; le stuc moulant les fines nervures des courbes et des pilastres a disparu, mettant à jour les briques, et sur les façades dégradées, apparaissent de hideuses plaques dénudées, accentuant encore l'air d'abandon, de profonde désolation de cette cour puante et humide.

Dans des coins, des solives de bois, des planches, des troncs d'arbres sont empilés et des scieurs de long manœuvrent leurs grandes scies. Sous une des arcades, un Arabe est accroupi cuisinant sur un fourneau de terre. Une porte massive, celle de la seconde entrée, a été déposée le long des colonnes, où elle restera à jamais exposée aux morsures du soleil, aux atteintes de la pluie, au lieu d'être replacée sur ses gonds. De temps en temps, une porte s'ouvre, un Arabe sort silencieusement, referme la porte et s'en va.

Nous traversons des passages voûtés, des ruelles tortueuses, des couloirs ténébreux, entre d'immenses murailles hautes, sévères. Et rien ne brise l'uniformité désespérante de ces grandes façades nues si ce n'est, à de longs intervalles, une meurtrière en forme de croix, une étroite ouverture, barrée de planches moisies, une porte basse garnie de rangées de clous saillants. Et pas un son ne trouble le silence de ces sinistres oubliettes, où nos pas, amortis par la couche molle et élastique des détritus, ne font aucun bruit; où de temps à autre une ombre blanche glisse et disparaît comme un fantôme à l'angle d'un mur. Et en avançant au fond de la sombre tranchée, on se sent oppressé par la tristesse taciturne de ces façades austères, de ces rues désertes.

Nous voici près du bazar, dans un carrefour pittoresque : une partie de la rue est voûtée, une autre est à ciel ouvert; le soleil s'abat sur les murailles et la lumière ruisselle en une nappe étincelante. Des pans entiers de murs sont couverts de « moucharabiehs » d'un travail remarquable. Quelques boutiques sont ouvertes. Un des volets relevé sert à garantir du soleil, l'autre est rabattu, et ses cloisons saillantes servent de marchepied pour monter dans la niche. La voie n'est d'un bout à l'autre qu'un marais fangeux. Nous sommes obligés de longer les échoppes en nous accrochant à leurs auvents, aux chambranles des portes, à tout ce que l'on peut saisir pour suivre l'étroite bande de terrain laissé à sec, de chaque côté de la chaussée.

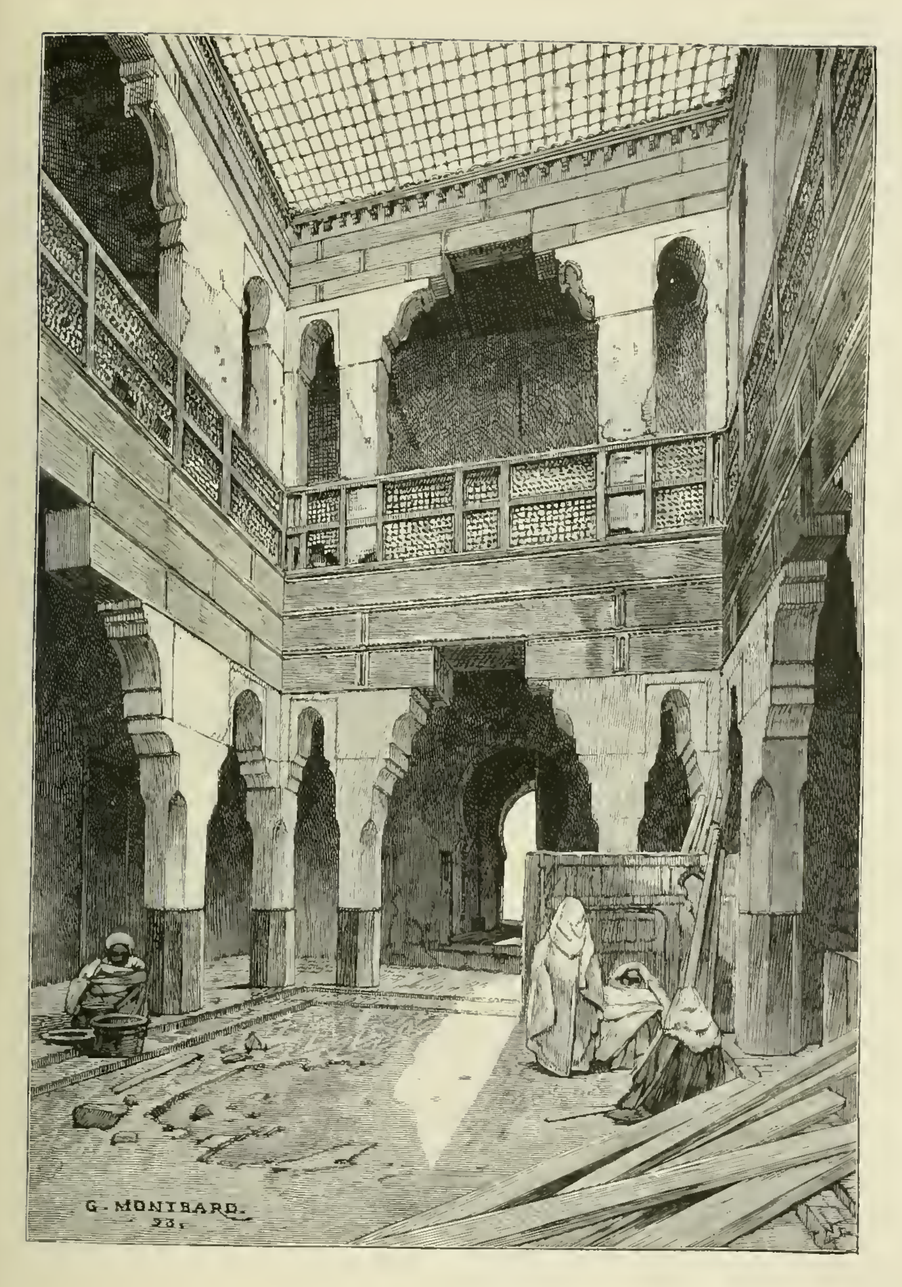
Voici un beau Maure aux yeux de velours, aux ongles teints de henné, limés, polis, précieusement sertis dans la chair, d'une propreté méticuleuse. Drapé dans ses vêtements blancs et parfumés, chaussé de patins de bois pointus à armatures de fer, à hauts talons doubles, retenus sur le cou-de-pied par des brides de cuir rouge, brodé de soie rose, il avance avec de lentes précautions, évitant soigneusement la boue et les éclaboussures. Il passe à côté de nous avec une indifférence dédaigneuse, en égrenant son chapelet. Il s'est approché d'une boutique, a relevé un des volets, rabattu l'autre, est entré dans sa niche et s'est accroupi dans l'amas de mousselines transparentes de son « haïk » à côté d'une pyramide de farine d'une blancheur immaculée.



Rue près des bazars.

Nous passons devant des entrées de mosquées aux ogives gigantesques, ornées de merveilleuses dentelles d'arabesques. Dans l'entrebâillement des portes à ornements de bronze, on entrevoit vaguement, dans la pénombre bleue, d'innombrables alignements de colonnes, des perspectives d'arceaux infinies, des portiques, des fontaines jaillissant de murs constellés de mosaïques et retombant dans des vasques de marbre, des coins de cours pavées de faïences flamboyant au soleil.

Une chaîne de fer soutenue par deux bornes de bronze est tendue en travers de la porte. Sur le seuil sont étalées, roulées dans des haillons, d'horribles créatures rongées d'ulcères, de lèpres répugnantes, mendiant en psalmodiant les louanges d'Allah. En nous voyant, ces malheureux soulèvent à demi leurs corps cadavéreux, exhibant leurs plaies hideuses, et leurs yeux luisent avec un éclat plus fort, leur voix sort plus âpre, sur leurs faces émaciées brille une exal-



Un « fondak » à Méquinez.

tation plus farouche, et, levant leurs bras décharnés, ils nous maudissent.

Puis on arrive dans la rue principale du bazar, large, à murs élevés, garantie du soleil par un toit de roseaux, jeté sur des solives transversales et crevé de nombreuses ouvertures à travers lesquelles darde le soleil chatoyant sur les parois blanchies en mille langues de feu.

Là, comme partout ailleurs, le milieu de la voie est un cloaque, mais il y règne un peu plus d'animation. La plupart des boutiques sont ouvertes. A leurs devantures sont exposées des « ferradjiehs », des « kaftans » écarlates, des burnous, des cordons de soie brochés d'or, roses, violets, bleu tendre. On y vend des cuirs travaillés, des bottes et des babouches jaunes, bleues, rouges, brodées de soie et d'or; des selles et des harnachements de mules et de chevaux ; des étriers niellés d'or et d'argent; des éperons pointus comme des stylets.


Femme à la maison.

Des piles de tapis de haute laine de Rabat et de Mogador emplissent les petites niches, et derrière on voit apparaître, tenant très peu de place, le marchand fumant des cigarettes ou tournant machinalement les grains de son chapelet, plein d'une indifférence absolue pour les rares clients qui peuvent se présenter.

Plus loin ce sont des « okels » peuplés de Juifs. Les uns rangent soigneusement, dans de petites boîtes, des tiges desséchées de salsepareille, des feuilles de séné; les autres vendent du sucre, du tabac, des épices.

De temps en temps un haut minaret gris se dresse, au-dessus des murailles lézardées, dominant la rue de sa puissante silhouette. Ses faïences ternies brillent avec des éclats doux et ses boules dorées étincellent. Des cigognes ont fait leurs nids entre les créneaux de sa galerie et, c'est à peine si elles s'éloignent d'un vol lourd quand le « muedden », paraissant sur le balcon, hisse le drapeau blanc et appelle les vrais croyants à la prière.

Nous voici sous une haute porte ruinée, délabrée, finie. Les parois de ses murs disparaissent sous de petites échoppes bancales, accrochées les unes aux autres, où pendent des brides, des sacs, des courroies; dans des recoins sont accroupies des femmes à côté de paniers d'oranges; des Arabes vendent des dattes et des figues sèches.

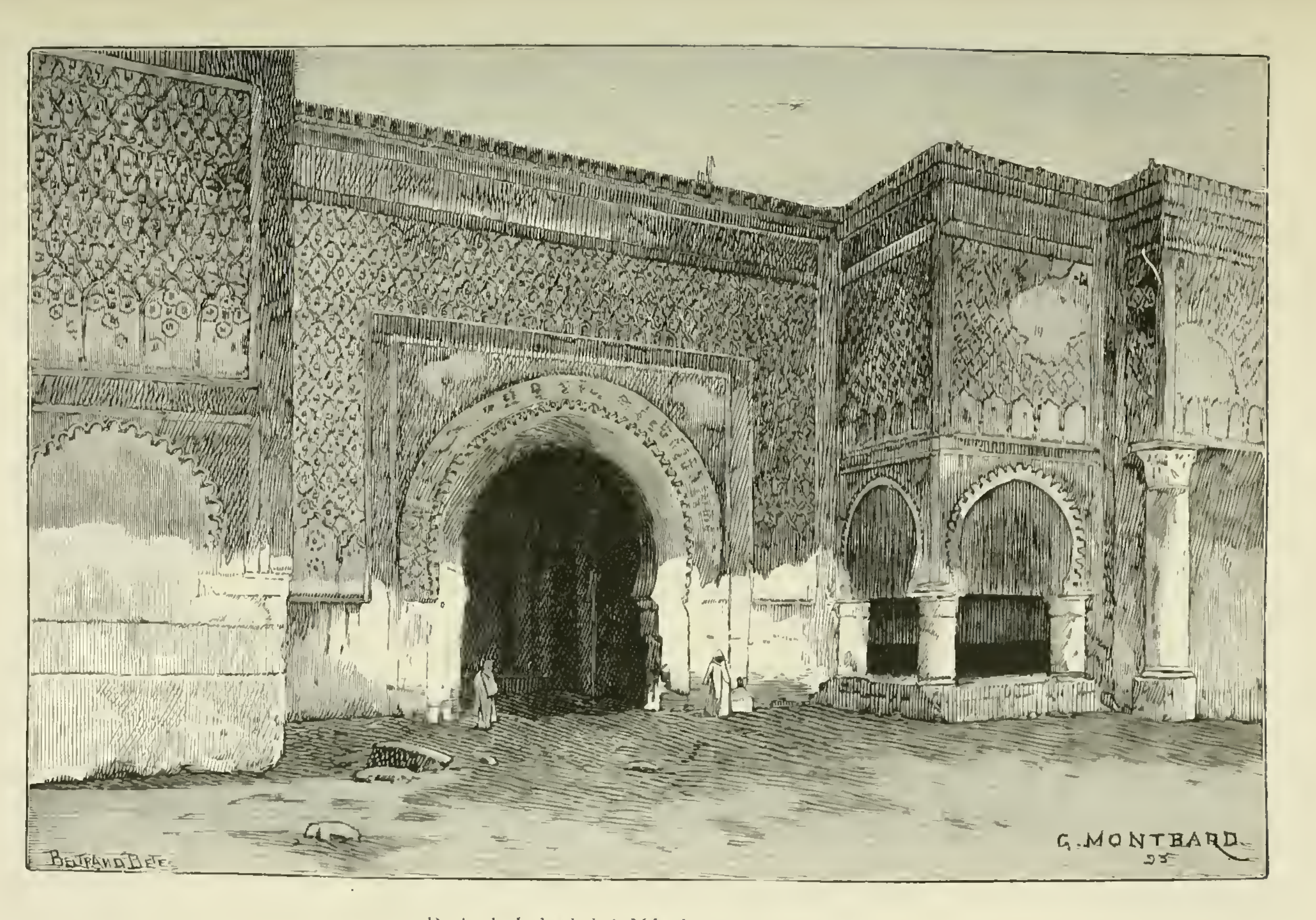
Tout près de là, dans des boutiques dont la vétusté défie toute description, des choses de toutes espèces, les plus disparates sont amoncelées : des sabres rouillés à poignée de corne de rhinocéros, des yatagans, d'anciennes poires à poudre, de formes fantastiques, des lances, des fusils, des tambourins, des flûtes, des harnais, des poteries, etc. Et tous ces débris d'autres âges, échoués là, sont vieux, usés, cassés, racornis comme les vieillards caducs au regard éteint qui les manient de leurs mains décrépites.

A côté est le quartier des orfèvres : une série de passages étroits aboutissant à une rue très large, très sale, très inégale, toujours avec son inévitable ruisseau plein d'immondices et de chairs mortes. Des mûriers et des sycomores centenaires jettent un peu d'ombre sur la large chaussée. Les maisons, très peu élevées, sont de simples cubes de maçonnerie percés d'un trou carré. Là dedans, devant un petit comptoir en bois blanc, auprès d'une forge d'une simplicité enfantine, des gens travaillent des bijoux d'or et d'argent, avec des instruments primitifs, et sur des étagères crasseuses sont étalés des objets d'argent de formes extraordinaires. Ce sont des agrafes où, en guise d'émeraudes, de rubis, on a enchâssé de fausses perles et des grains de verre coloré de Venise ; des colliers d'argent aux formes lourdes, aux dessins étranges ; des anneaux de chevilles ou de poignets, datant de Mouley-Ismaël, usés par le contact des chairs ; de la bijouterie en or du Soudan. Puis ce sont des griffes de tigre, des dents de lion montées en argent, avec des pendeloques de corail, pour conjurer le mauvais œil ; des flacons d'argent contenant du « koheul » pour se teindre les cils ; des amulettes bizarres, curieusement ciselées pour chasser les « djinns ».

Des Juifs cauteleux nous suivent pas à pas ; avec des regards défiants, ils tirent de foulards fripés et sales des bijoux de prix, et ils nous harcèlent pour nous les vendre.

Plus loin, sont les armuriers, les forgerons, presque nus, travaillant dans des trous plus spacieux, en sous-sol, fabriquant les longs fusils des cavaliers du « Maghreb ».

Nous regagnons la vieille porte délabrée, qui est celle du « mellah » du quartier juif, un amoncellement de maisons, tassées, pressées les unes contre les autres.



Porte de la kasbah à Méquinez, vue extérieure.

Du sol gras et mou qui s'exhausse constamment sous les couches superposées d'immondices, de détritus de légumes pourris et de viandes putréfiées, s'élève une puanteur sans nom, mêlée à d'abominables odeurs de cuisine. Tout cela flotte en vapeurs lourdes oppressantes, entre ces murailles suintantes, où l'espace fait défaut, et on se sent le cœur défaillir.

Dans d'ignobles ruelles, des marchands d'une malpropreté repoussante vendent je ne sais quelles marchandises peu ragoûtantes. Des enfants teigneux en loques grouillent et se roulent dans les ruisseaux d'eau croupie avec des chiens galeux. Des hommes pâles, jaunes, à longs cheveux graisseux en papillotes, coiffés de calottes noires, passent courbés, les épaules rentrées, le regard clignotant, sanglés dans leurs lévites sombres, à côté d'autres très gras à figure rosée, aux gros yeux bleu-faïence à fleur de tête, aux cheveux roux.

Des femmes charnues, communes, d'une blancheur malsaine, sont assises sur le seuil des portes, épluchant les têtes de leurs nourrissons, et leurs gros pieds informes débordent en bourrelets de graisse sur leurs babouches de cuir.



Dans la rue.

Par une porte entre-bâillée, j'aperçois, parée comme une châsse, une Juive aux yeux profonds, aux cils peints, aux bandeaux noirs. Elle est d'une pâleur mate, avec des tons de cire. Sa tête est recouverte d'une sorte de mitre pointue, brochée d'or. D'épaisses boucles d'oreilles d'un travail compliqué et fastueux encadrent sa figure, elle porte à ses chevilles des anneaux et à ses poignets de massifs bracelets ornés de pierreries. Son corsage, tout chamarré de dorures, bride étroitement, sur sa chemise lamée d'or, et sa jupe de velours, aux coins alourdis par de larges broderies d'or, retombe droite sans un seul pli.

Des portes ouvertes, s'échappent des bouffées chaudes, écœurantes, qui se déposent en buées le long des murs, en imprégnant les vêtements de cette population blême, dont le sang, faute d'air, se corrompt au fond de cette prison, et d'infects relents se dégagent des gens qui nous entourent.

Nous sommes heureux de retrouver les aspects mornes des grandes murailles grises, les tranquillités sépulcrales des quartiers ruinés, de nous perdre dans les rues désertes, les couloirs sombres où passent



Place devant la kasbah.

silencieux, drapés dans leurs blancs vêtements parfumés, les Maures au visage grave, à la démarche noble.

Cette après-midi, nous allons voir la « kasbah ». Des ruelles tortueuses nous conduisent à une vaste place aride, entourée de murs. A notre gauche, des têtes de rocs crevant le sol, arrondis par les pluies, le soleil et les gens qui viennent s'y reposer, forment une chaîne parallèle à une haute muraille, sinistre dans son effrayante nudité. A droite, des murs peu élevés, garnis de quelques boutiques, lui font face. Derrière nous s'étend l'enceinte crénelée de la ville, dominée par deux grands minarets, et on voit, comme un trou noir, la porte que nous venons de franchir. Devant nous se dressent, formant le quatrième côté du carré, les remparts crénelés, d'un jaune roux, de la « kasbah » où s'ouvre la porte magistrale de Mouley-Ismaël.

Sa masse imposante, brisant la ligne des remparts, se détache en sa robuste élégance, pleine d'une sombre majesté entre ses deux bastions

carrés, dont les arches s'appuyent sur de trapus et courts piliers de marbre.

La gigantesque ogive en fer à cheval est supportée de chaque côté par de doubles colonnettes de marbre. Une collerette d'arabesques l'entoure de ses festons, délicieux de finesse et de lignes, et un encadrement carré, ourlé de moulures à gorges fortement évidées, une sorte de ruban, où s'enroulent, en lettres noires sur fond vert, des versets du Koran, la distingue nettement du reste de la haute façade, complètement cachée sous le magnifique revêtement de ses faïences.

On reste stupéfait devant l'agencement si parfait de ces milliers de petites pièces vernissées, dont le dessin se perd dans des alternances de courbes et de lignes brisées s'intersectant, se mêlant à l'infini en une série de combinaisons géométriques d'une complication inouïe, mais d'un goût exquis dans leur gracieuse fantaisie.



Tête de rebelle.

Les ombres portées par les reliefs des entrelacs, les nervures des filets, jouent avec les lumières frisantes, tombant sur les innombrables faïences, atténuant la vigueur des oppositions, adoucissant la rigidité des lignes, noyant l'ensemble dans une coloration chaude, calme, reposée, d'une harmonie indéfinissable que le temps, les intempéries et la patine des siècles n'ont fait qu'accentuer davantage, en fondant encore plus les nuances, les confondant toutes dans une grande teinte neutre, ambrée, d'une douceur infinie, d'une mélancolie indicible et grandiose.

La base de la porte et des murs est excoriée, dégradée, rongée ; toute la partie inférieure de la muraille, jusqu'à une hauteur de dix pieds,

a été badigeonnée à la chaux et les délicates arabesques, les fines moulures ont disparu sous les crépissures successives.

L'emplacement compris sous la porte coudée entre l'ogive regardant la ville et celle opposée, sans lui faire face, s'ouvrant sur la cour de la « kasbah », est recouvert d'une voûte très élevée. Là se trouve l'entrée de la « Justice », une petite porte s'ouvrant dans une cloison en planches. Sous des arches peu profondes pratiquées dans le mur, des Arabes sont couchés sur des gradins de pierre, enveloppés dans leurs burnous. Le sol est pavé de cailloux ronds, durs et glissants.

La façade donnant sur la cour est complètement unie, sans aucun ornement. Elle est revêtue d'un épais lit de mortier, de couleur jaunâtre, qui s'en va par plaques laissant voir la brique à travers de grandes écorchures. L'ogive de la porte repose, elle aussi, sur des colonnettes de marbre. Le sommet de l'édifice est démantelé en partie, et des herbes, des arbustes, des giroflées, poussent sur le fronton ruiné, entre les créneaux restés debout et sur le faîte des murs, auxquels la porte est reliée de chaque côté.

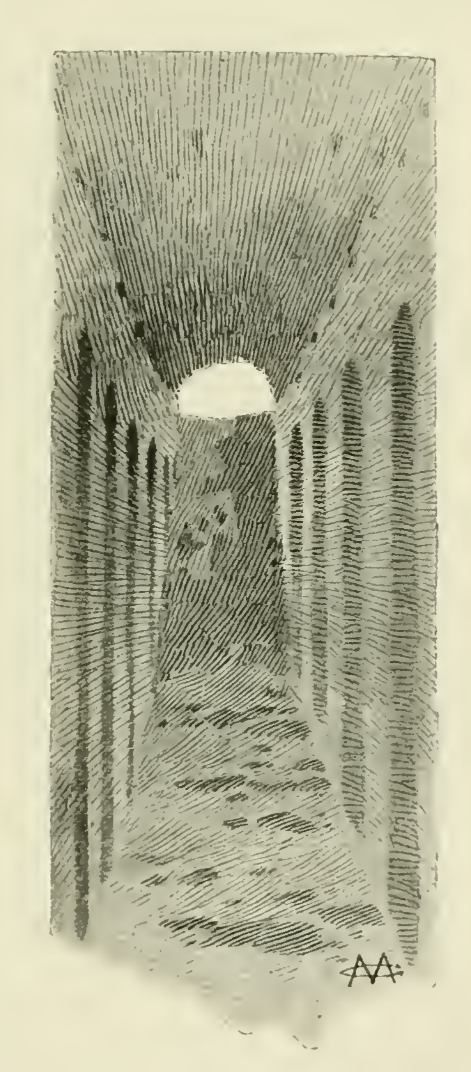
Au-dessus de l'entrée, des crocs en fer sont solidement fixés. Après chaque révolte de tribus, les chefs des rebelles précipités du haut des créneaux, avec une adresse cruelle, s'enganchent sur ces pointes sinistres, où ils restent exposés comme un exemple terrible de la toute-puissante justice du Sultan, et les oiseaux du ciel, tandis qu'ils respirent encore, viennent arracher les yeux de leurs orbites et déchirer leurs membres pantelants. Leurs cadavres restent suspendus là et les chairs putréfiées se détachent et tombent en lambeaux dégoûtants que les chiens dévorent le jour et les chacals viennent leur disputer la nuit.

Nous sommes dans les cours intérieures de la «kasbah» ; on passe devant d'autres portes donnant sur de grands espaces vides, silencieux, clos de rangées de murs menaçants ; on côtoie d'interminables murailles grises lézardées, on pénètre sous des arches informes et on arrive sur une vaste esplanade rectangulaire, très ouverte, entourée d'enceintes et de constructions.

Le temps se couvre, un coup de tonnerre éclate, et la pluie tombe torrentielle. Nous nous mettons à l'abri sous un portique, adossés à une porte bardée de cuivre, munie d'un fort cadenas, d'un dessin gracieux, à serrure originale très compliquée. De là nous apercevons, flanqués de bâtiments en ruine, les toits verts surmontés de boules dorées des « khoubas » en parfait état de conservation, recouvrant les tombeaux des sultans Mouley-Abdhuram et Mouley-Ismaël, le sultan cruel le plus vénéré de tout le Maroc.

C'était un monsieur peu commode que ce sultan Mouley-Ismaël, qui coupait de sa main la tète des ouvriers qui ne travaillaient pas à son gré, cassait sur la tête des entrepreneurs les briques de mauvaise qualité, et murait vivants les esclaves chrétiens qui lui déplaisaient.

La pluie a cessé, le soleil a reparu. Nous quittons la porte au ravissant cadenas. Près de là est un trou dans le sol, une sorte de soupirail; c'est l'entrée d'immenses caveaux se prolongeant, au dire des Arabes, sous tout le palais. Forestier et moi nous nous hasardons dans le trou noir : le terrain s'incline en pente raide à peine éclairé par la faible lueur qui arrive du dehors par l'étroit orifice. Nous roulons, plutôt que nous descendons, le long du talus et allons nous buter en bas contre une carcasse desséchée de chameau. Des arcades voûtées en plein cintre, à piliers carrés, forts et élevés, s'étendent dans toutes les directions. Des chauves-souris nous frôlent à chaque instant; on glisse sur des matières visqueuses, et une odeur fade de moisi et de pourriture emplit ces funèbres couloirs. Nous nous hâtons d'en sortir par une autre galerie débouchant sur la place.



Les caveaux de la kasbah.

C'est sous des voûtes de ce genre, racontent les Arabes, que les sultans, depuis un temps immémorial, entassent leurs trésors, et il court d'effrayantes légendes de gens murés dans l'épaisseur de la maçonnerie, de misérables noirs chargés de veiller sur ces trésors, qui resteraient jusqu'à leur mort dans ces fatals souterrains, sans jamais voir une seule fois la lumière du jour, et ma foi! l'aspect de ces murs sinistres, de ces salles ruinées, de ces lieux désolés, vous prédisposent assez à accepter comme vrais ces récits étranges, auxquels

Harris, dans son amour du merveilleux, ajoute une foi aveugle.

Nous avançons maintenant le long d'une série interminable d'enceintes crénelées, de murs menaçants, éventrés, sapés par la base, ne tenant que par un prodige d'équilibre; on passe sous des voûtes trouées au pied de terrasses, de tours, de bastions se superposant, s'enchevêtrant dans un désordre vertigineux, gardant, malgré leur caducité, leurs flancs ravagés, je ne sais quel air farouche et imposant.



Ruines près de Méquinez.

On traverse des lieux abandonnés, et, entre de hautes murailles tristes où des jardins se sont formés, on marche sur un tapis d'herbe fine où poussent à foison des pavots, des pâquerettes, des anémones.

Le ton général de ces amoncellements de murailles, d'arches, de couloirs, de tours éboulées, est d'un jaune d'ocre rayé de longues coulées d'un brun rouge. Tout cela est usé, émietté, rugueux, se désagrège lentement et semble avoir été taillé dans du sable durci. Une végétation sauvage envahit et recouvre peu à peu ces décombres. Des girollées, des résédas poussent parmi les mousses sur le faîte des murs; des ronces, des broussailles cachent des trous béants; des cactus géants sortent de larges fissures; et parfois un figuier centenaire, venu dans une crevasse, baigne de son ombre bleue ces masses jaunes calcinées par le soleil. Partout des cigognes se tiennent immobiles près de leurs nids de branches sèches.

Et toujours les alignements sans fin de murailles mornes, les bastions sévères, les arches redoutables, projettent sur le ciel bleu les durs profils de leurs sommets ébréchés, se succédant avec cette oppressante et taciturne uniformité des choses mortes, si pleine d'une indicible mélancolie, d'une si poignante tristesse.

Nous suivons un chemin de ronde assez large, au bas du mur d'en-



Porte de la kasbah à Méquinez, vue de l'intérieur.

ceinte, sur la lisière d'enclos ombreux où coulent des ruisseaux bordés de saules, le long de vergers pleins d'arbres fruitiers où s'épanouit avec une profusion inouïe, au-dessous des austères murailles, une végétation exubérante. Parmi les lauriers-cerises, les amandiers, les cactus, poussent, avec une surabondance de sève étonnante, des orangers, des grenadiers, des figuiers. Des rosiers grimpent le long des vieux murs moussus; des liserons s'enroulent autour du tronc des arbres; des loriots, des pinsons, des fauvettes, des mésanges, voltigent dans le feuillage touffu, lançant à pleine gorge leurs trilles perlées, et parmi l'herbe haute et drue de ces jardins incultes des glaïeuls, des iris, des fougères, forment d'impénétrables fouillis.

Nous sommes hors de la ville côtoyant le bord, en pierres de taille, d'un réservoir d'une grande étendue, de forme carrée, dont l'eau limpide disparaît presque sous les larges feuilles d'une prairie de nénufars.

Près de là sont des ruines étranges, inexplicables. Ce sont des avenues d'arches massives en « tabia », à lourds piliers carrés et à ciel ouvert dans un état de dégradation complet. Une douzaine de vaches errent dans ces enfilades d'arches, paissant l'herbe à travers les décombres, et quelques chèvres broutent les feuilles de ronces venues dans les interstices des piliers.

Nous rentrons en ville et allons visiter un bazar couvert. On y entre par une porte ogivale, barrée d'une traverse en bois qui défend le passage aux mules et au bétail. Des piliers de cèdre à pans coupés supportent un plafond à solives apparentes. Le jour vient de fenêtres latérales grillées, et des dalles recouvrent le sol. La pièce est vaste, les boutiques sont nombreuses, mais quelques-unes seulement sont ouvertes et il y a peu de monde.

On y vend de tout : des épices, des vêtements, des tapis, des armes, des harnachements de chevaux et de mules. Harris et Ingram marchandent d'assez jolies choses et font d'assez bons marchés. Harris, commerçant dans la moelle des os, a un flair tout particulier pour découvrir des choses rares, des objets curieux, et une façon, qui n'appartient qu'à lui, de les obtenir à un prix presque dérisoire. Il y met des heures, mais il lasse la patience proverbiale des Orientaux, ce qui n'est pas peu dire, et finit par arriver à ses fins. En vrai «quaker» qu'il est, il roulerait, je crois, le Juif le plus retors.

A la barbe de Forestier, laquelle se hérisse de désappointement, il rafle, avec une désinvolture pleine d'aisance, des bibelots que le terrible Calabrais voyait déjà en imagination accrochés aux murs de son atelier. Des amulettes d'un dessin original que je guignais ardemment,

croyant déjà les tenir en ma possession, me passent sous le nez et disparaissent prestement dans la sacoche du fidèle Sélim, fier d'emmagasiner les achats de son maître.

Si Harris consacre des heures à conclure un marché, Marshall, avec sa nonchalance lymphatique, y emploie des jours, ce qui explique le seul achat fait par lui à Fez, un mouchoir d'une valeur de quatre francs qu'on lui laissa, huit jours après, pour vingt-cinq sous, sans doute pour le récompenser de cette procrastination sans exemple.

Quant à Ingram, il s'incline devant la supériorité commerciale d'Harris et le charge de toutes ses transactions, ce dont il n'a pas à se repentir.

On a étalé devant nous de superbes tapis à nuances amorties, aux dessins délicieux ; on a retiré de recoins ténébreux des vêtements de soie et de velours brodés d'or, des étoffes tissées d'or et lamées d'argent, des étriers niellés d'or, des armes rares, des sabres à lames damasquinées, et nous sommes partis éblouis de toutes ces richesses, datant la plupart d'époques lointaines, que sortaient de leurs trous noirs ces marchands graves, polis, glissant silencieusement comme des ombres, enveloppés de leurs linceuls de mousseline.

*
* *

Il fait un froid de loup ce matin, et il tombe de la neige !... Du haut de la terrasse de notre maison nous apercevons les montagnes toutes blanches. Une heure après, la neige cesse de tomber, le soleil paraît et avec le soleil la bonne et douce chaleur.

Forestier reste pour terminer une aquarelle de notre maison. J'accompagne, avec Harris et Marshall, Ingram, qui s'est muni de son appareil photographique, et pendant toute la journée on erre dans la ville, photographiant des portes de mosquées, des rues, des coins pittoresques.

Oh ! ce misérable appareil photographique d'Ingram, combien l'ai-je maudit... plus tard. Que de fois ai-je lancé l'anathème contre ce pseudo-artiste, cet automate en bois de chêne ou d'acajou, cet espion maladroit, à la fois myope et presbyte, voyant faux à travers l'arrangement compliqué de ses lentilles concaves et convexes, infestant aujourd'hui le Royaume-Uni de ses reproductions blafardes, de ses copies mortes, pervertissant le goût du public et donnant comme dernière expression de l'art, comme critérium du beau et du vrai, un calque bête, une image déformée et lugubre d'êtres et de choses.



Le bazar aux vêtements de Méquinez.

Et dire que pendant que je l'entourais de soins, le comblais d'attentions délicates, que j'affermissais son trépied tremblant, qu'avec des précautions presque maternelles j'aidais Ingram à le réintégrer dans son étui de maroquin, ce misérable caméléon, ce perfide serpent à lunettes, ce cyclope ingrat, mitonnait tranquillement ma ruine et celle de mes confrères du crayon.

S'insinuant peu à peu dans le journal, avec des timidités de pauvre honteux, il s'y présentait les yeux baissés avec une hypocrite candeur, à titre de simple document..., d'auxiliaire..., d'aide-mémoire... pour les artistes, occupant une toute petite place modeste, un strapontin, relégué dans un coin, inaperçu. Puis, jouant vigoureusement des coudes, il élargissait sa place, prenait celle des autres et s'y carrait avec l'impudence insolente des parvenus, accaparant toutes les feuilles du journal, débordant sur la couverture, encombrant tout, côte à côte avec l'imbécile réclame des trafiquants, salissant d'ignobles platitudes le vélin immaculé réservé autrefois à ces maîtres du crayon qui pendant plus d'un demi-siècle avaient charmé le public de leurs œuvres originales.

Aurais-je jamais pu me douter que cette boîte de Pandore, aux faces vernies, aux dehors si séduisants, contenait dans ses flancs de pareilles horreurs ; que cette espèce d'accordéon avec ses airs de jouet d'enfant, son aspect bonhomme, ses allures inoffensives, était un terrible engin de destruction, une matière explosible qui devait pulvériser le monde des arts.

Pouvais-je penser qu'un monstre redoutable était tapi, comme un tigre dans la jungle, dans l'ombre de sa chambre noire, ourdissant de sinistres complots et, patronné par le « procédé », de connivence avec les trop avides directeurs du journal, tramait froidement la perte, préparait d'un cœur léger l'exode d'une bande éplorée de dessinateurs et de graveurs, éléments, désormais inutiles, d'un journal mécanique.

Et ce pauvre Ingram ! oubliant combien la roche Tarpéienne est près du Capitole, aurait-il pu jamais se douter, lui, aussi, quand grâce à ce hardi coup de main photographique, à ce balayage subit d'un tas d'artistes et des graveurs grincheux et coûteux, il réalisait de prodigieuses économies et entassait des montagnes d'or ; aurait-il pu deviner que l'heure était proche où, entraîné dans la débâcle générale des feuilles illustrées, allait s'effondrer sans espoir, assassiné par la photographie, ce glorieux journal, ce compagnon aimé et inséparable de toute la gent instruite et respectable de l'Angleterre et de ses colonies, cet unique et splendide recueil de faits pris sur le vif, de pages d'une vibrante

actualité, pleines de pittoresque, d'humour et de charmante fantaisie, l'« Illustrated London News »! ce monument sorti d'un bloc du cerveau d'un homme de génie, comme Minerve était sortie armée de toutes pièces du cerveau de Jupiter.

Aurait-il pu, un seul moment, concevoir l'idée de cette chose inouïe, invraisemblable : l'« Illustrated London News », ce géant à la puissante circulation, atteint d'anémie et rendant le dernier soupir faute d'une suffisante circulation, après avoir absorbé, dans les vains efforts faits pour le relever, les sommes fabuleuses qu'il avait rapportées.

Comment eût-il pu s'imaginer un seul instant que le public, ce public d'élite qui se délectait à parcourir ses belles illustrations, pût un jour être dégoûté de cette profusion idiote de photographies et de réclames et cesser d'acheter ce qui, après avoir été un superbe mémorial de l'époque, n'était plus qu'une exhibition banale de portraits, cartes de messieurs quelconques, un ramassis d'actualités ankylosées prises au hasard de la fourchette chez le premier photographe venu, un étalage éhonté de niaises et prétentieuses réclames commerciales.

Oh ! si l'infortuné, complice inconscient du collodion, avait pu se douter des conséquences désastreuses de son engouement irréfléchi pour l'invention de Daguerre, du résultat de ses fatales complaisances pour l'objectif et prévoir la catastrophe finale qui devait l'entraîner avec nous.....!

Mais ! Est-ce qu'un directeur de journal se doute de quelque chose ou prévoit quoi que ce soit !

* * *

Nous partons demain. Forestier et moi profitons d'un soleil radieux pour aller croquer un peu partout, dans la ville, pendant toute la matinée.

L'après-midi, nous allons voir la grande porte par laquelle nous sommes venus emportés par la foule houleuse. Nous traversons, de nouveau, les ruelles étroites, les allées couvertes. Puis nous avançons sous une arche délabrée, sous une autre qui lui fait face et nous débouchons sur une large place entourée de chaque côté de murailles ruinées derrière lesquelles poussent des figuiers gigantesques.

Des gens sont campés sous des tentes en lambeaux, des ânes sont couchés auprès d'un troupeau de chèvres, sur la paille hachée qui couvre le sol ; des poutres équarries sont appuyées contre les murs ou gisent à terre une face pourrissant dans la boue, l'autre se desséchant au soleil.



Mosquée près de la porte du Nord à Méquinez.

Un minaret, situé dans une rue voisine, s'élève majestueux, dépassant les murs et domine la place où s'étend sa grande ombre violette.

Devant nous se dresse l'immense porte découpant sur le ciel son énorme ogive. Nous passons sous sa voûte élevée entre ses hautes et lourdes portes, blindées de plaques de cuivre. Vue de ce côté elle est imposante, tranchant par la puissante carrure de sa taille sur la ligne des vieux remparts, flanquée de ses deux lourdes tours carrées, aux sommets ruinés, aux pans lézardés, fermant de sa masse jaune la longue et large chaussée qui descend jusqu'au fond de la vallée, bordée de murs d'un côté, de fortes haies de cactus et de roseaux de l'autre, défoncée, ravinée, bossuée d'ondulations, semée de gros rocs, polis et usés par le va-et-vient des caravanes.

Plus simple, mais aussi grandiose dans sa superbe ordonnance que celle de la « kasbah », avec ses deux pilastres montant jusqu'à son faîte et couronnés chacun d'un chapiteau très proéminent, orné de pendentifs, elle disparaît sous une magnifique broderie d'entrelacs et de faïences vernissées, enchevêtrées avec un grand art, et une remarquable fantaisie, brillant avec des reflets doux, éteints, s'atténuant et se mêlant en un ton neutre gris d'une exquise harmonie.



Tombeau et khouba de Sidi-Ali-Ben-Hamdouch.

Plus bas, adossés au mur courant le long de la chaussée, sont le tombeau et la « khouba » du très vénéré Sidi-Ali-Ben-Hamdouch et sa jolie fontaine monumentale construite à côté.

L'ensemble de ces gracieux édifices se détache très clair sur un groupe d'oliviers d'un vert gris et terne. L'arche de la porte de la « khouba » est d'une admirable pureté : un simple filet l'entoure se nouant au sommet et se reliant à une moulure carrée qui l'encadre. Au-dessus règne un entablement à corniche encorbellée et ajourée, recouverte

d'un toit de faïences vertes, où poussent à foison les herbes et les mousses. Un talus pavé et bordé de parapets conduit à la porte.

La fontaine contiguë, dont la corniche est semblable à celle de la « khouba », mais dépourvue de toit, est construite avec plus de recherche. Du milieu d'un cintre gothique de faïences d'un dessin d'une rare élégance, résultant de combinaisons dérivées de l'hexagone et de l'octogone, s'échappe l'eau limpide, retombant dans une auge carrée. Autour du cintre, se déroule une triple rangée d'arabesques d'un effet très décoratif, fouillées avec une grande habileté et pleines d'une gracieuse originalité.

Nous regagnons la ville avant la fermeture des portes.





Les monts Zahroun.

DJEDIDA

Vendredi, 25 Janvier.

Nous quittons la ville morte, le Versailles du Maroc. Le ciel est radieux. Nous suivons d'interminables rangées de murailles décrépites, rongées, éventrées ; on s'enfonce sous des passages voûtés, on escalade des amas de décombres.

Près de la porte de Fez nous apercevons un groupe de cavaliers en haut d'une éminence. C'est le pacha de Méquinez qui vient nous faire ses adieux, et nous prie de camper près de sa maison de campagne où rien ne nous manquera.

Il a l'air très bien, ce pacha à barbe blanche, à fine physionomie, dans sa robe de soie mauve, enveloppé dans son « haïk » de mousseline blanche, monté sur une mule magnifiquement caparaçonnée, en avant de ses soldats à belles mines, aux vêtements multicolores, aux fusils brillant au soleil. Harris s'est approché, l'a remercié. Le vieillard a salué, a mis la main sur son cœur, et a fait volte-face avec son escorte. Puis nous avons continué à longer les vieux murs croulants.

On passe sous une dernière arche, on franchit un pont et nous voilà hors de la ville. La rivière, très peu profonde, semée de rocs, coule sur un fond de cailloux, baignant le pied des remparts dans un fouillis d'arbres et d'arbustes. Des centaines de femmes, des négresses pour la plupart, la face voilée, mais les jambes nues jusqu'aux cuisses, font la lessive, battant le linge de leurs pieds en chantant sans désemparer. Des hommes après avoir lavé les uniques vêtements qu'ils possèdent, les ont exposés au soleil et attendent, dans un état de nudité complète, qu'ils soient secs pour s'en couvrir.



Vue de Méquinez.

Nous nous arrêtons un moment près d'un bastion ruiné couronnant le haut de la colline que nous venons de gravir. Méquinez, de là, se montre sous un aspect saisissant. Au-dessus de lignes de formidables remparts se superposant, s'entre-croisant, avec des séries de murs menaçants, d'enceintes inextricables, de tours démantelées crevées de trous béants, s'étagent, chevauchant les unes sur les autres, se pénétrant, se tassant à l'infini, les innombrables terrasses des maisons, les toits verts des mosquées, les hauts minarets, les faîtes broussailleux des palais abandonnés des Sultans. Et sur toute cette blancheur de sépulcre chauffée par l'implacable soleil pèse la morne et solennelle tristesse de la vieille ville agonisant dans ses ruines farouches.

Notre kaïd a sa maison à Méquinez. L'émotion de se retrouver en famille a dû être très forte chez lui, car il semble exténué aujourd'hui. Souvent il reste en arrière, et il paraît plus vieux, plus cassé, plus ratatiné que jamais. Ses yeux caves, sa peau atrocement tendue sur les os, ses mouvements raides, automatiques, lui donnent des airs de momie articulée. Sa physionomie est empreinte d'une telle expression d'indéfinissable tristesse, de profond abattement, de résignation forcée, qu'on se sent pris involontairement de pitié pour ce vieillard raidi sur sa selle, supportant avec un calme stoïque la douloureuse angoisse de sa jeunesse disparue, de ses forces épuisées devant ses désirs restés jeunes.

Nos hommes, derrière lui, sourient malicieusement, et le pauvre soldat, droit, figé dans sa pose, avec une ombre de vie dans son vieux corps usé, avance, l'œil fixe, regardant devant lui sans voir de ses yeux atones.

Après des bois d'oliviers ce sont des champs d'orge, entre de hautes



Un pont près de Djedida.

murailles jaunes, lézardées, des restes de forts. Puis reviennent les immenses plaines de palmiers nains, avec des horizons de montagnes bleues, et plus loin des pics couverts de neige. On traverse de frais ruisseaux aux bords fleuris, et au fond d'un ravin escarpé, on passe un cours d'eau sur un pont à dos d'âne à une seule arche sous laquelle poussent des roseaux.

A l'angle du pont, devant une hutte de chaume, un nègre aux orbites vides, d'où coulent des filets de sang, implore la pitié des voyageurs.

Ensuite la plaine reprend avec les palmiers nains, les espaces arides, les plateaux rocheux d'où sortent de dessous des voûtes de calcaire striés de zébrures verdâtres, des ruisseaux allant se perdre dans des gorges et des vallons.

On côtoie quelque temps une petite rivière et on fait halte près



Montagnards.

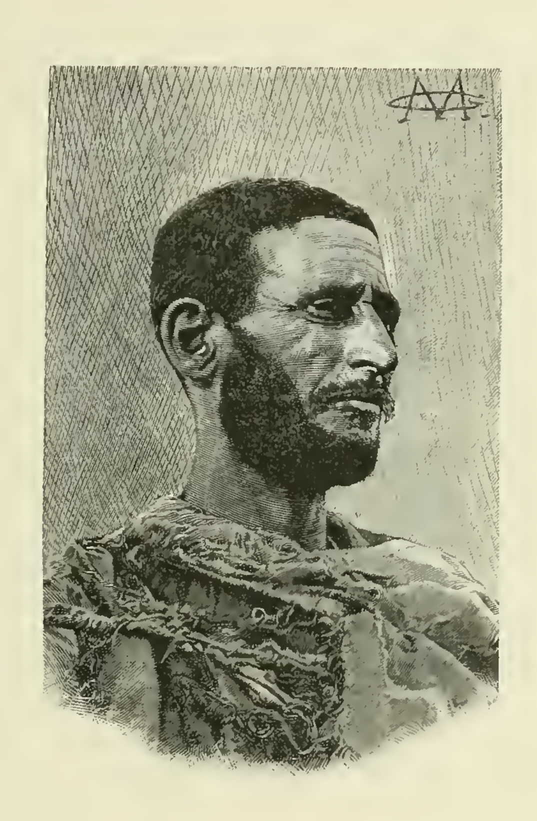
d'un village d'une douzaine de tentes et de maisons de chaume, le village de Djedida.

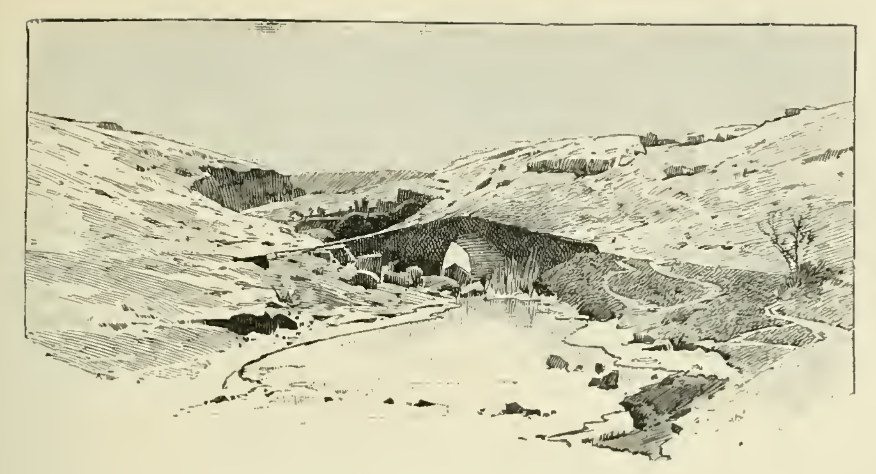
En face de nous, à trois milles de distance, s'élève la chaîne des montagnes de Zahroun aux sommets tourmentés coupés de profondes déchirures. Elles sont habitées par des tribus indomptées qui ne reconnaissent aucune autorité. Les gens du village racontent qu'il y a peu de jours ces féroces montagnards ont coupé en morceaux un envoyé du Sultan.

Les Nemrod, pendant que le camp se dresse, arpentent les alentours. La trompe d'Harris sonne, les coups de fusil crépitent, et les

heureux chasseurs reviennent abondamment pourvus de gibier. Notre garde-manger regorge de perdrix et de cailles.

Le temps se gâte après le coucher du soleil. Le ciel se voile de vilains nuages gris et l'eau tombe à torrents. Toute la nuit, par la pluie battante, les Arabes qui veillent sur nous ont poussé leur cri d'appel et chanté.





Vieux pont avant d'arriver à la Mehdiouna.

LA MEHDIOUNA

Samedi, 26 Janvier.

Le beau temps est revenu, le chaud soleil, le ciel bleu. Le pays est très giboyeux, Harris, Ingram et Marshall partent, avec Antonio, à la poursuite des compagnies de perdrix, et nous suivons une autre route avec la caravane et le kaïd. On se donne rendez-vous non loin de là, à un pont sur le chemin de Fez.

Le kaïd paraît soucieux. Est-ce le voisinage des montagnes infestées de tribus pillardes qui le rend ainsi? Est-ce un autre motif? Je l'ignore. Il a examiné avec soin les batteries de son fusil, en a fait jouer les ressorts, l'a amorcé à nouveau et l'a placé bien en main. Il a donné ensuite de l'éperon dans le ventre de sa bête qui, tout en conservant son immuable pas automatique, a pris une allure un peu plus vive, et il reste à vingt mètres en tête, maintenant la distance. Nous avançons en un groupe serré, personne ne parle. On sent qu'une inquiétude vague, gênante, pèse sur tout le monde. Un danger inconnu nous menace-t-il...? Allons-nous être attaqués d'un moment à l'autre...?

Depuis une demi-heure nous apercevons à notre droite, sur la crête

extrême de la colline qui borde la plaine, un cavalier armé qui galope parallèlement à nous et semble surveiller tous nos mouvements. De temps en temps il s'arrête, nous fait face, reste un moment immobile le fusil en travers de sa selle, et repart à fond de train longeant la côte sans jamais nous perdre de vue. Que diable cela veut-il dire...?

Le kaïd semble plus anxieux. Il s'arrête souvent, porte la main gauche en abat-jour au-dessus de ses yeux, et son regard paraît sonder les replis de la plaine, les anfractuosités de la montagne. Et toujours, à notre droite, la silhouette du cavalier fuyant se détache en ombre noire sur le ciel.

Nous sommes à l'extrémité du plateau, le mystérieux cavalier a disparu, s'est évanoui comme une ombre. Le kaïd a repris son air habituel, nos hommes se sont remis à babiller, et nous avons replacé nos fusils en bandoulière. Cette fois nous en sommes quittes pour la peur, si toutefois il y a eu lieu de craindre quelque chose. Il n'était pas écrit que notre dernière heure sonnerait ce jour-là.

Le plateau s'abaisse brusquement en une pente aride, rayée de grandes strates de roches grises, hérissée d'énormes blocs de calcaire aux arêtes déchirées. Au bas, coule l'oued Mehdiouna, entre des rives boisées tranchant crûment sur le versant nu et rugueux. Un pont traverse la rivière.

Nous apercevons Ingram, au milieu du courant, faisant ses ablutions. Des Arabes attroupés contemplent avec une maligne curiosité ce gros garçon gras, dodu, épanoui, aux chairs blanches, s'ébattant avec des mouvements de jeune phoque dans l'onde qui rejaillit en gerbes autour de lui.

Harris et Marshall sont là aussi, avec Antonio, dont la mule est chargée de dépouilles opimes. Ils ont fait une chasse miraculeuse : une quarantaine de perdrix, des cailles, des bécasses, des pigeons, etc. Les gens du village qui les avaient accompagnés, en rabattant le gibier, les ont suivis jusqu'ici, pour ramasser les douilles de cuivre des cartouches vides.

C'est un endroit fréquenté par les caravanes et les voyageurs qui, d'habitude, s'y arrêtent. Des soldats du « maghzen » font baigner leurs chevaux. Un riche Maure, accompagné de son harem, s'est installé à l'ombre d'un olivier. Des domestiques tiennent les mules par la bride, d'autres préparent une collation. Ses femmes, voilées, couchées sur le gazon, caressent d'adorables bébés, habillés de soie rose, bleue, jonquille, amarante, vert d'eau, et de frais éclats de rire, des envolées de petits cris joyeux, partent à tous

moments du groupe bigarré. Un pacha à barbe grise vient de mettre pied à terre ; les hommes de son escorte ont étalé un tapis et y déposent des provisions.

En amont du pont, l'eau coule très calme entre des rives bordées de joncs, d'iris, de glaïeuls, parmi les saules et les lauriers-



Cavaliers marocains.

roses et va se perdre plus loin sous l'ombre de massifs d'oliviers et d'orangers paraissant très verts sur les tons roux de la colline pelée.

Devant les piles du pont s'élèvent des gerbes de roseaux et leurs hautes tiges minces en dépassent le tablier.

En aval, la rivière conserve quelque temps ce même aspect paisible, mais, à deux cents mètres plus loin, son lit se creuse tout à coup, avec de brusques ressauts, et l'eau se précipite en une série de chutes bouillonnantes. Du bord de berges escarpées, en pente presque verticale, on aperçoit au bas du précipice, à une

profondeur de deux cents pieds, les eaux écumantes, se frayant un passage à travers d'énormes rocs, dressant leurs têtes noires au milieu du courant. Au fond de cette gorge abrupte, une sauvage végétation s'est développée : sur des îlots de rochers et de terre, des figuiers et des oliviers ont poussé parmi d'épais buissons; d'étroites bandes d'alluvions, retenues par des racines et des ceintures de rocs moussus, s'élancent de gigantesques roseaux, de plus de vingt pieds de haut, dont le soleil dore les cimes et l'eau baigne les pieds ; des plantes tapissent les parois rugueuses, pénètrent dans les crevasses, s'enroulent aux saillies aiguës, et une vapeur fraîche, bleue, irisée, monte constamment d'en bas avec le rugissement des eaux.

Nous prenons quelques croquis et les enragés chasseurs nous quittent et vont en avant, détruisant tout sur leur passage.

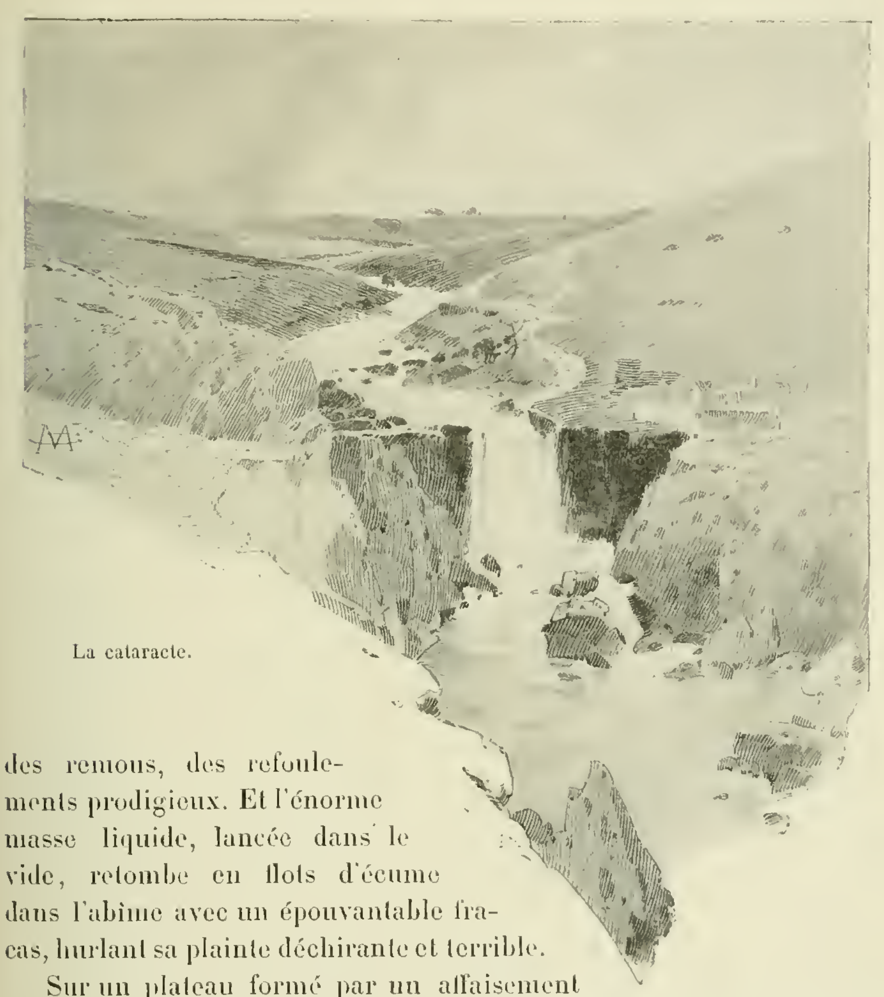
Tandis que je dessine, un cavalier paraît à peu de distance, à un coude que fait la route, cause un instant avec les Arabes de Djedida, les rabatteurs, qui lui montrent leurs cartouches vides, et tout à coup, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval se lance ventre à terre de mon côté, brandissant son fusil qu'il décharge à mes oreilles, arrête net, d'une brusque secousse, l'animal qui fléchit, saute à terre, s'incline, me prend la main et la baise. Il me faisait l'honneur d'une fantasia. Je réponds à cette marque de politesse par l'offre d'une cigarette, qu'il accepte de grand cœur, et je lui fais cadeau d'une cartouche pleine, ce qui le comble de joie. Nous nous saluons mutuellement et il s'éloigne suivi des Arabes.

Nous quittons la Mehdiouna et, à trois milles de là, nous retrouvons Harris, Ingram et Marshall se reposant en nous attendant auprès d'une autre rivière. Nous la traversons à un gué, à cinquante mètres au-dessus d'une chute effroyable tombant d'une hauteur de trois cents pieds de haut.

C'est une autre Mehdiouna, mais plus sauvage, plus âpre, avec plus de caractère encore. Le paysage en amont est tranquille et morne. Des champs cultivés arrivent en pente très douce jusqu'à la rivière, mais, pas un arbre, pas un buisson, rien, ne brise la désolante monotonie de ces terres de labour.

En aval, c'est un effrayant spectacle. Dans une plaine immense, aride, limitée par une ligne basse de montagnes d'un bleu sombre, s'ouvre, semblable à une tranchée de Titans, dans un terrain argileux d'un brun rouge, une fissure gigantesque, large, profonde, comme si, dans quelque affreuse convulsion, la terre s'était subitement déchirée.

Au fond du gouffre, obstrué de pans entiers de calcaire, de blocs de basaltes brisés, de formes étranges, d'amas de pierres usées, polies par les frottements répétés, l'onde roule en grondant avec des tourbillons,



La cataracte.

des remous, des refoulements prodigieux. Et l'énorme masse liquide, lancée dans le vide, retombe en flots d'écume dans l'abîme avec un épouvantable fracas, hurlant sa plainte déchirante et terrible.

Sur un plateau formé par un affaisement du sol et surplombant le précipice, des Bédouins ont dressé leurs tentes, à l'extrême bord du terrain et, à chaque heure du jour, à chaque heure de la nuit, ils entendent l'incessant tonnerre de la cataracte, le sourd bruissement des eaux rongeant la base de la falaise. Et un jour, celle-ci, minée dans ses fondements, disparaîtra dans les eaux mugissantes, emportant tout avec elle. Et les gens des caravanes à qui on racontera l'histoire du plateau détruit, du village disparu, diront : « C'était écrit, que la volonté d'Allah soit faite. » Et d'autres Bédouins iront planter leurs tentes sur les bords croulants du ravin maudit.

Il existait encore l'année dernière un pont de pierre, audacieusement jeté par-dessus l'abîme. Il s'est effondré, emporté par les pluies de l'hiver et les attaches du pont, avec un bout de chaussée pavée, restent encore de chaque côté, muets témoins de la catastrophe.

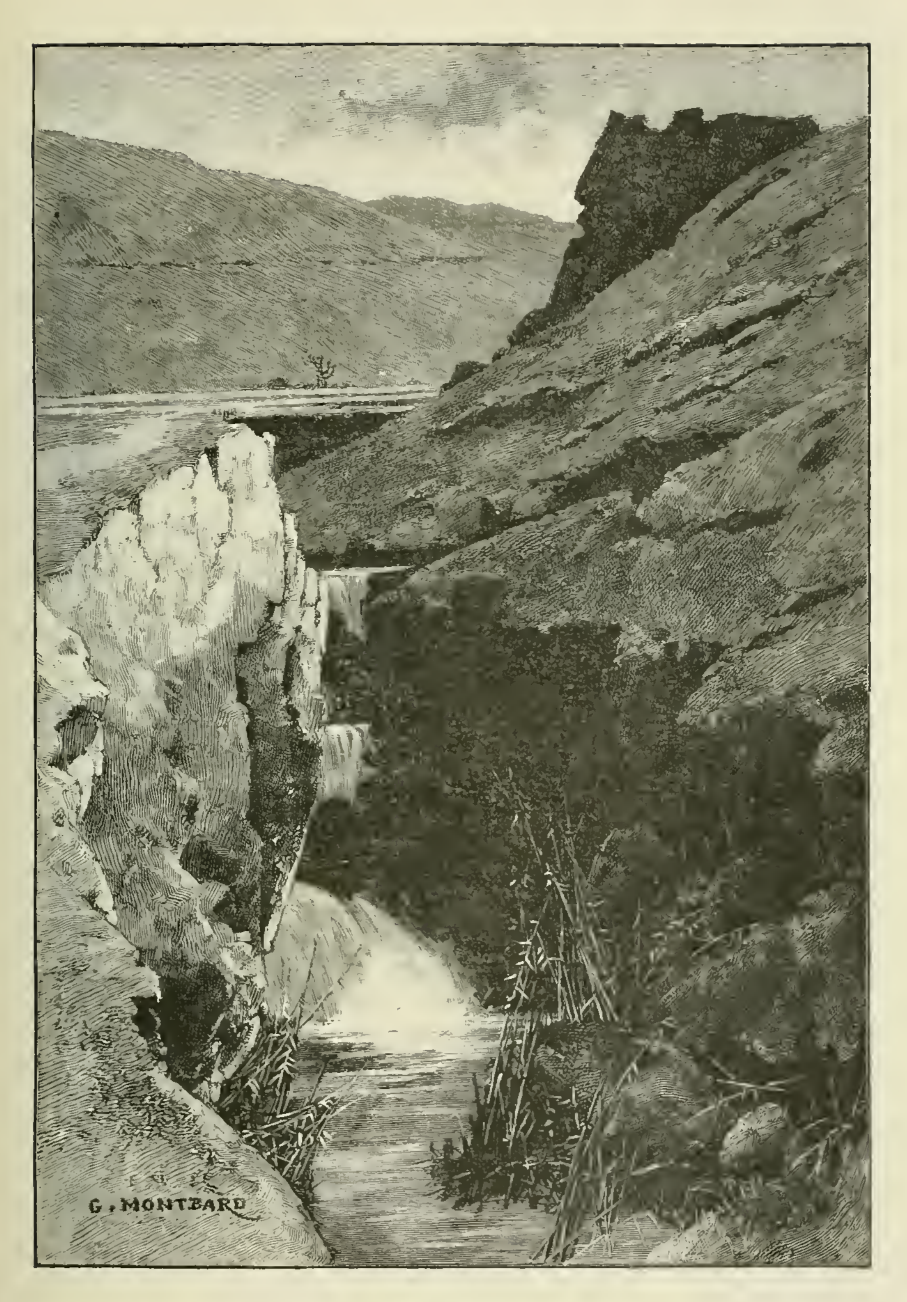
Et les Arabes indifférents suivent maintenant le gué, comme autrefois ils traversaient le pont, qui ne sera jamais reconstruit, pas plus que ne seront jamais rebâties les murailles ruinées de Méquinez, les palais écroulés des anciens sultans, les superbes mosquées de l'Islam. C'était écrit! qu'Allah soit loué! car tout est écrit au Maroc, même ce qui ne peut pas s'écrire.

Nos hommes sont à peu de distance d'ici, dans un village où nous camperons ce soir. Du haut d'une éminence nous pouvons les apercevoir avec les mules. Nous les rejoignons à travers des champs labourés avec les chasseurs sur nos flancs, qui fusillent à tort et à travers, mettant en révolution tout le pays.

Nos mules effrayées, les oreilles droites, soufflent fortement, ruent, se cabrent, font des écarts et, entre temps, s'arrêtent tout à coup pour braire à tue-tête. Soudain la mule de Forestier part à fond de train, la mienne la suit et nous voilà, mal d'aplomb sur nos selles à peine sanglées, sautant les fossés, escaladant les haies, dévalant le long des talus, absolument à la merci de nos bêtes affolées. Nous arrivons comme une trombe dans le village, une meute de chiens se précipite en aboyant à nos trousses, des gamins nous poursuivent. Les hommes nous regardent d'un air narquois, les femmes se garent en riant avec leur marmaille, des bandes de poules effarées se sauvent en poussant des cris suraigus. Nos gens, loin de soupçonner que nous subissons le caprice de nos coquines de mules, croient à une fantaisie de notre part, nous accueillent par de bruyants hurrahs et nos bêtes, subitement calmées par le son de ces voix connues, s'arrêtent brusquement dans un tonnerre de cris et d'aboiements et nous permettent de reprendre possession de nous-mêmes.

Le sheik de Djedida, c'est le nom du village, outré sans doute de cette débauche inattendue de coups de fusil, a montré une rare mauvaise volonté à notre égard, se refusant à nous fournir quoi que ce soit : mais Harris, l'impétueux Harris, toujours à cheval sur son amour-propre, très soucieux de sa dignité, et d'une susceptibilité pointilleuse pour tout ce qui touche à sa réputation d'homme qui ne se laisse pas marcher sur le pied, l'a vite remis à sa place, et traité de la belle façon.

Il était allé, au débotté, voir le sheik. Ce dernier, ignorant qu'une lettre du Sultan, périmée entre parenthèses, nous autorisait à requérir



La Mehdiouna.

ses bons offices, avait reçu Harris avec une froideur marquée. Celui-ci, vexé de se voir traité comme le premier galopin venu, avait d'un geste théâtral lancé à ses pieds la lettre du Sultan. Le sheik l'avait ramassée, baisée avec révérence, et portée à son front. Puis, après en avoir pris connaissance, avait présenté ses excuses à Harris, s'était mis entièrement à sa disposition et lui avait tendu la main en lui souhaitant la bienvenue.

Mais Harris, courroucé, blessé dans sa dignité d'illustre voyageur méconnu, avait refusé, en bloc, la main, les excuses, les souhaits de



Djedida.

bienvenue et, dans un jargon arabe, qu'heureusement lui seul avait compris, il avait prodigué au pauvre fonctionnaire abasourdi les épithètes les moins choisies et était parti se réfugier sous sa tente, comme Achille, après l'avoir traité de misérable chien.

Quand ce dernier s'était présenté au camp pour lui renouveler ses excuses et ses offres de service, il avait noblement refusé de le recevoir et avait confié au kaïd le soin de lui remettre une liste de provisions qu'il devait fournir sur-le-champ et sans aucune rétribution, et le malheureux sheik, tout confus, était parti pour commander la « mouna » si impérieusement exigée.

On le voit Harris n'y était pas allé de main morte : il avait fièrement revendiqué ses prérogatives, flétri comme elle le méritait la conduite de ce personnage indigne, poussant l'audace à ce point de refuser la « mouna » à des étrangers, jusqu'à ce qu'il se fût assuré, par un ordre écrit, qu'ils y avaient droit, l'aveuglement à ce degré

de ne pas voir du premier coup sur nos faces, sur celle d'Harris à tout le moins, que nous étions porteurs d'une lettre de Sa Majesté le sultan et chérif du Maroc.

Il est vrai que, si dès le début, on eût commencé par la lui présenter il se fût immédiatement incliné devant la volonté de son souverain, nous eût traités avec les égards que comportait la missive et ce regrettable incident ne se fût pas produit. C'eût été plus logique, j'en conviens, mais nous eussions perdu la belle scène entre Harris et le sheik, le coup de théâtre de la lettre lancée à ses pieds, et cela valait bien une entorse donnée au sens commun. Et puis! Harris, Al-Aïssoui, le héros de Sheshouan, pouvait-il s'abaisser à ce point, de donner à un simple subalterne une preuve de la validité de la requête qu'il lui faisait? Non, ce n'était pas possible, c'eût été déchoir, et Harris, pour ne pas en tomber, s'était fait visser sur le piédestal de sa renommée en attendant le moment de s'y faire couler en bronze!





Les étangs près de Fez.

LES ÉTANGS PRÈS DE FEZ

27 Janvier.

Au petit jour, nous sommes réveillés en sursaut par un tapage infernal, et Harris, très excité, armé de pied en cap, fait irruption dans notre tente, sonnant à pleins poumons dans son olifant.

Il nous explique, en quelques mots, que les habitants du village ont eu dernièrement maille à partir avec une tribu berbère voisine, et, qu'en ce moment même, on rassemble tous les hommes valides des environs pour aller vider la querelle. Il ne sera pas dit qu'on se sera battu quelque part, près de lui, et qu'il ne s'y sera pas trouvé : il accompagnera ces braves guerriers, sera leur stratège, et leur fera faucher des bottes de lauriers. Sa trompe terrible saura sonner la charge, et, au besoin, la retraite. Il emporte sa fidèle et redoutable carabine et son fameux revolver, la terreur des musulmans.

Nous faisons remarquer à Harris que cette querelle n'est pas la sienne, qu'il n'a rien à voir dans cette dispute de clocher, que peut-être les gens qu'il veut aider à exterminer sont plus dans leur droit que ceux qui les attaquent. Peines perdues... Il a senti la poudre, l'ivresse des combats l'a gagné, il fera parler la poudre quand même, à gauche, à droite, en avant, en arrière, en haut, en bas, peu lui

importe, pourvu qu'elle parle. Est-ce que l'héroïsme raisonne? Et, il s'élance de la tente, brandissant son revolver, et chantant à tue-tête :

En avant, Fanfan la Tulipe,
En avant, nom d'une pipe, en avant !

Croyant à un accès momentané d'aliénation mentale, ou tout au moins à un commencement d'insolation, nous le suivons afin de prévenir, s'il est possible, les suites désastreuses de cet emballement inexplicable, de cette folie guerrière.

Il a dit vrai ! Tout le village est sur pied, en armes. De grands gars bronzés, bien découplés, à peine vêtus, armés de longs fusils cerclés de cuivre, circulent et causent avec animation. La carabine en bandoulière, le revolver en main et sa cartouchière bondée, Harris parcourt les groupes, les harangue, et s'offre pour partager leur périlleuse entreprise. On examine son fusil, son revolver, ses cartouches, sa corne, son couteau, et des gaillards athlétiques le dévisagent avec une moue dédaigneuse. Ils veulent bien lui emprunter ses armes, mais refusent formellement de s'embarrasser de sa personne.

Notre kaïd arrive à la rescousse; il prévient le sheik du village, encore sous l'impression du savon qu'il a reçu la veille, que, s'il arrive quoi que ce soit à Harris, il en sera tenu responsable. Notre bouillant ami, de son côté, arrive, réflexions faites, à cette conclusion qu'il servira très certainement de cible aux deux partis. Sa fièvre belliqueuse se calme, et, tout en regrettant cette superbe occasion manquée d'ajouter une nouvelle feuille à sa couronne de lauriers, il cède à nos pressantes sollicitations, se laisse entraîner par Ingram, qui veut revoir encore une fois, pour la photographier, la sauvage ravine, et les soldats s'en vont, en riant, de leur côté.

Profitant du départ des guerriers, les femmes, n'ayant plus personne pour mettre un frein à leur curiosité, accourent de tous les coins du village avec des nuées d'enfants, et viennent regarder les hommes d'Europe.

Harris et Ingram reviennent sur ces entrefaites, et saisissent l'occasion pour photographier quelques aborigènes. Épouvantés d'abord de cette sorte de grosse araignée noire, qui les regarde de son œil unique, ils finissent vite par s'y habituer, et en arrivent même à traiter, avec une familiarité compromettante pour son équilibre, l'appareil braqué sur eux. Ingram n'en fait pas moins une jolie collection de types.

Nous partons entre deux haies grouillantes de femmes, d'enfants,

de vieillards. On suit des sentiers sur la lisière de champs d'orge et de colza. Puis les cultures cessent, les herbes sauvages se montrent, et, devant nos yeux, se déroule une vaste plaine, descendant en pente très légèrement inclinée, bordée par la chaîne des montagnes de Zahroun, d'un bleu d'une admirable transparence.

Les grandes étendues d'asphodèles reparaissent, les champs infinis



Femmes de la campagne.

de palmiers nains, les frais ruisseaux, les petits lacs azurés aux rives verdoyantes, les étangs mornes chatoyant au soleil. Les ondulations se succèdent comme de grandes vagues figées, et la brise passe chargée de fortes senteurs de plantes.

Des alouettes huppées courent de tous côtés devant nous, presque sous les pieds des mules; près des mares, perdus dans les joncs, des hérons reposent raides sur une patte, le bec au chaud sous le duvet de leur aile.

On aperçoit, à de longs intervalles, des taches brunes se découpant sur les tons d'émeraude de la prairie; ce sont des champs cultivés par

les habitants de « douars », dont on distingue les tentes sombres aux sommets aigus.

Tout le long de la route, nous croisons des gens et des bêtes en quantité : des soldats à cheval, des femmes voilées assises sur des mules; des ânes, des mulets, des chameaux, des troupes de chevaux, et toujours devant nous se développent des lointains bleus de montagnes et les pics neigeux de l'Atlas.

Nous sommes près d'une rivière au cours paisible, aux eaux claires et peu profondes. Les rives gazonnées sont couvertes de fleurs, d'arbustes, de roseaux et des bancs de joncs forment des îlots au milieu des eaux.

Il y a un pont, un beau pont à plusieurs arches, presque intact, décoré de mosaïques entourées de bandes de faïence d'un vert pâle éteint, où, dans une calligraphie entortillée, se déroulent, en lettres noires, des versets du Koran. Le parapet est orné d'entrelacs, rongés par le lichen et les pluies. Les bases des piles des arches sont cachées par un lacis d'herbes, de ronces, d'arbustes, qui ont poussé dans les interstices des pierres. Parmi des buissons et des cactus, à côté d'un vieux figuier tout tordu, un grand palmier s'élève contre le parapet du pont, coupant de la longue et mince bande de son ombre le gazon émaillé de pâquerettes de la berge.

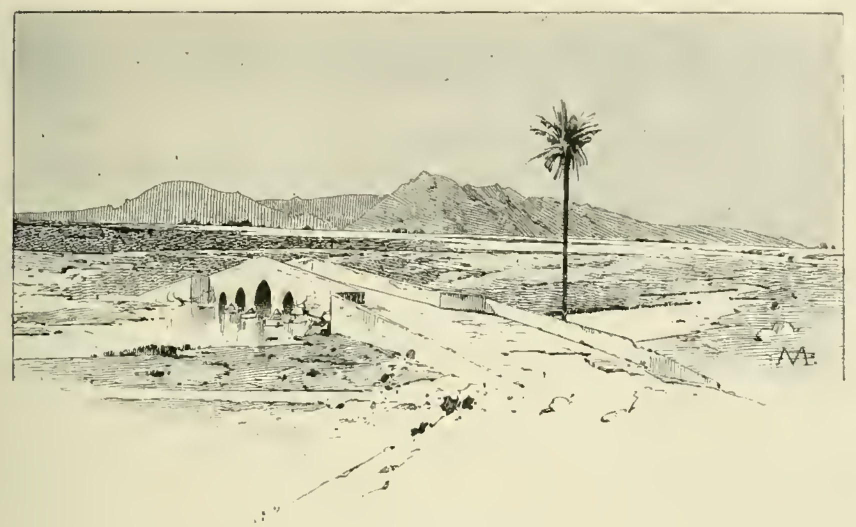
On aperçoit, sur une des rives, des soubassements de pierres grises, tachés de lichen jaune, zébrés de marbrures rousses ; des pans de murailles lézardées où grimpent des vignes et des jasmins; des pierres de taille ébréchées, couchées dans l'herbe fine ; et, dans des coins, dans des angles de murs, d'épais buissons d'arbustes, de plantes, de fleurs.

Il n'y a pas un souffle d'air, un calme profond règne sur la vaste plaine et, dans la voûte infinie du ciel, le soleil descend lentement dans son éblouissante splendeur baignant de lueurs d'or la grande mélancolie des choses. Les verts se nuancent de teintes chaudes ; sur les vieux murs gris, courent des glacis ambrés ; de sourdes clartés glissent le long des entrelacs usés, luisent sur les vieilles mosaïques ternies, se reflètent dans les eaux immobiles; les cimes chauves des montagnes bleues se frangent de minces filets écarlates et, très loin, dans le sud, les glaces de l'Atlas brillent toutes roses dans les pourpres violacées du ciel.

La caravane restée en arrière nous a rejoints. On suit encore pendant quelques instants des sentiers perdus à travers les palmiers nains, et la plaine de Fez se déroule, une plaine verte, immense, d'où sur-

gissent çà et là des monticules isolés, arides, d'un brun rouge. On arrive auprès de champs roux qu'on laboure ; on tourne à gauche par un chemin bordé d'arbres et de haies vives par-dessus lesquelles des ânes tendent leurs têtes curieuses, des bœufs regardent de leurs grands yeux tristes ; on entend des chevaux qui s'ébrouent, et un village apparaît.

Des trous semblables à des ouvertures de puits, au niveau du sol, se montrent en plusieurs endroits. Ce sont des silos vides, et, comme le



Dernier pont avant Fez.

crépuscule tombe, nous avançons avec beaucoup de précautions. Marshall a failli disparaître dans l'un d'eux, dont l'orifice était complètement dissimulé par des ronces.

Le village se compose de quelques bâtisses couvertes en chaume et de tentes marron rayées de bandes noires, en poil de chèvre. Un peu plus loin, on aperçoit un hameau se détachant très clair sur le fond bleu d'une chaîne de collines. Entre celles-ci et le camp, de grands lacs, des étangs plutôt, s'étendent, entourés de joncs, de marais, de terres détrempées. De l'autre côté des lacs, très éloignés dans la distance, on distingue une mince ligne d'arbres d'un vert gris, les jardins du Sultan près de Fez, des mamelons dénudés, et derrière, très loin, l'Atlas avec ses neiges ; tout cela baigné d'une ombre bleue et froide, s'absorbant en un grand ton neutre harmonieux et doux qu'apporte le crépuscule avec ses soudaines et pénétrantes fraîcheurs.

* * *

La nuit a été froide, la gelée blanche raidit les herbes, et les branches des arbustes sont couvertes de givre. Mais le soleil s'élève radieux dans le ciel, trouant l'humide voile des brumes. Sous ses chaudes ondées les couches ténues de glace fondent, ruissellent en perles liquides et s'évaporent en buées transparentes dans les espaces lumineux, les herbes assouplies se courbent sous les tièdes haleines, et les feuilles dégagées de l'étreinte du froid frémissent au bout des branches flexibles. Tout un monde de petites créatures ailées s'agite éperdument, emplissant l'air de la rumeur confuse de ses bourdonnements infinis. Dans l'éther les alouettes planent invisibles, réchauffant leurs ailes engourdies, et c'est à peine si l'on entend le bruit affaibli de leur chant matinal.

Sur les lacs, des bandes d'oies, de canards, de pluviers s'ébattent; des bécassines partent du milieu des joncs et des outardes s'enlèvent d'un vol lourd.

Dans le village on entend les bœufs mugir longuement. Les hommes se rendent aux travaux des champs. Les femmes vaquent aux soins du ménage : traient les vaches, vont puiser de l'eau à la source voisine, écrasent du grain entre des meules de pierre, tissent de grossières étoffes avec des poils de chèvre ou de chameau. Des enfants jouent et de grands vieillards secs, drapés dans leurs « haïks » de laine, debout, adossés aux murs, accroupis à terre, se chauffent au soleil appuyés sur leurs longs bâtons.

Et alors, devant la placidité sereine de cette existence effacée, on se sent pris d'un violent désir de vivre de cette saine et simple vie champêtre, s'écoulant tranquille, uniforme, immuable, telle aujourd'hui qu'elle était hier, qu'elle sera demain, qu'elle sera toujours.

Le chemin des caravanes se trouve entre le « douar » et nos tentes : à chaque instant, ce sont des cavaliers, des piétons, des files de chameaux, des troupeaux.

Une troupe de cavaliers et d'hommes montés sur des chameaux s'avance : un vieux nègre à barbe grise, à turban clair, le chef, la précède et l'escorte des cavaliers suit immédiatement en arrière. Sur les chameaux sont attachés des hommes, têtes nues, à peine vêtus. Ils ont des chaînes pesantes aux chevilles et aux poignets, et des filets de sang coulent de larges entailles produites par le frottement constant du fer contre les chairs. Ce sont des chefs de tribus rebelles.

des Beni-Mter, que l'on conduit à Maroc et, pendant des jours, des mois, sous un soleil brûlant, sur des chemins arides, souffrant de faim et de soif, ils feront des lieues pour aller mourir misérablement au fond d'un ignoble cachot. Et ils s'en vont, ces révoltés, levant fièrement leurs têtes énergiques et farouches, acceptant leur sort avec cette passive résignation à la volonté d'Allah devant laquelle s'incline, sans murmurer, tout le monde de l'Islam.

La « justice du sultan a passé » et les chasseurs, revenus bredouilles, ou à peu près, sont d'une humeur de dogue. Harris est dans un état lamentable : éreinté, couvert de boue « de l'orteil au sommet du crâne » et très vexé. Il a voulu poursuivre des oiseaux dans les marais et a criblé de grains de plomb le mufle d'une vache enfoncée dans les joncs, croyant tirer sur une outarde.

Après notre dîner nos gens viennent nous annoncer que l'une des maisons du village est en feu. Nous y courons avec des lanternes, car il fait une nuit noire, et nous risquons vingt fois de disparaître dans les silos béants. En arrivant nous voyons les hommes levant les bras et invoquant le nom d'Allah, les femmes poussant des gémissements, les enfants hurlant, tous regardant le chaume flamber sans rien faire pour arrêter l'incendie. Seule, une vieille femme, avec un enfant accroché derrière son dos, puise de l'eau à une jarre dans une petite écuelle de bois et la répand sur le feu, ce qui a pour unique résultat d'activer la flamme.

Nos hommes ont apporté des seaux ; sous le commandement d'Antonio, sur les lieux un des premiers, tout le monde s'est mis à l'œuvre, et en quelques minutes le feu a été éteint.





Village près de Fez.

FEZ

29 Janvier.

Depuis quelques jours nous n'entendons plus les sonorités de cristal fêlé de la voix de Marshall chantant les louanges de Mary-Ann.

Par suite de son obstination à refuser, malgré notre insistance répétée, de se couvrir suffisamment la nuit, et faute aussi de n'avoir pas apporté assez de discrétion dans le régime de sa nourriture, en abusant des oranges, qu'il dévorait à peine mûres, il souffre d'une dysenterie qui l'a fort affaibli.

Ce matin, au tournant d'un sentier, nous avons surpris, auprès d'une source, notre vieux kaïd faisant sa lessive. Il avait déposé à terre son fusil, son sabre, sa poire à poudre, tout son attirail guerrier. Son cheval, attaché aux branches d'un buisson, en mordillait les feuilles du bout des lèvres et lui, pieds nus et la tête découverte, à côté d'un seau rempli d'eau de savon, dansait péniblement sur ses misérables frusques ruisselantes. Une partie déjà lavée séchait au soleil étendue sur la haie d'épines.

Vu ainsi, de loin, foulant de ses tibias décharnés ce tas de linge blanc, son burnous relevé à mi-cuisse, son crâne chauve brillant au soleil, il avait l'air d'un énorme héron trépignant sur ses œufs.

Tout le monde est en selle, le kaïd en tête, en linge blanc, avec un

burnous bleu flambant neuf. On passe à côté des mamelons de sable roux, et brusquement, en haut d'une dernière ondulation, Fez, la vieille capitale, la Mecque de l'Occident africain, nous apparaît, se découpant sur les sommets étincelants de l'Atlas, entre les deux hautes montagnes qui l'enserrent. On aperçoit une grande ligne grise de remparts crénelés, brisés de tours carrées, d'où pointent, du milieu d'innombrables terrasses, des mosquées, des minarets, la masse des murs du palais du sultan. On continue quelque temps à suivre d'étroits sentiers s'entre-croisant, à travers des champs d'orge et nous voici au pied des remparts de la ville.

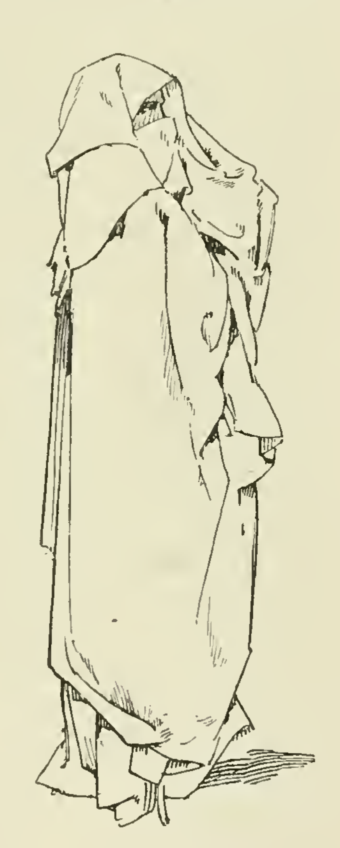
Les hautes murailles, vues de près, ont un aspect menaçant, austère, avec leurs créneaux noirs s'enfonçant dans le ciel. Nous passons sous une immense ogive décrépite, à base déchaussée, et nous débouchons dans une large cour bordée de murs sinistres où nous faisons halte. Celui qui nous fait face, et dans lequel s'ouvre une autre porte, monte à une hauteur prodigieuse, traversé de grandes lézardes, troué dans son épaisseur d'ouvertures à travers lesquelles paraît le ciel, plaqué de grandes découpures jaunies d'où est tombé le revêtement de mortier. Quelques créneaux sont restés intacts; tous les autres ont disparu avec une partie du couronnement. A gauche, la place est barrée par une autre enceinte de moindre élévation et en meilleur état de conservation. Sur le quatrième côté, à droite, on construit un mur qui s'élève déjà à quatre mètres au-dessus du sol. On le bâtit en « tabia » : ce mélange de sable et de chaux est coulé, comme du béton, entre deux cloisons de planches, maintenues verticalement par des poteaux enfoncés en terre, reliés entre eux, à travers la maçonnerie, par des traverses en bois, que l'on enlève ensuite, quand cette sorte de mortier a acquis une consistance suffisante. C'est là ce qui explique cette multitude de trous que l'on remarque dans toutes les constructions au Maroc.

Une quarantaine d'ouvriers, armés de masses en bois, de « demoiselles », sont rangés au faîte du mur, chantant à l'unisson et, entre chaque stance, ils frappent tous, à la fois, un coup sur le béton pour le tasser. A notre vue ils nous ont tous fait face, d'un seul mouvement, très comique dans son ensemble automatique, ils ont cessé subitement leur chant, nous ont regardés en riant et, sur un signal du contremaître, ont opéré une autre amusante volte-face, en sens contraire, en nous montrant leur dos cette fois, et ont repris leur monotone complainte scandée par les coups sourds des maillets de bois foulant le mortier en cadence.

Harris est allé demander au pacha une maison pour nous et nos

hommes. Pendant qu'on décharge les mulets, la foule s'amasse, pénètre parmi nous, va et vient au milieu de nos bagages, et on a de la peine à l'écarter.

Des tentes noires, jaunes, grises, dépenaillées, souillées, en lambeaux, sont dressées de différents côtés. Il y a des baraques disloquées où l'on vend des aliments, des cuisines en plein vent où mangent des chameliers. Des marchands d'eau font sonner leurs gobelets; des négresses, accroupies en plein soleil, vendent des galettes plates de pain; sous des claies, soutenues par des piquets, des barbiers rasent des clients; des chameaux avec des entraves aux pieds beuglent effroyablement; des mules se roulent dans la poussière. Relégués dans un coin, quelques vieux étalons poussifs, pris de velléités égrillardes, hennissent galamment, en esquissant des simulacres de courbettes, quand arrive, souple et fringante, une belle jument blanche, montée par un « makhzeni ». Des troupes d'ânons folâtrent, en ruant, bouleversant tout devant eux.


Femme de Fez.

Dans la foule, en burnous, parmi les bêtes, de brillants cavaliers passent au galop, des soldats flânent nonchalamment, des femmes voilées, aux yeux étincelants, se promènent, et des bandes de gamins nus courent comme des furets en poussant des cris à fendre la tête.

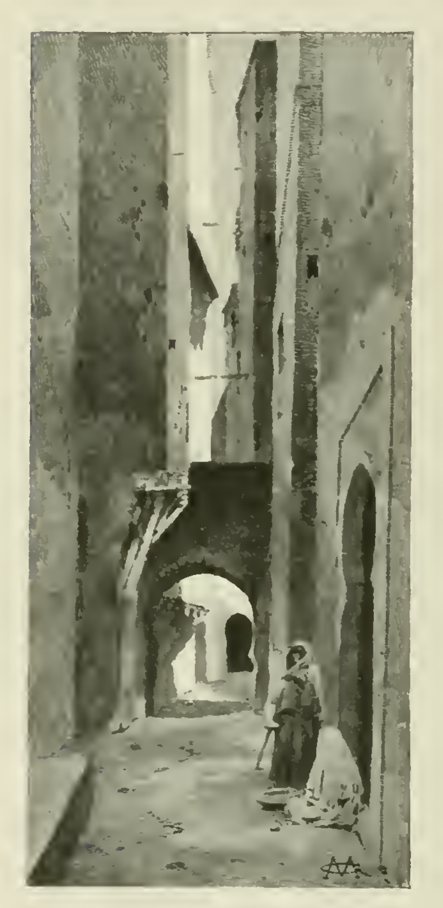
Harris est revenu : il n'a encore rien obtenu du pacha. Nous allons toujours, en attendant qu'il se décide, entrer dans l'intérieur de la ville.

Les mules sont rechargées : nous traversons la seconde porte de la place et longeons des enceintes crénelées. Le chemin, coupé de fondrières, est obstrué de gros rocs polis, troué d'ouvertures sombres de silos et de voûtes défoncées.

On passe sous une porte ogivale et nous sommes dans la ville, dans « Fas Djedid », le nouveau Fez. Nous suivons des rues étroites, d'autres assez larges, très fréquentées, bordées de maisons, de boutiques, de hautes murailles décrépites. On avance sous des arches des voûtes, des toits de roseaux. Quelquefois on s'arrête

dans un carrefour à l'ombre d'un vieux figuier dont les branches s'étendent par-dessus les terrasses des maisons, pour laisser défiler des caravanes, des troupeaux de bœufs, des chameaux chargés.

On s'est enfoncé sous une porte de quartier à triples arches, les boutiques cessent, nous descendons une rue relativement large, dévalant en pente raide, entre des bâtiments aux façades nues, des murs croulants, supportant des baraquements en planches et nous faisons halte dans un carrefour.



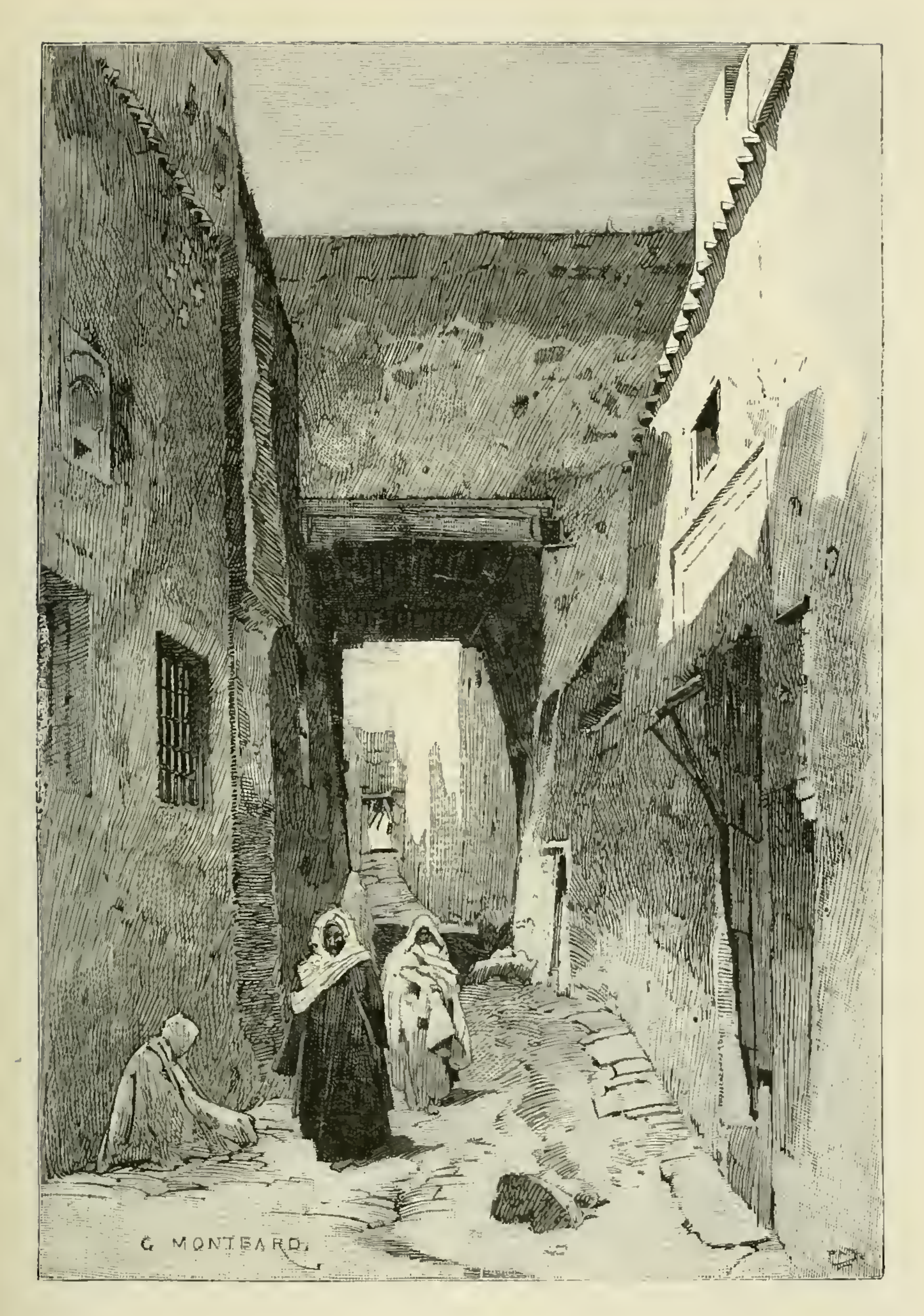
Rue du vieux Fez.

Là, Harris nous quitte emmenant Ingram, qu'il désire présenter au kaïd Maclean, officier anglais au service du sultan, et de qui il a fait connaissance l'année dernière. Il demeure dans les environs. Par la même occasion il va lui expliquer notre cas et lui demander aide et conseil; car le temps presse, le pacha ne semble pas se préoccuper outre mesure de nous trouver un gîte, et nous courons grand risque de coucher à la belle étoile.

Pendant trois heures nous croquons le marmot, attendant impatiemment son retour, puis, comme sœur Anne, ne voyant rien venir, nous envoyons un des muletiers en reconnaissance, avec mission de rappeler à Al-Aïssoui que nous sommes à nous morfondre sur nos selles à l'angle de deux rues, exposés, comme une bande de Hurons, à la curiosité malveillante de la foule.

Bien nous en prend, car après quelques minutes notre envoyé revient nous annoncer, ce dont nous nous doutions fort, qu'Harris nous avait complètement oubliés.

Après avoir présenté Ingram au kaïd, il n'avait pu résister au plaisir d'initier ce dernier aux terribles péripéties de « My ride to Sheshouan ». Le kaïd, avec son urbanité accoutumée, avait écouté d'une oreille poliment attentive les périodes fleuries, les digressions savantes, les pi-



Rue du vieux Fez.

quantes réflexions du poète voyageur, et Harris, encouragé par cette approbation tacite, allait continuer avec : A visit to Wezzan, quand l'arrivée inopinée de notre messager l'avait brusquement rappelé à ses devoirs.

Le kaïd, saisissant la balle au bond, s'était élancé sur son cheval, qui attendait tout sellé dans la cour, Harris l'avait accompagné, et ils avaient laissé Ingram échoué sur un sofa où il s'était profondément endormi dès le début de « My ride to Sheshouan ». Cinq minutes après le kaïd était près de nous et nous priait d'accepter l'hospitalité sous son toit.

On échange des poignées de main, et nous remercions le kaïd de sa gracieuse invitation, que nous acceptons avec empressement. Il se met à notre tête et nous le suivons. On entre dans une ruelle étroite entre des murs de jardins. Nos étriers râclent les murs tellement le passage est resserré. On tourne à droite, puis à gauche ; et là, au risque de tomber, au moindre faux pas de votre monture, dans un cours d'eau qui longe le chemin et fait tourner la roue d'un moulin qui nous fait face, et dont on entend le tic tac, on franchit une petite porte basse que nous ouvre un vieux nègre; et nous sommes dans le jardin du kaïd : un bois d'orangers où des chevaux harnachés sont au piquet, où des soldats vont et viennent. Le kaïd nous présente son frère, le capitaine Allan Maclean, et notre aimable hôtesse, Mme Maclean, nous fait, avec une grâce charmante, les honneurs de sa maison.

*
* *

Nous sommes logés chez le capitaine Allan Maclean, qui habite à peu de distance, dans un pavillon, au milieu d'un délicieux jardin d'orangers et de citronniers, où coulent de frais ruisseaux.

Dans une haute et vaste chambre à plafond de poutres apparentes supporté par un fort pilier central et percée d'une large fenêtre grillée, nos lits de camp ont été dressés et, avec nos valises, encombrent l'élégante habitation du capitaine. Un escalier étroit ménagé dans l'angle de l'édifice conduit au rez-de-chaussée et sur la terrasse. Dans un recoin, avant d'arriver sur la plate-forme, couche Ahmed, un jeune Maure aux traits fins, le domestique de notre hôte.

De la terrasse on aperçoit la ville s'étageant dans sa ceinture de vallées, en une infinité de terrasses blanches d'où surgissent les tours carrées des minarets, les menaçantes enceintes des remparts, les hauts murs jaunes des palais du sultan. En bas un portique est adossé au pavillon, et les ogives de ses arcades reposent sur de jolies colonnes octogonales blanchies à la chaux.

Devant cette façade, une source dont on entend le murmure remplit de son eau limpide un large et profond réservoir carré. Ses marges sont au niveau du sol, et ses parois revêtues de mosaïques de faïences. Le trop-plein de l'eau s'échappe par des rigoles à travers les fleurs, les plantes, les massifs d'orangers et de citronniers. Leurs rameaux chargés de fruits forment un dôme de verdure au-dessus du bassin, et leurs extrémités frôlant les murs de la maison pénètrent à travers la grille de la fenêtre jusque dans notre appartement.

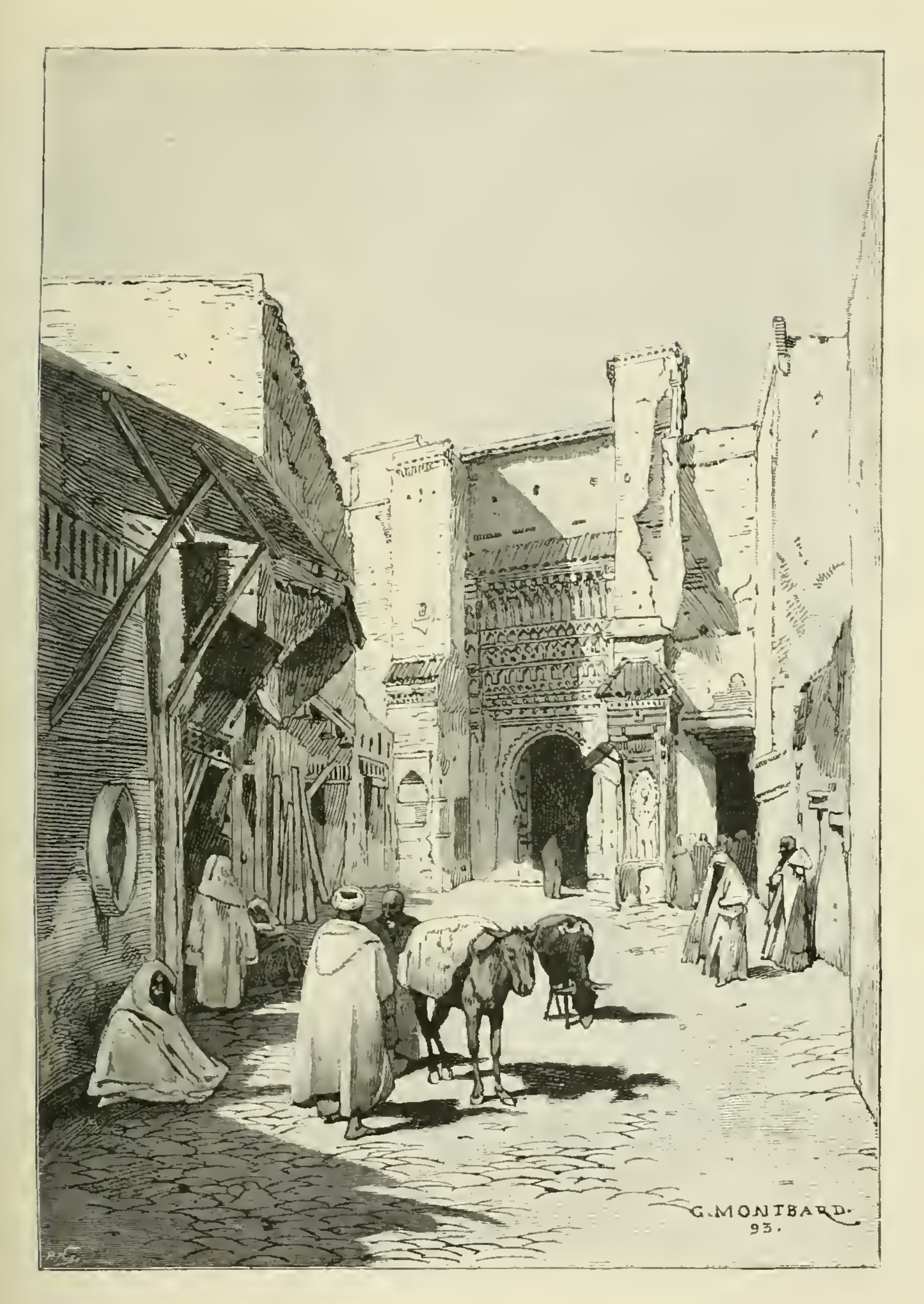
Le soleil perce par les interstices de l'épaisse voûte de feuillage, piquant le sol d'une multitude de taches lumineuses ; des oiseaux voltigent en gazouillant ; le vent frémit à la cime des arbres. De temps en temps une orange qui se détache tombe dans le bassin avec un bruit sec, et l'eau jaillit en gerbes de diamant.

Des mousses, des lichens, des saxifrages couvrent les sommets ébréchés des vieux murs entourant le jardin ; des chèvrefeuilles, des volubilis, des liserons, tapissent leurs parois crevassées, rampent sur des pans éboulés de maçonnerie, se faufilent à travers les arbustes. D'épais fouillis de plantes, gorgées de sève, poussent d'une façon désordonnée, envahissant des coins ruinés, et une fraîche et délicieuse odeur parfume l'air.

* * *

Ce matin, au déjeuner, Harris nous raconte une orageuse entrevue qu'il vient d'avoir avec le pacha. La veille, ce dernier, sur la présentation des lettres de Si-Torrès, avait immédiatement promis de nous trouver un logement. Le soir étant venu et le pacha n'ayant pas tenu sa promesse, Harris était retourné à la charge, insistant pour que l'on mît une maison à notre disposition avant la tombée de la nuit. On l'avait endormi avec de trompeuses promesses, et pendant que nous étions chez le kaïd Maclean, nos hommes avaient reçu l'ordre d'aller camper sur un terrain vague entre le vieux et le nouveau Fez, et ils y avaient passé la nuit.

C'était là un grand manque d'égard que notre bouillant ami ne pouvait supporter sous aucun prétexte, et qui lui avait gâté sa première nuit à Fez. Aussi, à peine levé, était-il accouru chez le pacha, qu'il trouva rendant la justice entouré de ses soldats et de ses fonctionnaires. Ce dernier, sans tenir le moindre compte de sa présence avait, avec une tranquille indifférence, continué d'appeler et de juger les différents cas qui se présentaient.



Porte d'un fondak à Fez.

La patience d'Harris s'était lassée devant cet oubli si complet des convenances, cette insolente insouciance. Il avait bondi dans la salle, l'œil étincelant, l'air provoquant, et, d'une voix vibrante, avait mis le pacha en demeure de tenir sa promesse séance tenante. Il avait essuyé de la part de ce dernier, outré de se voir ainsi traité en plein exercice de ses fonctions, un refus des plus catégoriques.



Rue près des bazars.

Devant ce dernier affront, Al-Aïssoui avait ordonné à ses « soldats » (c'est ainsi que dans son noble courroux il désignait nos muletiers) de lever le camp, d'entrer dans la ville et d'aller y dresser les tentes en plein sous les fenêtres du Sultan. Puis se tournant d'un air de défi vers le pacha, il lui avait fait savoir que, pendant toute la nuit, il tirerait des coups de fusil jusqu'à ce que le Sultan « lui-même », et il avait appuyé sur le « lui-même », vînt s'informer des motifs de cette fusillade insolite, et qu'alors il lui ferait connaître l'indigne conduite de son subordonné.

Le pacha, pour se débarrasser d'Harris, avait alors envoyé un de ses soldats à la recherche d'une maison quelconque, et ce malhonnête subalterne, sans doute par ordre de son supérieur qui voulait se venger des importunités agressives d'Harris, l'avait, par dérision, conduit dans une ignoble étable remplie d'immondices.

Cette suprême insulte avait mis Al-Aïssoui hors de lui-même. Il était retourné à la cour, avait éclaté en de violentes récriminations, cinglant les oreilles du pacha d'une grêle d'épithètes, malsonnantes au dernier degré et, en fin de compte, le facétieux serviteur du Sultan, qui tout le temps s'était agréablement moqué de notre irascible ami,

avait fini par mettre fin à cette plaisanterie d'assez mauvais goût en louant à Harris, pour un prix exorbitant, une maison passable, où il pût loger ses « soldats » et déposer nos bagages.

Marshall est très faible; il peut à peine se tenir sur ses jambes. On lui a dressé un lit dans la maison du kaïd Maclean, on a fait venir le Dr Linarès de la mission française, un ami de la maison, et on lui prodigue les soins les plus empressés. Espérons que ce sera pour lui une leçon et qu'il nous écoutera un peu plus à l'avenir.

Nous allons visiter la ville, accompagnés de Sélim et de notre kaïd. C'est partout aussi vieux, aussi ruiné, aussi décrépit qu'à Méquinez, mais il y a plus de vie, plus de mouvement. Les bâtiments sont plus hauts, la foule est plus remuante, plus bruyante. Cependant les constructions se mêlent, se pénètrent de la même inextricable façon, avec les mêmes bizarres complications d'architecture. Des séries d'arches superposées s'élancent à de grandes hauteurs par-dessus les rues; des corps de bâtiments sont jetés d'une maison à l'autre. Sur leurs façades sont greffées de petites baies à coupoles et à pans coupés, supportées par des encorbellements de bois de cèdre sculptés; des étages se projettent soutenus par des poutres en retrait artistement fouillées, et entre les faîtes des maisons qui se touchent presque on aperçoit une étroite bande de ciel.

On marche oppressé entre ces grands murs tristes, nus, percés de temps à autre d'une étroite meurtrière, d'une fenêtre grillée à meneaux en croix, ou parfois, dans une petite ouverture basse, dont la porte, bardée de rangées de clous, s'entr'ouvre et se referme tout à coup, sans bruit, une forme blanche disparaît.

On pénètre sous de longs tunnels voûtés suintant d'humidité, tachés de moisissures; sous des passages couverts, à plafonds de poutres sculptées. Çà et là de ravissantes fontaines déploient sur les murs caducs leur riche manteau de mosaïques, les merveilleux enlacements de leurs arabesques, leurs fines broderies d'entrelacs.

On entrevoit, à travers des ogives délabrées, des cours entourées d'arcades, et remplies d'hommes et d'animaux. Ce sont des caravansérails, des auberges où on loge à pied et à cheval.

A chaque instant on passe sous de doubles et de triples arches élégamment décorées, à ogives dentelées. Des trous béants s'ouvrent dans la chaussée pavée et on entend le bruit d'eaux souterraines qui s'échappent en bouillonnant.

Dans certaines de ces rues, on circule difficilement, tellement la foule est nombreuse, et, constamment, à tout propos, devant vous, der-

rière vous, à vos côtés, toujours et partout, retentit le glapissement continu, l'exécrable et menaçant « baleuk »!

Des soldats passent au galop de leurs chevaux, à peine a-t-on le temps, pour ne pas être renversé, de s'aplatir contre la muraille... « baleuk »!

Des chameaux portant des madriers, des piles de bois, des sacs d'orge, s'avancent barrant toute la rue, battant les murs de leurs charges pesantes, écorchant les murailles, bousculant les gens devant eux... « baleuk »!

C'est un troupeau de bœufs poussés par des pâtres farouches qui encombrent la voie, on se gare comme on peut dans une embrasure de porte, un recoin quelconque, et on laisse le flot menaçant s'écouler... « baleuk »!

C'est un important fonctionnaire, un « amin », passant sur sa mule, sa tête fine encadrée dans les mousselines de son « haïk », accompagné de domestiques... « baleuk »!

Voici maintenant un superbe cavalier nègre de la garde du Sultan, un « bokhari » en « sulham » blanc, drapé dans les plis de son haïk de soie, monté sur un cheval noir... baleuk! Encore et toujours, baleuk! Toujours, dans les villes, dans les villages, sur les routes, partout, résonne à vos oreilles, bourdonne dans la foule l'éternel baleuk! l'incessant, l'inévitable cri de garde du Maghreb.



Soldat marocain.

On quitte ces voies bruyantes et on s'égare dans de sombres labyrinthes de ruelles, de couloirs, de culs-de-sac, d'un silence sinistre, où gisent des carcasses; on frôle de grands chats maigres, galeux, à poils hérissés, on escalade des monceaux de décombres, on roule sur des gravats, on évite des ouvertures béantes à fleur de terre, au fond desquelles des eaux courantes bruissent sourdement avec des reflets ternes.

Puis on se trouve tout à coup dans des endroits ouverts, des

vergers, des jardins, dans des ruelles entourées de murs peu élevés, fendillés par le soleil, couverts de lichens jaunes, de saxifrages, d'herbes grêles, de broussailles. Des figuiers étendent par-dessus les murs leurs branches tordues; des orangers chargés de fruits forment un berceau au-dessus de nos têtes; et la brise attiédie par le soleil passe chargée de suaves odeurs.

On entend des ruissellements d'eau, des bruits de roues de moulin. On rencontre à tout moment des nappes d'eau se précipitant du haut de murs moussus et disparaissant en grondant sous des voûtes.

Des ânes passent chargés de sacs de grains ou de farine conduits par des gamins tout poudrés de blanc, et on se presse contre les murs pour leur faire place.

Et pourtant, au milieu de ces ruines, de cette décrépitude absolue, on constate dans les moindres détails d'architecture une acuité d'observation, une recherche d'élégance, un raffinement de goût surprenants. A des portes vermoulues de maisons abandonnées sont suspendus, à moitié arrachés de leurs écrous, de merveilleux frappoirs, remarquables de forme et ciselés avec un goût exquis, une étonnante sûreté de main; des arches, en forme de fer à cheval, aux courbes d'une admirable pureté, sont ornées de délicieuses dentelles, d'arabesques, de mosaïques, composées avec un rare bonheur de lignes et de couleur; des angles de murs sont chanfrenés de courbes, de lignes brisées d'un effet heureux et inattendu; sur les parois des maisons, des ornements, profondément champlevés sur le stuc, produisent des jeux d'ombres et de lumières qui charment l'œil, en rompant la monotonie fatigante des grandes murailles nues.

Quelquefois, pour enjoliver une simple ouverture, une modeste fenêtre, on a dépensé des trésors de goût et de patience dans l'élaboration d'une série d'arcatures, de colonnettes, d'ogives, d'entrelacs, de motifs d'ornements, de combinaisons de courbes et de lignes droites, se résumant en un bijou d'architecture d'une adorable fantaisie.

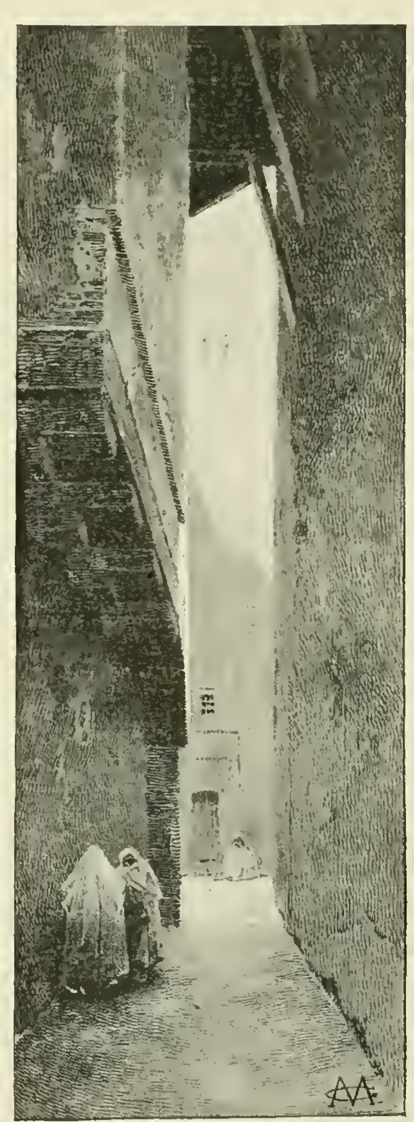
Nous avons hâte de voir les bazars. Les sentiers en zigzag, bordés de vieux murs des jardins voisins de celui du kaïd, nous amènent dans une rue assez large, très longue, descendant en pente rude jusqu'au quartier des marchands.

Le haut de la voie est barré par une grande porte ogivale à créneaux, très délabrée, étayée de poutres. Un peu plus bas, à gauche, s'ouvre, dans une haute muraille crénelée, une autre porte à ogive flanquée de tours octogonales. Une triple rangée d'arabesques festonne autour du cintre et la partie supérieure de la façade est couverte d'entrelacs

et de mosaïques d'un joli dessin, d'une tonalité harmonieuse. Les créneaux sont presque tous brisés, de grands trous déparent la splendide façade, la base des murs est corrodée et les pans coupés des tours sont entièrement dilapidés.

Il y a un grand mouvement de soldats qui entrent et sortent, et sous la voûte profonde des gens sont étendus le long du mur, roulés dans leurs burnous.

Plus bas, dans un angle rentrant, une très belle porte attire notre attention. Les doubles panneaux de bois sont revêtus d'ornements de cuivre artistement dessinés. Une série de poutres encorbellées, sculptées avec une précieuse perfection, couvertes de peintures rehaussées d'or, soutiennent un toit de faïences vertes sur lequel s'épanouit en pleine liberté toute une végétation de mousses, d'herbes et d'arbustes.



Rue dans le vieux quartier.

Plus loin est une tour de mosquée ruinée. Sur son sommet, des cigognes ont construit leurs nids et de misérables échoppes sont adossées à sa base.

A côté, des mendiants efflanqués sont affaissés dans des renfoncements sombres; des vieilles, édentées, chauves, horribles, portant de lourds fardeaux, nous injurient en passant.

Nous pénétrons sous des voûtes, sous des arches, nous avançons le long de hautes murailles glabres, de bâtiments sinistres puis, toujours descendant, nous disparaissons sous un passage couvert, obscur, humide, d'où nous émergeons en plein soleil sur une sorte de place irrégulière, un carrefour assez large.

Sur un des côtés de la place, dans une gigantesque muraille, s'ouvre entre deux étroits bastions une porte monumentale.

Le long de l'immense ogive courent en festons des rangées d'arabesques et un triple filet en relief forme un encadrement rectangulaire autour de ces ornements. Au-dessus du filet horizontal se déploie une longue bande de mosaïques de faïences, de couleur indistincte, où se détachent en noir des inscriptions tirées du « Koran ». Immédiatement au-dessus, se superposent, en une série d'encorbellements alvéolés, des rangées infinies d'arcatures superposées, dentelées, à pendentifs, reposant sur de mignonnes colonnettes. Des denticules ouvragées, des pilastres délicats et d'interminables entrelacs savamment combinés s'enchevêtrent dans les intervalles des ogives, qui semblent taillées dans une large dentelle de pierre. Par-dessus le tout, domine, fortement projeté en avant et recouvert d'un toit de faïences vertes, un puissant couronnement supporté par une suite de consoles en retrait les unes sur les autres, fouillées d'ogives, de guirlandes d'arabesques, avec une profusion inouïe. Au-dessus, encore plus haut, continue la grande muraille toute lisse avec son faîte recouvert d'un toit de faïences.

Tout cela forme une masse grise, poudreuse, terne, ravagée par les siècles, mais pleine encore d'une splendeur morne et grandiose. Les oiseaux ont édifié leurs nids dans les voussures des ogives, les araignées ont tissé leurs toiles entre les corniches des consoles, des plantes parasites ont poussé dans des angles et de grandes stries noirâtres salissent les dentelles d'entrelacs; des couches de poussière coagulées empâtent les listels des cannelures, les fines arêtes des courbes, les délicates ciselures des filets, et l'antique monument, rongé par les pluies, fendu par le soleil, s'en va en miettes dispersées par les vents.

Le bastion de droite avançant en une saillie fortement prononcée, entre la porte majestueuse et le trou noir par lequel nous sommes arrivés sur la place, est orné d'une gracieuse fontaine s'échappant en deux jets d'eau vive d'un cintre en mosaïques incrusté dans le mur, pour retomber dans un vaste bassin de marbre. Au-dessus du cintre passe une bande d'entrelacs, surmontée d'une frise formée par des poutres superposées avec leurs angles ornementés, et plus haut, sur un alignement de consoles sculptées et peintes, repose un toit de faïences. L'ensemble est dans un état de vétusté, de délabrement effrayant. Sur l'autre bastion est un simulacre de fenêtre en ogive qui a été murée.

Cette porte colossale donne accès dans l'intérieur d'un « fondak ». La cour est entourée de portiques à colonnes octogonales, dont la base



Intérieur d'un fondak à Fez.

est garnie d'un revêtement en bois. Les chapiteaux à faces planes dont les encorbellements forment l'arcade sont fouillés de délicieuses arabesques et les arêtes d'étroites ogives alternant avec les larges ouvertures des portiques sont dentelées de fines moulures. Au-dessus s'élèvent deux étages de galeries à balcons ornés de « moucharabiehs » garnis de bancs. Sur ces galeries s'ouvrent les portes de chambres où les Juifs emmagasinent leurs marchandises. Les portiques du rez-de-chaussée sont fermés de portes ouvragées surmontées de grillages en fer.

Là aussi, tout s'émiette, se corrode, s'en va, le stuc se décolle de la maçonnerie, les moucharabiehs se pourrissent, les panneaux sculptés sont vermoulus, les ogives festonnées se désagrègent ; c'est une ruine générale.

Un « caouadji » est installé sous les voûtes de l'entrée : dans la cour, des ballots, des caisses sont déposés, et à côté sont des chameaux et des mulets que l'on décharge.

En dehors du « fondak », à droite, à l'ombre d'une vieille vigne grimpant le long de murs crevassés, rampant sur un treillage disloqué, des chameliers dorment auprès de leurs bêtes allongés ; des ânes sont couchés, des mendiants font la sieste.

De grands murs, percés de quelques portes, longent la place à droite de la fontaine. A gauche, dans des masures basses, dans des appentis en planches, se voient des boutiques de bourreliers et d'épiciers.



Rue du vieux Fez.

Nous sommes à l'entrée des bazars. C'est d'abord une longue rue montante, extraordinairement encombrée d'hommes et de bêtes, bordée de boutiques, où, dans l'encadrement de milliers d'objets suspendus à leurs devantures, reposent, accroupis dans leurs petits trous carrés, des marchands froids et réservés.

L'air est imprégné d'odeurs d'aromates : on respire des parfums d'encens et de « kif », où se mêlent des senteurs chaudes de bêtes

en sueur, de fientes d'animaux, et, quand roule le flot sourd de ces gens, dont les pieds nus ou en babouches ne font aucun bruit en se posant sur le sol, les talons de nos bottes résonnent étrangement sur les petits pavés ronds, unis et luisants.

Les boutiques sont variées, ici : il y a des selliers, des marchands de soie, de cuir, d'épices, de tabac. On y vend du thé, du café, des peaux écarlates de Fez; des cuirs jaunes de Maroc; des tables basses, à plateaux de mosaïques de marbre, aux pieds sculptés et peints; des étagères de cèdre, à couleurs éclatantes, relevées d'un peu d'or, fabriquées à Tétouan. A côté d'échoppes encombrées de miroirs d'Allemagne, de quincaillerie de France, de cotonnades anglaises, de jais de Venise, de corail d'Italie, de samovars de Russie, s'étalent des produits du Soudan, des plumes d'autruche, des gommes du Sénégal, des amulettes de drap, des pierres noires protégeant contre la morsure des reptiles.

On y coudoie des montagnards à l'air farouche, sous leurs amples « djellabiehs » brunes, mouchetées de houppes de soie multicolores, la tête ceinte de la gaine de drap rouge de leurs fusils, qu'ils portent sur l'épaule. Ce sont des Berbères blonds, drapés dans leurs « haïks » de laine rude; des illuminés aux yeux hagards, des saints complètement nus, bouffis de graisse, psalmodiant des versets du Koran; des mendiants aux plaies rebutantes, de nobles cavaliers, des pachas montés sur de belles mules brillamment harnachées, des Juifs cauteleux glissant furtivement, des femmes voilées faisant des achats.

Parfois, on entend les notes déchirantes des « ghaïtas », ces cornemuses arabes aux accents si tristes, le son des flûtes et de coups de fusil tirés précipitamment : on est alors refoulé contre les boutiques, des bandes armées se ruent avec des hurlements à travers la foule, bondissant comme des fauves, lâchant des coups de feu à gauche et à droite. C'est le jeu de la poudre, le « lab-el-baroud », une fantasia que l'on célèbre à l'occasion d'un mariage ou d'une circoncision.

Nous sommes devant la porte de la mosquée de Karaouïn, la mosquée sainte par excellence. Nous passons lentement. Entre les massifs battants ouverts, on entrevoit d'interminables rangées de colonnes, des successions infinies d'arcades se perdant dans des lointains sombres, dans une pénombre mystérieuse; des milliers de lanternes sont suspendues aux voûtes du sanctuaire, et, par terre, une foule est prosternée, le front dans la poussière et dans la fièvre d'une exaltation religieuse sauvage implore, haletante, la miséricorde du Très-Haut.

L'immense murmure de ces voix, unies dans une solennelle et formidable prière, pour invoquer le nom d'Allah, roule en grondant sous les innombrables voûtes, s'échappe et monte dans l'espace, avec de sourds retentissements, mêlés d'étranges et terribles éclats.

Nous tournons autour de la mosquée, le long de hautes murailles ternes, gercées, aux faîtes noirâtres, s'enchevêtrant dans les maisons voisines. Par d'autres portes, donnant sur la mosquée, on aperçoit des « mirhabs » de marbre, à élégantes colonnettes; d'antiques chaires à prêcher en bois de cèdre, ornées de merveilleux reliefs, d'incrustations d'ivoire et d'ébène. A côté de piliers trapus à cintres lourds s'alignent des avenues d'élégantes colonnes reliées entre elles par de frêles arceaux découpés comme de vieilles dentelles, des façades de portiques d'une blancheur éclatante. On voit luire, avec des tons éteints, des morceaux d'architecture, rehaussés de dorures ternies, de couleurs fanées, pâlies sous un suaire de poussières accumulées pendant des siècles. Entre les créneaux des minarets, des cigognes reposent tranquilles sur leurs nids.

De murs revêtus de mosaïques, étincelant au soleil avec d'éblouissants reflets, jaillit et retombe dans des cuves de marbre, avec des ruissellements d'or liquide, l'eau de fontaines limpides. Et toujours, comme le grondement d'un tonnerre lointain, résonne l'imposante clameur, l'hymne religieux des fidèles prosternés.

*
* *

Nous avons regagné les bazars : Nous sommes dans ceux des selleries et des poteries, dans une ruelle large, peu élevée, où le jour passe tamisé à travers un toit à claire-voie de roseaux jetés sur des poutres transversales, appuyées sur le sommet des boutiques. Des vignes centenaires ont poussé dans des angles de murs, et leurs rameaux s'étendent à travers les treillages gondolés par les chaleurs et les pluies, adoucissant les rudes clartés du soleil.

Des Arabes boivent à des bornes-fontaines adossées au mur. De quelques devantures pendent des harnachements de velours, rouge cramoisi, bleu clair, vert céladon, réséda, amaranthe, jonquille, ornés de pierreries; des selles à troussequin relevé, à pommeau pointu, tout en velours brodé d'or; des étriers, incrustés d'or ou d'argent; des gourmettes, des mors, des éperons ciselés avec une grande recherche; des rênes de cuir brodé de soie et d'or.

Puis ce sont des rangées de poteries ravissantes de forme, de dessin,

de couleur, mouchetés de points pourpres semblables à des gouttes de sang : des urnes d'un galbe pur, d'une rare élégance, à anse double ou triple ; des vases rappelant les antiques canopes de Memphis, ornés de bandes, d'enroulements de rinceaux, de fleurons, de denticules, de couleurs variées : des plats, des coupes, à pieds largement évasés, cannelés parfois, semés à l'intérieur de rosaces, d'étoiles, d'ogives à palmes et à bouquets, s'entremêlant à des lignes d'un savant arrangement. Toutes ces choses sont recouvertes d'un émail de couleur légèrement rosée, rehaussé de décorations polychromes où dominent les verts crus, les jaunes citrin, les bruns chauds, les bleus d'azur, d'une séduisante harmonie.



Bazar aux armes.

De là nous allons au bazar aux armes, une rue étroite en pente raide où reluisent des amas d'armes. Quelques poutres transversales, sur lesquelles reposent des restes de planches pourries, indiquent qu'autrefois le bazar a été couvert. Des vignes ont poussé dans des coins, se tordant le long des murs, escaladant des arches, se glissant dans les crevasses des murs.

Ici les marchands sont rudes, moins polis, plus négligés dans leurs costumes et les soins de leurs personnes que ceux des autres bazars. Beaucoup sont d'origine berbère ou kabyle. Ils ont les manières brusques, le verbe dur et des accès de gaîté vulgaire qui font étrangement ressortir la gravité froide, les manières distinguées et polies de leurs confrères des autres bazars. Ils deviennent vite d'une familiarité gênante, insistent pour vendre et vous retiennent par vos vêtements pour conclure un marché.

Les boutiques regorgent d'armes, d'armes blanches surtout, de toutes formes, de toutes les époques, de tous les pays : des sabres

à poignée en corne de rhinocéros, à garde de fer, portant gravées en lettres d'or sur leur lame les devises de nobles maisons d'Andalousie; des « khangiars » à lame recourbée, à fourreau de cuir ciselé; des cimeterres avec leur lame marquée du sceau de Salomon et dont la garde d'acier est niellée d'or et le pommeau orné de rubis ou d'émeraudes; des « flissas » kabyles à lame courbe et étroite, au manche de cuivre guilloché; des pistolets à canon damassé, à crosse artistement fouillée, ornée de pierreries; de vieux tromblons espagnols, héritage de quelque bandit; des épées droites, fines, flexibles, à large coquille à jour ouvragée, dont la lame souple se plie de telle sorte que la pointe touche la garde, et quand, rendant la main, on cesse de forcer sur la poignée, l'acier se redresse d'un coup brusque, coupant l'air avec un sifflement et vibre longtemps après. On y trouve des adargues, ces curieux boucliers à lance, datant du xve siècle; des fourches de guerre, à trident et à crocs; des fléaux d'armes; des haches damasquinées; des armures sarrazines; des fusils du Sous, à minces crosses d'ivoire incrustées d'argent, ornées de rubis, de topazes, d'améthystes, aux canons niellés d'or, cerclés d'argent, à dessins en repoussé.

Mêlés à ces armes, on aperçoit des boucliers en cuir d'hippopotame; des lances à hampes de bois de fer; des javelots dont la lame est fixée au manche par des boyaux d'animaux; des arcs, des carquois de peau humaine remplis de flèches barbelées et empoisonnées; des couteaux de fer à lame large et coudée, grossièrement emmanchée dans du bois; des grands sabres à large lame droite du Soudan, à poignée garnie de lanières de cuir rouge, à fourreau de peau jaune, à baudrier, orné de coquillages, et qui se portent suspendus à l'épaule gauche.

Puis c'est tout un amas d'informes et sinistres instruments de mort et de torture : des chaînes pesantes; des anneaux que l'on rive aux poignets et aux chevilles; des boules de fer hérissées de pointes aiguës, munies d'une tige aiguisée, dont les santons fanatiques se transpercent les joues.

Nous voici dans le bazar aux babouches, un couloir dallé, très étroit, très sombre, où, dans des enfoncements obscurs, sont entassés des cuirs, des chaussures, des gibecières de toutes espèces et de toutes couleurs. L'air circule difficilement dans ce boyau éclairé d'une lumière crépusculaire, l'atmosphère est lourde et chargée d'une forte odeur de cuir. Il y a de magnifiques bottes rouges, jaunes, bleues, brodées de soie et d'or, des « temmag »; de délicieuses pantoufles de femmes bleu turquoise, jaunes, saumon, vert d'eau, ornées de soie qui apparaît à travers le cuir délicatement ajouré. Un peu plus

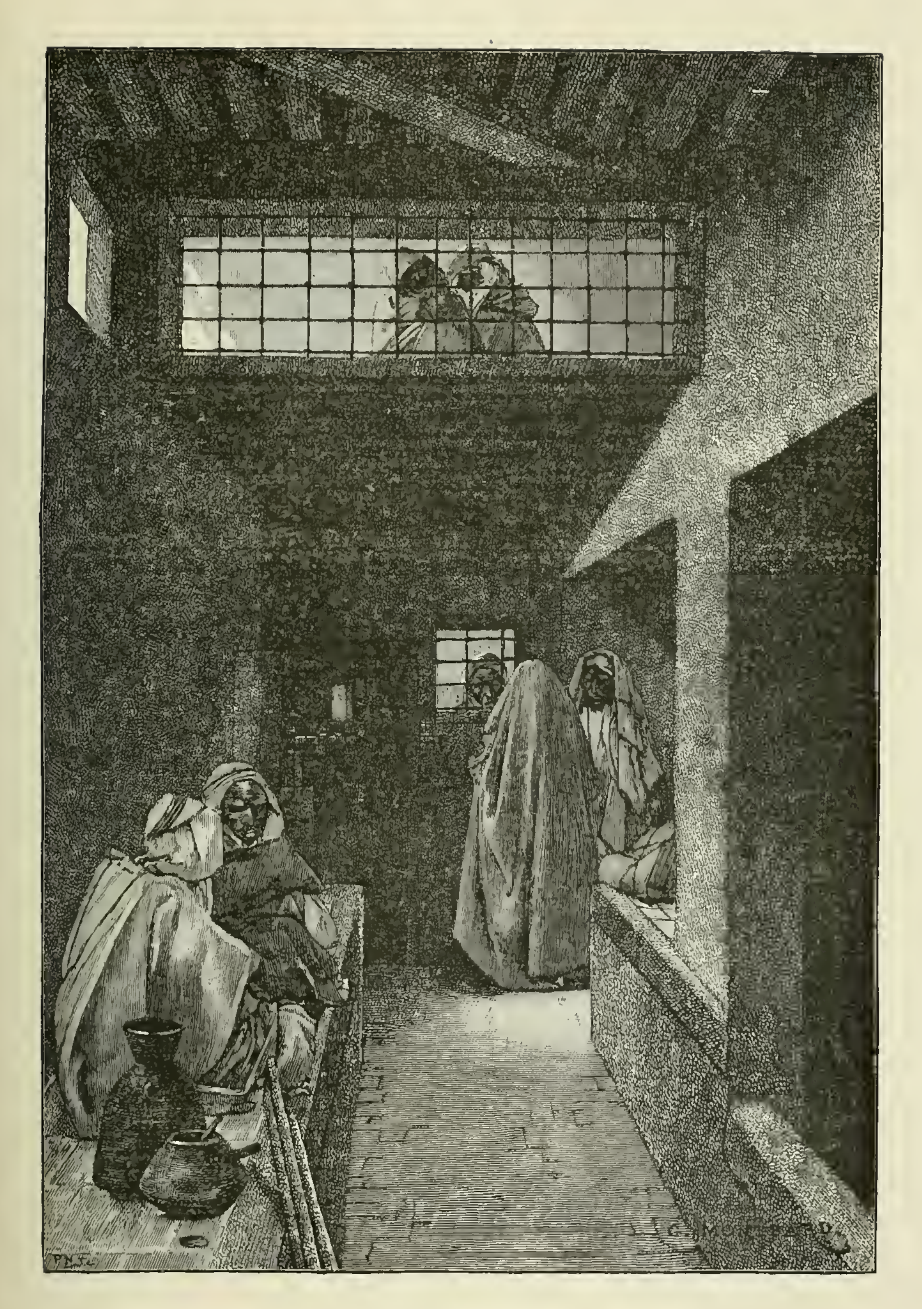
loin ce sont : des gibecières à divers compartiments; des aumônières enjolivées de dessins en soie; des cartouchières à pompons de couleur; des étuis de peau brodés de soie et d'or pour y renfermer le Koran. Des femmes voilées, pelotonnées dans leurs « haïks », assises sur le rebord des boutiques, essayent des chaussures et les marchands s'empressent galamment auprès de leurs jolies clientes.


Femme en promenade.

C'est maintenant le bazar aux vêtements, couvert aussi, mais un peu moins étroit, un peu moins sombre. Des « caftans » de drap et de soie pourpre, orange, cramoisi, mauve, pendent accrochés aux devantures des boutiques; des étoffes tissées d'or, lamées d'argent; des cordons de soie bleue, mauve, verte, violette, rouge, citron, pour suspendre les « khangiars », les gibecières, les aumônières, les beaux étuis de cuir travaillé où l'on serre le Koran. On nous montre des broderies remarquables, de larges ceintures de femmes, dorées et dures comme du carton. On déroule devant nous de superbes tentures, des « haïtés » de soie et de velours resplendissant de broderies d'or. Des marchands, calmes, sérieux, très polis, assis au fond de leurs trous noirs, au milieu de piles d'étoffes, nous offrent des tasses de thé parfumé d'ambre et de menthe et nous surfont outrageusement des marchandises qu'ils finissent par nous laisser à des prix convenables. Des vendeurs à l'encan, chargés d'objets de toutes sortes, circulent en criant les enchères.

Dans une petite cour attenant au bazar, où a poussé un énorme figuier, au tronc duquel s'enlace une vigne, des femmes du peuple et de la campagne, accroupies à l'ombre du vieil arbre, offrent aux acheteurs dont la bourse est modeste de vieux vêtements, des bijoux usés, des hardes, et dans les quelques boutiques qui sont ouvertes des Juifs vendent des bracelets, des colliers, des rubans, des flacons d'eau de rose, des dentelles, du « koheul », de l'antimoine, du « souak », qui est de l'écorce de noyer pilée et réduite en poudre, que les Maures mâchent pour se raffermir les gencives.

Plus loin on vend des produits du Tafilet, des dattes, des œufs



Une prison de Fez.

d'autruche ; des marchandises de Tlemcen ; des huiles d'olive et d'argan de Sous.

Nous sommes au bazar aux tapis : une cour carrée, à claire-voie, entourée d'échoppes surmontées d'un étage à cloison de bois percées d'ouvertures en forme d'ogives et d'étoiles, symétriquement placées. Cette sorte de baraquement couronnant les boutiques se projette fortement en avant soutenu par des corbeaux de bois. Une fontaine coule dans un angle. On nous expose des tapis de Rabat et de Mogador traversés de bandes ornementées jaunes, orange, violettes ; des couvertures de laine à raies rouges à pompons bleus ; de vieux tapis de prière rapportés de la Syrie, à nuances atténuées, charmantes.

Voici la rue des teinturiers : dans de larges excavations, en sous-sol, des hommes au torse presque nu, les bras badigeonnés, trempent des étoffes dans des baquets contenant des teintures de pourpre, de jaune, d'indigo.



Un prisonnier.

Puis nous arrivons dans les rues des armuriers, où l'on fabrique par milliers ces fusils aux formes immuables, à crosse évasée incrustée de lamelles de cuivre, bardée de clous de même métal, au long canon à cercles d'argent, armes préférées à toutes les autres par les cavaliers arabes.

Près de là est le bazar aux cuivres : là, sans cesse, on martelle le métal, incisant les arabesques sur des plateaux, des tables, des vases, des brûle-parfums percés à jour, des lampes de forme cylindrique.

* * *

Aujourd'hui nous sommes allés visiter une prison. On a traversé deux ou trois couloirs obscurs et pénétré dans un préau sombre rece-

vant le jour d'un étroit soupirail grillé. Sur un ordre écrit du pacha que nous avons montré au gardien, ce dernier nous a introduits dans les chambres du rez-de-chaussée, où les détenus en haillons, quelques-uns les fers aux pieds, paraissent supporter assez philosophiquement leur triste sort.

Ils vivent de dons et de ce que leur apportent leur famille et leurs amis. Ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à eux meurent de faim, ou à peu près, à moins qu'ils ne se livrent à de menus ouvrages de sparterie, tels que des nattes, des « koufas », des corbeilles, dont la vente leur procure quelques sous, avec lesquels ils achètent un peu de nourriture.

L'étage inférieur est effroyable : sous des voûtes humides, où filtre à travers un trou, un pâle filet de lumière, des prisonniers, rongés de vermine, les vêtements en lambeaux, sont enchaînés à de forts piliers carrés. Un carcan de fer leur serre le cou, des anneaux sont rivés à leurs chevilles, et quand ces fantômes aux chairs livides, aux traits émaciés, font un mouvement, les lourdes chaînes se choquent avec bruit.

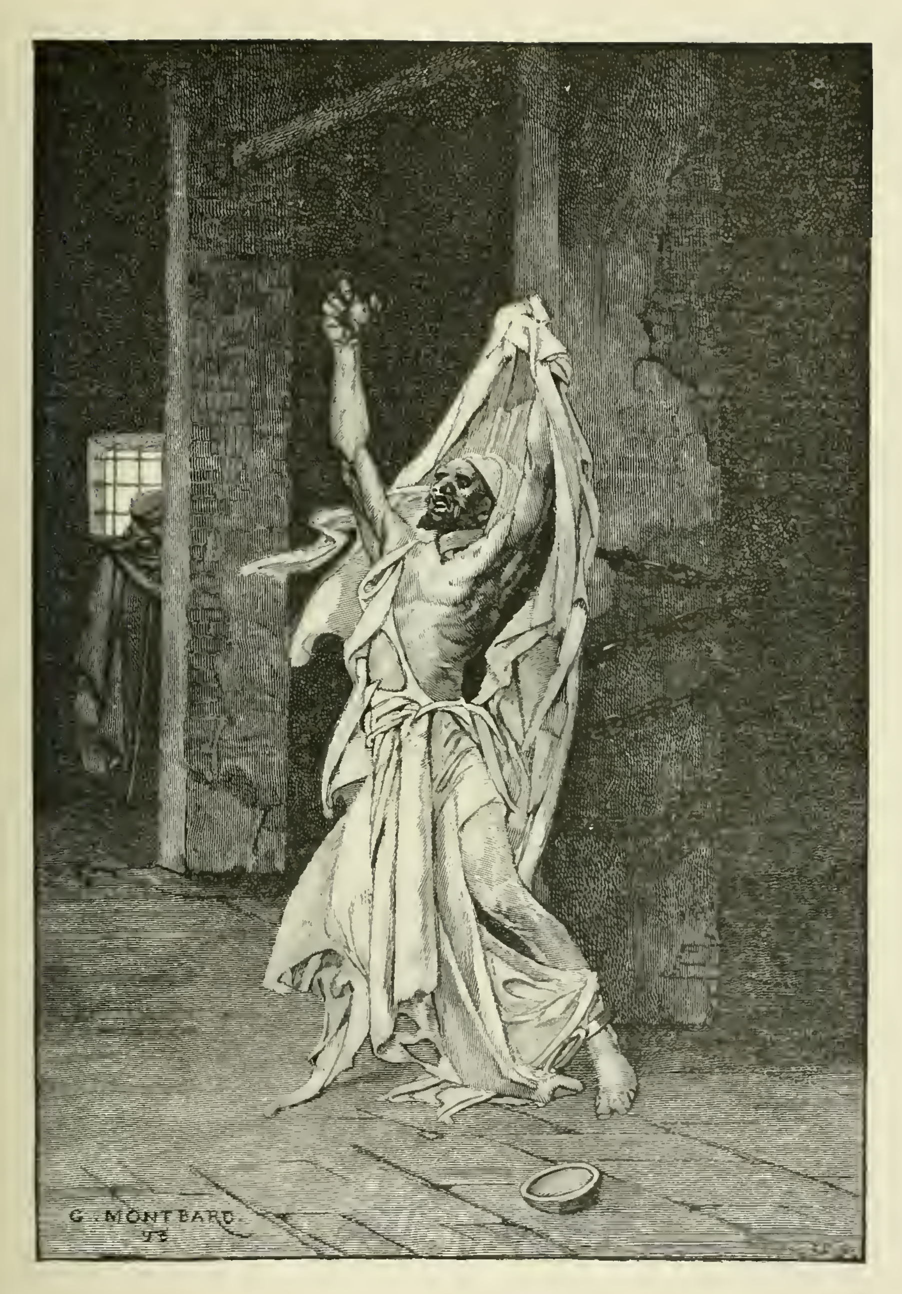
Sur le sol, parmi les ordures, des corps exsangues, d'une maigreur de squelette, sont étendus. Ils ont une rigidité de cadavres, et et d'immondes rats, noirs et velus, courent sur leurs membres nus.

Quelquefois on entend un hurlement déchirant, un gémissement lamentable, douloureusement prolongé ; et un de ces êtres maudits, pris de folie subite, secoue furieusement ses chaînes, s'élance et retombe étranglé par l'horrible carcan de fer, les chevilles ensanglantées par les anneaux qui le retiennent à son calvaire.

Quand un de ces infortunés succombe, on attache une corde à ses pieds, on traîne au dehors son cadavre, à moitié dévoré par les rats, et on l'emporte sur une civière.

Le gardien vient de nous conduire dans un angle du cachot, d'où s'exhale incessante une plainte sourde, palpitante, pleine d'une indicible angoisse. C'est à peine, si d'abord, dans l'ombre noire nous pouvons entrevoir, accroupie dans un cloaque infect, une masse grisâtre, recroquevillée, ramassée sur elle-même. En approchant nous distinguons un être humain, enchaîné au mur, et le geôlier nous fait comprendre que cet homme est un voleur qui subit le supplice du sel et qu'il sera mort avant la nuit, tué par l'épouvantable souffrance.

Les bras tendus en avant, les yeux démesurément ouverts, les pupilles dilatées, les dents serrées à se briser, les traits bouleversés, raidi dans une suprême convulsion, le malheureux agonisait. Et nous



Un fou dans une prison de Fez.

restions glacés d'horreur, devant l'expression de poignante douleur empreinte sur la face contractée de ce misérable râlant devant nous, mourant du terrible supplice.

Ce châtiment, qu'on inflige quelquefois aux criminels, est atroce. Voici en quoi il consiste : on fait une incision dans la paume des mains ; on remplit les blessures de sel, on ferme la main, en ayant soin d'introduire les ongles dans la plaie et on maintient le poing fermé en



Femmes sur les terrasses.

l'enveloppant avec une peau fraîche serrée fortement. Au bout d'un certain temps on enlève la peau : la main ankylosée ne peut plus s'ouvrir; les ongles, en vertu d'un phénomène particulier, continuent de pousser, pénètrent dans les chairs et causent d'intolérables tourments qui tuent ou rendent fou le malheureux soumis à ce supplice.

Une autre variété de torture consiste à brûler les yeux avec un fer rougi au feu ; et très fréquemment on rencontre aux coins des rues, aux carrefours des chemins, de ces misérables aux orbites saignants, implorant la pitié des passants.

A côté de cela, c'est presque une bagatelle que de couper la main à un voleur ou d'appliquer la bastonnade sur les reins d'un pauvre hère.

*
* *

Du haut de la terrasse de la maison où logent nos hommes, l'aspect de la ville est féerique.

C'est d'abord toute une succession de plates-formes blanches, une agglomération de terrasses s'étageant les unes sur les autres, se pénétrant, s'étendant à l'infini, allant se perdre dans les lointains bleuâtres. Du milieu de cette nappe blanche, surgissent les grandes tours des mosquées, les hautes murailles crénelées de la kasbah, les enceintes formidables de la ville, les murs du palais du sultan enfouis dans des massifs de verdure. Puis, c'est un vaste cirque de montagnes, aux sommets aigus, aux pentes raides au bas desquelles on voit des restes de murailles, et où paraissent, comme des points blancs, des « khoubas », des dômes, des coupoles de tombeaux, et plus loin, très loin au sud, l'Atlas avec ses neiges éternelles.


Femme chez elle.

Les terrasses sont couvertes de femmes : les unes sont couchées sur des tapis, d'autres se promènent par groupes, quelques-unes, assises les jambes pendantes sur le rebord des murs, causent avec leurs voisines d'en face. Il y a des allées et venues de maison à maison, de terrasse à terrasse. On jette des ponts volants pour passer d'un côté de la rue à l'autre ; on escalade des toits ; on grimpe avec des agilités de chat à de courtes échelles appliquées contre les murs bas. Et dans cette gymnastique amusante, de soudains coups de vent, de capricieuses indiscrétions de costume, laissent voir de temps à autre une belle gorge, un joli pied cambré, une jambe merveilleusement faite, et quelquefois davantage.

Des femmes auprès de petits fourneaux de terre préparent le repas, d'autres lessivent, étendent du linge sur des cordes, le détirent, le plient, se livrent aux soins du ménage.

Rien n'est plus intéressant, plus curieusement original que la vue de ces toits fourmillant de monde, que cette vie féminine se développant

à l'aise, sans contrainte, sur cette multitude de terrasses, exubérante d'entrain, de gaieté, de mouvement.

La plupart sont belles, d'une beauté fière, sauvage, attirante. Leurs allures sont d'étranges souplesses mêlées de surprenantes brusqueries, et, dans leurs mouvements félins, leurs poses alanguies étonnamment gracieuses, inconsciemment provocantes, il y a quelque chose de voluptueusement fatigué.

Les unes, le front couvert de sequins, les yeux agrandis par l'antimoine, les cils et les sourcils noircis, le front tatoué de bleu, restent les bras croisés, debout, immobiles, l'œil fixe, le regard interrogeant l'espace.

Elles ont sur la tête l'« hantouze » étincelante, dont les rubans lamés d'or retombent de chaque côté de leur buste comme les bandelettes d'un dieu égyptien, et dont les légers voiles brodés d'or voltigent sur leurs épaules. Une large et raide ceinture de soie et d'or retient à la taille leur « kaftan » tombant jusqu'aux genoux, sous un surplis de gaze transparente, et le « kaftan » soutaché d'or, fendu sur la poitrine, laisse entrevoir leur chemise de lin, ressortant très blanche sur leur peau brune constellée de colliers et de bijoux. Leurs larges manches relevées par des cordelières de soie découvrent jusqu'aux épaules leurs beaux bras nus ornés de bracelets d'argent de forme antique, et sur leurs fines chevilles sonnent des anneaux d'argent.



Femme coiffée de l'hantouze.

On dirait à les voir ainsi dressées, dans une désinvolture impérieuse et farouche, magnifiquement parées, de mystérieuses idoles qu'on aurait exposées hors de leurs temples vénérés.

De sveltes jeunes filles aux grands yeux noirs, avec un simple foulard de soie attaché autour de la tête, se meuvent avec des flexibilités de couleuvres, et les tresses épaisses de leurs cheveux dénoués retombent sur leurs épaules.

Des esclaves, des négresses au dur profil, au visage sombre, les oreilles garnies de lourds anneaux de métal, habillées d'étoffes quadrillées, à dessin rouge ou bleu sur fond blanc, la taille serrée dans une ceinture rouge, se tiennent dans des attitudes sculpturales.

Ces femmes se promènent enlacées avec de voluptueuses ondulations de hanches, s'accoudent sur les vieilles murailles blanchies, s'allongent lascivement sur les toits calcinés. Et les causeries intimes commencent, les confidences délicates se font à voix basse, les secrets du harem se confient à l'oreille, des gaietés fraîches éclatent en notes perlées mêlées aux rires stridents des négresses, et l'écho de ces voix jeunes, de ces aimables ébats, de cette amusante vie en plein air, monte des innombrables terrasses en un long et mélodieux murmure.

Et les belles créatures, dans l'auréole de leurs coiffures d'or, dans la splendeur de leurs poses superbes, aspirent la brise du soir; et quand les tièdes haleines chargées d'odeurs troublantes, de benjoin et d'aloès mêlés à des senteurs fortes de plaines lointaines, glissent entre leurs lèvres humides, baisent leurs dents nacrées, enveloppent d'une caresse leurs beaux membres nus, leurs narines frémissent doucement, leurs seins se soulèvent un peu plus, des lueurs s'allument dans l'ombre de leurs yeux profonds, et leurs chairs inassouvies, secouées d'inexplicables tressaillements, frissonnent mordues de mystérieux désirs.

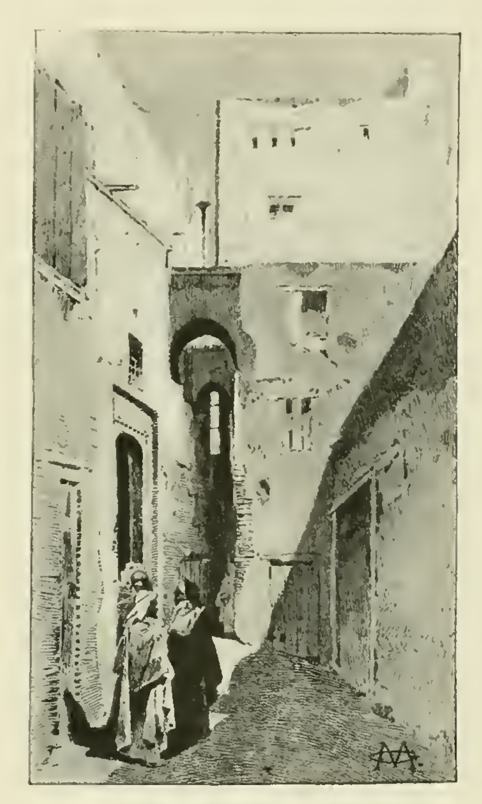


Incident de harem.

Le soleil, descendant lentement dans la voûte immense, baigne de sa lumière d'or les vieux murs des terrasses qui prennent des tons ambrés; les mitres d'or des « hantouzes » reluisent; les bandelettes lamées d'or, les voiles étoilés scintillent, les colliers rayonnent ; de fauves reflets courent sur les fières têtes brunes, sur les beaux bras nus cerclés de bracelets ; les négresses aux profils inflexibles resplendissent comme des statues de bronze, et des teintes chaudes chatoient sur les chevelures flottantes des jeunes filles aux souples cambrures.

L'orbe de feu a disparu derrière la plus haute des montagnes, cernant d'un filet de pourpre ses cimes déchirées, et une grande ombre

bleue descend sur les terrasses effaçant les aspérités, voilant la rudesse des tons. Les yeux mourants jettent un glacis rose sur les faïences vertes des toits des mosquées; puis une dernière flamme illumine le faîte des hauts remparts, nimbe les sommets des tours des minarets; leurs boules d'or étincellent, les vieilles mosaïques usées luisent avec des éclats doux, et dans le ciel d'un jaune pâle, moucheté de nuages de pourpre, des triangles d'oiseaux passent fuyant vers le sud, et des cigognes volent à tire d'ailes.



Rue du Bagchiche.

Alors, dans un grand et imposant silence qui s'est fait soudain, des voix ont retenti tristes, aiguës, traînantes, et la solennelle prière s'est faite, courbant, le front dans la poussière, tout le monde de l'Islam.

*
* *

Nous voyons souvent le Dr Linarès, et plus on le voit plus on désire le revoir. Il a remis Marshall sur pied, et ce dernier achève sa convalescence en parcourant platoniquement les bazars.

Ce matin le docteur nous a invités à déjeuner, Forestier et moi, et en pleine ville de Fez on nous a servi un repas essentiellement parisien, depuis les hors-d'œuvre jusqu'au dessert. Le vin était excellent, les liqueurs choisies, le café un nectar; et, comme le docteur est un charmant convive doublé d'un érudit, et que Forestier est le garçon le plus gai et le plus spirituel du monde, en même temps qu'un remarquable artiste, je vous laisse à penser si nous avons passé une série d'agréables quarts d'heure.

En somme, nous sommes choyés comme des enfants gâtés par tout le monde; on nous comble de gracieusetés, de prévenances de toutes sortes. Quand ce n'est pas notre excellent hôte, le kaïd Maclean, ou son frère, le capitaine Allan Maclean, c'est le Dr Linarès,

et je leur saurai toujours un gré infini de leur aimable courtoisie.

Nous devons prendre le thé chez le consul d'Espagne à Fez, Si-Omar Barada, un Maure avec qui nous avons eu quelques relations commerciales. Il doit ensuite nous faire visiter la maison d'un de ses amis, un riche marchand de la ville.

A travers un dédale obscur de rues étroites et tortueuses, il nous amène dans une ruelle étranglée et obscure, couverte, à une grande hauteur, d'un plafond de solives de bois supportant un corps de bâtiment. Il ouvre une porte basse dans la haute muraille grise et, par un corridor coudé, nous entrons dans la cour rectangulaire, à ciel ouvert, de sa demeure, une assez jolie maison, à portiques sculptés et peints.

Des esclaves apportent le samovar, des petits verres de cristal émaillé en guise de tasses, et nous prenons cinq ou six « verres » de thé parfumé de menthe. Si-Omar et ses amis se sont accroupis sur des nattes à l'entrée d'un des longs appartements et on nous a offert des chaises en paille.

La négresse qui a servi le thé, réfugiée sur les dernières marches de l'escalier, nous examine des pieds à la tête, et des rangées de têtes mutines à l'air éveillé, aux yeux très noirs, se montrent au-dessus de la galerie du premier étage et disparaissent subitement, dès que nous levons la tête de leur côté.

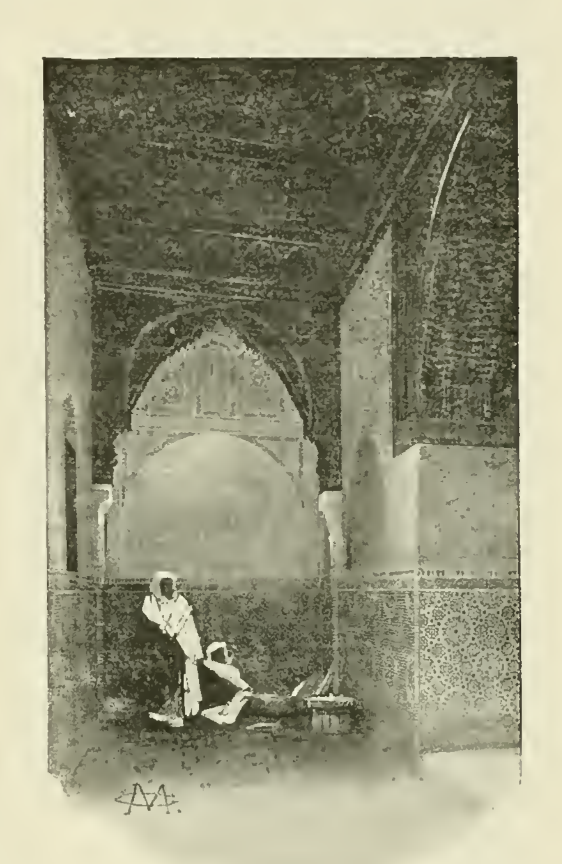
Nous achetons différentes choses à Si-Omar et il nous conduit chez son ami.

Dans une rue sale, bordée de murs en ruine, il nous arrête devant une porte vermoulue, qui donne accès dans une cour infecte. Le centre est un cloaque, où flottent des détritus ; dans un angle, un poulet crevé se putréfie sur un tas d'immondices.

Nous montons quelques marches de pierres disjointes ; Si-Omar Barada frappe, et son ami, un Maure remarquablement propre, à tête expressive, à barbe grise, vient nous ouvrir la porte. Après un échange de salutations, nous le suivons à travers les méandres d'un étroit corridor absolument noir, aboutissant à une vaste cour carrée, en plein ciel, aux murs blancs comme neige, pavée de mosaïques de faïences, entourée de portiques. Leurs colonnes blanches, jusqu'aux impostes, supportent des arceaux brisés de lignes s'infléchissant en courbes gracieuses, à pendentifs fouillés avec goût, aux faces revêtues d'une dentelle d'arabesques, enduites de couleurs vives, très fraîches, rehaussées d'or.

Sur trois côtés, sous les arcades, des portes en ogive symétrique-

ment disposées conduisent dans les appartements. Les doubles battants de ces portes sont entièrement recouverts de peintures éclatantes soulignées d'or. Sur un fond vermillon pur, ce sont des enchevêtrements géométriques de lignes, de courbes, d'étoiles, de rosaces bleues, vertes, jaunes, dans des cintres festonnés, encadrés rectangulairement de bandes où, sur un fond blanc pâle d'une teinte carnée, se détachent en bleu d'outremer des inscriptions religieuses. Et la crudité de ces tons, qui se tuent mutuellement par l'excès même de leur violence, se confond en un ensemble chaud, lumineux d'une extrême harmonie ressortant vigoureusement sur la blancheur des murailles.



Intérieur mauresque.

Sur le quatrième côté est une jolie fontaine murale : dans une arche cintrée surbaissée, se groupent, admirablement agencées, des mosaïques de faïences où, dans un dessin délicieusement compliqué, les nuances se mélangent d'une façon exquise. Une vasque de marbre reçoit l'eau, s'échappant par un double jet.

Quand on pénètre sous la porte d'appartement, faisant face à la fontaine, de l'autre côté de la cour, on se trouve dans une longue pièce, très haute, à plafond orné de caissons de bois sculpté, décorés de peintures et dorés. Dans le mur, sur les parois duquel court une plinthe élevée en mosaïques de faïences, existe, opposé à la porte, un retrait, une sorte d'alcôve où continue la plinthe. Le plancher, aussi en mosaïque, est un peu plus haut que celui du reste de la chambre. L'ouverture de la baie est en forme d'ogive. C'est d'abord un cintre pur, et un second à l'intérieur brisé de stalactites ; puis un troisième, puis d'autres entremêlés de

pendentifs, d'alvéoles, de petites ogives, s'enchevêtrant d'une façon vertigineuse, dans un désordre apparent, en une série de courbes d'un dessin serré et mathématiquement exact.

Et tout cela, enluminé de peintures ardentes, de rouges, de verts, de bleus, de jaunes, relevés d'or, pend en innombrables facettes polies au-dessus de votre tête formant une voûte ravissante de lignes, de couleur de brillante fantaisie. Par terre, sur les mosaïques sont jetés des tapis de fine laine, à nuances délicates et amorties. Les portes sur les deux autres côtés sont fermées.

Au premier étage, une galerie munie de « moucharabiehs » de couleur remplit, à une hauteur de quatre pieds, l'intervalle des colonnes des portiques, peints aussi et sculptés.

Sous les arcades moins élevées que celles du rez-de-chaussée sont percées également des portes symétriques.

Dans une des pièces où nous sommes introduits, des tapis couvrent le sol et le jour arrive par des fenêtres grillées garnies de vitraux colorés, à travers lesquels le soleil filtre tombant sur les tapis, faisant flamber les couleurs qui brillent comme autant de rubis, d'émeraudes, de saphirs.

Quand nous redescendons, le maître de la maison nous montre, à mi-chemin, la cuisine, une petite pièce donnant sur l'escalier.

A peine sommes-nous en bas, que déjà une quantité de petites frimousses curieuses, de têtes brunes coiffées de l' « hantouze » ou d'un foulard de soie, se penchent par-dessus la balustrade, anxieuses de contempler les « roumis », disparaissant comme par enchantement au moindre regard jeté de leur côté.

Nous absorbons de nombreuses tasses de thé; nous présentons nos remerciements au maître de céans, on retraverse l'abominable cour, et Si-Omar Barada nous accompagne jusque chez le kaïd.

* * *

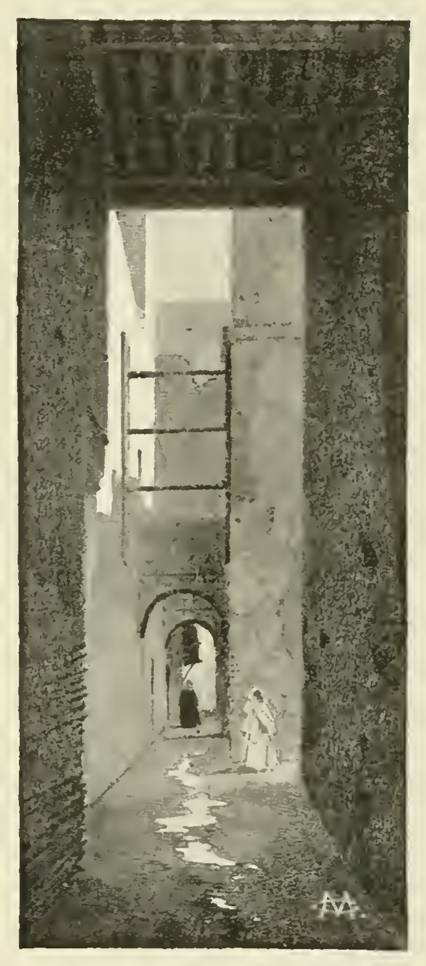
Ce matin, le kaïd Maclean a mandé Hadj-Mohammed, notre chère vieille canaille de kaïd. Il paraît que la nuit dernière, dans la maison louée à Harris par le pacha, nos hommes se sont laissé aller à une débauche corsée, ont introduit des femmes et des gens de mœurs assez équivoques, et ont mené une vie de polichinelles. Le kaïd, au lieu de s'interposer et d'user de son autorité pour faire cesser le scandale, y avait, au contraire, contribué du reste de ses forces épuisées, menant le branle et conduisant l'orgie.

Quand il est arrivé il faisait peine à voir : sa figure décomposée sous son turban souillé et placé de travers, ses deux mèches grises pendant flasques le long de ses tempes creusées, ses yeux caves, son regard éteint, son teint terreux, sa démarche incertaine, indiquaient suffisamment la large part qu'il avait prise à cette petite fête de famille.

Le kaïd Maclean le fit appréhender par deux de ses soldats, lui fit vivement sentir l'indignité de sa conduite, lui reprocha ses vols journaliers et conclut en donnant l'ordre de lui donner la bastonnade. Puis faisant semblant de se laisser fléchir par les larmes et les promesses de ne plus recommencer du vieil enfant vicieux qui s'était précipité à ses genoux, il le laissa partir sur cette verte semonce.

* * *

Chaque fois que dans les villages, sur les routes, dans les villes, nous avons demandé aux Arabes s'ils connaissaient Al-Aïssoui, le disciple du grand saint Sidi-Ben-Aïssa, l'illustre charmeur de serpents, tous ont été d'accord pour nous répondre qu'ils ignoraient son existence et n'en avaient même jamais entendu parler.



Rue
dans le quartier des Marchands.

Cependant Harris est connu sous ce nom dans tout le Maroc : maintes fois il nous l'a affirmé, et même un livre de lui, récemment publié par mon aimable éditeur anglais, sous le titre de « The land of an African Sultan », porte ce surnom côte à côte avec son propre nom, et dans la préface il a grand soin d'apprendre au lecteur qu'il est ainsi désigné dans tout l'empire du Maroc.

Quand nous nous sommes ouverts à lui de notre profond éton-

nement d'apprendre que personne ici ne semblait tenir compte de son illustre renommée, il nous a pris à part et très confidentiellement nous a expliqué que le sultan, effrayé de sa réputation toujours croissante, craignant un jour de voir l'amour de ses sujets se détourner de sa personne pour se reporter sur lui, Al-Aïssoui, dont le nom était dans toutes les bouches, allant jusqu'à le soupçonner de vouloir le détrôner pour régner à sa place, avait, pour couper court à cet engouement inexplicable des populations, défendu sous peine de mort de jamais prononcer son nom. Et voilà pourquoi Harris le Terrible, l'enfant gâté du Maroc, un sultan à l'état embryonnaire, Mouley-Walter-Harris-El-Aïssoui, le prédestiné, devait, par une aveugle fatalité du sort, par le caprice jaloux d'un sultan, passer comme un simple inconnu, comme un touriste Cook & C° quelconque, au milieu d'une population de huit millions de musulmans qui tous avaient son nom gravé au fond de leur cœur.

Mais Allah veillait sur les destinées d'Harris et allait réparer les injustices du sort, déjouer les ineptes précautions du sultan. « My ride to Sheshouan » était maintenant connu de tout le Maghreb. Les conteurs d'histoires dans les carrefours des rues, les trouvères errants sous les tentes brunes des Bédouins, les vieillards sous les toits de chaume avaient, rapsodes enthousiastes, chanté en s'accompagnant du « guimbry », l'inoubliable épopée d'Al-Aïssoui; et devant ces faits extravagants, ces surprenantes aventures, ces événements miraculeux, le peuple, pour se venger du véto mis sur le nom d'Al-Aïssoui, ne désignait plus son idole que sous le sobriquet de Bouak-el-Hadj, le fils du pèlerin ou ton père était pèlerin. Et quand ces mots résonnaient à son oreille, Harris souriait dans sa fine moustache et répondait : Salam al Koum, ce qui veut dire que le salut soit avec toi, ou quelque chose comme cela.

Il est vrai que l'expression Bouak-el-Hadj, un tant soi peu commune, un peu vulgaire, triviale même, était quelquefois prise en mauvaise part, se disait d'habitude d'un hâbleur, de quelqu'un vous contant des histoires à dormir debout. Mais c'était, nous disait Harris sous le sceau du secret, un simple stratagème pour éluder l'ordre formel de taire son nom, une façon ingénieuse qu'employait la foule d'endormir les défiances du sultan, incapable un seul moment de supposer que celui que la foule disqualifiait d'une semblable appellation pût jamais être son élu, celui qui devait un jour le remplacer.

Et maintenant sous les tentes, sous le chaume, dans les villes,

partout on ne parle que de Bouak-el-Hadj, la deuxième incarnation d'Harris charmant les hommes après avoir charmé les serpents, préparant comme Brahma sa troisième et dernière incarnation dans la peau d'un sultan glorieux, Mouley-Walter-Harris-El-Aïssoui, Bouak-el-Hadj, le mahadi du Maghreb-el-Aksa et du reste de l'Orient.





La plaine de Fez.

EN VUE DE FEZ

9 Février.

Nous quittons Fez aujourd'hui : Marshall va mieux et Ingram doit être de retour à Londres avant la fin du mois.

Nos malles sont bondées d'achats faits à Méquinez et à Fez. Nous avons de splendides « haïtés » brodés d'or; des manuscrits rares du Koran, enluminés comme d'anciens missels du moyen âge; des tapis, des broderies, des colliers, des bracelets, de curieux bijoux; des étoffes de soie, brochées et lamées d'or; des étriers, des selles, des harnachements, des « sulhams » pourpre, des « ferradjiehs », des burnous, des « haïks », des « tarbouchs », des sacoches de cuir ouvragé, des fusils, de tout enfin! Quelle fête quand nous allons accrocher toutes ces richesses aux murs de nos ateliers.

Nos mules ont été ferrées à neuf, nos selles réparées, les brides et courroies raccommodées. La caravane disloquée a été reconstituée et expédiée en avant. Le kaïd Maclean a renouvelé nos provisions en partie épuisées. Il ne nous reste plus qu'à prendre congé de nos aimables hôtes et à partir.

Nous repassons par les rues que nous avons suivies en arrivant; nous traversons les grandes portes à ogives s'ouvrant dans les hauts murs délabrés, la grande place aux enceintes farouches et nous sommes hors de la ville.

Nous avançons entre les champs d'orge et les terres labourées de la plaine de Fez et nous apercevons nos tentes dressées non loin de notre dernier campement près des lacs.

Harris, toujours anxieux d'arriver premier, enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval et, soufflant furieusement dans sa corne, passe comme une trombe entre la mule de Forestier et la mienne, et nos deux bêtes, prises de peur, effarées, s'emballent, ruant de gauche et de droite. Celle de Forestier finit par briser sa sous-ventrière et envoyer son cavalier piquer une tête au beau milieu d'un champ de colza. J'ai toutes les peines du monde à maîtriser ma monture qui, par esprit d'imitation, essaye de se débarrasser de moi.

Forestier, heureusement, ne s'est fait aucun mal. Nos hommes ont rattrappé sa bête qui détalait à cœur joie et nous gagnons le camp sans membres cassés.

Ce soir, des gens du village sont venus nous prier de visiter un des leurs atteint d'hydropisie et d'une maladie d'yeux, et Harris, empiétant sur les attributions de Forestier, notre docteur attitré, les a suivis, a fait avaler au patient une pilule de rhubarbe, lui laissant du permanganate de potasse pour s'en frotter les yeux. Il est revenu le cœur léger, satisfait d'avoir accompli son devoir de médecin et de chrétien.





En allant à Mekis.

MEKIS

10 Février.

Nous nous réveillons de nouveau sous la tente. Les fleurs foulées la veille dans notre installation se sont redressées : une gerbe de grands soucis jaunes d'or s'épanouit à la tête de mon lit, des marguerites tapissent le sol, mêlées à des bluets et à des anémones, et une brise fraîche, parfumée de bonnes senteurs, se coule par-dessous les bords de la tente qui se gonflent avec de légers bruissements.

On suit, en se dirigeant vers le nord, cette fois, les contreforts des montagnes de Zahroun qui élèvent à notre gauche leurs sommets hérissés, se profilant en noir sur le ciel bleu. Sur leurs flancs boisés apparaissent des cercles de tentes, des toits de chaume, des terrasses, perdus dans les massifs verts.

On chemine sur des collines se succédant en ondulations infinies, couvertes de palmiers nains. Puis on se trouve dans des solitudes de fougères et d'asphodèles; on aperçoit des tentes isolées dans des ravins, des troupeaux paissant sur les pentes de vallées fleuries.

Nous voici, maintenant, dans des régions de sables, sur des plateaux vallonnés, ravinés, brisés de gorges rocheuses où de grêles et chétifs arbustes poussent avec effort sur un sol stérile.

Nous nous croisons avec une bande d'Arabes; ce sont des gens d'une tribu éloignée qui se rendent en pèlerinage à Mouley-Idriss. Ils n'ont avec eux ni bêtes de somme, ni tentes, ni bagages d'aucune sorte, rien que les vêtements qu'ils portent. Depuis douze jours ils sont en route exposés aux vents, au soleil, à la pluie, couchant sur la terre nue, vivant de figues et de dattes sèches; gais, insouciants, misérables.

Après avoir parcouru une série de petites vallées sauvages, dans un pays de plus en plus accidenté, on fait halte près d'un village, perché sur le sommet d'un monticule descendant en une rampe assez raide jusqu'aux bords d'une rivière qui arrose une plaine entourée d'un cercle de collines et de montagnes.

Les abords de ce hameau sont semés de carcasses desséchées, et d'infectes odeurs se dégagent de ces pourritures. Le sheik insiste auprès de notre kaïd pour que nous dressions nos tentes au centre du « douar », les environs étant peu sûrs, infestés de voleurs. Une troupe de chameaux y est déjà installée, avec les chameliers, auprès d'une meute de chiens efflanqués en train de dévorer des lambeaux de chairs putréfiées. Nous déclinons l'offre du sheik, et préférant la chance d'être volés à la certitude de respirer toute la nuit les immondes odeurs, nous établissons notre camp à cent mètres des habitations en ayant soin d'éviter de nous placer sous le vent des abominables charognes.



Sur la route du Mekis.

Cette vallée est très pittoresque : la rivière, l'Oued-Mekis, une gentille petite rivière, à fond de cailloux, au cours tranquille, serpente, bordée de joncs, de saules, de lauriers-roses, au milieu d'une plaine cultivée.

Autour de bœufs attelés à des charrues sans roues, des ibis blancs

voltigent, des hérons sautillent avec de gauches mouvements d'ailes. A tous moments s'envolent des bandes criardes de pluviers. Quand nos gens mènent boire les bêtes à la rivière, des canards partent du milieu des joncs, des poules d'eau font le plongeon, et des merles dérangés fuyent en poussant des cris stridents.



L'Oued-Mekis.

La plaine est encaissée entre des rangées de collines où, parmi les palmiers nains, se montrent des découpures brunes, là où la terre a été mise à nu par la charrue. Derrière ces premiers mamelons, s'étagent des suites de collines, et tout à fait au loin, à l'horizon, pointent des sommets de montagnes. Sur les faces exposées au nord, des neiges à moitié fondues étincellent au soleil avec des reflets rosés.

Marshall, plus entêté que nos mules, et à peine remis de sa maladie, s'est empressé de reprendre, malgré nos objurgations réitérées, ses anciennes habitudes de négligence, et il s'est obstiné, la nuit dernière, à vouloir se coucher tout habillé, il est vrai, mais sans la moindre couverture pour se garantir contre le froid et la rosée du matin. Le résultat de cette niaise imprudence ne s'est pas fait longtemps attendre : pendant toute la journée il s'est plaint de vives douleurs dans les reins, de maux de tête, et ce soir il n'est pas d'humeur bien gaillarde.

Je fume ma pipe pendant que Forestier bûche son numéro de printemps, bougonne contre son paresseux Pylade, et crible de coups de pied l'insupportable Don, qui se précipite à tout moment effaré dans ses jambes, bouleversant l'appareil compliqué et fragile de sa table de travail improvisée.

Ingram sommeille sur sa couche en attendant le dîner, se relevant entre temps, pour aller rôder dans la cuisine, bousculer Brooks et faire d'atroces menaces à ses chiens.

Harris est toujours fourré sous la tente des muletiers : il joue avec eux aux jeux innocents, prend des leçons de « guimbry », corrige auprès d'eux son exécrable prononciation arabe, et apprend par cœur

des versets du Koran. En échange il leur récite tous les soirs « My ride to Sheshouan », leur inculque les bonnes manières de l'Occident et les débarrasse de leurs puces. Celles-ci, très friandes de chair blanche, grimpent à l'assaut de sa personne en bataillons serrés : seules quelques pucettes au biberon, oubliées dans la précipitation du départ, quelques vieilles puces sédentaires, ou d'autres, à goûts dépravés et tenaces dans leurs habitudes, restent à s'user les mandibules sur les épidermes coriaces de nos muletiers.

Quand il sort de ce chenil, nous lui refusons catégoriquement l'entrée de notre tente, et on le prie d'aller secouer ses puces ailleurs.

Sambô n'est plus avec nous : il abusait du « kif », déplaisait à ses compagnons, cependant peu difficiles ; on l'a laissé à Fez et remplacé par un autre nègre d'un noir magnifique, répondant comme son prédécesseur au nom de Sambô... Sambô II.

Un parent du chérif d'Ouezzan, de la branche cadette, nous a accompagnés depuis Fez. Il se rend à Tanger et a été heureux d'accepter, momentanément, notre hospitalité. Quoique fortement mâtiné de nègre, sa physionomie ne manque pas de finesse; il possède pour tout bagage une hachette de chérif et une casserole au manche orné d'une touffe de plumes. Il doit nous quitter demain, à la bifurcation des routes de Tanger et de Ouezzan, et continuera sa marche en demandant l'aumône.

Cet humble rejeton des chérifs est gentilhomme jusqu'au bout des ongles. Nous nous en sommes aperçus à un acte, insignifiant en lui-même, mais gros de suggestions.

Un énorme pou, rouge, gras, dodu, à face luisante et pouponne, d'une santé plantureuse, aux allures bourgeoises, aux gestes amples, un pou gâté comme un king charles chassieux de vieille douairière, flânait nonchalamment sur le cou de Cyclope, chauffant au soleil d'anciens rhumatismes persistants. En « thoroughbred gentleman » qu'il est, le descendant de Mahomet avait délicatement saisi le promeneur, entre le pouce et l'index, et au lieu de le jeter simplement à terre ou de l'écraser, ce qu'eût fait indubitablement un de ces rustres de l'Occident, il l'avait, avec une exquise politesse, déposé sur la main de son propriétaire, laissant celui-ci libre de disposer comme bon lui semblerait du sort de son pensionnaire.

Cyclope, qui ne manquait pas non plus de savoir-vivre, avait poliment remercié le chérif et après avoir très attentivement considéré le captif et s'être assuré de son identité, il l'avait gentiment replacé sur sa nuque, disant que c'était un père de famille et qu'il ne voulait

pas faire d'orphelins, le Koran recommandant d'être bon pour les animaux.

Je fus, je l'avoue, profondément ému par cette extraordinaire mansuétude, cette charité évangélique et surtout peu banale, s'exaltant à ce point de préférer se laisser dévorer par les vermines plutôt que de jeter le deuil dans leurs familles.

Je m'inclinai devant cet acte de suprême politesse orientale; admirant, sans toutefois aller jusqu'à désirer les voir s'implanter chez nous, ces mœurs si poétiquement chevaleresques, dignes des anciens Abencérages. Mais, à partir de ce moment, j'ai eu soin de tenir Cyclope à une respectable distance, évitant précieusement tout contact avec son auguste personne; craignant toujours qu'un des membres de sa piquante et nombreuse clientèle, fatigué du menu arabe, ne voulût tâter de la cuisine française et n'essayât d'établir ses quartiers sur mon individu.

Et Harris, qui se fait initier par lui et ses compagnons aux derniers raffinements du « high-life » maghrébin! jusqu'où va-t-il pousser l'imitation des belles manières orientales, le malheureux!





Douar arabe.

PRÈS DES MONTS ZAHROUN

11 Février.

Le soleil brille dans le ciel d'un bleu intense. De fraîches haleines soufflent toutes parfumées d'odeurs d'arbres et de plantes, et la caravane avance allègrement dans un pays vallonné, fertile, sillonné de ruisseaux et de petites rivières.

Toujours à notre gauche, se découpent dures et sombres les crêtes déchirées des monts Zahroun. On longe le pied de leurs derniers contreforts. Sur des pentes raides, couvertes de forêts et d'épais fourrés, on aperçoit des villes blanches, ceintes de murs, des villages fortifiés, des cercles de tentes de Bédouins, et sur leurs sommets surgissent, semblables à de formidables remparts ruinés, des rangées de rochers abrupts.

Nous suivons, pendant un temps très long, des dessus de plateaux couverts, à perte de vue, de palmiers nains et d'ajoncs, où paraissent très gris de grands espaces dénudés. Puis on se retrouve dans des terres en culture, autour de villages à toits de chaume; et les étendues vertes de palmiers nains et d'ajoncs recommencent infinies, monotones et tristes.

Nous nous écartons peu à peu des montagnes de Zahroun, que nous

laissons de plus en plus sur notre gauche. Maintenant elles nous apparaissent indistinctes, noyées dans une teinte bleue uniforme.

Une ville se présente étrangement située sur les cimes extrêmes de deux monts séparés par une profonde déchirure verticale, comme si elle eût été pourfendue par un gigantesque coup d'épée. Les Arabes nous disent que ces deux portions détachées ne formaient primitivement qu'une seule et même montagne sur laquelle s'élevait la cité.



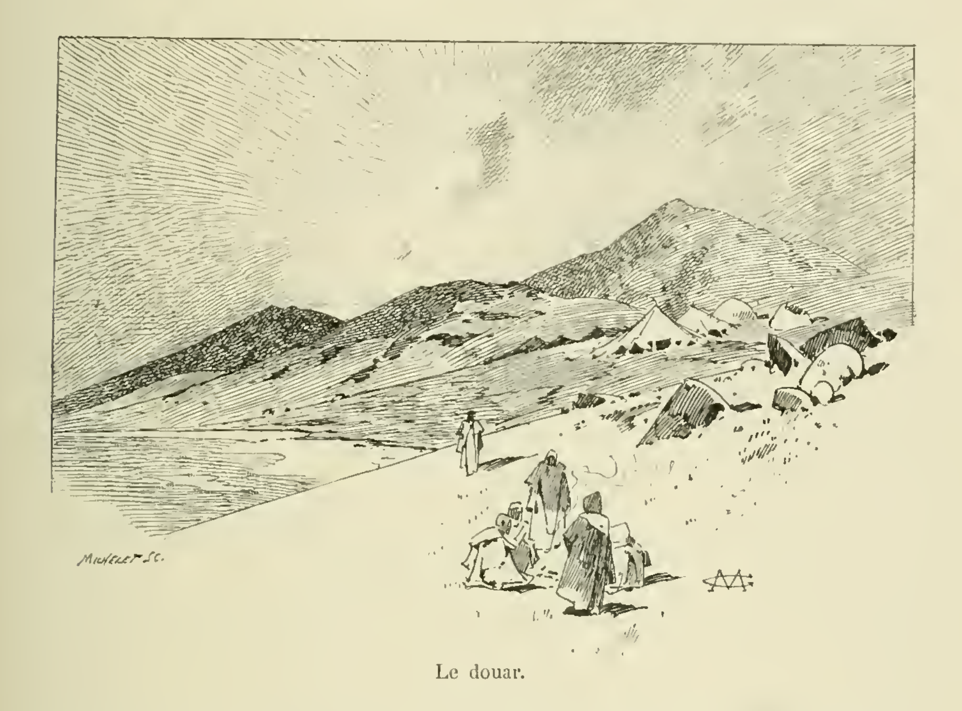
Les montagnes des Beni-M'sara.

A la suite d'un tremblement de terre, la montagne s'était entr'ouverte et un abîme s'était creusé entre les deux parties de la ville violemment désunie.

On s'arrête pour le « lunch » auprès d'un ruisseau. Ingram en rapporte des brassées de cresson dont nous nous régalons. Nous sommes à un embranchement de chemins, et avons le choix entre deux routes qui se dirigent sur Ouezzan : Antonio propose de continuer par le haut des plateaux, le kaïd insiste pour que l'on suive par les vallées; on se décide à prendre la dernière route.

Ce sont d'abord des terrains cultivés : on traverse des champs de lavande, des multitudes de cours d'eau et de ruisseaux, et les éternels palmiers nains reparaissent. Puis, le sol, sec jusqu'alors, s'assouplit, les terres deviennent molles; on arrive dans des espaces nus, détrempés, qui se changent en un marais, une immense plaine de boue, morne et triste, où nos mules enfoncent jusqu'au poitrail. Le soleil disparaît

derrière les collines qui nous encerclent et, perdus dans l'étendue terne et grise de ces marécages, d'où monte une humidité pénétrante, nous avançons péniblement, derrière le kaïd silencieux et maussade. Peu à peu nous distançons les mules de charge. De longs intervalles nous séparent les uns des autres; chacun suit comme il peut. Les bêtes éreintées font des arrêts prolongés et reprennent difficilement leur marche; une bise froide nous glace les os, et les lointains commencent



Le douar.

à s'estomper vaguement dans les ombres bleues du crépuscule qui tombe et s'étend lentement comme un grand linceul sur la plaine uniforme, lugubre.

Enfin, à la nuit tombante, nous émergeons de la mer de boue, un à un, brisés, souillés, et nous faisons halte sur la pente d'une colline, près d'un « douar ». Ingram et Harris arrivent les premiers avec le kaïd; nous les suivons de près, Forestier et moi; c'est ensuite Marshall, courbé en deux sur sa selle, la figure décomposée par la souffrance; puis on distingue dans la brume la silhouette raide de l'impassible Brooks, et c'est tout. Aussi loin que l'œil peut fouiller, on ne découvre dans l'obscurité, qui s'épaissit de plus en plus, aucune trace de notre arrière-garde. Le pays est mal famé, infesté de hardis mécréants, toujours à l'affût des caravanes en détresse, pour

les piller. Nous sommes inquiets sur le sort de nos serviteurs.

Harris, accompagné d'un Arabe du « douar », qui a pris le cheval d'Ingram, va à la découverte et revient au bout de quelques minutes. Il a rencontré nos gens au bas de la colline et ceux-ci ne tardent pas à paraître avec les mules. Hommes et bêtes sont épuisées de fatigue, dégouttant de boue; les bagages en sont éclaboussés.

Furieux, ils se sont rués contre le kaïd qui leur a fait prendre la mauvaise route. Ils l'entourent, le secouent, l'injurient et nous nous hâtons d'intervenir pour dégager le vieillard et calmer les colères de nos muletiers exaspérés.

A la lueur d'un feu que les habitants du « douar » ont allumé, on dresse le camp, en dedans du cercle des tentes, car les environs sont peu sûrs, et nous nous endormons dans le vacarme des aboiements des chiens et des cris que poussent, pour ne pas se laisser aller au sommeil, les hommes qui nous veillent.





Le Sébou.

AÏN-ALI-BENI-HASSAN

12 Février.

Nous levons le camp par un temps bourru, plein de menaces : dans le ciel gris, de gros nuages opaques se gonflent semblables à d'énormes outres; on sent que des déluges se brassent au-dessus de nos têtes.

On côtoie d'abord des champs labourés où des Arabes conduisent leurs charrues tirées par des bœufs roux de petite taille; des ibis blancs, des aigrettes, suivent l'attelage, becquetant les vers et les insectes dans les sillons entr'ouverts, et quelques-uns se reposent sur le dos des bœufs.

Puis se montrent les landes d'ajoncs et de palmiers nains déployant leurs nappes sombres trouées de lacunes claires, arides, semées de rocs, et, sur notre droite, dans la distance, brillent avec des reflets mats les méandres du Sébou, se développent dans la plaine bordée d'une ligne de montagnes peu élevées.

Le ciel est devenu livide; les nuages sont plus bas et se traînent pesamment; l'air est lourd et oppressant. Bientôt, de larges gouttes tombent avec un bruit de grêle; la morne accumulation des brumes, en suspens dans l'espace, crève en de grandes déchirures d'où sourdent des clartés froides, des lueurs vitreuses, et, dans un flux de vapeurs tièdes, les eaux se précipitent torrentielles, assourdissantes, cinglant le sol, tambourinant sur les feuilles, ruisselant sur les terres délayées. Des ruisseaux se forment tout à coup, se réunissent en mares, cascadent à travers les sentiers défoncés. Le vent balaye la plaine déserte,



Les rochers de Haja-al-Ouerkat.

chassant la pluie qui nous fouette la figure, et nous avançons aveuglés sous la trombe hurlante, trempés jusqu'aux moelles.

Au bout d'une heure la rage de la bourrasque s'abat : la pluie tombe moins dense, le ciel se déblaye et on se trouve aux bords du Sébou, dont les eaux chargées de limon coulent avec un fort courant entre des berges escarpées. Son cours est obstrué par des bancs de sable et d'énormes rocs noirâtres.

Après avoir longé pendant quelque temps les berges abruptes on arrive au gué. La descente de la falaise offre de grandes difficultés. Les glaises, détrempées, se sont transformées en un gâchis gluant où s'empêtrent les mules, et quand elles parviennent à se dégager de cette bouillie visqueuse, c'est pour faire sur leur train de derrière une série de chutes, de glissades sur un sol en pente raide plus consistant, mais que la pluie a rendu extrêmement lisse et gras.

Le kaïd, ouvrant la marche, entre dans le fleuve; nous le suivons de près en file indienne, et les mules, chargées de nos bagages, passent à leur tour tenues en brides par nos muletiers. Nos montures ont de l'eau jusqu'à mi-ventre; elles avancent très lentement, en hésitant, avec d'infinies précautions, coupant de biais, en lui faisant face, le

courant qui est d'une violence extrême. Parfois elles s'arrêtent un moment secouées d'un frissonnement, tendent le cou et repartent, tâtant avec soin le terrain, ne posant le pied qu'à coup sûr.

Nous abordons sans encombre à l'autre rive. La berge, de ce côté, offre une déclivité moins rude, les terres sont plus fermes, moins accidentées que sur l'autre bord. On attend dans un champ de colza, sous une pluie battante, que les hommes et les mules de charge aient effectué leur passage.

En face de nous, se détachant en noir sur la ligne des collines bordant l'horizon, s'élève, étrangement isolée dans la plaine, semblable à un animal colossal et fantastique, une énorme pile de rochers de près de cent pieds de haut, que les Arabes désignent sous le nom de « Hajar-al-Ouerkaf. »

Nous sommes dans la vaste plaine étreinte par un cercle de montagnes. Le terrain est inculte : des zones de sables couvertes de palmiers nains se déroulent, labourées d'ornières très creuses, zébrées de crevasses irrégulières et profondes, s'entre-croisant ou courant parallèlement les unes aux autres. La marche est très pénible dans ces enfilades de tranchées embroussaillées et semées de rocs.

La caravane est en avant, à quelques centaines de mètres. A tout moment, elle s'engloutit dans un de ces boyaux tortueux, surgit tout à coup au sommet d'une éminence, puis s'enfonce brusquement comme dans une trappe, réapparaît à l'improviste, se dérobe à nouveau, remonte comme par enchantement, et toujours ainsi.

Quelquefois on ne voit que le haut des bagages zigzagant à travers les palmiers nains, comme mus par une force invisible.

La pluie a cessé, le ciel s'est éclairci tout à fait, le soleil resplendit. Ingram, Harris et Marshall ont quitté leurs montures et, le fusil en main, voltigent sur les flancs. De temps à autre, une détonation trouble le grand silence de la plaine et la corne d'Harris sonne un hallali enragé, auquel les mules, tirées de leur paisible somnolence, répondent par des hennissements de mauvaise humeur.

Dans le lointain, sur le tapis de verdure de la plaine démesurée, une buée légère, irisée, scintille au soleil, semblable à une gaze blonde, pailletée d'argent, et rampe en ondulant à fleur du sol, traçant le cours sinueux de l'Oued-Ouarghla.

Bientôt, derrière un bouquet de tamaris, pointent des toits de chaume, des pilons de tentes, et des découpures rousses de champs cultivés tranchent sur le manteau bronzé des palmiers nains. Des gens, sur des monticules, nous observent; des femmes, portant des

cruches, s'arrêtent et nous regardent; on entend des bœufs mugir, des chèvres bêlent, des chiens aboient, des odeurs fétides de carcasses nous soulèvent le cœur, nous sommes au « douar ».

Le hameau est situé sur une élévation de terrain et ses maisons pittoresquement groupées s'abritent sous les vieux arbres.





L'Oued-Ouarghla.

VILLAGE DE SIDI-MOHAMMED-CHÉRIF

13 Février.

Le beau soleil brillant et chaud étincelle dans l'azur profond et limpide. Devant nous la plaine ondoie en tranquilles oscillations jusqu'au pied des montagnes des Beni-M'sara, aux sommets dentelés d'un bleu très accentué; et plus loin, au delà d'une autre chaîne de monts d'un bleu gris d'une grande transparence, on découvre les pics tout blancs de neige des montagnes de Sheshouan.

Harris, d'un geste noble, nous les désigne de la main, et, fier de ses exploits passés, escompte ceux à venir.

On est près de l'Oued-Ouarghla. Les chasseurs mettent pied à terre et se dirigent, à travers champs, du côté du gué. Le paysage est d'une grâce charmante : des groupes d'arbres rompent la monotonie des grandes lignes de la plaine; des ruisseaux luisent dans les hautes herbes bordés de joncs, de glaïeuls, d'iris, d'où s'élancent des bécassines; dans des luzernes et des colzas des compagnies de perdrix rouges se lèvent sous les pieds de nos mules; des soucis poussant drus et serrés s'étendent en écharpes d'or à côté de bandes de mauves et de lavandes exhalant de douces odeurs. On contourne la lisière d'épais taillis de

lauriers-roses, de chênes-lièges, de lentisques; des oiseaux s'égosillent sous les voûtes de verdure, des papillons écervelés voltigent bousculés par la brise, des abeilles butinent, le corps enfoui dans le calice des fleurs, en ressortent alourdies, les pattes chargées de pollen. Et l'incessant bourdonnement des infiniment petits, tourbillonnant dans l'air, le bruissement sourd de l'innombrable armée des insectes acharnée à son éternel labeur montent en une rumeur confuse comme un écho lointain de l'Océan.

Antonio et ses confrères en saint Hubert n'ont pas jeté leur poudre



L'Oued-Ouarghla.

aux moineaux. Ils nous rapportent une trentaine de perdrix, des cailles et des bécassines.

Le passage de l'Oued s'effectue sans incidents. Nous suivons la plaine qui monte insensiblement, et nous amène au pied de collines pelées, parsemées de blocs, minées par les pluies. Près d'une source entourée de pierres, au bas d'un ravin, des femmes puisent de l'eau.

Le terrain s'accidente davantage : on s'enfonce dans des gorges envahies par une végétation sauvage ; puis on se retrouve sur des coteaux boisés aux pentes cultivées ; on rencontre des « douars », on traverse des villages, et soudain sur le revers d'une colline apparaît une foule nombreuse et grouillante.

C'est un marché, un de ces marchés qui se tiennent à certains jours soit dans des villages, soit dans leurs environs, quelquefois à une distance assez éloignée, comme ici, mais toujours à des époques fixes, dans des emplacements déterminés et invariablement les mêmes.

Nous circulons parmi les groupes et nous sommes accueillis partout avec une curiosité bienveillante. La foule est très gaie, très bruyante, très bon enfant.

Des hommes des tribus des Beni-M'sara, robustes et souples sous leurs « djellabiehs » brunes à larges capuchons rabattus, leur fusil sur l'épaule, le « kangiar » à la ceinture, sont descendus de leurs montagnes. La gaine de drap rouge de leur fusil enroulée en guise de turban autour de leur tête, ils marchent fièrement, dominant la foule de leur haute taille.

On y voit des gens du Gharb, drapés dans leurs « haïks » de grosse laine, des paysans vêtus d'une simple tunique serrée à la taille par une lanière de cuir, des nègres habillés de grands « sulhams » rouges ou jaune citron.



Un Beni-M'sara.

Perdus dans la foule, serrés dans de longues robes bleues étriquées, la tête coiffée d'un bonnet noir, des Juifs, à mines de chacal glissent, l'air craintif et rusé, l'échine courbée, se faisant très humbles, cherchant à vendre à des prix exorbitants leurs pacotilles de colonnades, rebuts de magasins envoyés par leurs confrères d'Europe.

Un tas de pauvres choses sont étalées par terre sur des nattes, dans des « kouffas » : des graines, des dattes, des figues sèches, des galettes de pain, des ustensiles de cuisine et de toilette, des clous, de la ferraille.

Sous de petites tentes sont empilées des étoffes grossières du pays, des vêtements, des gibecières, des cuirs.

Des nègres fricotent des choses bizarres sur des fourneaux de terre improvisés, et des marchands d'eau se promènent avec leurs outres ruisselantes.

On accable nos hommes de questions. On leur demande qui nous sommes, de quel pays nous venons, où nous allons, ce que nous venons faire, comment nous vivons, etc., etc., et ceux-ci doivent leur faire d'étranges réponses à en juger par l'expression d'effarement de leurs physionomies et l'attention avec laquelle ils suivent tous nos mouvements, touchant nos habits, passant la main sur nos bottes, se

bousculant pour mieux voir quels signes cabalistiques Forestier et moi pouvons bien tracer sur nos albums.

Nous quittons ces braves gens. On suit les bords d'une rivière qui coule au fond d'une vallée d'une extrême fertilité et en pleine culture. Ce cours d'eau nous sépare du territoire habité par les montagnards indomptés, des Beni-M'sara, sur lequel il serait au moins imprudent de voyager, aussi nous avons garde de nous maintenir sur la rive ouest où nous sommes à l'abri de tout danger.

L'avancée des terres forme un bourrelet élevé très escarpé et limite brusquement, comme d'un rempart, la plaine qui s'étend de là jusqu'à la base des montagnes habitées par les tribus insoumises. Par endroits, la berge, dont nous côtoyons l'extrême bord, s'élève en une falaise presque verticale, couverte de taillis, de broussailles, de ronces, allant rejoindre en bas les arbres de haute futaie poussant le long de l'eau, en face de bouquets de saules, de lauriers-roses, de grenadiers, bordant l'autre rive tout à fait plate.

De la position où nous sommes, on peut suivre de l'œil les capricieux méandres de l' « Oued », serpentant dans la plaine, et les



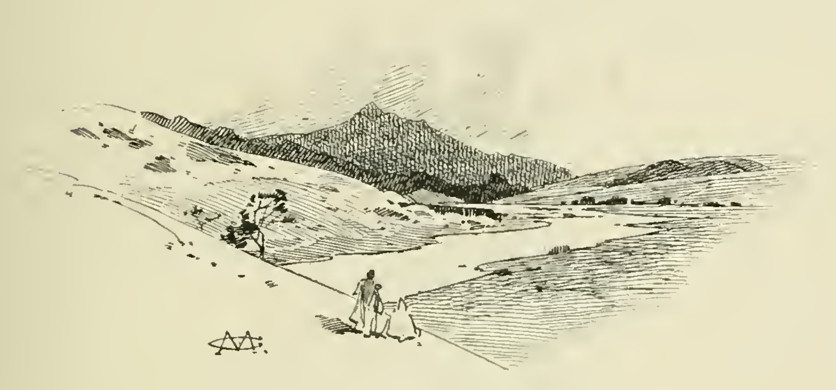
Les monts Zahroum.

contours durs, les âpres sommets du massif des Beni-M'sara, se profilant rudement sur le ciel.

Bientôt on aperçoit un village : nous suivons une manière de route sablonneuse qui le traverse et on fait halte sur le dos d'une colline dominant la rivière, auprès de vastes bâtiments appartenant à Sidi

Mohammed chérif, un riche et très vénéré parent du chérif d'Ouezzan.

Harris, accompagné du kaïd qui reste agenouillé après avoir baisé le seuil de la porte, lui rend visite. Il est reçu avec une politesse affable, et peu après, en outre d'une opulente « mouna », on nous envoie, en abondance, dans de magnifiques vases de faïence, à dessins



L'Oued et le massif des Beni-M'sara.

polychromes, du thé vert, du sucre et des feuilles de menthe. Le chérif a poussé les prévenances jusqu'à nous faire apporter des cuillers d'argent, et en guise de tasses des petits verres de cristal, ornés de dessins en émail rose, vert et blanc, charmants, le tout servi sur un superbe plateau de cuivre, délicatement ciselé. Un brasero tout allumé, attenant à un trépied de fer forgé, artistement ouvragé, sur lequel repose un marabout de cuivre rempli d'eau déjà bouillante, a été mis à notre disposition.

Notre gourmand de kaïd prépare le thé à la mauresque : il remplit aux trois quarts la théière de sucre et de thé, y ajoute une poignée de feuilles de menthe, verse de l'eau bouillante, remue le tout avec une cuiller et quelques minutes après nous sert le remarquable breuvage. Nous goûtons ce nectar du bout des lèvres et laissons nos verres à peu près intacts, au grand étonnement du vieux soldat qui, sans perdre de temps, commence par les vider gloutonnement, rubis sur l'ongle, avec des claquements de langue tout particuliers et de forts bruits de lèvres; puis il finit ce qui reste dans la théière, remet ensuite du thé, du sucre et de la menthe, y verse de l'eau bouillante et absorbe un nombre incalculable de verres de ce sirop écœurant, ne s'arrêtant que lorsque les provisions lui font défaut.

Une fois repu, il tire son ignoble mouchoir sale, troué, souillé de tabac et en essuie consciencieusement le plateau, les cuillers et les verres. Il allait les reporter en cet état chez le chérif, si Brooks, témoin, par hasard, de ce sommaire et pittoresque nettoyage, n'était intervenu à temps pour lui arracher le tout des mains, le laver à fond, et le faire remettre au chérif.

Après cette fête de l'estomac Hadj Mohammed est de très aimable humeur et condescend volontiers, moyennant finances et sous le sceau du secret vis-à-vis de ses coreligionnaires, à ce que Forestier et moi fassions un croquis de sa vieille figure raccornie et tannée.





Ouezzan.

OUEZZAN

14 Février.

Il a gelé cette nuit; mais le soleil s'est levé radieux absorbant les brumes matinales, réchauffant les herbes glacées, faisant craquer leur mince corset de givre, et l'air est frais et embaumé.

Harris va prendre congé du chérif et on se met en route. Nous sommes à quatre heures de marche environ d'Ouezzan; on distingue les deux pics jumeaux de sa montagne, se détachant très nettement sur le ciel d'une grande pureté.

Nous suivons les sommets de collines escarpées et rocheuses; on en redescend pour aller s'embourber dans des marécages au fond de vallées étroites. Puis, on côtoie des ruisseaux coulant à travers des prairies parsemées de marguerites, d'iris, de crocus, et on pénètre dans des gorges arides où la chaleur est accablante.

Maintenant, le terrain change d'aspect : les collines s'aplanissent, se déroulent en dépressions plus douces; des petites rivières courent en tous sens; des massifs d'arbres se montrent çà et là; on se trouve dans des vergers sauvages entourés de murs bas en pierres sèches où croissent de vieux figuiers décrépits, avec des vignes entrelacées le long de leurs branches tordues.

La physionomie du pays s'accentue, la région devient de plus en plus boisée : nous suivons l'orée d'épais bois d'oliviers ; on rencontre des sources où sont arrêtés des voyageurs ; on se croise avec de nombreux troupeaux de bœufs, avec des caravanes, des troupes de chameaux, et tout à coup, arrivés à l'extrémité d'un plateau, nous apercevons Ouezzan, la ville sainte des chérifs, la Rome du Maghreb, assise au pied d'une montagne couverte de bosquets d'orangers, de forêts d'oliviers laissant de larges espaces arides et rocailleux.

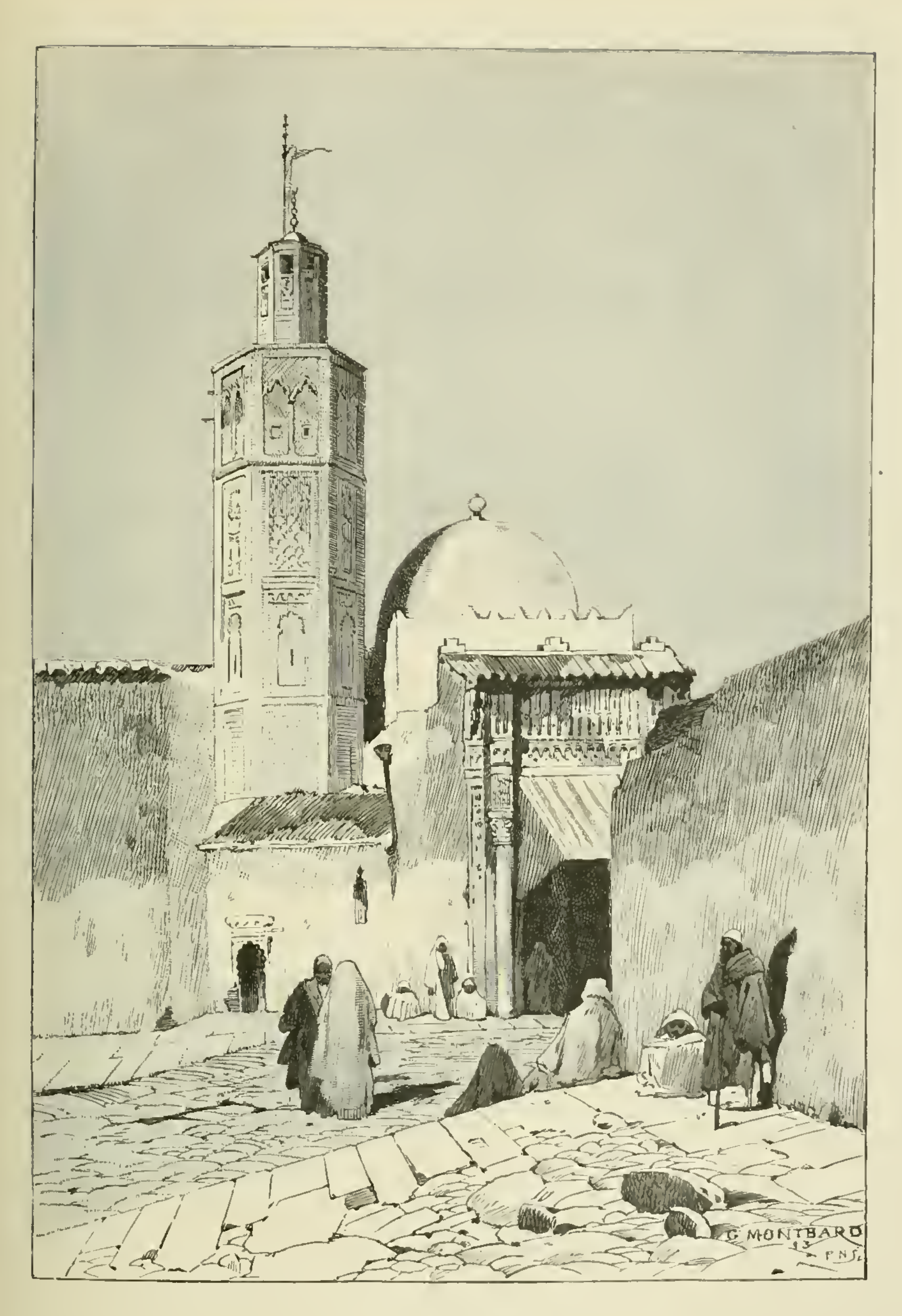
La ville s'étage en une quantité de terrasses blanches, escaladant la pente raide, et du milieu de cette cascade étincelante de lumière surgissent de hauts minarets carrés, des dômes, des toits en faïences vertes de mosquées, et plus loin, au delà de massifs hérissés de pointes aiguës, aux versants grimpant les uns sur les autres, rayonnent les sommets neigeux des montagnes de Sheshouan.

Harris nous annonce une hospitalité généreuse de la part du chérif, qui est de ses amis. Il nous fait de merveilleux récits sur la somptuosité de ses palais, nous décrit les choses étranges que l'on y voit. Il nous parle de poissons d'or nageant dans des vasques de marbre incrustées d'or massif, de meubles rares, de tapis de prière fabuleux, de jardins féeriques. Il nous laisse entrevoir une réception princière avec des égards inattendus, de plantureuses « mounas » servies dans des pavillons luxueux, aux plafonds sculptés, peints et dorés, aux murs ornés de tentures de soie et de velours brodés d'or, garnis de riches et moelleux sofas.

Nous redescendons la colline, pensant aux belles choses qui nous attendent. Le terrain est sablonneux, raviné, couvert de palmiers nains, de tamaris, de taillis, de lauriers-cerises. Puis, on gravit une large chaussée bordée de murailles moussues, les clôtures de jardins ombreux ; le milieu du chemin est une rivière de vase liquide où les mules enfoncent jusqu'aux genoux. A un coude brusque, la route descend en pente raide ; on est dans les faubourgs d'Ouezzan.

Nous traversons des rues infectes, entre d'ignobles baraques délabrées, on tourne dans un dédale de ruelles étroites et sales et on s'arrête dans un carrefour, près d'une mosquée, pendant qu'Harris va prévenir le chérif de notre arrivée.

Une demi-heure après, Harris vient nous retrouver l'oreille basse, complètement désappointé. Il a décliné ses noms, prénoms et qualités au secrétaire du chérif, le priant de faire savoir son arrivée à son maître, et ce dernier lui a fait répondre qu'il ne tenait en aucune façon à le recevoir, que l'on n'avait aucune maison à nous offrir pour



Une mosquée d'Ouezzan.

nous loger, et que la meilleure chose que nous puissions faire était d'aller camper sur le « Souk », en dehors de la ville. On ne pouvait nous dire d'une façon moins courtoise et plus catégorique que notre présence était importune et que l'on nous souhaitait à tous les diables.

Harris horriblement vexé par cet affront, aussi gratuit qu'inexplicable, nous conduit vers le « Souk » et nous le suivons profondément désillusionnés.



Une mendiante.

Sur la place, nos hommes dressent le camp. Le terrain est souillé d'immondices et de débris dégoûtants et une foule brutale, odieusement agressive ne se gêne nullement pour nous insulter et faire à nos dépens de grossières plaisanteries.

Le vieux kaïd, malgré les coups de lanière qu'il distribue impartialement de tous côtés à la population, est débordé. Nos hommes sont obligés de venir à la rescousse, pour l'appuyer et l'aider à expulser quelques mauvais drôles aux mains crochues qui s'entêtent à vouloir examiner nos tentes de trop près.

Harris, qui ne peut s'expliquer cette soudaine volte-face dans les sentiments du chérif à son égard, en arrive à cette conclusion, que son secrétaire n'a pas dû se donner la peine d'avertir son maître de sa présence, et que c'est de son propre chef qu'il nous a si cavalièrement envoyé... camper sur le « Souk ». Il confie un billet adressé au chérif à un de nos hommes et lui recommande de le remettre personnellement et en mains propres à son destinataire.

Il a deviné juste, le secrétaire ne s'est pas acquitté de sa commission et a agi en tout cela de sa propre autorité, car son émissaire revient accompagné d'une escorte de douze soldats chargés de nous accompagner nous et nos bagages dans un pavillon que le chérif met à notre disposition. En même temps, il mande en sa présence Harris à qui il veut présenter ses excuses pour la façon incivile avec laquelle son

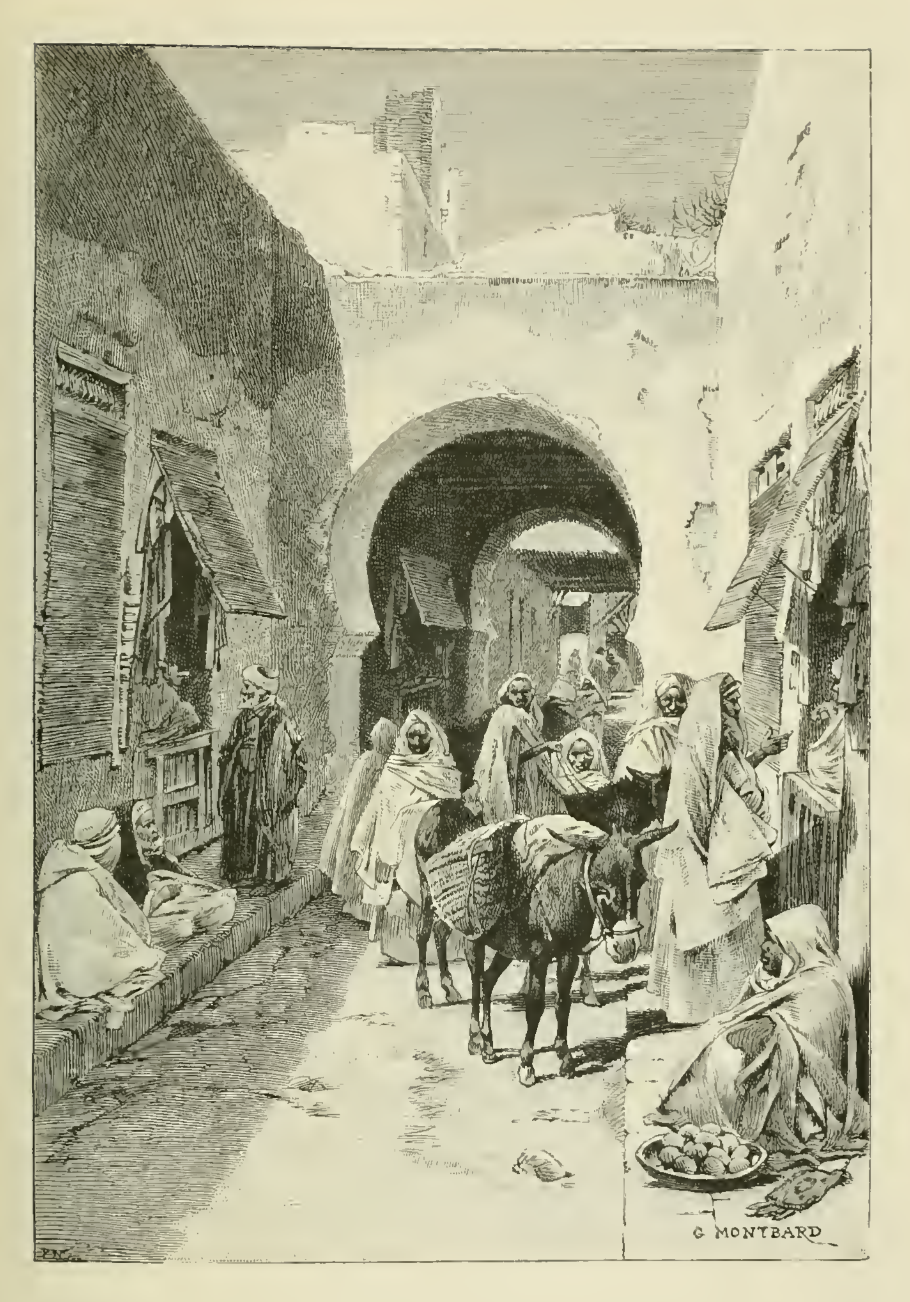
secrétaire l'a éconduit, par suite d'une regrettable méprise. Celui-ci, en effet, nous a confondus avec des Allemands qui, récemment de passage à Ouezzan, après avoir été fort bien reçus par le chérif, se sont conduits comme de véritables goujats.

Harris, réhabilité dans notre estime, rayonne d'une joie attendrie, et nos espérances renaissent à nouveau. Nous allons donc voir les poissons d'or, les bassins de marbre incrustés d'or, les palais de fées, les jardins enchantés, et qui sait? peut-être de belles esclaves, dociles à tous nos caprices.

Le cœur battant d'espoir, fièrement campés sur nos mules, nous quittons l'abominable « Souk » et sa foule grouillante, qui déjà nous témoigne du respect, et nous pataugeons dans la boue à la suite des soldats qui nous conduisent dans le pavillon que le chérif nous destine. Nos hommes sont logés quelque part dans la ville.

C'est bien un peu petit, notre logement ; ce n'est guère qu'un simple portique délabré précédant une longue chambre étroite où on dresse nos lits. Au lieu de plafonds resplendissants de dorures, il n'y a que des poutrelles vierges de tout ornement ; comme décorations murales, en fait d'étoffes de soie et de velours brodées d'or, ce sont des parois nues d'où le plâtre tombe en larges plaques; en place de riches sofas de soie et de moelleux coussins entrevus dans notre imagination, le sol est pavé de mosaïques arrachées et brisées pour la plupart ; les jardins enchanteurs se réduisent à un ignoble jardin potager nu, abandonné, où sont accumulés dans des recoins des trognons de choux et d'autres détritus de légumes mêlés à des immondices; nulles traces, d'ailleurs, du moindre petit bocal de poissons; et je crois qu'il faudra renoncer à l'espoir si doucement caressé de voir apparaître des « almehs » ou des esclaves dans ce taudis.

Ce n'est pas tout à fait ce qu'Harris nous avait laissé croire : c'en est même très loin; nous avions rêvé quelque chose de plus luxueux, de moins sommairement meublé. Harris n'est cependant pas né en Gascogne, et il n'y a pas, que je sache, une province de ce nom et d'une telle réputation dans le Royaume-Uni... Mais, après tout, on s'est peut-être trompé : les soldats, dans l'émotion de revoir Bouak-el-Hadj, ont dû perdre la tête et nous ont sans doute conduits dans la demeure du jardinier, de même que par une déplorable erreur on nous a, à notre arrivée, envoyé... promener sur le « Souk ». Certainement tout cela s'arrangera demain, Forestier en est convaincu et moi aussi; Ingram l'espère fortement, Marshall est du même avis, Harris ne dit rien, mais au fond doit penser comme nous. Nous nous endormons rêvant de



Une rue d'Ouezzan.

palais merveilleux, de sultans, d'esclaves, de houris et d'un tas d'agréables choses orientales.

*
* *

Nous parcourons la ville : les rues sont d'une malpropreté repoussante, partout des mares de boue noire et nauséabonde, des os à moitié rongés, des débris de légumes. Les maisons sont basses, quelques-unes ont des fenêtres à l'européenne, avec des volets peints en bleu. Les murs sont sales, dégradés. On passe sous des arches ruinées; sous des voûtes humides, trouées; sous des claires-voies de treillages vermoulus.

La rue des selliers n'est qu'un long marais puant, bordé de boutiques hideuses de vétusté, où l'on vend des gibecières de cuir ouvragé, des sacs à balles, des babouches.

Le bazar aux vêtements, près de celui des orfèvres, est sombre, étroit, très imparfaitement fourni de marchandises. Il communique avec une annexe, une large place rectangulaire couverte en roseaux appuyés sur des solives grossières, que supportent une rangée de troncs d'arbres à peine dégrossis, formant une colonnade dans la ligne centrale du carré. La plupart des boutiques sont fermées.

Une foule très mêlée circule dans tous ces bazars : des nègres, des Maures, des montagnards, des Berbères, des Juifs et quelques Européens, des renégats fixés dans le pays.

*
* *

Près de notre pavillon s'élève une superbe mosquée. Sa tour octogonale, en briques rouges, est revêtue de magnifiques mosaïques de faïences blanches et vertes, encadrées de cintres ornementés et découpés en petites ogives délicatement travaillées. Au-dessus s'élève un minaret octogonal aussi, à toit de faïences vertes, surmonté de sa brochette, de boules d'or, et terminé par un croissant doré. Parallèlement à une des faces du minaret se dresse, dominant le tout, la haute potence à laquelle le « muedden » hisse le drapeau blanc aux heures des prières.

Un bout de bâtisse très bas percée d'une toute petite porte à ogive festonnée et d'une étroite fenêtre en forme de meurtrière, couverte d'un toit de faïences ternes décolorées et moussues, s'appuie contre la base de la tour.

Une large porte ogivale, s'ouvrant dans un carré de maçonnerie recouvert d'une grande coupole blanche, donne accès dans la mosquée dont nous distinguons très nettement les détails intérieurs : une vaste cour carrée pavée de mosaïques de marbre et de faïences, avec une fontaine centrale. Elle est à ciel ouvert, entourée de portiques donnant sur des galeries à plafonds de poutres de cèdre. Des portes s'ouvrent à différents endroits dans les murs. Les arches, dont les arêtes sont très fines et les courbes d'une forme exquise, sont d'une blancheur



Le bazar aux vêtements.

éblouissante. Des nattes recouvrent le sol des galeries, et des fidèles sont prosternés.

Un splendide portail encadre la grande ogive à vousseaux ciselés de l'entrée, où deux hautes colonnes à chapiteaux corinthiens soutiennent un entablement merveilleux. C'est d'abord l'architrave toute revêtue de faïences ; des rosaces et des étoiles entrelacées avec des lignes d'un dessin charmant ; puis la frise, une broderie d'arabesques fouillée de séries d'arcades, d'ogives, d'entrelacs combinés avec un goût délicieux, et enfin une corniche composée d'une succession de consoles étroites, allongées, sculptées avec beaucoup de recherche, supportant un toit de faïences.

L'aspect de cette entrée monumentale sous l'ardent soleil de midi est féerique. Les boules du minaret étincellent ; la lumière joue sur les faïences qui se détachent en tons clairs sur les vieilles briques rosées ; les dômes et les murs blanchis à la chaux brillent avec d'aveu-



Intérieur de mosquée à Ouezzan.

glants rayonnements ; les toits du minaret et du haut portail ont de ruisselantes clartés d'émeraudes ; des teintes bleuies chatoient sur le marbre des colonnes. Le soleil baigne le tout de ses ondes lumineuses, s'accrochant aux innombrables reliefs du superbe entablement, glissant sur les rosaces et les étoiles des faïences de l'architrave, accentuant les moulures des entrelacs de la frise, les faces sculptées des consoles de la corniche, produisant des effets inattendus d'une vigoureuse intensité.



Rue près de la mosquée.

Malgré les observations bruyantes et gênantes d'une bande de fidèles et de mendiants qui m'entourent, je parviens à terminer un croquis très complet de l'intérieur de la mosquée.

Harris vient nous annoncer que Son Altesse Sidi Hadj-el-Arbi, le fils aîné du chérif d'Ouezzan, Hadj-Abd-es-Selam, daigne nous recevoir en audience cet après-midi. Nous faisons un brin de toilette et nous suivons le domestique de Son Altesse qui nous guide au palais.

Enfin nous allons donc voir de près, palper les merveilleuses choses qu'Harris nous a si éloquemment décrites, et cette perspective enchanteresse ébranle nos nerfs et chauffe à blanc nos imaginations surexcitées.

Nous descendons une rue à pic, près de la mosquée. On s'arrête devant un grand mur le long duquel sont couchés des soldats. L'un d'eux ouvre une petite porte donnant accès dans une sorte de salle

d'attente, une pièce nue bordée de banquettes de bois; puis par une seconde porte nous suivons un corridor étranglé, on descend quelques marches et on se trouve dans un jardin garni de plates-bandes fleuries séparées par de petits sentiers sablés. Il est entouré de murs tapissés de fleurs grimpantes, des rosiers, des clématites, des jasmins; on entend des bruits de fontaines. Devant nous un long portique blanc et bas, à colonnes de marbre supportant des ogives d'un dessin varié et très compliqué, précède les appartements du chérif. Au milieu du portique, sous l'arcade, s'ouvrent, sous une ogive soutenue par de doubles colonnettes de marbre, les deux battants d'une porte en cèdre garnie d'ornements de cuivre.

Des esclaves nous introduisent. Sélim, qui est avec nous, baise le seuil de la porte et nous entrons dans une pièce à plafond de solives de bois nues. La pièce, un long corridor, s'étend très loin à notre droite et à notre gauche, avec des rideaux à moitié tirés qui la partagent, au besoin, en divers compartiments. Le centre de la pièce est pavé de mosaïques. Au pied d'un large escalier conduisant au « divan » et faisant face à la porte d'entrée se trouve un jet d'eau entouré d'un curieux appareil de bois et de cuivre, très laid de forme, jouant le rôle d'un candélabre, entre les branches duquel l'eau coule sans toucher le bizarre échafaudage.

Ce n'est pas encore la réalisation de notre rêve des Mille et une Nuits, mais tout à l'heure, probablement, on nous introduira dans les fameux appartements dorés. Ceci ne doit être qu'une sorte de « hall », un endroit où on reçoit les gens qu'on ne veut pas « recevoir ».

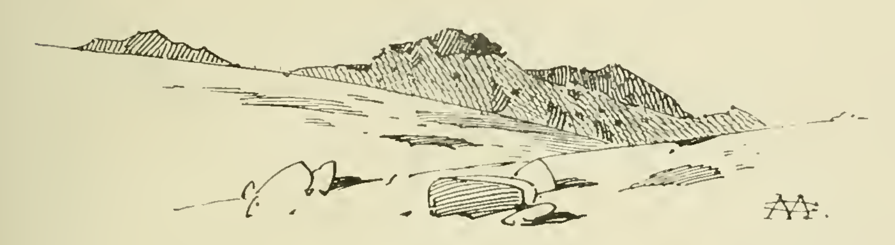
Sur un des sofas est étendu Sidi Hadj-el-Arbi, dans un « sulham » bleu enveloppé d'un « haïk » de soie blanc comme neige. Nous le trouvons occupé à découper avec des ciseaux de petits morceaux de carton. On nous apporte deux chaises de paille en bois blanc et des coussins.

Hadj-el-Arbi peut avoir une trentaine d'années. Il a le teint foncé, les yeux très noirs, les paupières un peu lourdes, les lèvres fortes, le nez aquilin et légèrement prononcé. Sa physionomie est douce, fière, empreinte d'une grande distinction. Il y a dans toute sa personne une expression vague de dédain poli, de fatigue et de bonté.

Nous prenons le thé : il demande à voir nos croquis qu'il examine avec intérêt; puis il nous invite à l'accompagner au « divan » où, sur des matelas recouverts de tapis, nous nous asseyons, les jambes croisées à l'orientale, parmi ses ministres, ses conseillers, à côté d'un grand dégingandé au système nerveux détraqué, une sorte de souffre-douleurs, de bouffon inconscient de son rôle.

On cause un peu par l'intermédiaire d'Antonio et d'Harris, nos truchemans; on tourmente, entre temps, le malheureux idiot qui sursaute comme une carpe à chaque mouvement que l'on fait; on absorbe d'autres tasses de thé parfumé de menthe, de verveine et d'ambre; le chérif fait à Harris la gracieuseté de lui offrir un très joli tapis de Smyrne, et nous prenons congé de son aimable Altesse et regagnons notre gîte.

En chemin Forestier a jeté un coup d'œil sur le bassin du jet d'eau pour tâcher d'y découvrir les fameux poissons d'or; il y a bien aperçu



Sur les plateaux.

une vieille salamandre catarrheuse, mais pas le moindre vestige de la plus maigre ablette, du plus petit goujon. Harris prévient nos questions en nous disant que Si-Ali, le secrétaire du pacha, lui a laissé savoir qu'ils étaient morts l'année dernière d'une fluxion de poitrine à la suite d'un refroidissement attrapé après que les bougies du candélabre avaient été éteintes.

Interrogé par nous sur la surprenante nudité des murs et des plafonds, sur la rareté et la qualité médiocre des tapis, enfin sur cette simplicité plus que spartiate quand nous nous attendions, sur la foi de ses paroles, à trouver un luxe inouï, Harris, avec un soupir, finit par nous avouer la triste vérité : le pauvre chérif est momentanément dans une situation d'argent déplorable, grâce aux folles dépenses de son père. Celui-ci, marié à une Anglaise, est installé à Alger où il mène un train de vie exagéré, même pour un chérif; et Sidi Hadj-el-Arbi, en bon fils, afin de subvenir aux dépenses de son illustre père et de payer quelques dettes criardes, n'a pas hésité à faire flèche de tout bois. Il a vendu ou mis en gage les beaux « haïtés » brodés d'or, les coussins de velours et de soie, les superbes tapis de prière; il a sous-loué ses magnifiques jardins, s'est défait d'une partie de sa garde-robe et de son « harem », et est allé jusqu'à gratter, pour le transformer en « banknotes, » l'or de ses lambris; tout cela pour combler le trou fait dans le

trésor des chérifs par l'auteur de ses jours, un aimable homme, fin gourmet et très amateur de bonnes choses.

Cette fois nous avons fait une croix sur les dernières illusions qui pouvaient nous rester. Le pape du Maroc réduit comme un simple étudiant en « dèche » à mettre ses bibelots au clou et à faire la scabreuse



Cimetière arabe.

connaissance de ma tante, c'était le comble de l'invraisemblance. C'était malheureusement aussi la stricte vérité.

* * *

Nous partons par un temps gris et froid. On sort de la ville par une des deux portes s'ouvrant sur le « Souk » que l'on traverse. On suit pendant dix minutes un sentier boueux bordé d'une double haie de cactus et d'aloès; puis, laissant à droite les ruines sinistres du vieux Ouezzan, on débouche en pleine campagne.

Devant nous, le terrain s'étend en une continuité de plateaux terminés à l'horizon par des sommets de montagnes s'estompant dans la brume. Le sol est sablonneux, couvert de palmiers nains.

Le temps s'éclaircit un peu, mais reste toujours froid.

Les plateaux ont fait place à une quantité de mamelons peu élevés aux pentes raides, aux faîtes couronnés de rocs ; on en contourne les flancs très escarpés, et dans les vallées on rencontre des ruisseaux qui ont creusé profondément leur lit dans le sable et courent limpides et frais entre leurs rives bordées de lauriers-roses, de grenadiers, de chênes-lièges, formant presque constamment des voûtes fleuries au-dessous desquelles on entend le léger bruissement de l'eau glissant sur les cailloux.

Le soleil se montre, le ciel est d'un bleu admirable.

Sur une montée abrupte, rocailleuse, sans la moindre végétation, ravinée par les eaux, calcinée par le soleil, nous nous croisons avec un malade que l'on transporte. Le malheureux, dévoré par la fièvre, est étendu sur le dos, le corps presque nu, en travers d'un âne que conduit un autre Arabe. Il gémit affreusement, ses membres pendent en ballottant le long des jambes de sa monture, sa tête oscille sur la croupe.


Femme voyageant.

Souvent l'animal butte ou glisse sur ce terrain bouleversé ; alors le corps est secoué d'une effroyable façon, et on entend une plainte déchirante. Des vautours suivent de loin dans l'air le groupe funèbre.

La région se boise. On suit maintenant une jolie route sableuse sur le versant d'un ravin. Au bas, à notre gauche, coule un ruisseau au milieu d'épais massifs d'arbres d'essences variées. A notre droite, tout le vallon jusqu'en haut est couvert d'oliviers centenaires aux troncs énormes, noueux, fendus de larges ouvertures, et leurs branches gigantesques, tordues en courbes fantastiques, s'étendent très haut au-dessus de nos têtes. Des maisons de chaume s'échelonnent entre les arbres jusqu'au sommet de la colline.

Au sortir de la gorge, le ruisseau, barré par un énorme pan de calcaire presque vertical de près de cent pieds de hauteur, s'enfonce sous terre et ressort de l'autre côté, s'échappant par un large trou voûté pour retomber dans un bassin creusé dans le sable et entouré de larges blocs détachés du rocher. Des femmes avec des cruches de cuivre et de terre viennent y puiser de l'eau.

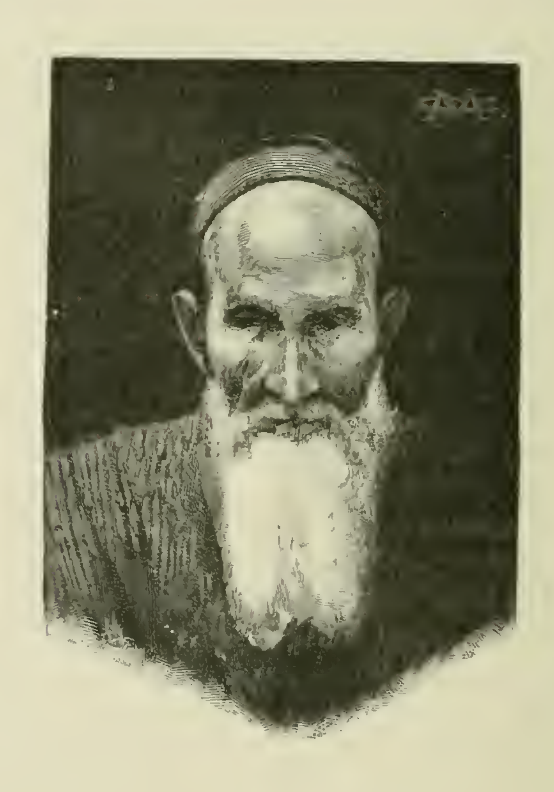
Le sentier continue à longer la colline à mi-côte sur la lisière d'un bois d'oliviers. Ce bois est le cimetière du village, et une quantité de pierres blanches placées sur de légers renflements de terrain indiquent la place des tombes.

On rencontre des pâtres poussant devant eux des troupeaux de moutons, des femmes montées sur des ânes, des paysans revenant des champs.

Un vieillard aveugle s'avance lentement, droit, sec, marmottant des prières ; une de ses mains est appuyée sur la tête d'un gamin qui le guide, de l'autre il égrène un chapelet en bois de buis.

En bas, à gauche, les vallées et les collines se succèdent en ondulations basses, et tout au loin, on aperçoit, à l'extrême horizon, une bande lumineuse, l'Atlantique.

Près de là, sur le penchant d'un coteau, à côté d'un hameau entouré d'orangers et d'oliviers, nos hommes dressent le camp.





En allant à Al-Cazar.

PRÈS D'AL-CAZAR

17 Février.

Par un ardent soleil, sous un ciel bleu éblouissant, nous levons le camp.

Pendant deux heures nous voyageons à travers un massif de collines uniformément couvertes de palmiers nains, de fougères, d'ajoncs, puis on débouche dans une plaine fertile, boisée, cultivée, très vivante.

Elle est arrosée par de nombreux ruisseaux.

Des joncs, des iris, croissant en masses épaisses, et des saules, des enchevêtrements d'arbustes, de plantes, de fleurs, encombrent les rives du lacis de leur exubérante végétation. Leurs eaux foisonnent de petits poissons et, quand leurs bandes, effarouchées par notre présence, font une volte soudaine et fuient dans l'onde limpide, leurs écailles luisent avec un éclair brusque; des tortues nagent mollement; des grenouilles sautent de toutes parts et de longues couleuvres grises rampent silencieusement dans l'herbe sous les fleurs parfumées, sous les larges feuilles, glissent dans le courant, traversent, la tête droite, l'œil fixe, et vont se perdre dans la verdure à l'autre bord.

On chevauche le long de petits sentiers de sable fin, s'entre-croisant

à travers un tapis de gazon semé de pâquerettes bleues, de gentianes, de mauves, et de chaque côté se déroulent des champs de colza, des zones de lavandes rosées ondoyant sous la brise, des orges, des luzernes.

Des alouettes chantent éperdument dans l'azur profond; des hommes aux traits fortement bronzés, bras nus, les vêtements relevés à la ceinture, manœuvrent leurs légères charrues; de fraîches haleines passent chargées de bonnes et fortes senteurs; et le soleil éclaire de sa lumineuse splendeur, féconde de sa chaude caresse, cette terre palpitante de vie, chargée d'humus, gorgée de sucs.

On quitte ces plaines fertiles pour entrer dans des régions de sables; nous retrouvons les interminables étendues de fougères, de palmiers nains; les plateaux pierreux dénudés; les nappes d'ajoncs brisées, de buissons d'aubépines; les infinies rangées de mamelons aux croupes rocheuses; les vallées sauvages avec leurs ruisseaux clairs aux bords touffus; les grands espaces tristes, sans villages, sans maisons, sans tentes, où il n'y a ni hommes, ni troupeaux, où seuls les vautours planent dans le ciel avec des cris rauques.



Groupe de paysans.

Un dernier plateau, où nous avançons parmi des lentisques, de gigantesques ajoncs, qui fouettent le poitrail de nos mules et frôlent bruyamment nos bottes, nous amène dans un massif de collines, se pliant en courbes amples et douces en partie cultivées.

On aperçoit les plaques brunes, vertes, jaunes des cultures, ressortant en notes crues et dures sur les tons gris des terres incultes, et, sur le versant d'un coteau, les toits de chaume d'un village.

Le chemin suit les bords d'un ruisseau très encaissé; on laisse, à gauche, un tombeau ruiné de saint s'abritant à l'ombre d'un bosquet d'oliviers, et, près du « douar », on fait halte. Les chasseurs vont battre les buissons, sauf Marshall, qui est toujours souffrant, et on dresse le camp.

Cette nuit, le village est en fête. On entend les sons perçants des musettes et des flûtes, les ronflements des tambourins, et, comme la nuit est très claire, nous distinguons les silhouettes de gens formés en rond, se donnant le bras, étroitement serrés les uns contre les autres, et se balançant d'avant en arrière en un mouvement saccadé et rythmé, unissant leurs voix en un chant sourd comme une sorte de lamentation étouffée et lugubre, scandant chacun de leurs mouvements. Un d'eux est au milieu du cercle, et se contorsionne d'une façon obscène, frappant des mains en cadence, pour marquer la mesure. Quelquefois, un des danseurs pousse un cri aigu et s'affaisse en écumant sur le sol : on l'enlève, un des Arabes de la foule prend sa place, et le branle continue de plus belle, tandis que les assistants ne cessent de battre des mains en accompagnant les modulations de l'orchestre, des flûtes, des tambourins et des musettes.

En approchant, nous sommes grandement étonnés de voir, au centre du cercle des danseurs, M. Sélim, très déluré, l'œil brillant, se démenant avec des allures de singe lubrique.

Comme la fête menace de s'éterniser, nous regagnons le camp, et, pendant longtemps, les éclats de cette sauvage gaieté nous empêchent de dormir.

*
* *

Ce matin, le soleil est éclatant, la chaleur est très forte. Les chasseurs ont rapporté hier une trentaine de perdrix, un lièvre et des cailles, et, comme le pays est giboyeux, on va rester ici un jour de plus pour massacrer encore quelques pauvres bêtes.

Oh ! ces enragés chasseurs, que de fois les avons-nous voués aux dieux infernaux, Forestier et moi, quand, pour satisfaire à leur sanguinaire et irrésistible passion pour tuer une couple de perdrix, un lièvre ou une douzaine d'alouettes, ils nous faisaient languir à travers des plaines monotones absolument dépourvues d'intérêt, tandis qu'à côté se trouvaient de curieuses ruines, de merveilleux paysages, de pittoresques rivières.

Méquinez, avec sa grandiose et morne tristesse, ses splendides portes ravagées par les siècles, ses imposants remparts découronnés; Fez, avec ses farouches murailles éventrées, ses mystérieuses mosquées, ses rues originales, son étrange population ; Ouezzan, cette curieuse cité du Maghreb; Al-Cazar, El-Arisch, toutes ces admirables villes ne tirent jamais sur eux d'autre impression que celle d'un ennui et d'un dégoût profonds, ne représentèrent jamais pour eux autre

chose qu'un amoncellement de ruines quelconques, un enchevêtrement de rues sales, d'où ils eurent toujours grand'hâte de sortir pour aller faire parler la poudre aux oreilles des lapins de la plaine.

Un troupeau de moutons, qu'il s'empressait de photographier, intéressait bien autrement Ingram que ces vieilles portes démantibulées, tristes et solennelles; Harris ne voyait dans les silencieuses et étranges cités de l'Islam que les bazars, et, dans les bazars, que l'occasion de conclure un bon marché; Marshall promenait partout sa nonchalante indifférence pour toutes choses. Et nous deux Forestier, victimes de cet amour forcené pour les troupeaux de moutons, de cet insatiable besoin de troubler à coups de fusil le repos d'inoffensives perdrix musulmanes, de ce blâmable dédain pour des choses d'une beauté originale et suprême, nous quittions avec d'amers regrets ces éblouissantes villes d'Orient, et, dans les grandes plaines abandonnées, nous suivions les implacables Nemrod.





Al-Cazar.

AL-CAZAR

19 Février.

Nous levons le camp assez tard. On est à deux heures seulement d'Al-Cazar.

Nous laissons derrière nous les champs cultivés; on avance sur les croupes de plateaux, parmi les bruyères et les genêts; on suit des gorges boisées, des pentes ravinées et bientôt on tombe dans des plaines d'ajoncs et de palmiers nains où des cours d'eau, des étangs étincellent au soleil. On traverse des marécages sur un pont, ou plutôt sur une série d'arches basses, ruinées, couvertes de broussailles, d'herbes, de lichens, et on atteint aux bords du Kous.

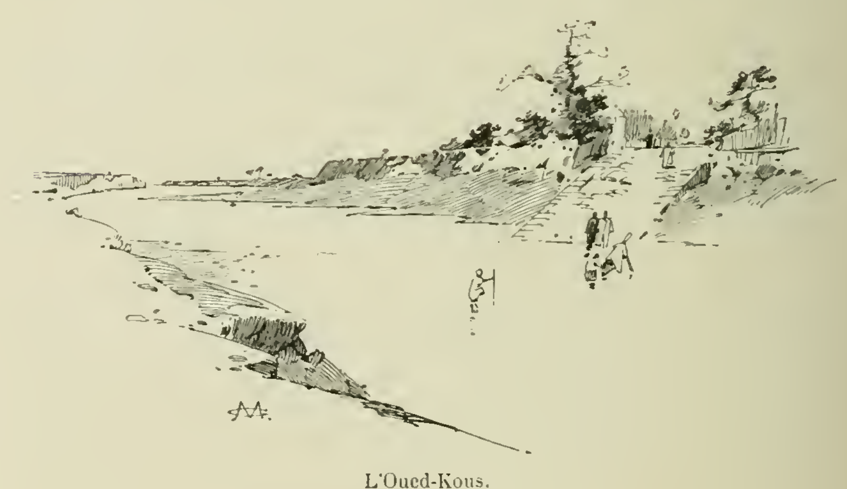
Les eaux sont basses; dans la rivière, des gens lavent des peaux étalées sur des chevalets de bois, des femmes traversent se tenant par la main, formant une chaîne. On aborde aisément à l'autre rive et on prend pied sur une chaussée pavée, montant à pic, qui se continue sur un terrain plat en une suite de lacs de boue, bordée de trottoirs de pierre défoncés, entre des clôtures de jardins.

Ce sont de vieux murs déchiquetés, rongés de lichens jaunes, tapissés de mousses, de liserons, de jasmins, de volubilis: des palissades de bois vermoulues, disparaissant sous une végétation sauvage et envahissante de ciguës et de fenouils énormes, de grands glaïeuls rouges, de gigantesques achantes.

Derrière ces murs caducs, au delà de ces palissades disloquées, s'étendent d'immenses vergers et, mêlés aux palmiers, aux aloès, aux cactus, apparaissent des bouquets d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'impénétrables fouillis de plantes entrelacées, des bourraches bleues, des giroflées, des pervenches, des géraniums, qui sont ici des arbres, des espaces gazonnés et fleuris. Des mésanges, des pinsons, des loriots, s'ébattent dans le feuillage avec mille petits cris, et des cigognes volent d'arbre en arbre, en fouettant l'air de leurs ailes lourdes. De toutes ces fleurs, de ces plantes, de ces arbres, une odeur suave et forte s'échappe embaumant l'air de parfums pénétrants et exquis.

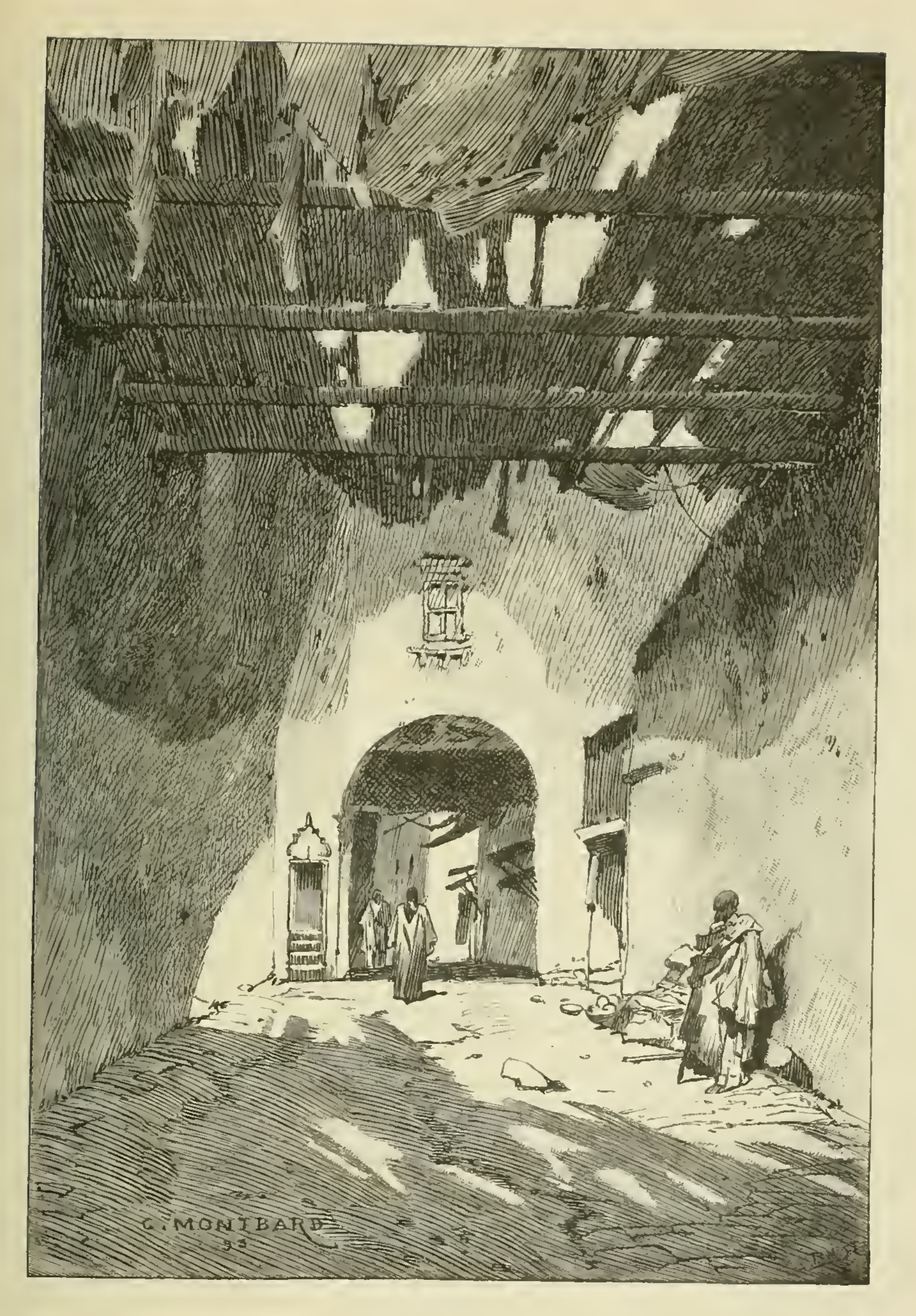
Nous voici dans les faubourgs d'Al-Cazar : des masures en ruine entourées d'amoncellements de fumier. On fait halte en dehors de la ville dans un terrain aride, semé de paille hachée, de plumes, de pattes de poulets, de carcasses, de débris de légumes, et on dresse les tentes sur cet emplacement où s'accumulent depuis des siècles des couches d'immondices superposées, laissées par les caravanes dans leurs campements successifs. Autour de nous miroitent des marais où lavent des blanchisseuses.

Al-Cazar, très plate, très terne, profile sur le ciel bleu ses murs gris



L'Oued-Kous.

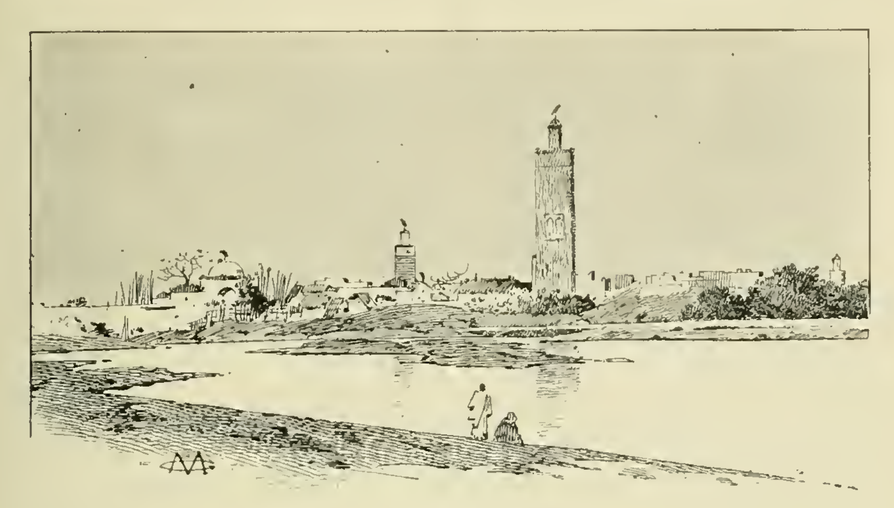
que le soleil colore d'une teinte rosée. Mêlés aux terrasses apparaissent, parmi des bouquets d'arbres, des toits à double pente, en tuiles rouges, et sur toutes les hautes tours carrées des mosquées, près de leurs nids de branchages, reposent des cigognes. Quelques-unes, perchées sur



Rue d'Al-Cazar.

l'extrême faîte du toit du minaret se tiennent sur une patte, semblables à des ornements terminaux de pierre.

Nous entrons dans la ville par une antique porte ogivale minée à la base, usée aux angles, déjetée, finie; on devine plutôt qu'on ne voit



Al-Cazar.

sur ses voussures frustes des traces de festons d'arabesques, aux arêtes émoussées, aux lignes effacées.

On patauge dans des flaques de boue, éclaboussant des passants qui vous le rendent avec usure. On passe sous d'autres portes délabrées, sous des voûtes sombres; on pénètre dans des dédales de ruelles étroites, tortueuses, des cloaques, d'où s'exhalent d'immondes puanteurs, où rampent, couverts de haillons sordides, des êtres chétifs, maigres, au teint plombé. Ils sortent comme de gros rats de trous béants s'ouvrant dans des murailles verdâtres, suintant d'humidité.

Nous gagnons les bazars, garantis du soleil par des nattes de joncs, de roseaux, étendues sur des traverses, ne laissant pénétrer qu'une lumière sourde et diffuse. Dans cette demi-obscurité, des marchands sont accroupis dans leurs trous noirs et aux devantures de leurs échoppes pendent des cuirs, des harnais, des sparteries de toutes sortes.

Au bazar aux orfèvres, des Juifs vendent des colliers, des bracelets d'argent, rehaussés de pierres précieuses, des bijoux de toutes formes, de toutes les époques.

Nous quittons le bazar par une autre porte donnant sur une large place pavée, entourée de grandes masures nues à toits de tuiles rouges défoncés. Contre ces bâtiments, sont adossées d'affreuses petites bou-

tiques informes. Tout autour de la place, sont installés de petits trafiquants; les uns vendent des fruits et des légumes, d'autres du poisson; ici des sacs de blé sont entassés et on achète à la criée; là des marchands de bric-à-brac ont étalé sur quelques planches posées à terre des choses misérables et antédiluviennes. Des porteurs d'eau en sueur circulent faisant sonner leurs gobelets, à travers les groupes nombreux.



Un soldat.

Nous fendons la foule et par une autre porte ogivale plus caduque, plus détériorée que toutes celles que nous avons vues et bravant toutes les lois de l'équilibre, nous retournons au camp.

Depuis quelques moments nous entendons du côté de la ville un grand tapage d'instruments de musique : des glapissements de musettes, des sons acerbes de flûtes, des roulements de tambourins, puis éclatent des pétarades incessantes de coups de fusil, des cris, des hurlements.

Tout à coup, nous voyons déboucher, par la porte de la ville qui fait face à notre camp, un groupe de magnifiques cavaliers splendidement vêtus, suivis d'une multitude tumultueuse en burnous gris.

L'un d'eux, un jeune homme d'une vingtaine d'années, d'allure excessivement distinguée, les précède; il a la figure délicate, la barbe noire et soyeuse et de grands yeux doux et lumineux. C'est, nous dit-on, un des frères du sultan; il va présider et prendre part à une fantasia en l'honneur de la circoncision du fils d'un grand personnage d'Al-Cazar.

La plèbe a envahi la place, s'est massée en ligne tandis que les cavaliers, le frère du sultan en tête, prennent leurs positions.

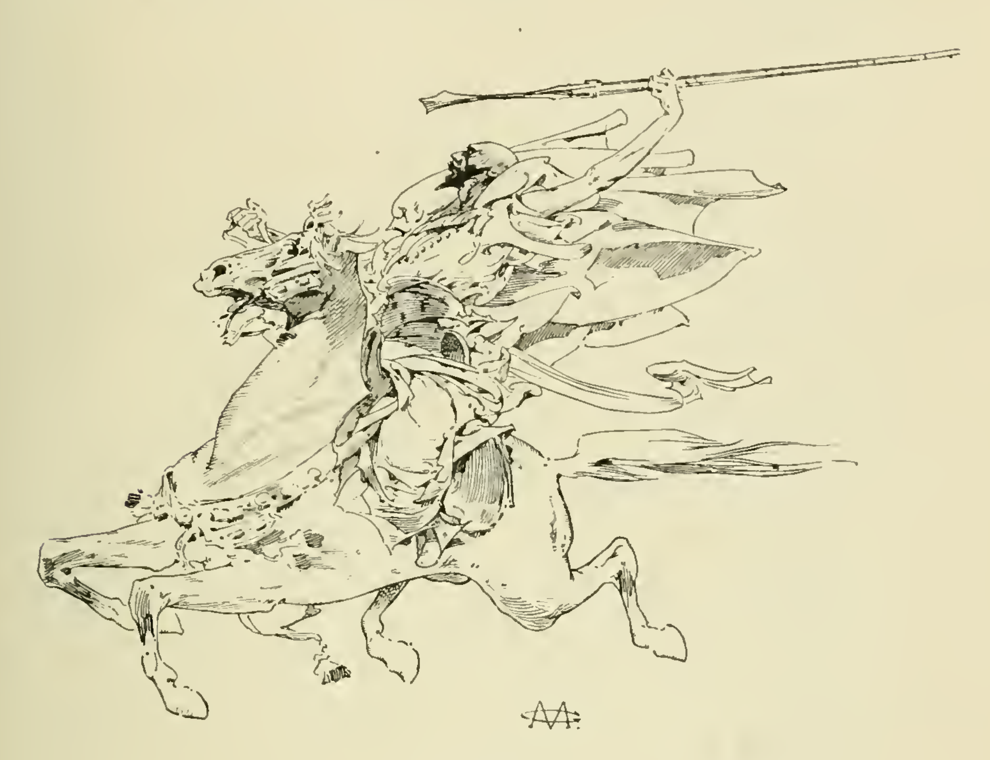
Ils ont vraiment très noble mine ces beaux Sémites, aux têtes fièrement modelées, aux physionomies expressives, ces hommes tout en nerfs, au masque impassible, dissimulant, sous leur dignité froide, une férocité de fauve. Assis sur leurs hautes selles de velours brodé ils brandissent, de leurs bras nus, leurs longs fusils cerclés d'argent, appuyant à peine sur leurs étriers niellés d'or l'extrémité de leurs



Le bazar aux orfèvres à Al-Cazar.

pieds nus. Ils sont vêtus de « kaftans » pourpre, aurore, amaranthe, bleu de roi, de burnous de soie cerise ou vert céladon, à larges capuchons à moitié rabattus sur leurs turbans, et sont enveloppés dans les voiles flottants de leurs « haïks » de fine mousseline.

Les chevaux, harnachés d'or, de velours et de soie, piaffent, se cabrent, écument et refusent de s'aligner.



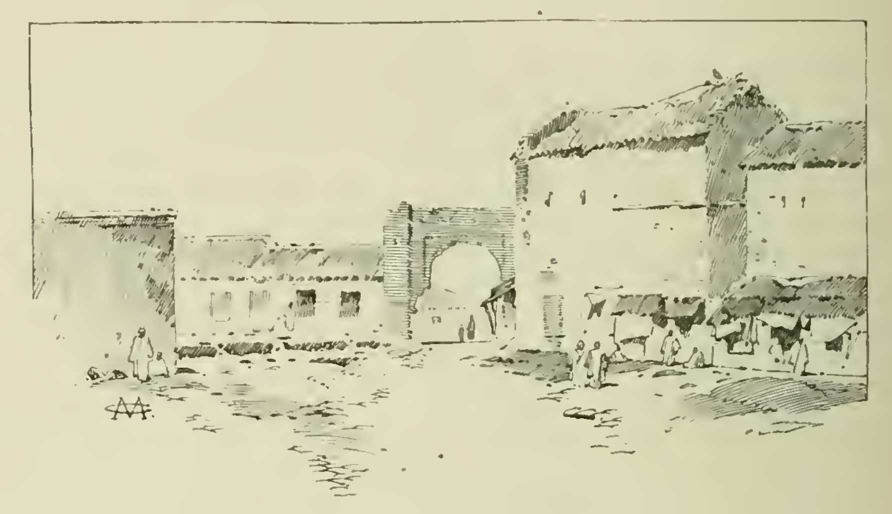
La Fantasia.

Tout à coup, le jeune chef jette un cri aigu et prolongé, les cavaliers enfoncent leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux et ceux-ci furieusement lancés, crinières au vent, écumants, passent comme un éclair devant nous, emportés dans un galop vertigineux. On entend un cliquetis d'armes, un souffle puissant de bêtes, et dans le rapide tourbillon de ces fantômes blancs, on entrevoit dans un nuage de poussière des burnous qui flottent, des gazes qui voltigent, des bouts de kaftans roses, bleus, pourpre, grenat, des bras bronzés, des canons de fusil qui reluisent, des têtes farouches aux yeux étincelants.

Soudain les cavaliers se renversent en arrière à toucher de la tête la

croupe de leurs coursiers, poussent ensemble un cri rauque, déchargent à la fois leurs fusils et d'un brusque mouvement s'arrêtent net dans leur course effrénée. Puis, aux applaudissements des Arabes enthousiasmés, ils reviennent, au pas de leurs chevaux blancs d'écume, à leur point de départ et recommencent leurs charges furibondes, leurs extravagantes fantasias.

Dans la foule, des groupes de montagnards se réunissent en cercles, tournent en bondissant, se tirant des coups de feu dans les jambes en poussant des cris terribles.



Le « souk » d'Al-Cazar.

Au crépuscule, les cavaliers se forment en troupe aux sons exaspérants des tambourins et des flûtes, les musettes recommencent à gémir et le brillant cortège, suivi de la plèbe en haillons de laine grise, rentre dans les murs d'Al-Cazar.

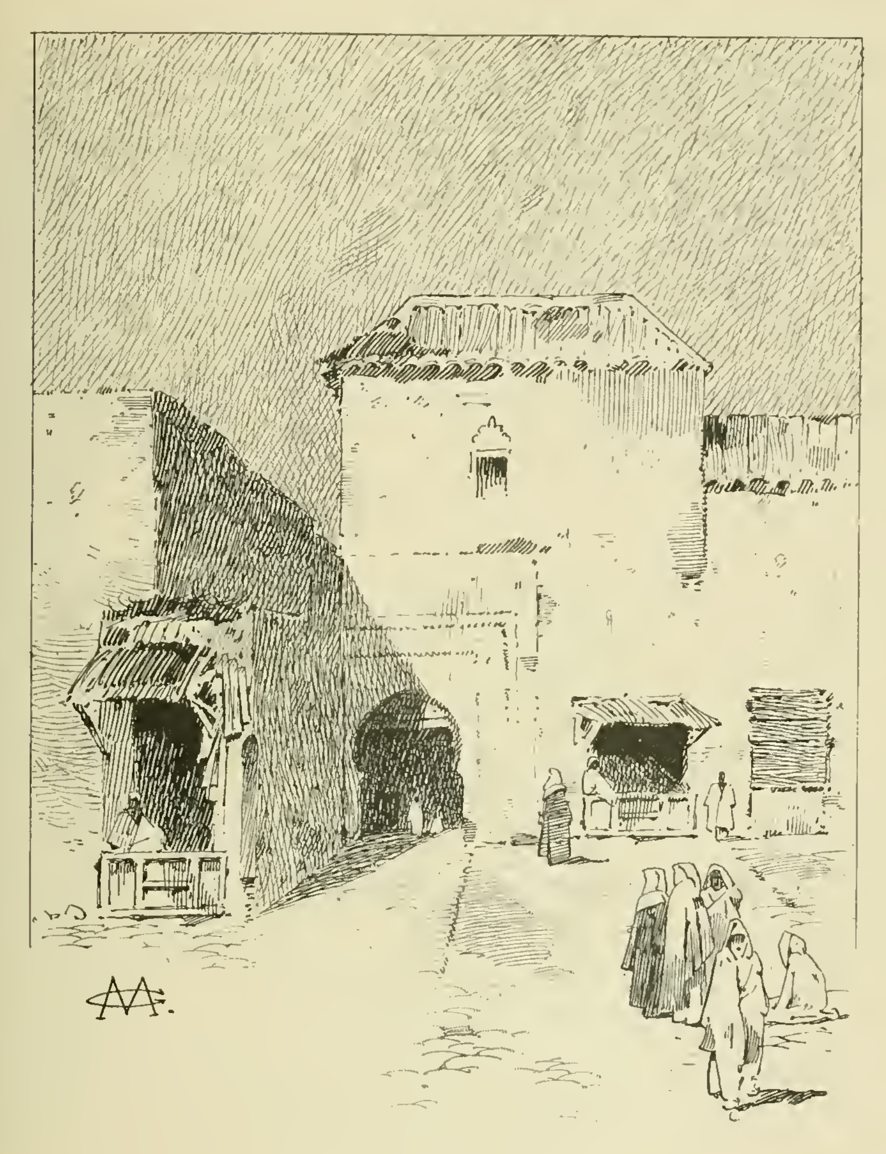
Les alentours de notre camp, si bruyants un moment auparavant, sont maintenant complètement déserts.

Seules, une vieille pauvresse et sa fille, sous des lambeaux de vêtements laissant entrevoir leurs chairs brunes, leurs membre amaigris, errent le long de quelques tombes isolées, entre nos tentes et les murs de la ville.

Elles glanent parmi les ordures tassées les brins de paille foulés, ramassant çà et là un grain d'orge ou d'avoine, un bout de loque dégoûtante, un haillon quelconque.

Absorbées dans leur travail répugnant, elles rampent sur le sol,

baissées, l'œil fixé à terre, semblables, dans la pâleur du soir, à des goules en quête de cadavres à dévorer. Leurs silhouettes mouvantes,



Un coin du « souk » à Al-Cazar.

claires comme les pierres des tombes qu'elles frôlent, se détachent vaguement sur le fond sombre du terrain.

De temps à autre, elles se dressent toutes droites, raidissent leurs bras, exhalent une plainte, et de nouveau s'inclinent, courbant les reins, fouillant de leurs mains grêles et noires les ignobles détritus.

Parfois, un chien famélique, le poil hérissé, les crocs luisants, acharné sur un débris de charogne, gronde sourdement à leur approche. Alors, avec une malédiction, elles lancent des pierres à l'animal, qui se sauve et attend, près de là, qu'elles aient passé pour retourner à son abominable festin.

Puis, dans l'obscurité croissante, le groupe lugubre devient de plus en plus indistinct, s'éloigne, se fond dans les ténèbres, disparaît dans l'ombre.

Toute la nuit on a fait dans la ville un bacchanal enragé, la musique n'a pas discontinué, les coups de feu ont crépité constamment, les cris et les hurlements n'ont pas cessé. Les grenouilles des marais avoisinants se mettant de la partie ont coassé à l'unisson de ce vacarme, tandis que sous nos tentes pénétraient, apportés par le vent, les miasmes des marais, les morbides émanations des couches d'immondices recouvrant le sol au-dessus duquel nous reposons.





L'Oued-Warrour.

L'OUED-WARROUR

20 Février.

Nous quittons Al-Cazar et ses odeurs écœurantes, nous traversons ses jardins parfumés et nous voici dans ses plaines fertiles. Ensuite recommencent les grandes étendues mornes, les champs d'asphodèles, les collines tapissées de bruyères. Puis reviennent les terrains cultivés.

On passe près d'un village, et longtemps les chiens nous poursuivent de leurs aboiements. Les environs sont charmants : des sources jaillissent de tous côtés, des filets d'eau courent capricieusement, décrivant des lacets sans fin à travers les herbes, les fleurs, parmi des plantations d'oliviers, des bosquets d'orangers, des taillis de myrtes, de lauriers-cerises, de chênes-lièges.

On abandonne, à regret, la délicieuse oasis et on continue sur des plateaux arides, interminables; puis dans un fond de vallée où paissent des bœufs, au bord d'un ruisseau, ombragé par des oliviers, nous faisons halte.

Deux Arabes sont couchés sous un olivier auprès d'un âne chargé de sacs de grain.

Le ruisseau traverse la route. D'un côté, il roule ses ondes claires sur une couche de cailloux blancs, bruisse doucement sous les voûtes de feuillages, se heurte avec un peu de bruit et un liseré d'écume contre les arêtes de fragments de rocs pointant à travers le courant, lèche en passant de gros blocs arrondis qui obstruent son cours et disparaît sous une arche verdoyante.

Deux figuiers, qui ont poussé dans la crevasse d'un énorme rocher moucheté de lichens tacheté de mousses et dont la base trempe dans l'eau, sont tellement serrés l'un contre l'autre que les troncs jumeaux se sont pénétrés, n'en faisant qu'un, et l'arbre gigantesque couvre de son ombre un large espace. Des jasmins, des liserons, des chèvrefeuilles, grimpent le long de ses membres noueux, s'enroulent autour de ses branches tordues et retombent en guirlandes de fleurs odorantes. D'épais fourrés de myrtes bordent l'autre rive.

De l'autre côté, à droite de la route, le ruisseau se creuse de suite un lit, dans la terre molle d'une prairie, d'herbe fine, parsemée de cistes, de marguerites et d'iris et coule paisiblement entre des joncs, des nénuphars, des anémones, baignant les racines du groupe d'oliviers à l'ombre desquels nous nous reposons.

Des bœufs, dans l'eau jusqu'au poitrail, boivent à longs traits, puis, relevant la tête restent immobiles, le cou tendu, le mufle ruisselant, nous contemplant de leurs grands yeux doux. Des grenouilles, dérangées par leur présence, plongent avec bruit, des tortues nagent d'une rive à l'autre, des libellules passent avec des scintillements de saphir au milieu des nuées de moustiques, et des milliers de petits papillons blancs tourbillonnent follement, vous donnant l'illusion d'une bourrasque de neige.

Il est une heure : les deux Arabes à barbes blanches, nos voisins, ont étendu à terre des tapis, se sont prosternés et ont fait la deuxième prière du jour.

On repart à travers des champs de lavande, des solitudes tristes, invariablement tapissées de bruyères jusqu'au Oued-Warrour aux berges nues, de limon desséché, fendillé par le soleil.

En le traversant, une mule, portant des bagages, s'écarte de la ligne du gué, tombe dans un trou, perd pied et s'enfonce avec sa charge. Nos hommes accourent à l'aide, et après des efforts inouïs, on la remet à flot et on lui fait gagner la rive.

On fait halte un instant. Parmi les objets submergés se trouvent une valise de Forestier et une malle d'Ingram ; on les ouvre, on en sort

le contenu, du linge de toilette d'Ingram et le paletot de fourrures de Forestier. On les étale au soleil et une demi-heure après tout est sec et nous continuons notre route.

A peu de distance de l'Oued on s'arrête près d'un hameau et on établit le camp.

* * *

Ce matin le temps est admirable : le ciel est d'un bleu intense, le soleil rayonnant. On lève le camp et on part.

Ce ne sont d'abord que coteaux boisés, parsemés de bouquets d'arbres, entrecoupés de ruisseaux; puis, après avoir suivi la crête d'un long plateau maigrement tapissé de fougères et d'ajoncs, nous entrons dans une région de sables roux et de rocs absolument aride.

Le terrain est raviné, bouleversé, semé d'énormes rochers gris et hâlés.

Il y a des réverbérations aveuglantes, la chaleur est suffocante et dans l'air passent des bouffées chaudes comme des souffles de fournaise.

Etincelant dans le ciel noir le soleil torride calcine les sables, désagrège les calcaires, élime les rocs qui craquent, se brisent, s'effritent, et des ondes pesantes d'une chaleur lourde et sèche rampent, en miroitant avec des fourmillements, sur le sol crevassé et bossué, haletant sous l'âpre morsure de l'astre féroce.

Les mules avancent lentement, buttant à chaque pas, évitant difficilement de profondes ornières aux bords friables, s'émiettant sous le pied.

Inopinément, l'avant-train de ma monture cède brusquement sous moi, je décris une courbe dans l'espace et vais m'aplatir sur le sable à deux mètres en avant de ma bête, qui, les pieds de devant et les épaules enfouies dans un trou, fait des efforts désespérés pour se dégager. On finit par l'extirper de là, on réajuste son harnachement, je remonte en selle, et on continue sous l'ardent soleil.

En haut, un aigle plane silencieux, les ailes étendues, immobiles, reposant sur le vent; il descend lentement, décrivant d'amples spirales.

De temps en temps, d'un coup d'aile vigoureux, il remonte un peu dans l'azur, se balance en de souples et tranquilles oscillations, et sa grande ombre mouvante, violette, en forme de croix, glisse sur les sables jaunes, escalade les rochers, s'engouffre dans les brèches sombres et, subitement, s'évanouit. Puis, la tache fuyante, le sinistre

suaire noir se montre tout à coup, surgissant de derrière un rocher, un repli de terrain, s'élançant d'un trou béant, continuant sa course inquiète et désolée.

Devant cette vision fantastique, ce simulacre de fantôme sans cesse en mouvement, effleurant le sol brûlant, fournissant, éperdu, sa marche vagabonde et muette, vous êtes étrangement surpris et vous restez anxieux, cherchant la cause de cette chose bizarre, et inexplicable au premier abord.



Un rekka.

Cette singulière apparition vous donne l'impression, vaguement définie, mais très saisissante, d'une chose surnaturelle, la perception indistincte et troublante d'un esprit, d'un être maudit qui aurait été condamné à hanter à jamais ces lieux, à errer éternellement et sans repos dans la morne tristesse de ces navrantes solitudes.

On va sans dire un mot, affaissé sur sa selle, abruti par l'intolérable chaleur.

De temps en temps, entre deux rocs, on aperçoit la mer qui flamboie comme une coulée d'argent, et la pointe d'un bleu gris transparent du cap Spartel.

Les rochers disparaissent peu à peu, on avance dans les sables à travers des tranchées irrégulières; la chaleur devient de plus en plus étouffante.

Soudain, dans ce désert, un homme apparaît sur la crête d'une de ces vagues de sable. Presque nu, une sacoche de toile cirée en bandoulière, il avance au pas de course. La sueur ruisselle sur son front et le soleil frappant ses membres nus les fait reluire avec de forts reflets. Il a dit un mot à nos hommes, nous a salués en passant, sans s'arrêter, et a continué sa course, sous l'implacable soleil; c'est un « rekka », un courrier portant les lettres de Tanger à Fez.

Et il ira ainsi des lieues, prenant à peine le temps de manger ou de se reposer; parcourant les monts, les plaines, les vallées, de

son invariable pas accéléré; il passera à la nage les rivières débordées, luttant contre les terribles courants, contre les remous traîtres ; sa peau se tannera sous le dur soleil, sous la bise glacée, sous les pluies diluviennes; et toujours son talon corné foulera le sol de son pas immuable, infatigable, et la sueur coulant de ses membres sera bue par la terre aride.

Puis, un matin, on ne recevra pas à Fez les lettres au jour fixé, on attendra vainement le courrier, et de terribles accusations pèseront sur le misérable.

Et un jour, dans un fossé, le long d'une route, auprès d'une carcasse desséchée, on trouvera une sacoche de toile cirée contenant des lettres, et alors on n'accusera plus l'infortuné « rekka » qui sera mort à la peine, dans un coin écarté de la route, comme une pauvre bête malade qui, sentant la mort venir, se réfugie dans un creux de rocher, pour y rendre en paix son dernier soupir. Pauvre rekka !

Enfin nous sortons de ce Sahara, nous escaladons une dernière montée escarpée et nous sommes sur un plateau où la végétation reparaît : des palmiers nains d'abord, rares, clairsemés, puis des lentisques, des bouquets d'arbres grêles, des chênes verts, des chênes-lièges. Au loin on voit des sommets bleus de montagne.

Maintenant se montrent, dans un pays montagneux et boisé, des champs cultivés, des luzernes, des orges, des colzas. Nous élevons notre camp près d'un groupe de tentes de Bédouins, sur le versant d'un coteau, à N'sala-Borian.

Deux autres caravanes sont déjà installés avec des troupes de chameaux.

Sur le sol, des ballots, des caisses, des poutres, sont rangés en cercle; en dedans sont parquées les bêtes avec des entraves aux jambes.

Des émanations fortes s'échappent de cette agglomération d'animaux accroupis, pressés les uns contre les autres. Leurs longs cous se tordent avec d'étonnantes souplesses, et leur noir regard vous suit avec une fixité étrange. Parfois, l'un d'eux se soulève avec effort, tend le cou, et d'immondes gargouillements s'échappent de son gosier, secouant à grands coups toute sa charpente. D'autres ont sorti la poche de leur estomac, et le viscère sanguinolent pend, comme une outre gonflée, au coin de leur bouche dont les lèvres plates semblent mâchonner ces chairs tièdes et fumantes.

Des serviteurs circulent parmi les bêtes leur distribuant la nourriture et, autour d'un grand feu allumé au centre du cercle, les

marchands, groupés en rond, devisent, fument et se racontent des histoires.

Ils ont eu vite fait de lier connaissance avec nos hommes qui, une fois le camp dressé, sont allés les trouver, donnant et apprenant des nouvelles, chantant, jouant du « guimbry », s'abreuvant de thé.

Toute la nuit notre sommeil a été interrompu par les beuglements des horribles bêtes.





L'Atlantique.

AÏN-DALIEH

22 Février.

Les chameaux et les caravanes sont partis au petit jour ; et le terrain, les buissons, les restes de litière sont encore imprégnés de l'âcre et persistante odeur des bêtes.

D'où nous sommes on commande une vue admirable : c'est un déroulement infini de rangées de collines, de plateaux, de terrains boisés ; tout cela noyé dans une teinte bleuâtre allant toujours en s'adoucissant jusqu'aux sommets du Djebel-Habib, et plus loin jusqu'aux montagnes de Tétouan qui dressent dans l'azur leurs cimes d'un gris bleu cendré, d'une indéfinissable transparence.

Au premier plan, à droite, ce sont des pentes plantées d'orangers, d'oliviers, de taillis d'un vert sombre, à travers lesquels zigzaguent des sentiers clairs. A gauche, sur des dessus de coteaux, s'étendent en carrés irréguliers des champs de lavande et de luzerne, des terres fraîchement labourées.

On contourne longtemps les flancs des collines cultivées, puis on retrouve des terrains sablonneux couverts d'une végétation chétive : des ajoncs très clairsemés, des bruyères, avec quelques arbustes rabougris.

Maintenant nous voyons presque constamment la mer à notre gauche se déployant en vastes estuaires marécageux, pénétrant hardiment dans l'intérieur des terres. La pointe du Spartel grandit de plus



Les montagnes de Tétouan.

en plus, prend des tons moins aériens : on commence à distinguer la blanche aiguille de son phare.

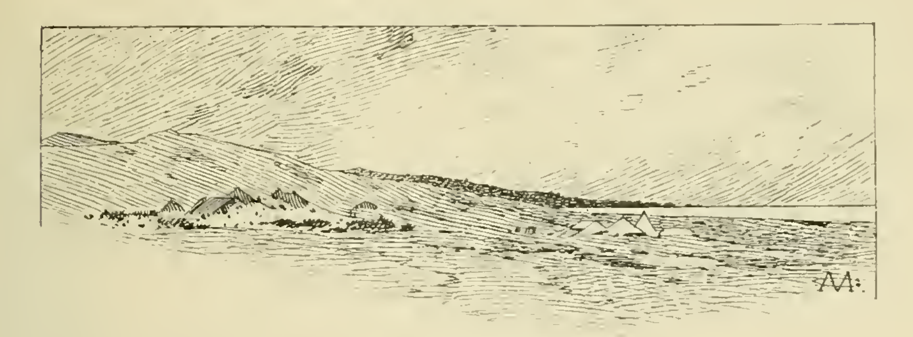
Nous chevauchons dans des plaines parmi des palmiers nains, des



L'Atlantique.

ajoncs, des bruyères où serpente une assez large rivière, l'Oued-Maghsen, que nous traversons. Sur l'autre rive se trouve un tamaris, le seul de toute la plaine, planté sans doute pour indiquer où est le gué. Nous remontons des côtes incultes, on retrouve des sables et on arrive près d'un « douar » d'une dizaine de tentes près duquel on établit le camp.

Nos tentes s'élèvent sur le revers d'un plateau s'inclinant en pente très douce vers la mer éclairée par le soleil couchant. Un cours d'eau



Notre camp.

se promène dans la plaine en capricieux méandres : on entend des perdrix rappeler, et des alouettes partent de tous côtés.

Les chasseurs vont à la recherche des perdrix, et Forestier et moi allons abattre des alouettes au cul-lever.





Tanger vu de l'intérieur.

TANGER

23 Février.

Ce soir nous coucherons à Tanger. Tout le monde a hâte d'arriver, les bêtes comme les gens. Les mules sentent l'écurie ; elles marchent d'un pas sec, rapide, la tête levée, les naseaux largement ouverts, et on a peine à obtenir qu'elles s'arrêtent quand on le désire.

Voici un petit café, quatre cloisons de roseaux supportant un toit de branchages sous un vieux figuier. Tout le monde s'arrête et on prend du café.

Harris devient plus Arabe que jamais. Dernièrement, surtout, il a été presque tous les soirs prendre le thé avec les hommes sous leur « gourbi », leur racontant des histoires et écoutant les leurs.

Ceux-ci disent tout bas qu'il va bientôt se faire circoncire : mais ce qu'ils savent bien et ce qu'ils ne veulent pas dire c'est que sous le prétexte d'apprendre l'arabe sous la tente des muletiers, ou d'y prendre des leçons de « guimbry », Harris prépare dans l'ombre son avènement au trône du Maroc, dans le cas probable où les populations déposeraient le sultan et l'appelleraient à le remplacer.

Il aurait même déjà nommé les grands dignitaires de l'empire, et une indiscrétion de Sélim nous a laissé savoir la composition de son ministère : lui, Sélim, aurait la place de « moul-el-méchouar », l'introducteur des ambassadeurs; notre vieux kaïd serait aux finances; nos deux muletiers chérifs, aux cultes; Cyclope à la justice, qui alors ne serait que borgne, mais... au Maroc; Djellali deviendrait le conseiller privé, le « moul-el-md'ol », le maître du parasol. Antonio devait être fait maître des pieux ou gardien de la tente de l'empereur, et Brooks maître des cuisines de l'empereur.

Il ne nous avait pas oubliés, ce cœur d'or d'Harris : Ingram devait fonder la gazette officielle et illustrée du Maroc sous le titre : « Le soleil couchant », avec la collaboration de Forestier et la mienne; à Marshall il confiait le poste délicat de gardien du harem. Car Harris aura son harem, et bien garni encore! Un sultan sans harem ne serait pas un sultan. Il l'a commandé, d'ailleurs, et il est très bien composé, cinq cents femmes de toutes couleurs, de tous poils, garanties, vaccinées et d'une haute respectabilité; oui, cinq cents, pas une de plus, pas une de moins; dame! si robuste que l'on puisse être, il faut encore compter avec ses forces, et la nature a des limites si les désirs des sultans n'en ont pas.

L'ordre impérial (car un empire sans ordre ne saurait durer longtemps) serait : l'étoile de Sheshouan, avec la devise connue : « Quo non ascendam. »

En outre il y avait ébauchés un tas de projets de routes, de canaux, de chemins de fer; des brevets en blanc d'exploitations, des concessions de mines; des décrets tout prêts où on réformait l'armée, la justice, la morale, les mœurs, la mode même. Son souple génie touchait à tout, s'abaissait même jusqu'aux plus menus détails, réglant minutieusement les choses les plus insignifiantes.

La troisième et dernière incarnation d'Harris s'esquissait en lignes d'une noble et imposante grandeur. Al-Aïssoui allait sauter dans la peau de Bouak-el-Hadj comme Harris s'était fourré dans celle d'Aïssoui; le Maroc allait compter un grand empereur de plus et une nouvelle dynastie qui allait inonder le Maroc d'une multitude de petits chérifs.

Harris, nous allions oublier de le dire, en consultant soigneusement ses parchemins, en fouillant dans les recoins de sa généalogie, avait fini par découvrir, ou se persuader, ce qui revient au même, qu'il descendait de Mahomet par quelque part, il n'avait pas approfondi par où, le parchemin était si ancien, si mangé des vers, et cela juste à l'endroit où la filiation s'indiquait avec une clarté indéniable, mais

certainement il avait du sang du prophète dans les veines, très peu, il est vrai, mais de si bonne qualité que cela compensait, et largement, pour la quantité.

Après avoir pris le café nous marchons un peu pour nous dégourdir les jambes. Harris est devant nous, entre Sélim et Djellali; ils se tiennent tous les trois par la main et folichonnent en se dandinant, chantant des airs arabes. Pour qu'il existe une telle intimité entre maître et valets, il faut que ces derniers aient en poche leurs brevets : l'un de maître du parasol et l'autre d'introducteur des ambassadeurs, ce qui les met presque sur un pied d'égalité avec Al-Aïssoui, sans quoi on ne s'expliquerait guère de la part de ce dernier cette ridicule familiarité.



Musicien nègre.

Nous reprenons nos mules. On traverse des terrains vagues ravinés, on saute des ruisseaux, on se trouve dans des champs cultivés, et devant nous apparaît Tanger, Tanger la blanche, la ville souillée par la présence des Roumis.

On descend des collines, on en remonte; puis, à un dernier coude, au tournant d'un mamelon, nous voyons sa banlieue, où nous sommes en quelques moments.

On grimpe une route en pente raide, bordée d'arbres; nous côtoyons la ville par un chemin extérieur, le long des jardins, et nous arrivons à la petite ruelle passant derrière l'hôtel de la Villa de France, d'où nous sommes partis six semaines auparavant, le 7 janvier 1889.

On enlève Marshall, oscillant, presque évanoui sur sa selle, et on le transporte à l'hôtel. Nos hommes déposent nos bagages dans nos chambres respectives, et les restes disloqués de la caravane rentrent dans la ville.

Trois jours après, on hissait à bord du « Djebel-Tarick » Marshall, plus mort que vif, roulé comme un boa dans un paquet de couvertures

de laine. Le petit vapeur nous emmenait à Gibraltar, où nous embarquions sur un des splendides steamers de la Compagnie anglaise P. et O., et, cinq jours après, nous retrouvions les brouillards de la Tamise, les ennuis de la douane, les cabs, les chemins de fer, toute la savante complication des choses de l'Occident, où nous reprenions notre place de rouages quelconques, pour y livrer le stupide et féroce combat de la vie, conséquence forcée de notre civilisation déséquilibrée.



UN MOIS APRÈS

Marshall, complètement guéri, a retrouvé sa voix d'or de chérubin, et continue à demander chaque matin, aux échos, des nouvelles de sa Mary-Ann.

Ingram fait ajouter un pavillon mauresque à sa maison de campagne.

Harris, resté au Maroc, y travaille les élections et chauffe sa candidature au sultanat.

Forestier et moi, nous piochons ferme l'arabe, et avons de vagues idées de nous faire musulmans.

Brooks, l'infortuné Brooks, qui a laissé une partie de sa cervelle au Maroc, tremble constamment à l'idée qu'à tout moment son sporadique maître peut l'entraîner dans quelque autre expédition analogue, où il perdra le peu qui lui en reste.

Don est resté à Tanger, où il initie les chiennes un peu sauvages de l'Islam aux respectables mœurs de la gent canine de la vertueuse Albion. Rover aboie en arabe, et raconte en petit comité, à ses congénères, d'étranges histoires sur les mœurs relâchées et les piquantes coutumes de leurs confrères de l'Orient.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

J'ai accompli ce charmant voyage, avec d'aimables compagnons : Ingram, de l'« Illustrated London News », A. Forestier, mon collègue ; W.-B. Harris, un « globe trotter » mâtiné d'un littérateur à velléités artistiques; Marshall, un sympathique « well to do » ; Carlton, malheureusement tombé malade dès le début de l'expédition ; et j'ai à remercier nos hôtes de Fez, à qui nous sommes redevables d'une hospitalité si affable.

J'ai noté les accents hardis de la corne phénoménale d'Harris ; je lui ai fait chasser un lion fantastique et supposé des prétentions aussi déshonnêtes que problématiques au parasol du sultan du Maghreb.

Ceci a été pour me venger de ce que, dans un livre fort spirituel sur le Maroc (*a*), il a, très irrévérencieusement, laissé entrevoir que Tartarin, au lieu d'être de Tarascon, pourrait bien venir de la Bourgogne, mon pays natal, et mis le comble à cette allusion entièrement gratuite, je vous prie de le croire, en décrivant un combat homérique que j'aurais livré à certain lièvre farouche, au cou orné d'une faveur de soie rose, la terreur des environs, la Tarasque bourguignonne.

J'ai à faire amende honorable à Ingram, pour avoir, déçu par de trompeuses apparences, annoncé prématurément le trépas de l'« Illustrated London News », ce réceptacle complaisant, depuis un quart de siècle, de toutes les élucubrations de mon crayon.

Croyant perdu à jamais ce célèbre journal, mordu par le veau d'or de la réclame, contaminé par l'infection photographique, cette sorte de pourriture d'hôpital qui ronge tous ses pareils, j'ai pris le deuil, chanté son « De Profundis », et fait dire des messes à son intention, racontant

(*a*) *The Land of an African Sultan*, par Walter B. Harris. F. R. G. S. (Al-Aïssoui), édité par Sampson Low, Marston et Cie, à Londres.

sur un rythme plaintif la douleur d'Ingram, le « crack » du « leader » des journaux à dessins, sinistré avec ses congénères dans le chaos des positives et des négatives.

Oiseau de mauvais augure, je m'étais, Allah en soit loué! trompé dans mes prévisions pessimistes : le vieux lutteur, l'honorable ancêtre des feuilles illustrées, a les reins encore solides, ses coffres regorgent, et Ingram en liesse se baigne dans les flots d'or de ce Pactole.

Il faut vraiment que ce vétéran hebdomadaire ait l'âme chevillée dans le corps, car, non seulement il a supporté sans broncher cette mortelle injection sous-cutanée de collodion, mais il semble à peine s'en ressentir, et, sous l'œil fraternel du « Penny Illustrated Paper », il s'épanouit plantureusement entre ses deux cadets, le « Sketch » et l' « English Illustrated Magazine », auprès du « Lady's Pictorial », sa sœur élégante et coquette.

Est-ce le résultat d'une inoculation préalable de Pasteur, laquelle aurait neutralisé les funestes effets du virus? Serait-ce, au contraire, ce redoutable mieux qui précède l'agonie?... J'aime mieux croire à l'efficacité du « bouillon » administré par l'illustre savant.

J'ai bien vilainement taquiné Marshall sur sa voix d'or, sur son timbre d'archange. C'est uniquement par jalousie de ne pas posséder un organe aussi délicat que le sien ; par dépit de ne pouvoir, malgré mes efforts répétés, filer des sons aussi parfaits que ceux qui s'échappaient, aériens, de son gosier de rossignol.

Je me suis bien gardé, dans ce livre, de malmener Forestier. Si je l'eusse fait, l'irascible fils de la Calabre... normande m'eût certainement fait assassiner au coin d'un bois. Comme je le tiens en haute estime et ne lui veux que du bien, la tâche m'a été aisée, et j'ai pu échapper à cette vendetta en perspective.

On me saura gré, je n'en doute pas, d'avoir payé à nos hôtes de Fez le tribut de reconnaissance que je leur devais, tellement il est d'habitude de se hâter d'oublier le service rendu, et de médire de ceux qui vous obligent.

J'ai déploré la maladie de Carlton, qui nous a privés d'un excellent garçon et d'un guide inappréciable.

J'ai plaint le pauvre Brooks, qui, dans toutes ses tribulations, n'a jamais songé à le faire.

J'ai constaté la justesse du tir d'Antonio, le pourvoyeur attitré de notre garde-manger, moins par admiration pour son adresse que par reconnaissance de l'estomac.

Si j'ai dessiné les lignes macabres de la tête de notre chère vieille

canaille de kaïd, et me suis étendu sur ses mérites variés, c'est pour que les personnes de goûts tranquilles, qui préfèrent être volées par des gens de connaissance plutôt que par des inconnus, puissent le reconnaître au portrait que j'en ai fait, et lui confier le maniement de leurs fonds de voyage.

Quant à nos muletiers, ce sont de braves serviteurs, que je recommande, en bloc, eux et leurs bêtes (les harnachements exceptés), à tous ceux qui auraient des velléités d'aller présenter leurs devoirs au sultan du Maghreb-el-Acksa.



TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE LAROUSSE

17, RUE MONTPARNASSE, 17

